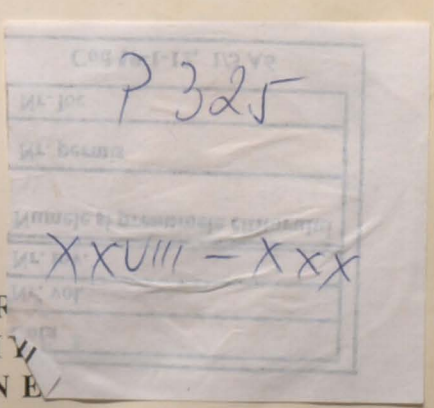
Litere

SOCIETATEA ROMÂNĂ
DE STUDII CLASICE

STUDII CLASICE XXVIII - XXX



EDITURA
ACADEMIEI
ROMÂNE

https://biblioteca-digitala.ro

SOCIETATEA ROMÂNĂ
DE STUDII CLASICE

STUDII CLASICE XXVIII - XXX

BCUB - Litere
P160-008870

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
1997

https://biblioteca-digitala.ro

Redactori responsabili:

acad. D. M. PIPPIDI †
I. FISCHER
ZOE PETRE

Pentru a vă asigura colecţia completă şi primirea la timp a revistelor, apelaţi la serviciile de abonamente, prin oficiile poştale şi factorii poştali.

Abonamentele din ţară şi străinătate se primesc la **RODIPET S.A.**, Piaţa Presei Libere nr. 1, P.O. Box 33—57, fax 401 — 2226407, tel. 401 — 224126, Bucureşti, România şi **ORION PRESS INTERNATIONAL S.R.L.**, Şos. Olteniţei 35—37, sector 4, P.O. Box 61—170, fax 401 — 3122425; 401 — 6347145, tel. 401 — 6346354, Bucureşti, România.

Pentru abonamente în ţară, vă mai puteţi adresa şi firmei **AMCO PRESS S.R.L.**, Bd. N. Grigorescu 29 A, ap. 66, sect. 3, P.O. Box 57—88, fax 401 — 3125109, tel. 401 — 6439390; 401 — 3125109, Bucureşti, România.

Apare o dată pe an.

SOCIETATEA ROMÂNĂ DE STUDII CLASICE
C.P. 22—5
RO — 71100 Bucureşti

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
Calea 13 Septembrie nr. 13
RO — 76117 Bucureşti
telefon: 4103200; 4103846
int. 2116, 2119

https://biblioteca-digitala.ro

SOCIETATEA ROMÂNĂ DE STUDII CLASICE

STUDII CLASICE

XXVIII—XXX 1992—1994

SUMAR

COMUNICĂRI ŞI STUDII

ZOE PETRE, Aphrodite Pandemos 5
FLORICA BECHET, Unealta constructorului şi perfecţiunea umană 15
VASILE LICA, Das Foedus zwischen Rom und Kallatis 27
GABRIELA CREŢIA, La triple initiation d'Énée 39
I. FISCHER, Registre et intensité de la musique de chez Trimalcion 49
RICHARD GREGOR BÖHM †, Einige Emendationen zu Quintilian, *Inst.* 10, 1, 1—7 55
FLORIN CURTA, Kaiserliche Lobrede und politiches Programm (die III.[II.] Rede von Julianus Caesar) 75
VLAD NISTOR, Zosimos, 6, 10, 2 111
BOGDAN HÂNCU †, Preluare şi prelucrare în antologia poetică a lui Ioan Inocenţiu Micu-Klein 117

NOTE ŞI DISCUŢII

ALEXANDRU AVRAM, Ein neues griechisches Wort: κοινοσώστης 121
W. J. DOMINIK, *Fama* or *fata?* A note on Statius, *Thebaid* 10, 835 125
TRAIAN COSTA †, Un secol de studii ausoniene 129

STUDIILE CLASICE ÎN ROMÂNIA

I. FISCHER, ALEXANDRU AVRAM, Bibliografia clasică românească (1988—1991) 145

RECENZII

EVRIPIDES, *Bacchae*. Edidit E. Christian Kopff. Leipzig, 1982 *(Ioana Costa)* . . 171
EVRIPIDES, *Cyclops*. Edidit Werner Biehl. Leipzig, 1983 *(Ioana Costa)* 172
EVRIPIDES, *Supplices*. Edidit E. Christopher Collard. Leipzig, 1984 *(Ioana Costa)* 174
DIAGORAE MELII et THEODORI CYRENAEI *Reliquiae*. Edidit Marcus Winiarczyk, Leipzig, 1981 *(Margareta Sfirschi)* 175

StCl XXVIII — XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 1—216

https://biblioteca-digitala.ro

M. TERENTIVS VARO, *Saturarum Menippearum fragmenta*. Edidit Raymond Astbury. Leipzig, 1985 *(Florica Bechet)* 176
HANS JÜRGEN TSCHIEDEL, *Caesars „Anticato". Eine Untersuchung der Testimonien und Fragmente*. Darmstadt, 1981 *(Traian Costa †)* 179
AUGUSTIN, *De dialectica*. Ediție, traducere, introducere, note, comentarii și bibliografie de Eugen Munteanu. București, 1991 *(Lucia Wald)* 182
N. S. GRINBAUM, *Художественный мир античной поэзии. Творческий поиск Пиндара. К 2500-летию со дня рождения поэта*. Moskva, 1990 *(Lucia Wald)*. 187
LUIGI PEPE, *La novella dei Romani*. Napoli, 1991 *(Tiberiu M. Popa)* 187
FRANÇOISE SKODA, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*. Paris, 1988 *(Florica Bechet)* 188
VOLKER LANGHOLF, *Medical Theories in Hippocrates*. Berlin — New York, 1990 *(G. Brătescu)* 190
FERNANDO WULFF ALONSO, *Romanos e Itálicos en la Baja República*. Bruxelles, 1991 *(Anca Crivăț-Vasile)* 191
HALSEY L. ROYDEN, *The Magistrates of the Roman Professional Colleges in Italy from the First to the Third Century A. D.* Pisa, 1988 *(Constantin C. Petolescu)* 192
WOLF-DIETRICH NIEMEIER, *Die Palaststilkeramik von Knossos*. Berlin, 1985 *(Mihai Simon)* 192
PHYLLIS WILIAMS LEHMANN, DENYS SPITTLE et al., *Samothrace, the Temenos*. I: *Text*; II: *Plates*. Princeton, 1982 *(Petre Alexandrescu)* 194
Ol'vija i ee okruga : sbornik naučnyx trudov. Kiev, 1986 *(Petre Alexandrescu)* 195
Publicații primite între 1 ianuarie 1989 și 31 decembrie 1992 199

CRONICĂ

Societatea Română de Studii Clasice. Ședințele de comunicări 203

IN MEMORIAM

EUGEN DOBROIU † (1918—1990) *(I. Fischer)* 209
D. M. PIPPIDI † (1905—1993) *(I. Fischer)* 211

https://biblioteca-digitala.ro

ZOE PETRE

APHRODITE PANDEMOS*

Au départ de mon enquête il y a le passage célèbre entre tous du *Banquet* de Platon, celui où Pausanias fonde l'eloge de l'amour pédérastique sur la distinction entre deux formes d'Eros, l'une élevée et l'autre vulgaire, qu'il fait dériver de deux Aphrodites différentes, voire opposées et incompatibles : « L'une est plus ancienne, et n'a pas de mère, étant fille du Ciel ; c'est elle que nous appelons *la Céleste*, Οὐρανία ; l'autre, plus jeune, est fille de Zeus et de Dione, et c'est celle que nous appelons Pandemos » ; l'Eros qui en descend « est lui-même vraiment vulgaire, ἀληθῶς πάνδημός ἐστι et s'accomplit au hasard ; c'est cet Eros qu'aiment les gens vils, οἱ φαῦλοι. L'amour de ces êtres ne va pas moins aux femmes qu'aux garçons, et ils aiment plutôt le corps que l'âme, comme aussi ils aiment les plus sots qu'ils puissent trouver, ἀνοητάτων, car ils ne regardent qu'à l'accomplissement de l'acte, insouciants quant à son style, ἀμελοῦντες δὲ τοῦ καλῶς ἢ μή ... Cet amour dérive de la déesse qui, étant de beaucoup plus jeune que l'autre, participe de par son origine aussi bien de la femelle que du mâle »[1].

À partir de ce texte, une partie considérable de la littérature aussi bien antique que moderne considère *Pandemos* comme étant l'epiclèse d'une Aphrodite des amours vulgaires, mercenaires même, et dont le culte serait opposé à celui de l'Aphrodite Céleste, *Ourania*, qui serait celui des amours supérieures. Postérieur on non au *Banquet* de Platon, celui de Xenophon reprend la même opposition[2], et la double Aphrodite circule dans toute la tradition littéraire de l'Antiquité, de Théocrite à l'Anthologie Palatine et des *Éthiopiques* d'Hélicdore aux *Ennéades* de Plotin et aux lexicographes byzantins[3]. Pausanias le Périégète nous la fait retrouver à Thèbes, où, dit-il, trois *xoana* sculptés dans le bois même du navire de Cadmos avaient été consacrés par la reine Harmonie sur l'acropole de la cité, y encarnant trois visages d'Aphrodite — Ourania, déesse de l'amour élevé et pur, Pandemos, protectrice de l'amour charnel, et Apostrophia,

* L'essentiel de ce texte a fait l'objet de quelques conférences successives, devant la Société d'Études Classiques de Bucarest (1990), dans le cours de Pierre Vidal-Naquet à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, de Juliette de La Genière à la Faculté de Lettres de l'Université „Charles de Gaulle" de Lille, et de Georges Nachtergael à la Faculté de Lettres de l'Université Libre de Bruxelles (1991). Aux remerciements que je dois aux organisateurs pour leur amicale hospitalité je dois ajouter ma reconaissance pour les précieuses suggestions qui m'ont été faites, notamment par Stella Georgoudi, Nicole Loraux, Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal Naquet.

[1] Plat. *Symp.*, 180 d-181 c.

[2] Xen. *Symp.*, 8.9.

[3] Theocr. *Ep.*, 13.1 ; *Anth. Pal.* 5, 44 ; 9 ; 415,2 ; 12.161.2 ; Heliod., *Ethiop.*, 1.19 ; Plot. *Enn.*, 3.5.8 ; Phot. *Bibl.* 372 b ; Lyd. *De mensibus*, 4, p. 116 W.

https://biblioteca-digitala.ro

qui fait revenir les mortels du chemin désastreux des passions excessives, telle la passion de Phèdre pour Hippolyte, par exemple [4].

Outre le glissement facile par lequel le périégète attribue à la déesse des défauts que son homonyme platonicien attribuait à l'Eros qui en était issu, il nous faut remarquer d'entrée de jeu la difficulté qu'il y a à penser ces trois *palladia* du Cadmeion dans des termes qui n'auraient rien à voir avec un culte poliade.

Le même Pausanias, d'ailleurs, attribue à la Pandemos athénienne une signification strictement politique cette fois-ci : lorsqu'il décrit l'ancienne agorà d'Athènes, il mentionne le temple d'Aphrodite Pandemos et de Peitho dont le culte aurait été fondé par Thésée « au moment où celui-ci avait rassemblé les Athéniens de tous les dèmes en une seule cité [5] », εἰς μίαν ἤγαγεν ἀπὸ τῶν δήμων πόλιν. Et c'est dans le même sens qu'Apollodore d'Athènes expliquait, dans son traité *Peri Theon*, le culte athénien de la Pandemos près de l'agorà διὰ τὸ ἐνταῦθα πάντον τὸν δήμον συνάγεσθαι τὸ πάλαιον ἐν ταῖς ἐκκλησίαις parce que c'est là que le peuple en son entier se réunissait jadis à l'assemblée [6].

Harpocration, qui cite ce passage d'Apollodore, en conclut : ἔστι δὲ τὸ πάνδημον πάγκοινον, « *pandemon* signifie de la communauté en son entier » [7]. Il ajoute cependant à ce passage un autre, de Nicandre de Colophon, qui non seulement attribue à Solon la fondation du culte d'Aphrodite Pandemos, mais précise que ce culte fut institué avec l'argent des bordels fondés par le même Solon.

Voilà donc, soudées dans la même phrase, l'aporie que mon analyse voudrait signaler, sinon résoudre : il y a, d'un côté, le texte de Platon et quelques autres, qui, d'une manière ou d'une autre, attribuent un sens péjoratif ou du moins grivois à l'épiclèse et au culte d'Aphrodite Pandemos ; il y a d'autres textes et d'indices, cependant, en faveur de l'interprétation selon laquelle ce culte avait, à Athènes aussi bien qu'ailleurs, un contenu non seulement respectable, mais aussi politique, célébrant la solidarité des citoyens.

Peut-on accepter ces deux interprétations à la fois ? Il me semble bien que non, et que classer, à la manière de la *Realencyclopädie* [8], une Aphrodite des prostituées et une autre, politique celle-ci, sous la même épiclèse, mais avec un culte tout à fait distinct, sinon opposé, est impensable. Tout comme l'idée d'y introduire une évolution — qui serait en fait une involution — du culte de la Pandemos, ainsi que le fait Walter Burkert [9], ne semble ni très logique, ni vraiment productive. Voilà ce qu'il écrit : « Au IV^e^ siècle, nous rencontrons une Aphrodite scindée : l'une, Aphrodite Ourania est la déesse des amours supérieures et célestes ; l'autre c'est l'Aphrodite Pandemos, celle de tout le peuple, à laquelle correspond la vie sexuelle de basse espèce et notamment la prostitution. Les deux épiclèses sont d'anciennes épithètes de culte qui, à l'origine, avaient une signification toute autre : la déesse celeste était la reine phénicienne des

[4] Paus., 9.16.3.
[5] Id., 1.22.3.
[6] Harpocr., s. v.
[7] *Ibid.*
[8] H. Kruse, s.u. *Pandemos* ; cf. aussi F. Dümmler, RE, s.u. *Aphrodite*.
[9] W. Burkert, *Die griechische archaische und klassische Religion*, Zurich 1977, p. 211.

https://biblioteca-digitala.ro

cieux, tandis que la Pandemos était celle qui unifiait tout le peuple, signe de la sympathie sans laquelle nul État ne saurait survivre ». Ceci rapelle les courtisanes de Lucien qui, pour s'assurer contre tout imprévu, sacrifiaient aussi bien à la Pandemos qu'à l'Ourania [10].

Il faut dire pourtant que Walter Burkert est parmi les peu nombreux savants qui reconnaissent l'existence même du problème : le plus souvent, les commentateurs de Platon citent uniquement les textes « platonisants » sur la Pandemos vulgaire, tandis que les archéologues se bornent à évoquer les textes qui nous assurent du contenu politique du culte. Or, si ces deux attitudes prouvent bien que les deux traditions sont irréconciliables, elles ne font rien pour tenter de l'expliquer.

Revenons un instant au texte du *Banquet*. On a fait à juste titre l'observation que le discours de Pausanias est une pastiche des déclamations des sophistes [11]. Platon signale ce côté parodique du texte par un calembour, παυσαμένος δὲ Παυσανίας. « faisant une pause, Pausanias — car c'est ainsi que les gens habiles, οἱ σοφοί, nous ont enseigné à parler . . . » [12] Alerte par ce clin d'œil, qui ne saurait — car il s'agit de Platon — être gratuit, le lecteur pourra observer que la prémisse même de *l'encomion* prononcé par Pausanias est plutot fragile, et que c'est au prix d'un faux syllogisme qu'il construit le couple antithetique de divinités qui lui fournissent l'essentiel de son argumentation. C'est dire qu'il nous faut renoncer à toute lecture naïve du discours de Pausanias, qui, de toute évidence, joue avec les mots : pourquoi ne jouerait-il pas avec le mot *pandemos*, en lui prêtant un sens derisif qui ne lui était pas en réalité propre ?

Ceci d'autant plus que l'usage épigraphique de l'epiclèse confirme systématiquement le sens civique et noble du mot et du culte à la fois. Admettons même que les témoignages d'un culte public ne prouveraient pas par eux-mêmes que ce culte ne s'adressait pas à une déesse des amours mercenaires, bien que ni le décret d'Érythrai, recemment découvert, qui atteste la construction d'un temple d'Aphrodite Pandemos à la fin du V^e^ ou au début du IV^e^ siècle av. n. è. [13], ni le règlement de culte athénien du IV^e^ siècle [14] ne comportent aucune suggestion en ce sens. Au contraire, ils emploient le vocabulaire usuel d'une révérence publique, sans connotation particulière. Mais à lire une dédicace athénienne qui invoque la protection de la μεγάλη σεμνὴ Πάνδημος [15], il nous est difficile de penser à cette très grande et vénérable déesse comme à une protectrice des prostituées. Lorsque, au II^e^ siècle de notre ère encore, l'empereur Hadrien invoque Zeus Pandemos, Zeus Panionios et Zeus Panhellenios [16], la convergeance du sens des épiclèses nous garantit, au contraire, que les trois appartiennent toujours au même horizon sémantique de la solidarité politique et cultuelle.

[10] Luc. *Mer. ir.*, 7.1.

[11] L. Robin, *ad l.*

[12] Plat. *Symp.*, 185c.

[13] R. Merkelbach, *Volksbeschluss aus Erythrai über den Bau eines Tempels der Aphrodite Pandemos*, Epigr. Anatolica VIII, 1986, p. 15–18. Je dois remercier Marcel Detienne d'avoir attiré mon attention sur cette inscription.

[14] IG II² 659.

[15] IG II, 1531b.

[16] IG II, 1², 1075.

https://biblioteca-digitala.ro

Il semble donc tout à fait assuré que cette déesse s'inscrit, au même titre qu'Aphrodite Agoraia ou Hégémoné, dans la série des « Aphrodites politiques » étudiées par Francis Croissant et François Salviat [17]. Ses affinités avec l'Aphrodite Timouchos de Cyzique, de Délos ou de Paros [18], ou avec la Synarchis de Samos [19] me semblent s'imposer. Une dédicace de Callatis [20], associant Thémis Agoraia, Aphrodite Agoraia et Hérmès Agoraios suggère une conjonction des forces tutélaires de la vie publique où la justice de Thémis, l'affection réciproque qu'Aphrodite suscite et la bonne « communication » dont Hérmès est le responsable se rejoignent au centre même de la cité pour la protéger. Comme l'écrivait Louis Robert [21], « ces dédicaces à une Aphrodite civique... s'expliquent par le fait qu'Aphrodite est la déesse de la concorde et de la bonne entente ».

Ajoutons aussi que l'iconographie de la Pandemos — qui n'est pas des plus riches — ne comporte aucune suggestion concordant avec l'interprétation platonicienne de l'épiclèse [22]. À Elis, Aphrodite Pandemos est associée à Aphrodite Ourania; pourtant, dans l'iconographie des deux hypostases il n'y a pas d'opposition. Au contraire, l'image que Scopas a sculptée de la Pandemos est des plus sévères. La même observation vaut pour l'iconographie monétaire, où aux environs de l'an 500 déjà, Erika Simon nos propose de reconnaître dans une double tête féminine associée à Athéna, les déesses Aphrodite Pandemos et Peitho, dont le culte serait à attribuer à Clisthène [23]. Dans l'iconographie des vases attiques il n'y a pas de Pandemos. Il y a, cependant, une association fréquente d'Aphrodite avec des images de vertus politiques — Eunomia, Thémis, etc. et avec Peitho, ce qui correspond assez exactement à Aphrodite Pandemos, divinité de la solidarité des citoyens d'Athènes [24].

Il me semble donc tout à fait évident que la vraie nature du culte d'Aphrodite Pandemos est civique, et que cette hypostase de la déesse s'inscrit dans la série des Aphrodites « politiques », qui se retrouvent dans la plupart des cités comme une composante profondément ancrée dans l'imaginaire de la communauté civique, dont la solidarité est confortée par tout un système de métaphores de la concorde. Comme tout aussi évident me semble le fait que le discours de Pausanias dans le *Banquet* renverse le sens réel de l'épiclèse, en lui prêtant un sens péjoratif inventé de toutes pièces; jouissant d'un tel prestige intellectuel, ce sens détourné est, lui seul, à l'origine des interprétations, aussi bien anciennes que modernes, qui marquent l'opposition entre le culte solennel d'Aphrodite Ourania, force cosmique et primordiale, et un culte public des amours vulgaires qui serait celui de la Pandemos. L'épiclèse *Pandemos* n'a qu'un seul sens réel, celui

[17] F. Croissant et F. Salviat, *Aphrodite gardienne des magistrats : gynéconomes de Thasos et polémarques de Thèbes*, BCH 90, 1966, p. 460—471.

[18] IG XI, 4, 1146; XII, 5, 222; v. Jeanne et Louis Robert, *Bull.* 1959, 325 et 1964, 82.

[19] Jeanne et Louis Robert, *Bull.* 1961, 487.

[20] D.M. Pippidi, *Inscription oraculaire de Callatis*, BCH 1962, p. 517—523; v. aussi J. et L. Robert, *Bull.* 1964, 288.

[21] *Bull.* 1959, 325.

[22] LIMC II, s.u. *Aphrodite*, (A. Delivorrias).

[23] Ead., *Aphrodite Pandemos auf attischen Münzen*, Schweizerischer Numismatischer Rundschau, II, 1970, p. 5—19.

[24] V. *e.g.* Beazley, ARV 1324, 41 bis; 1328, 99.

https://biblioteca-digitala.ro

de πάγκοινος, comme le savait Harpocration, et désigne une hypostase d'Aphrodite en tant que déesse de la solidarité du démos. Le sens de « vulgaire » est une invention polémique, sans aucune portée pour le culte effectif d'Aphrodite à Athènes ou ailleurs. Cette *interpretatio Platonica* n'a d'autre réalité que celle du discours de Platon.

Dans un cas, au moins, nous pouvons reconstituer le jeu de prestiges culturels et d'érudition qui a fondé l'illusion d'une valeur documentaire du « témoignagé » de Pausanias dans le *Banquet*. Le *Lexique des dix orateurs* d'Harpocration utilisait, comme nous l'avons vu, deux sources discordantes : le traité d'Apollodore *Des dieux*, donnant le sens réel de l'épiclèse, et un texte deNicandre de Colophon, résumé chez Harpocration, qui attribuait à Solon la fondation du culte à Athènés, mais qui ajoutait l'informaton sur les revenus des bordels, cette autre « fondation » attribuée à Solon. Le texte de Nicandre est invoqué par Athénée au XV^e^ livre des *Deipnosophistes* avec sa propre source, un fragment de la comédie *Adelphoi* de Philémon, auteur athénien contemporain de Platon [25]. Philémon y invoquait Solon, père fondateur de la cité : « C'est toi, Solon, qui as tout découvert au bénéfice des hommes, c'est toi qui, dit-on, as vu le premier ce fait — combien démocratique, ô Zeus, et combien salvateur ! Il n'est que bien adéquat que je le dise, Solon : voyant la cité pleine de jeunes gens, voyant aussi que, possédés par la nécessité que la nature impose, ils erraient dans des chemins inconvenants, tu as établi des femmes achetées par toi dans des lieux divers, des femmes communes à tous, κοινὰς ἅπασι, et prêtes à les servir .... » Le texte poursuit avec une dokimasie parodique des prostituées, rappelant que Solon était censé avoir institué la dokimasie des éphèbes, et par un développement comique des principes de tarification, allusion sans doute au *misthos* de la cité démocratique. Le glissement de la sphère sématique des vertus civiques, avec κοινονίη, ἁρμόζειν, δημοτικός, ἅπαντες — vers le domaine des amours accessibles à tous, et de la rémunération des fonctions publiques vers le tarif des prostituées — met en jeu le même mécanisme que celui que le Pausanias de Platon emploie, et vise le même but que celui de son discours. En effet, les deux textes exercent leur ironie contre le discours officiel, politique et religieux à la fois, de la démocratie athénienne restaurée. C'est l'éloge obsessif de la concorde civique, symbolisé non seulement par des concepts comme κοινονία ou ὁμόνοια [26], mais aussi par l'invention d'un passé exemplaire de l'Athénes des origines, de la πάτριος πολιτεία et de ses pères fondateurs, Thésée ou Solon, qui est en butte aussi bien dans le fragment de Philémon que dans le discours de Pausanias. Platon

[25] Athén. 15, 569d—e :

σὺ δ'εἰς ἅπαντας εὗρες ἀνθρώπους Σόλων,
σὲ γὰρ λέγουσι πρῶτον αὐτὸ τοῦτ' ἰδεῖν
δημοτικόν, ὦ Ζεῦ, πρᾶγμα καὶ σωτήριον.
καί μοι λέγειν τοῦτ' ἔστιν ἁρμοστὸν Σόλων,
μεστὴν ὁρῶντι τὴν πόλιν νεωτέρων,
τούτους τ'ἔχοντας τὴν ἀναγκαίαν Φύσιν,
ἁμαρτάνοντάς τ'εἰς [A] μὴ προσῆκον ἦν,
στῆσαι πριάμενόν τι γυναῖκας κατὰ τόπους
κοινὰς ἅπασι καὶ κατεσκευασμένας.
ἑστᾶσι γυμναί, μὴ ξαπατηθῇ, etc.

[26] Philemon, *cit.* v. 4; 5.

https://biblioteca-digitala.ro

peut lui avoir attribué ce calembour plutôt cruel sur un culte dont l'importance dans la restauration démocratique de 403 est bien évident soit parce qu'il en était effectivement l'auteur, soit parce que, dans l'économie du *Banquet*, il avait besoin qu'un premier dédoublement de l'Amour soit opéré pour préfigurer la conceptualisation que Diotime proposera plus tard : Jean-Pierre Vernant a admirablement rélévé la fonction heuristique du double dans l'organisation du discours sur Eros et sa province [27]. Mais le dialogue prend du même mouvement à contre-pied l'éloge de la solidarité démocratique qu'impliquait le culte de la Pandemos, insinuant que l'union idéale des composantes de la cité égalitaire n'est pas une forme d'ordre civique et de constitution, mais une forme de désordre, un mélange vulgaire et obscène.

Il est, d'autre part, intéressant de rappeler que la date attribuée par Platon à l'action de son *Banquet* est la nuit qui suit la première victoire d'Agathon à un concours de tragédie [28]. Les scholiastes nous informent que le début d'Agathon date des Lénéennes de 416 [29]; nous serions donc à la veille de l'énorme scandale des Hermocopides, qui va incriminer des jeunes aristocrates hautains et leurs banquets et qui dévoilera leur profond mépris des cultes de la cité et leur dérision sacrilège. La parodie des rites d'Eleusis, où Alcibiade aurait été impliqué, est en quelque sorte la pointe extrême de cette dérision dont témoigne le calembour de Pausanias, qui me semble appartenir à cette même atmosphère de bafouement cynique des *sacra* de la cité ; car jouer sur le sens d'une épithète cultuelle de la déesse protectrice de la concorde civique, intimement liée au sort de la démocratie, pour en faire une divinité des bas-fonds du Pirée, traduit une attitude comparable, par la violence du renversement inattendu qu'elle opère, à la parodie des rites fécondants d'Eleusis ou à la mutilation, sans doute à sous-entendu sexuel aussi, des bornes protectrices du territoire civique. Ce n'est sans doute pas par souci d'exactitude que Platon introduit dans son texte cette satire politique et religieuse, mais il reste néanmoins vrai qu'elle évoque toute une atmosphère de dérision, de mépris à la fois intellectualiste et aristocratique pour les anciens rites et pour la cité qu'ils étaient censés protéger.

Un mot encore, et qui est ouvertement subjectif, car, à relire les textes athéniens de la démocratie restaurée, avec, à l'horizon, la condamnation de Socrate, on s'aperçoit qu'une lecture par trop objective a tendance à les aplatir. Mon exemple préféré en ce sens est celui de la fiction aréopagitique : comme on le sait bien, les intellectuels athéniens du cercle d'Isocrate avaient élaboré — dans le courant de pensée de la *patrios politeia* — une image idéale, et fausse, de la constitution post-clisthénienne, où le vénérable Aréopage aurait joué un rôle essentiel en tant que modérateur du démos [30]. On en avait même fabriqué un faux décret à l'appui de cette constitution-modèle : c'est le fameux décret de Thémistocle, qui a

[27] J.-P. Vernant, *Un, deux, trois: Eros*, in *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris 1989, p. 153—172.

[28] Plat. *Symp.*, 178c.

[29] Schol. *ad l.*

[30] Isoc. *Areop.*; cf. G. Mathieu, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris 1925; Arist. *Const. Ath.*, 23. 1—2.

https://biblioteca-digitala.ro

fait couler beaucoup d'encre après sa découverte, il a y plus de trente ans, et qui est en fait un faux du début du IV^e^ siècle, étayant l'idée d'une participation décisive de l'Aréopage à la résistance des Athéniens en 480, et donc à la victoire de la cité et à sa gloire [31]. Fictions, projets — sinon innocents, du moins inoffensifs — de quelques intellectuels critiquant abstraitement la démocratie de leur siècle; cependant, le lendemain de la défaite de Chéronée, un décret de l'assemblée du peuple — authentique, cette fois — essayait désespérément d'éviter le renversement de la constitution démocratique de la cité vaincue en mettant au ban avec la même urgence tout aspirant à la tyrannie et tout membre de l'Aréopage qui tenterait de réunir ce conseil [32]. Il m'est difficile de croire que ce décret peut infirmer le sentiment général des historiens modernes, convaincus que, du moins après la réforme d'Ephialte, l'Aréopage n'était plus qu'une rélique; il m'est assez évident pourtant que la propagande d'Isocrate en avait bien ressuscité l'ombre, et qu'à force de clamer que l'Aréopage avait assuré la meilleure constitution de la cité, il avait réussi à en convaincre non seulement une poignée de partisans, mais aussi une bonne part des hommes politiques actifs du parti adverse.

C'est dire que les mots qui parviennent jusqu'à nous ne manquaient pas à leur époque de prise sur les choses. Leur retentissement, dans une communauté du *face à face*, telle qu'Athènes [33], était moins différé que l'on est tenté de le supposer, et le risque qu'ils comportaient en était d'autant plus palpable que l'atmosphère politique était loin d'être sereine et harmonieuse, surtout au IV^e^ siècle, après les expériences traumatisantes de la défaite, de la terreur oligarchique et de la guerre civile. Il me semble donc que l'éclat d'un calembour ou la portée d'une parodie politiquement osée doivent acquérir leur vraie résonnance; même si Athènes n'est pas, au début du IV^e^ siècle, une cité institutionnellement repressive, il y a un malaise sournois, le poids d'une opinion publique suspicieuse et intolérante envers toute attitude critique, qui sont perceptibles à rebours, aussi bien dans l'éloge presqu' obsessif de la constitution démocratique restaurée que dans les façons obliques par lesquelles cet éloge est détourné vers une critique en sous-texte de la démocratie, qui s'insinue plutôt que de se déclarer franchement [34]. Il n'est pas dans mon intention de soutenir que Platon ou Isocrate étaient des dissidents, mais il y a dans leur discours une hésitation, un jeu d'allusions et de glissements plus ou moins transparents, dont le pamphlet du Vieil Oligarque, avec sa critique ouverte et brutale de la démocratie, ne témoigne sans doute pas; encore a-t-on supposé qu'il avait été publié en exil [35]. Comme il y a l'exil volontaire de Xenophon,, l'éloignement de Platon — toute une serie de symptômes d'une atmosphère tendue et peu propice à un débat ouvert; en fin de compte, nous savons nous, que le procès de Socrate est resté le seul dans son genre, mais ses proches ne pouvaient pas en avoir la certitude, ce qui pourrait expliquer

[31] Jeanne et Louis Robert, *Bull.*, 1961, n° 320; 1962, n° 135—143.

[32] B.D. Meritt, *Greek Inscriptions*, Hesperia, 21, 1952, 355—359.

[33] Cf. M.I. Finley, *L'Invention de la Politique* (trad. fr.), Paris 1985.

[34] Cf. aussi Nicole Loraux, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la cité classique*, Paris 1981.

[35] V. Ed. Will, *Bulletin d'histoire grecque*, RH 1965, p. 321.

https://biblioteca-digitala.ro

la construction toute en sous-entendus de mainte critique de la démocratie contemporaine. Une telle perspective rehausse la saveur des blagues politiques de Pausanias ou de Philémon d'un discret arrière-goût de ciguë.

Avant de clôre cette enquête, reprenons un instant le texte de Philémon : l'envolée d'épithètes qui prépare la pointe du passage joue, comme nous l'avons vu, sur le caractère hautement démocratique des bordels, reprenant dans un régistre parallèle l'ironie du discours de Pausanias sur la promiscuïté de la Pandemos. Le thème du desordre démocratique, présent, par exemple chez Pseudo-Xénophon, comme dénonciation de la confusion entre citoyens et esclaves, acquiert dans les deux textes que je viens de citer la forme équivalente du désordre sexuel, qui apparaît ainsi comme le revers et la caricature de toute politique de l'entente cordiale entre les membres du même corps civique. Ce n'est pas la dernière fois que la democratie sera comparée à un bordel, loin de là ; c'est peut-être la première, bien que, dans *Les Bacchantes*, Penthée semble lui aussi imaginer la licence comme unique alternative de l'ordre rigide qu'il voudrait incarner. Encore est-il vrai que, dans ses termes positifs, le discours de la cité sur l'harmonie civique est formulé dans le même code marqué par le vocabulaire de l'érotique. Lorsqu'Aphrodite—Pandemos ou Agoraia, ou Timouchos, peu importe — est convoquée pour garantir la solidarité civique ; lorsque sa parèdre Peitho assure la victoire d'une contrainte sans violence effective, comme celle de l'amant persuasif sur l'aimé(e) qui se laisse persuader[36], le discours politique met en jeu lui-même une image de la joute amoureuse comme sublimation de la violence effective des affrontements politiques dont les termes sont loin d'être ceux d'une vague sympathie universelle. Au contraire, il s'agit d'une translation terme à terme que l'ironie des critiques baigne d'une lumière plus crue, sans en altérer vraiment le sens et le code.

Or, ceci nous fait mieux voir comment l'imaginaire politique de la cité classique s'organise encore dans une logique de la complémentarité ; car, tout comme les images d'une f r a t e r n i t é symbolique des citoyens expriment à la fois la solidarité civique et ses virtualités fratricides [37], l'équivalence entre les affrontements politiques et les jeux de l'amour revèle une perception très nette du caractèe relatif et précaire de l'entente des citoyens. À regarder ce que les textes nous disent au sujet des rapports amoureux, il devient tout de suite évident que l'imaginaire grec les percevait comme des rapports de force et qu'à l'horizon de tout acte sexuel il y a un viol sublimé. Loin d'être un hâvre de paix, la cité harmonisée par Aphrodite ressemble à un champ de bataille, non sanglant, certes, mais où l'on ne peut que vaincre ou être vaincu : un jeu perpétuel de somme nulle fait alterner gagnants et perdants. Comme si la *stasis* originelle n'était qu'interrompue de temps en temps par des trêves. Une défaite reste une défaite, même si elle n'est pas sanglante et si c'est Peitho qui apporte la victoire :

[36] R. Buxton, *Persuasion in greek Tragedy. A Study of Peitho*, Cambridge 1982.

[37] Nicole Loraux, *La politique des frères*, in *Aux sources de la Puissance : Sociabilité et parenté* (Actes du Colloque de Rouen, 12—13 nov. 1987), Rouen 1989, 21—36.

https://biblioteca-digitala.ro

... ἐκράτησε Ζεὺς ἀγοραῖος, / νικᾷ δ'ἀγαθῶν / ἔρις ἡμετέρα διὰ παντός exclame l'Athéna des *Euménides* [38].

L'humiliation des vaincus se traduit dans une violence obscène du vocabulaire qui inflige au vainqueur des pénalités symboliques appartenant au même arsénal que celui à l'aide duquel il avait triomphé. Tout lecteur d'Aristophane sait qu'il y a dans ses comédies une charge permanente d'obscénités politiques et il faut noter que celles-ci sont caractéristiques surtout aux comédies du temps de la guerre du Peloponnèse, lorsque leur auteur entretient un rapport violent avec la politique de la cité. Ces violences de langage disent de mille façons la même chose : n o u s n o u s s o m m e s f a i t a v o i r, i l s n o u s o n t p o s s é d é s [39]. À commencer avec ce refrain εὐρύπροκτωρ [40] qu'il ne cesse de jeter à la tête, si l'on peut dire, de ses spectateurs et dont le corrolaire se trouve dans les *Cavaliers*, où la stichomythie centrale développe d'une manière hautement comique le thème, par trois fois répété comme l e i t-m o t i v du discours démagogique : φιλῶσ', ὦ Δῆμ', ἐραστής τ'εἰμὶ σός « je t'aime, ô Démos, je suis ton éraste » [41]. Cette insolente flatterie peut bien trouver son point de départ dans une expression audacieuse de Périclès, qui enjoignait aux Athéniens de porter un amour actif à leur cité, ἐραστὰς γιγνομένους αὐτῆς (sc. τῆς πόλεως), comme nous le dit Thucydide [42]. Aristophane évoque le revers comique de cette métaphore, tout come le fait le Sitalcès aviné des *Acharnéens* [43], qui passe son temps à écrire sur les murs de son palais Ἀθηναῖοι καλοί non seulement parce qu'il aime d'amour ses nouveaux alliés, mais aussi pour en suggérer les virtualités humiliantes de ce rapport où une Athènes éromène subit l'emprise de son éraste barbare.

Robert Meiggs citait ce passage en commentaire au lot d'inscriptions qui, vers le milieu du V^e^ siècle, sanctionnaient la défaite des cités rebelles qui avaient essayé de quitter la ligue et qui étaient tenues à prêter serment non seulement d'obéir aux Athéniens, mais aussi de c h é r i r le peuple d'Athènes [44], πείσομαι καὶ φιλέσω τὸν δεμον τον Αθεναίων. Il est évident qu'Aphrodite et Peitho sont ici à l'œuvre, mais, justement, le langage qu'elles parlent n'est pas celui de la réciprocité ; c'est celui de la défaite et de la soumission. Lorsque, après avoir prêté serment d'obéir et de chérir le peuple athénien, les Colophoniens font graver à leurs frais les deux exemplaires de l'inscription qui publie leur serment, le leur et celui devant être affiché

[38] Eschyle, *Euménides*, v. 973–975.

[39] Cf. *e.g.* Aristoph., *Nuées*, 1023 ; *Guêpes*, 687 ; *Thesm.*, 200 ; *Lysistr.*, 776, etc.

[40] *Acharn.*, 718 ; *Nuées*, 1090.

[41] *Cav.*, 732, cf. 733–735 ; 1341–1342.

[42] Thuc. 2.43 · cf. J. Taillardat, *Les images d'Aristophane*, Paris 1956, p. 401.

[43] Aristoph. *Acharn.*, 144.

[44] IG I³, 37, 1. 46–48, avec le comm. de R. Meiggs in R.M. et D. Lewis, *Gr. Hist. Inscr.*, app. 16,5.

https://biblioteca-digitala.ro

sur l'acropole d'Athènes, l'asymétrie des rapports gouvernés par les deux déesses apparaît clairement et nous fait apercevoir le sous-texte conflictuel et frustrant de toute cette violence sublimée de la persuasion. La « muse maculée »[45] d'Aristophane, aussi bien que les propos osés d'un Pausanias ou de ses compagnons semblent bien être la réponse précise et terme à terme de ce discours sur l'amour politique que la cité suscite.

Mai 1992

Faculté d'Histoire
13, Boul. Carol I
70346 Bucarest

[45] J. Harrison, *The Maculated Muse*, Londres 1968.

https://biblioteca-digitala.ro

FLORICA BECHET

UNEALTA CONSTRUCTORULUI ŞI PERFECŢIUNEA UMANĂ

1. În lucrarea de faţă ne propunem abordarea unei serii de termeni latini prin care locutorul exprimă o judecată de valoare cu privire la „obiectele" universului referenţial, termeni marcaţi de trăsăturile/ + subiectiv/ şi / + axiologic/, deci evaluative axiologice (noms de qualité)[1]. Dintre acestea, ne interesează axiologicele totalizatoare, acele axiologice, extrem de puţine în orice limbă — în raport cu cele particularizatoare, specifice —, care investesc un „obiect" fie cu un *summum*, fie cu o lipsă totală de valori. În cadrul lor, numărul melioративelor e considerabil mai mic decât al peioративelor.

1.1. În privinţa melioративelor totalizatoare, latina, ca limbă a unui popor de ţărani, a beneficiat de timpuriu de adjectivul „denominativ" *frugi* 'bun de rod', (fig.) 'de treabă, de ispravă, cumsecade' [2]. Cicero (*Tusc.* 3,8) explică pe larg valoarea totalizatoare a acestui adjectiv, de fapt ce înţelege un roman prin *homo frugi*, omul caracterizat de *frugalitas*, spunând : *reliquas etiam uirtutes frugalitas continet* ('cumpătarea presupune şi celelalte virtuţi'). Reluând discuţia despre această „noţiune capitală" (*frugalitas*) în cartea următoare (4, 16), autorul conchide : *Quod nisi eo nomine omnes uirtutes continerentur, numquam ita illud peruulgatum esset, ut iam prouerbii locum obtineret, hominem frugi omnia recte facere* ('Căci dacă n-ar fi fost conţinute în acest nume toate virtuţile, niciodată n-ar fi căpătat o asemenea răspândire, încât acum să devină proverb, vorba : omul de ispravă le face pe toate cum trebuie', 36).

Am cita, pentru definirea faptei omului cumsecade *Gloss.* V, 22, 31 : *frugem fecisti, probe fecisti, unde quidam frugi* (' ai lucrat cu folos, ai lucrat perfect, de unde cineva (e numit) om de treabă') sau 70, 24 : *frugem fecisti pro bene fecisti, unde quidam frugi* (' ai lucrat cu folos (se spune) pentru ai lucrat bine, de unde cineva e (numit) om cumsecade').

1.2. Iată deci că lui *frux* = *homo frugi* 'omul desăvârşit', îi corespunde, la nivelul predicaţiei, axiologicul de natură adverbială *recte* = *probe* = *bene*[3].

[1] Cf. J.-Cl. Milner, *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, 1978, p. 190, apud Al. Cuniţă, *La modalisation axiologique*, în T. Cristea — Al. Cuniţă, *Études contrastives. Énonciation et contrastivité*, Bucureşti, 1983, p. 102.

[2] Cum în română, ca în oricare dintre limbile neolatine, *homo frugi* nu are un echivalent perfect, vom traduce această expresie şi celelalte totalizatoare meliorative aplicabile omului prin 'om de treabă / de ispravă / de bine', 'om cumsecade/ cumpătat/ chibzuit/ socotit/ aşezat/ corect/ perfect/ desăvârşit/ fără cusur', 'blagă de om', iar expresiile totalizatoare meliorative cu valoare adverbială prin 'perfect/ desăvârşit/ corect/ ireproşabil/ fără cusur/ cum trebuie/ cum se cade/ întru totul/ ca la carte'.

[3] În foarte multe contexte *frugi* este sinonim cu *rectus, probus, bonus*, opunându-se net lui *nequam, prauus, improbus, malus*.

StCl XXVIII—XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 15—25

https://biblioteca-digitala.ro

2. Bineînțeles că, inițial, într-un stadiu arhaic al limbii, primele două, ca și adjectivele corespunzătoare (*rectus* și *probus*) aveau o încărcătură metaforică și o mai mare plasticitate, *rectus* trimițând la sensul său fizic (material) 'orientat (trasat) în linie dreaptă', ca și *probus*, sinonimul său agrar, al cărui sens primar este care crește bine (sau drept)'.

2.1. Textele atestă însă estomparea valorii metaforice a adjectivelor *probus* și *rectus* și a adverbelor corespunzătoare. În acest caz, cum era de așteptat, vorbitorul a recurs la expresii mai plastice, prin care să exprime perfecțiunea, desăvârșirea. Și, în primul rând, a căutat să refacă vechea metaforă apelând la numele obiectului cu care se trasează o linie dreaptă: *regula*, locuțiunea adverbială *ad regulam* devenind dubletul lui *recte*. De bună seamă, un rol în desprinderea expresiei din vocabularul tehnic al constructorului și dulgherului l-a avut și etimologia, vorbitorul simțind legătura dintre *rectus*, *regere* și *regula*.

2.2. Căpătând astfel sensul de 'regulă, normă, lege', deci ceea ce servește ca îndreptar, *regula* se întrebuințează cu accepțiune etică, cu referire la moravuri și viață în general, dar și în vocabularul retoricii, o viață sau o creație literară *ad regulam* fiind o viață sau o creație corectă, desăvârșită.

În această evaluare există desigur un punct de vedere subiectiv, individual, cel al locutorului. El apare însă obiectivat, chiar și atunci când locutorul se indică pe sine drept sursă a evaluării, întrucât exprimă un sistem de valori instituționalizat într-o anume epocă și de o societate anume.

Ne propunem să urmărim în continuare axiologicele totalizatoare meliorative provenite din vocabularul tehnic al arhitecturii și dulgheriei.

3. O situație asemănătoare cuvântului *regula* a avut *norma*, termen desemnând un alt instrument: echerul, cu aplicabilitate în aceleași domenii. Există de pildă, într-un anume sistem de referință, înțeleptul perfect, *ad normam* (Cic. *Lael.*, 18) [4], în opoziție cu omul simplu și necioplit, instruit de o *pingui, ut aiunt* sau *abnormi*[5] *crassaque Minerua* (' o Minervă grosolană (bunul simț comun, nerafinat) și în afara canoanelor' (*Lael.*, 19); cf. Hor., *Sat.*, 2, 2, 3).

3.1. Dacă *regula* și *norma*, în construcția cu valoare adverbială, realizează o caracterizare i n d i r e c t ă a omului perfect într-un anumit domeniu, utilizate la forme neprepoziționale, în special *casus rectus*, ca *frux*, reprezintă o caracterizare d i r e c t ă a perfecțiunii umane: Plin., *Epist.*, 9, 26, 8: *Sed Demosthenes ipse, ille norma oratoris et regula, num se cohibet et comprimit, cum dicit illa notissima* (' În schimb, însuși Demostene, acest

[4] În pasajul din *Lael.* 18, Cicero mărturisește clar neacceptarea acestei norme, recunoscând că respinge o astfel de perfecțiune, ca pe una *quam adhuc mortalis nemo est consecutus* ('pe care nici un om nu a atins-o până acum'). Avem de-a face evident cu un alt sistem de referință (*ad istorum normam*), bazat pe o *norma* în care, deși o respinge, Cicero recunoaște totuși un axiologic totalizator.

[5] În scholia Pseudacronis, pentru această formulare a lui Horațiu, în care *abnormi(s) sapiens* stă lângă un *rusticus*, apare următoarea explicație: *Abnormi(s) sapiens: ultra normas philosophiae peritus* 'cunoscător în afara (fără să se fi supus) canoanelor filozofiei'; *„Crassaque Minerua" dicuntur hii, qui ingrediuntur, quod nequeunt implere; ideo et iste sic dictus est, quia seclam Stoicam ingressus implere non potuit*(' „O Minervă grosolană" sunt numiți cei care încep ceea ce nu pot desăvârși (duce la bun sfârșit); de aceea și acesta [Ofelus] este numit astfel, pentru că, optând pentru modul de viață stoic, nu îl poate desăvârși').

https://biblioteca-digitala.ro

ilustru canon şi model exemplar al oratorului, se reţine oare şi se constrânge, când spune acele preacunoscute cuvinte [. . .]?').

3.2. „Obiectul" desăvârşit este *normatus*, cu varianta târzie *normalis* (Quint., Mart. Capell.).

4. Seria sinonimică se întregeşte cu o altă unealtă a constructorului : firul cu plumb (*perpendiculum*), pentru care sensul figurat se limitează tot la etică şi retorică : Auson., *Parent.*, 5, 8 *ad perpendiculum seque suosque habuit* ('s-a ţinut excelent pe sine şi pe ai săi') ; Amm., 29, 2, 16 *honestatem... morum ad perpendiculum librans* ('[un om] de o cinste desăvârşită') ; Ennod., ed. Hartel, p. 145, 20, *ad perpendiculum fabricata conloquia* 'discuţii ca la carte' [6].

Plecând de la acest sens şi avându-l drept model pe *normatus*, Martianus Capella creează adjectivul *perpendiculatus* 'desăvârşit, ca la carte' (6, 593).

5. Înrudit deopotrivă cu *regula* şi cu *perpendiculum* este *linea*, la origine orice fir de in, termen întrebuinţat tehnic pentru a desemna sfoara dulgherului folosită pentru aliniere (gr. στάθμη). Cu valoare metaforică *linea* serveşte însă, în egală măsură, la stabilirea corectitudinii, perfecţiunii unei creaţii literare : Apul., *Flor.*, 9, p. 10, 29 *Meum uero unumquodque dictum acriter examinatis* [. . .] *ad limam et lineam certam redigitis* (' cercetaţi însă cu severitate fiecare cuvânt al meu . . . îl aduceţi la o incontestabilă corectitudine şi desăvârşire'). Formularea ne aminteşte de plautinul *ad frugem conrigere* = *probiorem facere* (*Trin.*, 118 ; 120) 'a îndrepta, a face om de treabă' şi de ciceronianul *se ad bonam frugem, ut dicitur, recepisse* ('a se face, aşa cum se spune, un om aşezat, cumsecade', *Cael.*, 12, 28), cu vechea expresie *ad (bonam) frugem*, aplicabilă omului.

5.1. Ca şi în cazul formulelor *ad regulam* şi *ad normam*, cu *ad lineam* ne aflăm în faţa unei judecăţi de valoare aparent obiective, *regula*, *norma*, *linea* reprezentând acea scară de valori în funcţie de care este evaluată o atitudine sau o lucrare. Pentru „discurs", norma este codul corect, în raport cu care acesta este totodată construit, dar şi receptat. Ca şi codul moral, el este relativ, variind odată cu epoca, clasa socială, varianta limbii în care este folosit.

5.2. Dacă expresia cu prepoziţie, în care *ad* are valoarea sa noţională, exprimând conformitatea, se limitează, atunci când este aplicată sferei umanului, numai la viaţa, codul moral, deci realizează o evaluare i n d i r e c t ă a omului perfect, adjectivul corespunzător, *lineatus*, format după acelaşi model cu *normatus* şi *perpendiculatus*, se referă la aspectul fizic, la codul eleganţei vestimentare (acesta cuprinzând, bineînţeles, şi podoabele, farduri-le, pieptenătura şi gestica adecvată). Ieronim foloseşte sintagma *lineati iuuenes* 'tineri de o eleganţă fără cusur, puşi la patru ace'.

[6] Citat de A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig 1890 (= Hildesheim 1965), s.u. *amussis*. Otto pare să se înşele asupra autorului : la Ennodius găsim : *cuius integritatem uelut fabrilibus lineis ad perpendiculum mentis emensus est* ('a cărui cinste exemplară a măsurat-o cu firul cu plumb al minţii, precum fac meşterii cu sforiile lor' *Opusc.*, 3, 109, p. 359, 11).

https://biblioteca-digitala.ro

De bună seamă că această eleganţă ilustrează o anume normă etică, anume concepţii de viaţă ; totuşi există o alunecare a sensului axiologicului *lineatus* din domeniul moral în cel fizic, estetic[7].

6. Ajungând în acest punct al paradigmei semantice abordate, nu ni se pare lipsită de interes, şi întru totul străină lumii constructorilor, abordarea — într-o aparentă digresiune — a adjectivului *graphicus*. Termenul aparţine vocabularului picturii, un ajutor atât de preţios pentru arta arhitectului şi pietrarului-constructor, după cum afirmă Vitruvius însuşi (4, 4, 4.).

6.1. A. Ernout, într-o notă la versul 1139 din *Trinummus*, oferă o explicaţie mai amplă decât cea din DEL : „*Nimis pergraphicus sycophanta* dit le texte. *Graphicus, graphice* sont souvent employés par Plaute pour désigner, comme nous disons, quelqu'un ou quelque chose « qui est à peindre », ou « exactement peint, ressemblant » ; cf. v. 747, 936, 1024. Ce sens figuré de γραφικός, γραφικῶς ne semble pas se retrouver en grec ; mais γραφικός peut y signifier « qui peint ou décrit fidèlement », ou « pittoresque », ce qui n'est pas loin du sens latin[8].

Dicţionarul etimologic conţine în plus sensul 'achevé, parfait, acompli'.

6.2. Brix-Niemeyer-Conrad, citat de Ilona Opelt[9], consideră că *graphicus* primeşte la Plaut o întrebuinţare specială, sensul 'perfect'. Într-adevăr, e pe deplin posibil ca acestui talentat mânuitor şi plăsmuitor de limbă să i se datoreze pentru prima dată acest tip de translaţie de natură metonimică : de la perfecţiunea lucrării la perfecţiunea autorului. De altfel, Plaut este singurul la care termenii *(per)graphicus* şi *graphice* apar cu sensul amintit, desemnând perfecţiunea, (de 6 ori *graphicus*, 1 dată *pergraphicus*, de 3 ori *graphice*).

Ne putem afla încă o dată în faţa unei inovaţii plautine. N-ar fi însă exclus ca între sensul lui *lineatus* 'măsurat (potrivit) la linie (sfoară), exact, desăvârşit', şi cel al lui *graphicus* să existe o relaţie de dependenţă sau chiar interdependenţă. Nu avem încă dovada că *lineatus* nu a funcţionat în limbă cu sensul analizat mai sus, chiar în timpul lui Plaut, atât *lineatus*, cât şi *graphice* (dar nu *graphicus*) înregistrând (conform *Th. L.L.*) sensul 'elegant', foarte apropiat de cel al termenului grecesc, 'pitoresc'.

7. Să ne întoarcem însă la uneltele constructorului.

De fapt, termenul care desemnează în acelaşi timp linia, echerul, nivela, sfoara de aliniat, dar şi instrumentul pentru şlefuirea pietrelor, şi care pare să fi beneficiat — pe bună dreptate — cel dintâi de o întrebuinţare metaforică este *amussis*. Expresia cu valoare adverbială *ad amussim* (forma întărită *examussim* : gr. κατὰ στάθμην, ἀπὸ στάθμης) este utilizată ca axiologic totalizator cu orice verb sau adjectiv şi în toate perioadele latinităţii :

[7] Sensul fizic se întâlneşte în vocabularul scrierilor creştine : *Praedest.*, 1, 58 *(haeretici quidem) de incorporeo carnaliter sentiunt et de incomprehensibili lineatis* (var. 1. *limitate*) *agunt (i. quasi figuris depictis quibus corporea illustrati et quodammodo comprehendi solent)* 'unii eretici simt imaterialul în mod carnal şi ininteligibilul / de necuprins cu mintea îl redau figurat (adică, aproximativ : în imagini pictate, prin care obişnuiesc să ilustreze şi să înţeleagă într-un fel lucrurile corporale' (*Th. L.L.*, 1441, 45—50). În vocabularul retoricii *lineatus* se întrebuinţează numai cu privire la anumite ritmuri (metre) (cf. *Th. L.L.*, 1 441, 45—50).

[8] A. Ernout, *Plaute — Théâtre*, tome VII : *Trinummus — Truculentus — Vidularia — Fragments*, Paris, 1940, p. 85, n. 1.

[9] Ilona Opelt, *Die lateinischen Schimpfwörter und verwandte sprachliche Erscheinungen. Eine Typologie*, Heidelberg, 1965, p. 102, n. 53.

https://biblioteca-digitala.ro

Varro, Men 555 *si diligens est ad amussim* ('dacă e cât se poate de zelos'); Gell., 1, 4, 1 *ut iudicium esse factum ad amussim diceres* ('încât ziceai că judecata este făcută ca la carte, ireproşabil'; este vorba de aprecierea stilului scrierilor vechi); 20, 1, 34 *talionem in eo uel ad amussim aequiperarent uel in librili perpenderent* ('să-i aplice talionul sau măsurat cu sfoară sau cântărit in libre=cu cea mai mare corectitudine'); Macr., *Sat.*, 1, 4, 13 *ut ad amussim uerum sit* ('[să ne dăm seama] dacă este cu totul adevărat'); sau cu forma întărită: Plaut, *Amph.*, 843 *Ne ista edepol, si haec uera loquitur, examussim est optima* ('dacă ea spune adevărul, pe legea mea, de nu e perfecţiunea întruchipată'); *Men.*, 50 *ut hanc rem uobis examussim disputem* (' ca să discut cum trebuie chestiunea cu voi ')[10].

7.1. *Examussim* pare să fie prin excelenţă plautin[11], autorul creând şi adjectivul *emussitatus*: *Mil.*, 632 *Inest in hoc emussitata sua sibi ingenua indoles* ('firea-i e deschisă, desăvârşită, foarte personală').

7.2. Cu totul întâmplător, Plaut ne oferă proba echivalenţei perfecte dintre adverbul meliorativ totalizator *recte = probe = bene* şi expresia prepoziţională. Astfel, când *ad amussim* sau *examussim* are sens figurat, serveşte drept determinant superlativ al unui adjectiv sau al unui verb. În schimb, întrebuinţată cu sensul propriu, expresia poate primi ea însăşi un determinant superlativ totalizator, ca *recte = probe = bene*: *Most.*, 101—102 *Aedes quom extemplo sunt paratae, expolitae,/factae probe examussim* ('De îndată ce o casă este gata, finisată, făcută fix (întru totul) la linie . . .'). În acest caz *probe* joacă exact rolul lui *examussim* din *Amph.*, 843. În ambele formulări adverbul întăreşte la modul superlativ un alt superlativ (*examussim est optima*: *factae probe examusim*), ceea ce ar echivala cu 'perfecţiunea perfecţiunii'.

Avem totodată dovada faptului că la un totalizator meliorativ locutorul simte nevoia unui termen de întărire, pentru ca acest axiologic să exprime p e r f e c ţ i u n e a şi să se deosebească de un superlativ oarecare.

8. Un „obiect" lucrat corect cu instrumentele amintite mai sus nu poate fi decât *quadratus* 'bine cioplit, regulat, finisat, desăvârşit', dar şi 'bine asamblat, îmbinat'. Dicţionarele îl atestă cu acest sens figurat numai în vocabularul retoricii (de pildă, despre o frază bine cizelată[12]). Totuşi

[10] Socotim că în expresia *ad amussim* folosită de Amm. în 28, 1, 36 *[reticulae] summitas quaedam uelut ad amussim colligaret* ('la un capăt [al sforii] lega, ca de un fir cu plumb') există un joc ironic între sensul propriu (sfoara atârnată de Maximinus la fereastra pretoriului, precum un fir cu plumb) şi sensul figurat (firul servea la „măsurarea" exactă a vinovăţiei, întrucât de el erau atârnate reclamaţiile).

Ad amussim şi *examussim*, asimilate unui adverb, datorită valorii sintactice, sunt integrate în seria adverbelor în *-im* ca *gradatim, nominatim, passim, praeserlim, vicissim* etc.

[11] Ca şi *ciccus*, care apare tot în expresii evaluative: cf. Auson. praef. id. 13 (28, 1 Sch.) *neque Afranius naucum daret neque ciccum suum Plautus offerret.*

[12] Însuşi numele pătratului, *quadrum*, cu atâtea utilizări în vocabularul arhitecturii, apare într-o construcţie similară celei cu prepoziţia *ad*, semnificând perfecţiunea retorică: *redigere in quadrum numerumque sententiae* (' a da frazelor simetrie şi ritm', -Cic., *Or.*, 208).

La nivel adverbial, lui *quadratus* îi corespunde, din punct de vedere semantic, *apte* 'bine legat, cum se cuvine', atestat cu valoare de axiologic totalizator nu numai în vocabularul retoricii. Adj. *aptus* însuşi, cu valoare absolută, poate fi, uneori, sinonim cu *bonus* (cf. *Th. L.L.*, s.u. *aptus*), după cum *apte = recte*.

https://biblioteca-digitala.ro

intrând, prin însuşi acest sens, în serie sinonimică cu *normatus*, *perpendiculatus*, *emussitatus*, el putea fi oricând utilizat şi în alte contexte (cel puţin în vocabularul eticii).

Omului i se aplică cel de-al doilea sens figurat al lui *quadratus* : 'bine făcut, proporţionat', ceea ce apropie acest adjectiv de *lineatus* lasându-l, ca axiologic totalizator, în sfera însuşirilor fizice [13].

9. Tot din limbajul dulgherilor şi cioplitorilor în piatră este luată şi expresia *ad unguem* [14].

9.1. Echivalent al expresiei greceşti εἰς ὄνυχα (δι'ὄνυχος, ἐν ὄνυχι), *ad unguem* (cu varianta *in ungue(m)*) se foloseşte, ca şi în greacă, cu referire la perfecţiunea sau perfectarea oricărui fel de lucrare : Hor., *Ars.*, 292—294 *carmen* [...] *quod non /multa dies et multa litura coercuit atque/praesectum deciens non castigauit ad unguem* ('poem [...] pe care nu l-a şlefuit îndelung şi cu multe ştersături, şi care, revăzut (cioplit) de zece ori, nu este perfect îndreptat').

Aceeaşi imagine, unghia ca 'instrument de măsurare a perfecţiunii, unei opere literare apare la Persius (1, 63—66)—*Quis enim, nisi carmina molli, /nunc demum numero fluere, ut per leue seueros/ effundat iunctura ungues? Scit tendere uersum/ non secus ac si oculo rubricam dirigat uno* ('— Şi ce poate spune, decât că, în sfârşit, abia acum poemul curge în ritm uşor, astfel încât armonioasa alcătuire abate unghia severă? Se pricepe să înşire versuri ca trase cu linia de un singur ochi').

9.2. În acest pasaj întâlnim cu valoare metonimico-metaforică şi un alt nume al riglei, *rubrica* (= *tabula rubricata*), utilizată drept unealtă a poetului în „construirea" corectă a versurilor.

9.3. Pentru alt fel de lucrări : Verg., *Georg.*, 2, 277—278 *Indulge ordinibus, nec setius omnis in unguem/ arboribus positis secto uia limite quadret* ('Acordă atenţie simetriei, astfel încât, aşezându-ţi butucii (de vie), orice şir să formeze un unghi perfect cu haturile tăiate între rânduri') [15]; Col., 11, 2, 13 *abies atque populus ad unguem quadrantur* ('bradul şi plopul se taie perfect în formă de pătrat').

9.4. Cunoscută mai cu seamă din versul lui Horaţiu (*Sat.*, 1, 5, 32) *ad unguem factus homo* 'un om desăvârşit', această expresie, aplicată omului, pare să se refere, ca şi *lineatus*, la ţinuta unei persoane, *homo factus ad unguem* fiind 'un om pus la patru ace'.

[13] Nu acelaşi lucru se poate spune despre adverbul corespunzător (semantic, nu etimologic), *plane* 'plat, drept, uniform', de unde 'perfect', fără nici o restricţie de întrebuinţare. Determină orice verb şi orice adjectiv.

[14] Cf. Apul., *De deo Socr.*, *prol.* (p. 2, 20 Goldb). : *lapis ad unguem coaequatus* 'piatră nivelată la unghie', cioplitorii încercând netezimea lucrării şi perfecţiunea îmbinărilor cu unghia; Colum., 11, 2, 3 *materies şi roborea est, ab uno fabro dolari ad unguem* ('dacă materialul e (de) lemn de stejar, se cioplеşte de către un singur meşter la unghie (perfect)').

[15] Exprimarea perfecţiunii este întărită de verbul *quadrare* care aici, spre deosebire de fraza următoare, are sensul 'a se potrivi bine, a cadra, a corespunde, a fi exact'.

https://biblioteca-digitala.ro

Din scholia Pseudacronis[16] rezultă însă că expresia trimite mai degrabă la anume educaţie şi maniere, deci şi la sfera eticului, şi la cea a esteticului: *Ad unguem facti homines dicuntur, qui sunt urbani, qui sunt eloquentes, qui sunt dicaces, qui non habent uitium* ('Sunt numiţi oameni desăvârşiţi cei ce sunt distinşi, cei ce vorbesc frumos, cei ce sunt spirituali, cei ce nu au nici un defect'). Perfecţiunea unui om, ca şi a oricărui obiect, se stabileşte cu unghia, după metoda pietrarului.

10. După tot acest excurs în lumea uneltelor zidarului şi dulgherului, e de la sine înţeles că orice sinonim al termenilor intraţi în expresii metaforice care indică perfecţiunea poate oricând întregi seria sinonimică.

10.1. Am văzut că unul din sensurile lui *amussis* este acela de unealtă de fier pentru şlefuirea pietrelor'[17]. Dar cea mai banală unealtă de şlefuit este pila (*lima*). Expresia prepoziţională cu acelaşi suport semnificant specific, *ad limam*, pare să se folosească pentru indicarea normei, corectitudinii, perfecţiunii nu numai în vocabularul retoricii (unde *lima* apare frecvent cu valoarea metaforică de 'cizelare, şlefuire, perfectare'), ci şi cu referire la orice alt „obiect" (dar nu la om): Apul., *Flor.*, 9 (citat mai sus); *Met.* 8, 8, 5 (*Charite*) *ad limam consilii desiderium petitoris distulit* ('(Charite) a abătut dorinţele pretendentului printr-o judecată foarte chibzuită')[18].

Numai că, şi în cazul termenului *lima*, evaluarea este una aparent obiectivă, în fapt cât se poate de subiectivă. Bunăoară, Pliniu cel Tânăr, la care metafora pilei apare foarte des (*Epist*, 1, 2, 5; 10, 11; 20, 21; 5, 10, 3; 8, 4, 7 etc.) consideră că o grijă prea mare pentru perfecţiune egalează, uniformizează talentele şi operele literare, lipsindu-le de relief şi de personalitate: *nec iam splendescit lima, sed atteritur* ('prin cizelare nu devine strălucitor, ci lipsit de relief' *Epist.*, 5, 10, 3); sau, într-o formulare directă: *nimia cura deterit quam emendat* ('o prea mare îngrijire strică lucrarea pe care o îndreaptă' 9, 35, 2). Este şi părerea exprimată de Quintilian (2, 12, 8), în legătură cu învăţătura, care îi răpeşte talentului natural spontaneitatea şi o parte din calităţi.

10.2. Adjectivul corespunzător, *limatus*, se aplică nu numai „discursului" (Quint., *Inst.*, 2, 8, 4 *ingenium presso limatoque genere dicendi* 'înclinaţii firesti pentru genul oratoric strâns şi şlefuit'), ci şi omului: Cic., *De orat.*, 1, 180 *Q. Scaeuola* [...] *oratione maxime limatus atque subtilis*[19] ('Q. Scaeuola [...] cel mai elegant şi mai fin în (modul de) exprimare'); *Nat. deor.*, 2, 74 *moribus domesticis ac nostrorum hominum urbanitate limatum* ('rafinat de educaţia aleasă şi de politeţea capitalei'); Hor., *Sat.*, 1, 10, 65—66 *fuerit Lucilius* [...] *comis et urbanus limatior idem / quam rudis* [...] *carminis auctor* ('Luciliu a fost agreabil şi subtil, mai rafinat decât autorul unui poem necioplit'); Mart., 7, 51, 5 *iure madens uarioque togae limatus in usu* ('îmbi-

[16] Cf. *Pseudacronis scholia in Horatium uetustiora*, ed. O. Keller, Leipzig 1902, vol. II, p. 66.

[17] Cf. A. Ernout — A. Meillet, *DEL*, s.u. *amussis*.

[18] Fraza ar putea avea şi sensul 'a amânat dorinţa pretendentului până la luarea unei hotărâri bine chibzuite', *ad* având astfel sens temporal.

[19] *Limatus* apare adesea alături de *subtilis*.

https://biblioteca-digitala.ro

bat de legi şi cizelat de variatele întrebuinţări ale togii'); Plin., *Epist.*, 1, 20, 22 *(qui effusius dicit) uiribus peccat; quod certe etsi non limatioris, maioris tamen ingenii uitium est* ('cine se exprimă cu mare risipă de forţe păcătuieşte; căci, de bună seamă, e un defect care vădeşte un talent, dacă nu mai elegant (perfect), cel puţin mai viguros').

Limatus nu funcţionează decât în anumite contexte ca axiologic totalizator, atunci când „cizelarea" corespunde cu perfecţiunea unei opere literare, a manierelor (moravurilor) unei persoane sau a priceperii, pregătirii sale într-un anumit domeniu : Gennad., *Vir. ill.*, 80 *uir in diuinis scripturis doctus et in earum sensibus subtilissima exercitatione limatus* ('un bărbat cunoscător al scrierilor sfinte şi desăvârşit prin rafinata practicare a comentării lor').

10.3. Prin această valoare adjectivul *limatus* se apropie de *(ex)politus* şi *eruditus* [20], termeni aparţinând aceluiaşi vocabular tehnic, şi aplicabili, de asemenea, unei lucrări literare, educaţiei, manierelor, culturii, dar, poate şi oricărui obiect pentru care „lustruirea" înseamnă finisare, desăvârşire, de vreme ce *polire agrum* este operaţia de desţelenire a unui ogor până la stadiul de ţarină netedă, gata de semănat.

Dintre aceste trei adjective, *eruditus* s-a specializat, în timp, pentru sfera culturii, fiind utilizat aproape în exclusivitate cu sensul 'cultivat, cult, doct', aşa cum o probează şi o minimă statistică a adjectivelor desemnând perfecţiunea — de pildă — la Pliniu cel Tânăr (la care *limatus* şi *politus*, cu o foarte mare ocurenţă, ajung sinonime, cu sensul 'perfect, desăvârşit').

10.4. Reînnoind metafora, Pliniu cel Tânăr introduce şi adjectivul *pumicatus* 'lustruit cu piatra ponce', piatră servind la lustruitul marmurei, a 'hârtiei', dar şi al omului, un *homo pumicatus* fiind un om şlefuit, rafinat, fin. Ar fi tentant să credem că ne aflăm în faţa aceleiaşi mutaţii de natură metonimică, autorul transferând caracteristicile „hârtiei" asupra scrierilor şi manierelor personajului caracterizat. Din păcate, termenul *comptus* coordonat cu *pumicatus*, ca şi întregul context, ne trimit mai degrabă la o însuşire particulară ('epilat'), şi nu la perfecţiune.

De altfel, încă de la unele valori ale lui *limatus* am trecut din sfera axiologicelor totalizatoare în cea a termenilor care desemnează însuşiri particulare.

[20] *Eruditus, limatus, politus, pumicatus* (poate şi *leuatus*, pe care l-am întîlnit uneori cu referire la o compoziţie literară) intră în serie sinonimică cu *rasilis* si *tritus*, termeni care fac parte din arsenalul caracteristicilor unui *urbanus* (cf. Fl. Bechet, *Valenţe ale opoziţiei urbanitas/rus in/tc in limba latină*, AUCr, Seria : Ştiinţe sociale şi economice, 1988. p. 59). Nu însă totdeauna *politus* indică acelaşi grad de perfecţiune ca *eruditus* (cel puţin în vocabularul filozofic), cf. Cic., *Fin.*, 1,7 *est enim, quod ita tibi uideri necesse est, non satis politus iis artibus quas qui tenent, eruditi appellantur* ('căci este — lucru pe care tu trebuie să-l înţelegi aşa cum e — nu îndeajuns de expert (rafinat, perfecţionat) în acele ştiinţe, pe care cine le posedă este numit om cu o cultură desăvîrşită') :

https://biblioteca-digitala.ro

DOMENIUL DE REFERINŢĂ / AXIOLOGICUL	ETICĂ		ESTETICĂ		RETORICĂ	
	OM	OM	OM	OBIECTE	OM	OBIECTE
	CALITĂŢI FIREŞTI	CALITĂŢI DOBÂNDITE				
REGVLA	−	+	−	+	+	+
RVBRICA	−	−	−	−	−	+
NORMA	−	+	+	+	+	+
NORMATVS	−	−	−	+	−	+
PERPENDICVLVM	−	+	−	+	−	+
PERPENDICVLATVS	−	+	−	+	−	+
LINEA	−	+	−	+	−	+
LINEATVS	−	+	+	+	−	+
AMVSSIS	+	+	−	+	+	+
EMVSSITATVS	+	−	−	+	−	−
QVADRVM	−	−	−	+	−	+
QVADRATVS	−	−	+	+	−	+
VNGVIS	−	+	+	+	+	+
LIMA	−	+	−	−	+	+
LIMATVS	−(+?)	+	−	−	+	+

11. Urmărind repartizarea pe domenii de referinţă a sensurilor figurate ale termenilor analizaţi, cu valoare axiologică totalizatoare, se pot observa două lucruri:

(a) asemenea termeni realizează mai cu seamă o caracterizare **indirectă** a omului, referindu-se la faptele şi lucrările sale şi, mai puţin, la propria lui persoană;

(b) termenii abordaţi ilustrează mai ales calităţi dobândite, educate, decât înnăscute.

11.1. În privinţa caracterizării indirecte, acest lucru era de aşteptat, dată fiind natura adverbială a structurilor *ad ... m*, care în mod firesc determină, în primul rând, un verb. Adjectivele derivate nu se referă decât rar la autorul unei lucrări şi mai mult la lucrarea însăşi, ca urmare firească a acţiunii verbale.

De fapt, autorul însuşi, cu calităţile sale, apare drept rezultat al unei operaţii, în care intermediarul este propria lui lucrare.

https://biblioteca-digitala.ro

11.2. În privința calităților dobândite, un răspuns edificator putem obține dacă supunem termenii luați în considerație analizei semice propusă de B. Pottier [21], evidențiind *semele specifice*, *semele generice* și *semele virtuale*:

		descriptiv	aplicativ
	semantem	/ instrument /	/ pentru trasarea liniei drepte și determinarea rectitudinii /
REGVLA	clasem	/ material /	/ obiecte construibile /
	virtuem	conotație / axiologic totalizator meliorativ /	/ om și „produse" umane etico-estetico-retorice /
	semantem	/ instrument /	/ pentru determinarea perpendicularității /
NORMA	clasem	/ material /	/ obiecte construibile /
	virtuem	conotație / axiologic totalizator meliorativ /	/ om și „produse" umane etico-estetico-retorice /
	semantem	/ instrument /	/ pentru determinarea verticalității /
PERPENDICVLVM	clasem	/ material /	/ obiecte construibile /
	virtuem	conotație / axiologic totalizator meliorativ /	/ om și „produse" umane etico-estetico-retorice /
	semantem	/ instrument /	/ pentru determinarea alinierii /
LINEA	clasem	/ material /	/ obiecte construibile /
	virtuem	conotație / axiologic totalizator meliorativ /	/ om și produse",, umane estetico-retorice
	semantem	/ instrument /	/ pentru trasarea liniei drepte și determinarea rectitudinii, perpendicularității, orizontalității alinierii, netezimii /
AMVSSIS	clasem	/ material /	/ obiecte construibile /
	virtuem	conotație / axiologic totalizator meliorativ /	/ om și „produse" umane etico-estetico-retorice
LIMA	semantem	/ material /	/ pentru realizarea șlefuirii /
	clasem	/ instrument /	/ obiecte construibile /
	virtuem	conotație / axiologic totalizator meliorativ /	/ om și „produse" umane etico-estetico-retorice /

11.2.1. Rubrica „aplicativ" relevă faptul că obiectele, ale căror nume ajung echivalente la nivelul virtuemului, presupun realizarea unor operații. Acestea justifică procesul de devenire care trimite, în primul rând, la calități dobândite, nu înnăscute, lucru pus în evidență și de construcțiile verbale:

11.2.2. *ad perpendiculum fabricare/ librare/ (se) habere*
ad lineam *redigere*
ad amussim *facere*
in quadrum *redigere*
ad unguem *castigare / facere/ quadrare*
ad limam *redigere*,

ca să nu mai vorbim de adjective ca *sapiens* și *diligens*.

[21] Cf. B. Pottier, *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, 1974.

https://biblioteca-digitala.ro

11.2.3. Chiar şi într-o formulare ca *emussitata indoles* devenirea este sugerată de etimologie, *indoles* fiind un derivat al verbului *alere* şi având sensul primar 'creştere' şi, abia de aici, 'natură intimă'.

Iată cum, în mod conştient, dacă doreşte perfecţiunea, omul pune în aplicare asupra „lucrărilor" sale rigla, echerul, firul de plumb, sfoara de aliniat, uneltele de şlefuit, ba chiar şi unghia, şi, la rândul său, el însuşi apare drept produs al unui „constructor" reperabil direct sau indirect, care a mânuit toate aceste unelte.

Februarie 1991

Facultatea de Limbi
şi Literaturi Străine
Str. Edgar Quinet 7
70106 Bucureşti

L'HOMME PARFAIT ET L'OUTIL DU BÂTISSEUR

(RÉSUMÉ)

Le sujet qui nous préoccupe porte sur les formules latines d'évaluation globale, c'est-à-dire sur les expressions par lesquelles on peut nier à quelqu'un toute qualité, ou lui attribuer un *summum* de vertus. Parmi ces formules, nous avons choisi quelques termes fournis par le vocabulaire technique du bâtiment. Il s'agit de mélioratifs caracterisés par le morphème discontinu *ad ... m* (*ad amussim*, *ad limam*, *ad normam*, *ad perpendiculum*, *ad regulam*, *ad unguem*).

Nous avons pu observer :

(1) En tant qu'axiologiques, ces formules expriment une évaluation subjective et, plus précisement, une « subjectivité objective ».

(2) Il s'agit de l'évaluation indirecte d'une personne, qui n'est pas appréciée en elle-même, mais plutôt de par le produit de son activité, produit qui, parfois, est représenté par cette personne elle-même.

(3) Les domaines de référence de ces axiologiques figurés sont l'éthique, l'esthétique et la rhétorique.

(4) En tant que métaphores, toutes ces expressions sont équivalentes : elles connotent « parfaitement ».

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

VASILE LICA

DAS FOEDVS ZWISCHEN ROM UND KALLATIS *

Prof. Al. Zub sexagenario

Die 72 — 71 v. Chr. vom bekannten Prokonsul Makedoniens M. Terentius Varro Lucullus [1] geführten Feldzüge hatten die Unterwerfung einiger thrako-getischer Stämme und der griechischen Städte von Apollonia bis Histria zur Folge [2]. Bekanntlich gehören diese Feldzüge zum dritten mithradatischen Krieg, der von L. Licinius Lucullus mit großem Erfolg geführt wurde [3].

Zu den unterworfenen Städten gehört auch Kallatis. Dabei ist zu erwähnen, daß Eutropius 6, 10, 4 die Art und Weise, auf die Lucullus die

* Der Kern dieses Aufsatzes wurde am Archäologischen Institut Bukarest (Februar 1991) vorgetragen und dann zur Zeit meines Humboldt-Stipendiums (1991 — 1992) in Bonn (bei Prof. Dr. G. Wirth) überarbeitet. Der Aufsatz wurde der Zeitschrift *Studii Clasice* aus Bukarest geschickt. Die Veröffentlichung der Zeitschrift wurde aus objektiven Gründen verzögert. Inzwischen wurde eine neue Hypothese von meinem Kollegen Dr. Al. Avram formuliert, dem ich für die Fahnen seines Aufsatzes herzlichst danke. Ebenfalls bin ich Prof. H. H. Galsterer, Prof. Vl. Hiesu und Dr. J. Heinrichs (Köln) für die kritischen Bemerkungen verpflichtet. Besonderen Dank schulde ich Prof. G. Wirth für seine umfassende Unterstützung und Förderung.

[1] Er war der Bruder des berühmten Besiegers von Mithradates VI. Eupator. Vgl. T.R.S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic*, II (99 B. C. — 31 B.C.), New-York, 1952, S. 109, 118—119, 121; Münzer, RE, XII, Sp. 414—419; R. Syme, *Die Römische Revolution* (hrsg. von W. Dahlheim) München-Zürich, 1992, S. 97, meint: „Die ruhmreichsten von allen waren die zwei Luculli, Söhne einer Metella und Vettern ersten Grades des Metellus Pius ... Der jüngere Lucullus, Prokonsul von Makedonien, führte die Waffen Roms siegreich durch ganz Thrakien bis zu den Küsten des Schwarzen Meeres und der Donaumündung".

[2] Eutropius 6, 10, 1: *Alter autem Lucullus, qui Macedoniam administrabat, Bessis primus Romanorum intulit bellum atque eos ingenti proelio in Haemo monte superauit. Oppidum Vscudamam, quod Bessi habitabant, eodem die, quo adgressus est, uicit, Cabylen cepit, usque ad Danubium penetrauit. Inde multas supra Pontum positas ciuitates aggressus est. Illic Apolloniam euertit, Callatim, Parthenopolim, Tomos, Histrum, Burziaonem cepit belloque confecto Romam rediit;* G. Zippell, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, 1877, S. 132 ff.; Brandis, RE, IV, Sp. 1957; Fluss, RE, XV, Sp. 2369; C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V. 1. Wien, 1937, S 34 ff., usw.

[3] Broughton, MRR II. S. 100, 106—109, 111, 118, 123, 129, 133, 139—140, 146, 154, 159, 163, 169; Gelzer, RE, XIII.1, Sp. 376—414, Nr. 104; J. van Ooteghem, *L. Licinius Lucullus*, Bruxelles, 1959, S. 95; Th. Reinach, *Mithradates VI. Eupator, König von Pontos*, dt. Übertragung von A. Goetz, Leipzig, 1895, S. 144 ff.; R. Bernhardt, *Polis und römische Herrschaft in der späten Republik (149—31 v. Chr.)*, Berlin, 1985, S. 72 ff.; B. C. McGing, *The Foreign Policy of Mithridates VI Eupator, King of Pontus*, Leiden, 1986, S. 110, 125, 145—154, 162—163, usw. Derselbe Syme, *a.a.O.*, 27, bemerkte: „der ältere (scil. L. Licinius Lucullus) unter Sulla die Eigenarten der Kriegsführung im Osten gelernt hatte, und dessen besonderes Vertrauen besaß, führte seine Armeen durch Asien und vernichtete die Macht des Mithradates" und dann (S. 28): „L. Licinius Lucullus, dem die jahrelangen Ränke seiner Feinde das Recht auf einen Triumphzug verteilt hatten, wandte sich zum Trost den Künsten und den Annehmlichkeiten der Muße zu. Er hinterließ der Nachwelt nicht die Erinnerung an Begabung und Redlichkeit, sondern das ewige Vorbild des Luxus".

https://biblioteca-digitala.ro

in Frage kommenden *poleis* erobert hat, unterscheidet: *euertit* für Apollonia und *cepit* in den übrigen Fällen. Jedoch geben weder Eutropius noch andere Autoren[4], die über die Feldzüge des M. Terentius Varro Lucullus berichten, Auskunft über die Natur der zwischen Rom und den eroberten griechischen Städten geknüpften Beziehungen. Lediglich aus einer unklaren Nachricht von Cassius Dio 38, 10, 3 über die Ereignisse der Jahre 62—61 v. Chr.[5] — in Zusammenhang mit C. Antonius Hybrida[6], dem Statthalter der Provinz Makedoniens[7] — zieht Th. Mommsen den Schluß, dem alle folgenden Historiker beipflichten[8], daß „die Bundesgenossen in Moesien, von denen Dio 38, 10 spricht, die Küstenstädte sind"[9]. Diese Nachricht rechtfertigt zwar eine solche Interpretation, jedoch läßt sich daraus kein zwingender Schluß über die exakte Natur der Rechtsverhältnisse zwischen der römischen Republik und den Küstenstädten ziehen. Unter diesen Umständen ist das Interesse verständlich, das durch die Entdeckung des *foedus* zwischen Rom und Kallatis erweckt wurde[10].

Um dieses außerordentlich wichtige Dokument enstand buchstäblich eine eigene Geschichtsschreibung[11], die vor allem dessen Zeitpunkt behandelte. Sobald die Inschrift allgemein zugänglich gemacht worden war, ist als Datum für den Abschluß des Vertrags das Jahr 71 v. Chr. vorgeschlagen worden, und zwar als Folge der Eroberung von Kallatis durch Lucullus. Diese erstmals von Sc. Lambrino[12] geäußerte Hypothese wurde von A. Passerini, G. De Sanctis, A. Degrassi, R. Vulpe, D. M. Pippidi, H. Bengtson[13] u. a. übernommen, wodurch sie tatsächlich zur *communis opinio* in der Geschichtsschreibung wurde. Die angeführten Argumente sind verschieden: historischer, paläographischer, sprachwissenschaftlicher und rechtlicher Art.

Am Anfang war G. De Sanctis der Meinung, daß „io dubito assai, tenuto conto degli interessi romani nel Ponto Eusino, che i primi trattati

[4] Sallust, *Hist.* 4. 18; T. Liuius, *Periocb.* 97: Appian, *Illyr.* 30. 85—88, usw.

[5] „Gleichermaßen war Antonius auch mit den Bundesgenossen in Mysien verfahren (τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ περὶ τοὺς συμμάχους τοὺς ἐν τῇ Μυσίᾳ ποιήσας...) und hatte daraufhin nahe bei der Stadt der Istrianer durch die bastarnischen Skythen, die den Mysern zur Hilfe gekommen waren, eine Niederlage erlitten, so daß er fliehen mußte" (Cassius Dio, *Römische Geschichte*, II. Übersetzt von O. Veh, Zürich-München, 1985, S. 111).

[6] Broughton, MRR II, S. 165—166, 175—176; Klebs, RE, I.2, Sp. 2577—2582, Nr. 19.

[7] Der gewesene Mitkonsul Ciceros hatte sich auf Kosten der Griechenstädte bereichert.

[8] Vgl. zur Forschungsgeschichte, D. M. Pippidi, *Scythica Minora*, Bukarest-Amsterdam, 1975, S. 173; Al. Suceveanu, *Două note privind istoria Moesiei în secolul I î.e.n.*, Pontica, 2, 1969, S. 269—274; Ders., *Viața economică în Dobrogea romană. Sec. I—III*, Bukarest, 1977, S. 15—15, 53; Ders., *Sugli inizi della dominazione romana in Dobrugia. Punti di vista e controversie*, Quaderni Catanesi di Studi Classici e Medievali, 2. 4, 1980, S. 469—499 (= *Inizi*).

[9] Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, V, Berlin, 1885, S. 11 Anm. 1.

[10] Th. Sauciuc Săveanu, *Callatis. IVe rapport préliminaire: Fouilles et recherches de l'année 1927*, Dacia, 3—4, 1927—1932, S. 456—458.

[11] Für einen ausführlichen Forschungsstand vgl., *supra* Anm. 8; CIL. I² II. Fasc. IV (1986), S. 915 ad n. 2676; Al. Avram, *Der Vertrag zwischen Rom und Kallatis* (CIL. I² II, 2676), in Akten des Kolloquiums *Akkulturation und politische Ordnung im Hellenismus* (Berlin, März 1994), Hrsg. B. Funck (im Druck), S. 1—19.

[12] Sc. Lambrino, *Inscription latine de Callatis*, CRAI, 1933, S. 278—288.

[13] A. Passerini, *Il testo del foedus di Roma con Callatis*, Athenaeum, 13, 1935, S. 57—72; G. De Sanctis, *Storia dei Romani*, IV. 2.1, Rom, 1953, S. 299 Anm 785; A. Degrassi, *Scritti vari di antichità*, I, Rom, S. 442 Anm. 115; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bukarest, 1938, S. 96; Pippidi, *a. a.O.*, S. 172 ff.; H. Bengtson, *Griechische Geschichte*, München, 1977, S. 512 Anm. 3.

https://biblioteca-digitala.ro

di Roma con le città sulla sponda occidentale di quel mare sieno cositarde". Er fügt auch eine wichtige Bemerkung hinzu : „...le disposizioni stesse del patto quale ora possiamo riconstruirlo non sembra si acordino bene con gli effeti d'una spedizione di conquista come fu, almeno stando alla testimonianza di Eutropio (VI, 10), la campagna di M. Varrone Lucullo nella Scizia minore" [14]. Dieser letzten Behauptung pflichtete der deutsche Epigraphiker E. Lommatzsch bei : „Recte tamen monuit de Sanctis, parum ueri simile esse populum Romanum cum urbe quam modo expugnauerat statim foedus fecisse; uideri hoc foedus ante bella Mithridatica factum esse" und er setzt fort : „Sed eis annis, quibus Mithridates et in Asia et circa oram Ponti Euxini fines regni magis magisque proferebat, populus Romanus cum coloniis Graecorum illarum regionum foedera fecisse putandus est i. e. proximis ante a. 664/90 annis" [15]. Etwa später schlug D. St. Marin das Jahr 140 v. Chr. vor, indem er verschiedene Argumente anführte [16]. Obwohl Lambrinos zeitlicher Ansatz mehrere Befürworter gewann, setzten sich auch die Versuche fort, einen anderen Zeitpunkt des *foedus* zu finden. Unter ihnen sind die Vermutungen der Autoren der Sammlung *Ancient Roman Statutes* und diejenigen von Al. Suceveanu zu erwähnen. Die ersteren vertreten die Meinung, daß „the treaty may have been made as a result of the operations in Thrace prior to the war planned to suppress piracy, ca. 100 B. C.". Ihre Begründung lautet wie folgt : „the phraseology of the treaty seems to resemble closely that made with Cibyra, and the restoration of the formula is from this document" [17], während Al. Suceveanu als Zeitpunkt des *foedus* die Feldzüge des Prokonsuls Makedoniens, M. Licinius Crassus — d. h. die Jahre 30—27 v. Chr. — vorschlug [18]. Zehn Jahre später vermutete A. W. Lintott — als er das Alter einiger Wortformen, wie *poplus-populus* besprach — daß „the details of Roman expansion in Eastern Thrace revealed by the Cnidos text make an earlier date for the treaty (d. h. des *foedus* zwischen Rom und Kallatis) c. 100 B. C. plausible" [19]. Einen Zeitpunkt um 100 oder etwas früher vertreten auch andere Gelehrte. So vermutet H. B. Mattingly, daß „the period from 114 to 107 B. C. has great attraction", in Zusammenhang mit den gegen die Thraker, Skordisker und Daker von C. Caecilius Metellus Caprarius [20], L. Drusus [21], M. Minucius Rufus [22] u. a. geführten

[14] G. De Sanctis, *Cronache e commenti*, RFIC, 63 (N.S. 13), 1935, S. 425.

[15] E. Lommatzsch, CIL I² 2. Fasc. 3, Nr. 2676, S. 833.

[16] D. St. Marin, *Il foedus Romano con Callatis*, Epigraphica 10, 1948, S. 127 : „A ripensari tali circonstanze, insieme alle considerazioni epigrafico-glottologiche di sopra, siamo propensi a credere che il trattato con i Callatini doveva essere concluso non molto dopo la conquista della Macedonia e della Grecia sopratutto e cioé verso il 140 c. Chr. Lo sviluppo economico fra il Sud (*Macedonia Prima*) ed il Nord (le città greche del Mar Nero) subito dopo la conquista della Macedonia è il preludio dell'influenza romana che non tarderà a diffondersi nella regione della Dobrogia in un primo momento sotto la forma di un trattato di alleanza e nel 72 sotto quello della occupazione".

[17] A. Ch. Johnsohn, P. R. Coleman-Norton, F. C. Bourne, *Ancien Roman Statutes. A translation with Introduction, Commentary, Glossary, and Index*, Austin, 1961, nr. 53, S. 58.

[18] Vgl. Anm. 8.

[19] A. W. Lintott, *The Capitoline Dedications to Jupiter and the Roman People*, ZPE, 30, 1978, S. 139—140.

[20] Broughton, MRR I (509 B. C.—100 B.C.), 1951, S. 535, 539, 541; Münzer, RE, III. 1, Sp. 1206, nr. 84.

[21] Broughton, MRR I, S. 538, 541, 544; Münzer, RE, XIII. 1, Sp. 856—859, Nr. 17.

[22] Broughton, MRR I, S. 543, 546, 549, 552; Münzer, RE, XV. 2, Sp. 1962—1963, Nr. 54.

https://biblioteca-digitala.ro

Feldzügen [23]. Mattingly hält Roms Politik für natürlich, in einem Augenblick — da vom Strymon bis zum Pontos Euxeinos eine romfeindliche Einstellung bestand — nach Bundesgenossen unter den griechischen Städten zu suchen, wobei diese ihrerseits an der römischen Protektion interessiert waren [24]. Dieselbe Vermutung äußerte gleichzeitig E. S. Gruen [25] und neulich behauptet es auch Al. Avram auf Grund seiner vorgeschlagenen Rekonstruktion der Inschrift [26] und einer Analyse der politischen und historischen Umstände: „Demnach sehe ich überhaupt keine ernsten Schwierigkeiten, um den Vertrag zwischen Rom und Kallatis in die Zeit zwischen 106 und 101 v. Chr. anzusetzen" [27].

Im folgenden werden wir versuchen, einen neuen Aspekt in Betracht zu ziehen, der bislang nur erwähnt, jedoch nicht eingehend erörtert wurde nämlich den r e c h t l i c h e n. Das könnte eine neue Perspektive eröffnen, vor allem wenn die historischen Umstände in einen breiteren geopolitischen Zusammenhang eingegliedert werden, in der Hoffnung, den wahrscheinlichsten Zeitpunkt des *foedus* zu ergründen.

Die Hypothese von Lambrino beruhte in erster Reihe auf historischen Argumenten: der geeignetste Zeitpunkt für den Abschluß eines solchen *foedus* wäre die Eroberung von Kallatis durch M. Terentius Varro Lucullus im Jahre 71 v. Chr. gewesen. Lambrino wie auch Pippidi [28] gingen beide von Mommsens Interpretation des genannten Passus aus Cassius Dio aus [29]. D. St. Marin und Al. Suceveanu hingegen glauben, daß sich Cassius Dio 38, 10, 3 auf barbarische σύμμαχοι und nicht auf die griechischen Städte bezieht [30].

Vor kurzem kamen wir — nach einer erneuten Überprüfung der Angaben über die ältesten Beziehungen Roms zu den Geten und Dakern — zu der Schlußfolgerung, daß sich sowohl C. Scribonius Curio [31] als

[23] H.B. Mattingly, *Rome's earliest Relations with Byzantium, Heracleea Pontica and Callatis*, in *Ancient Bulgaria. Papers presented to the international Symposium on the Ancient History and Archaeology of Bulgaria* (University of Nottingham 1981 — Hrsg. von A. G. Poulter), Nottingham, I, 1983, S. 245. Auf diesen Aufsatz hat mich der Kollege Al. Avram aufmerksam gemacht, dem ich dafür danken möchte.

[24] Ebenda S. 246.

[25] E. S. Gruen, *The Hellenistic World and the Coming of Rome*, Berkeley-Los Angeles-London, 1984 (Appendix I), S. 740: „Lucullus, however, captured and subdued the Hellenistic cities, including Callatis; not a propitious time for awarding the favor of an alliance. A more likely occasion, perhaps, was the period 114—107, when Roman consuls and proconsuls first conducted extensive warfare against the Scordisci in Thrace. Callatis quite possibly sought protection and asked for an alliance during those years".

[26] Al. Avram, *a.a.O.*, S. 4: „... muß darauf hingewiesen werden, daß in vielen Fällen die Datierung nahezu losgelöst von Wortlaut des Vertrags behandelt wurde. Einseitige Argumente sprachlicher, rechtlicher oder historischer Natur wurden zu oft angeführt, ohne den inzwischen schon vorgebrachten Gegenargumenten die nötige Aufmerksamkeit zu schenken. Wortlaut und Datierung sind aber untrennbar miteinander verbunden; ohne eine zuverlässige Edition des Textes ist die Auseinandersetzung um die Datierung wenig sinvoll".

[27] Ebenda, S. 13.

[28] Pippidi, *a.a.O.*, S. 173.

[29] Vgl. Anm. 5.

[30] D. St. Marin, *a.a.O.* S. 121; Al. Suceveanu, *Iniz.* S. 478—479. Es scheint, daß Gruen *a.a.O.*, S. 740 Anm. 55 derselben Vermutung beipflichtet: „Roman «allies» in Moesia are mentioned during C. Antonius' campaigns in 61: Dio, 38. 10. 3. But it is not clear that the Greek cities are meant — and, even if they are, this supplies only a *terminus ante quem*".

[31] Broughton, MRR II, S. 92—93, 99, 104, 112, 118; Münzer, RE II. A. 1, Sp. 856—859, nr. 10.

https://biblioteca-digitala.ro

auch M. Terentius Varro Lucullus, wie vorher schon Sulla [32], zur Regelung der Beziehungen zu den Besiegten — ganz gleich ob diese griechische Städte oder bloß thrakisch-illyrisch-getische Stämme waren — rechtlicher Mittel bedienten [33]. Demnach kann sich m. E. keine der beiden Datierungshypothesen auf die von Cassius Dio überlieferte Nachricht berufen.

Dieser Vertrag [34] wird für ein *foedus aequum* [35] gehalten [36]. Weil er sich der Schwierigkeiten eines *foedus aequum* nach der Eroberung von Kallatis durch M. Terentius Varro Lucullus bewußt war, hält Pippidi diesen wichtigen Einwand [37] nur für ein „argument de circonstance", soweit — durch das Schicksal Apollonias gewarnt — die anderen hellenischen Städte auf ihren Widerstand verzichtet und dem Prokonsul ihre Tore geöffnet hätten, um sich der Gunst desselben zu erfreuen [38].

Die Lage von Kallatis und den anderen in Frage kommenden griechischen Städten nach ihrer Eroberung durch Lucullus weist eine bemerkenswerte Ähnlichkeit mit derjenigen des Ätolischen Bundes in den Jahren 191—189 v. Chr. auf. Die Ereignisse — überall als Musterfall angeführt [39] — sind wohlbekannt; für uns sind die Beschlüsse des Vertrags zwischen Rom und den Ätoliern von Belang, so wie sie von Polybios 22, 13 überliefert wurden: „Das Volk der Ätolier soll die Herrschaft und Hoheit des römischen Volkes ‹achten und sie bewahren helfen in guter Gesinnung›. Es soll keinen ‹Feinden› den Durchzug durch das Land und die Städte gegen die Römer oder ihre Verbündeten und Freunde gestatten, noch sie von Staats wegen durch Lieferungen unterstützen. ‹Es soll dieselben zu Feinden haben wie das römische Volk›, und wenn dieses gegen jemanden Krieg führt, soll auch das Volk der Ätolier gegen ihn Krieg führen. Die Ätolier sollen die ‹Überläufer›, entlaufenen Sklaven und die Kriegsgefangenen der Römer und römischen Bundesgenossen auslie-

[32] Broughton, MRR II, S. 39—40, 48, 55, 58, 61, 63, 66—67, 74—76, 79, 82; Fröhlich RE, IV. 1, Sp. 1522—1566, Nr. 392.

[33] V. Lica, *Die ältesten Beziehungen Roms zu den Geten und Dakern*, Vortrag gehalten am Archäologischen Institut Bukarest, im Februar 1991 (im Druck).

[34] CIL. I² 2. Fasc. 3, Nr. 2676, S. 832 (Lommatzsch): [· · ·] *a* [· · ·]/[... *dolo m*]*alo quo po*[*plus* ...]/[...] *t bellum face*[*re* ...] / [*neque armis neque p*]*equ*[*n*]*ia adiouanto* [...]/ [... *po*]*plo Callatino bellu*[*m fe*]/ [*cerit* ... *poplo Rom*]*ano queiue sub imperio* [*eius*]/ [*erunt* ... *po*]*plo Romano utei ei* [*po*]/[*plo Callatino, sei quis bellum*] *prior faxit* [*p*]*oplo* [*Calla*]/[*tino*, ... *po*]*plus Romanus popl*[*um Calla*]/[*tinum* ... *adiouant*]*o, seiquid ad hance* [...]/[...]*t* [...] *si a*‹*d*›/ (*d*)*ere exime*[*re* ...]*e* [...] *uoluntate licet* [...]/[...*e*]*xe*[*merint*] *id societate* [...]/[... *in tabulam ahe*]*nam utei scriberetur ac* [*fi*]/[*geretur Romae loc*]*o optumo in faano Concor*[*diae*]

[35] Es ist bekannt, daß *foedus aequum* und *foedus iniquum* bloß moderne *termini technici* sind. In diesem Zusammenhang, vgl. B. Paradisi, *Dai foedera iniqua alla chrysobule byzantine*, Scripta et Documenta Historiae Iuris, 20, 1954, passim usw. Für den Forschungsstand, K.—H. Ziegler, *Das Völkerrecht der römischen Republik*, ANRW, II, 1972, S. 92 und neulich, G. Wirth, *Rückschritte. Zur verlangten Dedition von 196 und den Schwierigkeiten des römisch-ätolischen Verhältnisses* (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch — Historische Klasse Sitzungsberichte, 627. Band), Wien, 1995, S. 10 Anm. 32: „Zu bezweifeln ist, ob Zeitgenossen die Teilung in zwei Vertragskategorien überhaupt als eine solche empfanden".

[36] Pippidi, *a.a.O.*, S. 178.

[37] Wie es bereits De Sanctis, Gruen und Al. Suceveanu bemerkten.

[38] Pippidi, *a.a.O.*, S. 177: „... il n'est pas étonnant que l'alliance qui retient notre attention ait été conclue dès la fin des hostilités. Et l'on ne peut considérer que comme un argument de circonstance l'objection selon laquelle un *foedus aequum* comme le nôtre n'eût pu être signé le lendemain d'une guerre qui avait vu s'affronter les armes de Rome et celles de ses chétifs adversaires".

[39] A. Piganiol, *Scripta varia*, II, Bruxelles, 1973, S. 192—199; G. Freyburger, Ktema, 7, 1982, S. 177—185. Vgl. neulich Wirth (Anm. 35) passim.

https://biblioteca-digitala.ro

fern . . . Die Ätolier sollen an Silber, das nicht schlechter ist als das attische, zweihundert euböische Talente sofort an den römischen Feldherrn in Griechenland zahlen[40] . . . Die Ätolier sollen dem Feldherrn vierzig Geiseln stellen, nicht jünger als zwölf und nicht älter als vierzig Jahre, auf sechs Jahre, nach Wahl der Römer . . ."[41].

Zugleich ist m. E. auch die Nachricht über die Lage in der sich Byzanz[42] befand — das dem Mithradates heftig Widerstand leistete — aussagekräftig. Aus Cicero, *Prou.* 5—7, der deren Haltung lobt, geht hervor, daß Byzantion die durch ein *senatus consultum* bekräftigte Stellung einer *libera ciuitas* einnahm. Jedoch erlangte Byzanz kein *foedus aequum* mit Rom[43]. Durch diesen Vergleich ergibt sich m. E. deutlich, welche die wahre Lage von Kallatis im Jahre 71 v. Chr. war. Auf keinen Fall, und bei aller Unterstützung des Hellenismus in diesem Teil der Welt[44], hätten die Römer eine *Romae fidelissima* Stadt wie Byzanz auf gleiche Weise behandeln können wie eine, die erst erobert werden mußte, und zwar Kallatis. Demnach kann das in Frage kommende *foedus* nicht in das Jahr 71 v. Chr. angesetzt werden; vorausgesetzt[45], daß damals ein Vertrag abgeschlossen worden wäre, hätte dieser bloß ein *foedus iniquum* sein können, wie 189 v. Chr., als Rom und der Ätolische Bund ein von E. Täubler als K l i e n t e l v e r t r a g[46] qualifiziertes Abkommen abgeschlossen haben.

Zur archaischen lateinischen Sprache des *foedus* zwischen Rom und Kallatis, bemerkt Mattingly zu Formen wie — *pequnia*, *poplus*, *adiouanto* usw. — „individually they can, of course, be parallelled in the Sullan period and after[47]. Er unterstreicht jedoch, daß „they are typical of the generation before the Social War and the reduplicated vowel — *faano* — appears at least as early as c. 130 B. C. on the Polla milestone"[48].

Wann kann unter diesen Bedingungen das *foeuds* zwischen Rom und Kallatis angesetzt werden? Muß man sich zwischen den von Mattingly und Al. Suceveanu vorgeschlagenen Zeitpunkten, d. h. 114—107 bzw. 30—27 v. Chr. entscheiden, oder ist auch eine andere Datierung möglich?

Betrachtet man die Fakten nur aus der Sicht der politischen Geschichte, so bleibt als annehmbarste die von Al. Suceveanu formulierte Vermutung. Tatsächlich stellen die von M. Licinius Crassus[49] — nördlich des Balkans in den Jahren 30—27 v. Chr. — geführten Feldzüge eine wichtige Maßnahme der von Octavian geförderten Reorganisierungspo-

[40] Vgl. G. Le Rider, *Les clauses financières des traités de 189 et 188*, BCH, 116, 1992, S. 267—277.

[41] Polybios, *Geschichte*, II, Einleitung u. Übertragung von H. Drexler, Zürich-Stuttgart, 1964, S. 1039—1040.

[42] Cicero, *Prou.* 5—7; Tacitus, *Ann.* 12. 62; Kubitschek, RE, III. 1, Sp. 1116—1158, bes. S. 1138, 1144; E. Grzybek, *Roms Bündnis mit Byzanz (Tac. Ann. 12, 62)*, MH 37, 1980, S. 50—59.

[43] Mattingly, *a.a.O.*, S. 241.

[44] Wie Bengtson meinte, *a.a.O.*, S. 512.

[45] Zu der modernen technischen Bedeutung des *foedus iniquum*, vgl. die Literatur, die in Anm. 35 angeführt wird.

[46] E. Täubler, *Imperium Romanum*, I. Leipzig, 1913, S. 46, 62 ff.

[47] Mattingly, *a.a.O.*, S. 245.

[48] *Ebenda.*

[49] Groag, RE, XIII. 1, Sp. 270—285, Nr. 58.

https://biblioteca-digitala.ro

litik der römischen Welt dar [50]. Rholes, *Getarum rex*, wird zum φιλοκαίσαρ [51]; die Verhältnisse mit den griechischen Städten der westlichen Pontosküste werden ebenfalls geregelt. Zur lateinischen Fassung des *foedus* in Kallatis — und nicht in Rom — beruft sich Al. Suceveanu auf die Feststellung A. Passerinis, daß in Städten des griechischen Sprachraums erst seit der Kaiserzeit lateinische Fassungen von *foedera* bekannt sind [52].

Andererseits kann man die Bemerkungen von Lambrino [53], Pippidi, Lintott, Mattingly usw. über die archaische Sprache des *foedus* zwischen Rom und Kallatis nicht so leicht übergehen.

Diese Gelehrten — mit Ausnahme von Lambrino und Pippidi — behaupten, daß ein geeigneter Zeitpunkt für den Abschluß des Vetrags die Feldzüge der Statthalter Makedoniens in den Jahren 114—107 oder die Umstände des Verabschiedens der sogenannten *lex de piratis persequendis* (100 v. Chr.) sein könnten. Diese Vermutung, die eine „mittlere Datierung" [54] vorschlägt, sieht sehr verlockend aus. Dafür spricht eine Bemerkung von De Sanctis [55] gegen die Lambrino-Hypothese [56], und zwar, daß „non era affato necessario che i Romani giungessero per terra alle porte di Callatis o di Apollonia per stringere con esse alleanza" [57].

Die historischen Ereignisse aus den Jahren 114—100 v. Chr. bezeugen ebenfalls tatkräftige Handlungen Roms an den Grenzen Makedoniens. Mehrere Statthalter dieser Provinz führten Feldzüge gegen die Thraker, Illyrer und Skordisker, die damals römisches Gebiete plünderten. Den Höhepunkt dieser Kämpfe bildete die Eroberung von Chersonesos Kainike durch den Proprätor T. Didius [58]. Die Umgestaltung dieses Gebiets *in formam prouinciae* wird unter anderen der Gegenstand der sogenannten *lex de piratis persequendis* [59] sein, die mit Recht von J.-L. Ferrary als

[50] Zur umfangreichen Literatur dieser Frage, vgl. bloß D. Kienast, *Augustus. Prinzeps und Monarch*, Darmstadt, 1982, S. 366 ff. und W. Dahlheim, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, München, 1984, S. 5 ff. mit einem kritischen Kommentar des Forschungsstandes. Für eine ausgezeichnete Darstellung der „Lokalgeschichte" immer noch Patsch, *a.a.O.*, S. 69 ff.

[51] Vgl. V. Lica, Φιλορώμαιος *oder* Φιλοκαίσαρ?, Bonner Jahrbücher, 192, 1992, S. 226 ff.

[52] Al. Suceveanu, *Inizi*, S. 475. Vgl. neulich Al. Avram, *a.a.O.*, S. 14 Anm. 58: „daß nach meiner Überzeugung vor der lateinischen die griechische Fassung stand, die verloren ist, weil bekanntlich nur der untere Teil des Steines erhalten blieb. Dessen Breite, die aufgrund der gesicherten Rekonstruktion des Textes mit einiger Zuverlässigkeit berechnet werden kann, spricht ebenso wie die Massivität des Zapfens dafür, daß die Stelle ursprünglich von beträchtlicher Höhe gewesen sein muß".

[53] Lambrino, *a.a.O.*, S. 283: „La forme des lettres et l'ortographe de l'inscription ... semblent, de prime abord, indiquer le II^e siècle a. J. C." und weiter „Les graphies *poplus*, *adiouanto*, *pequnia*, *utei*, *fuano*, ont, elles aussi, un air archaïque et, en effet, certains de ce mots, tel *poplus* apparaît déjà au II^e siècle sous la forme classique de *populus*".

[54] Die frühere Datierung des D. St. Marin. ist isoliert geblieben. Sie wurde zu Recht von Gruen, *a.a.O.*, S. 740 Anm. 55—56 bemängelt.

[55] De Sanctis (wie Anm. 14), S. 425.

[56] Später wurde der italienische Historike ein Befürworter derselben.

[57] Diese wurde von den Anhängern der Lambrino-Hypothese ignoriert.

[58] Broughton, MRR, 1, S. 571, 577; Münzer, RE, V. 1, Sp. 407—410, Nr. 5.

[59] Zu dieser *lex*, vgl. G. Colin, *Traduction grecque d'une loi romaine (de la fin de 101 av. J.-C.: Projets de politique orientale des démocrates et de Marius?)*, BCH, 48, 1924, S. 58—96; A. Passerini, *Caio Mario come uomo politico*, Athenaeum, 12, 1934, S. 134—139; M. Hassall, M. Crawford und J. Reynolds, *Rome and the Eastern Provinces at the end of the second century. The 'so-called' Piracy Law' and a new inscription from Cnidos*, JRS, 64, 1974, S. 195—220 u.a.

https://biblioteca-digitala.ro

lex de prouinciis praetoriis bezeichnet wird [60]. Al. Avram betrachtet diese *lex* als äußerst wichtig für seine Vermutung: „Das Gesetz bezieht sich auf die Organisation Kilikiens und Makedoniens, auf die Bekämpfung der Seeräuber sowie auf die Verwaltung der neueroberten Gebiete. Zwar geben die Inschriften von Delphi und Knidos keinen Hinweis auf einen bevorstehenden Krieg gegen Mithradates. Daß aber gerade Kilikien und Makedonien gemeint sind, also die zwei möglichen Brennpunkte im Falle des Kriegsausbruchs, ist ebenso merkwürdig wie die Tatsache, daß schon 101 v. Chr. derselbe Saturninus, der hinter dem genannten Gesetz steht, den Senat hinsichtlich seiner Haltung gegenüber Mithradates heftig kritisiert hatte (Diod. 36, 15)" [61]. Vor diesem politisch-militärischen Hintergrund [62], zu dem auch die erwähnte Sprachform [63] der Inschrift von Kallatis paßt, ist der Abschluß eines derartigen Vertrags [64] zwischen Rom und Kallatis schon denkbar.

Mir scheint jedoch, daß diese Vermutung einigen der sich ergebenden politisch-militärischen Schwierigkeiten nicht bewältigen kann. Die Entschlossenheit der römischen Feldzüge in den Jahren 114—100 steht außer Zweifel [65]. Aber solchen Expeditionen waren nichts außergewöhnliches. Sie gehörten zu einer fortlaufenden Reihe von Feldzügen, die gleichzeitig mit der Eroberung Makedoniens begannen, als die Römer — nach dem Vorbild der makedonischen Könige — auch die Verteidigung der Grenzen gegen die fortgesetzten Angriffe der Barbaren [66] aus der nächsten Nachbarschaft übernommen hatten. Auch im ersten vorchristlichen Jahrhundert fanden mehrere solche erfolgreichen Feldzüge statt, die z. B. von Sulla, C. Scribonius Curio, M. Terentius Varro Lucullus oder M. Licinius Crassus geführt wurden [67]. In diesem Zusammenhang ist m. E.

[60] J.-L. Ferrary, *Recherches sur la législation de Saturninus et de Glaucia*, MEFR, 89, 1977, S. 641: „La loi de Delphes et Cnide serait alors une *lex de prouinciis praetoriis*, définissant les provinces prétoriennes à la place du S.C.".

[61] Al. Avram, *a.a.O.*, S. 13.

[62] Al. Avram, *ebenda*, erinnert an die Verträge mit stypalaia (105 v. Chr.) und Byzanz und zieht die Schlußfolgerung, daß: „Zu den Städten, die durch φιλία συμμαχία τε (d. h. *amicitia societasue*) mit Rom verbunden waren, haben wahrscheinlich auch einige westpontische gehört, zumal die vom Norden her drohende Gefahr die Römer zu einer gewissen politischen Weitsicht zwang". Zu Byzanz, vgl. E. Grzybek, *a.a.O.*, S. 57: „Daß Rom und Byzanz also einen Bundesvertrag in der Zeit des 2. Makedonischen Krieges abgeschlossen haben, steht über jedem Zweifel".

[63] Al. Avram, *a.a.O.*, S. 11: „Natürlich bin ich mir der Gefahr bewußt, die besteht, wenn man die lateinischen republikanischen Inschriften allein auf Grund der Schreibweise enger datieren möchte. Zudem sind öffentliche Inschriften bekannt — vor allem die «lex Iulia municipalis» — die ausgesprochen konservativ aufgefaßt sind und Formen behalten, die außer den beteiligten Juristen wohl kein anderer Zeitgenosse mehr benutzte".

[64] Nach der Meinung von Al. Avram, *ebenda*, „wird der Vetrag mit Kallatis zum ersten konkreten Beweis für den — damals zunächst nur diplomatischen — Kontakt Roms zur Westküste des Pontos".

[65] Al. Avram, *a.a.O.*, S. 12: „Dagegen (scil. im Gegensatz zur Offensive des Mithradates entlang der Küste des Pontos Euxeinos) befanden sich die Römer nach den glorreichen Feldzügen der Jahre 114—107 v. Chr., die durch den Triumph des M. Minucius Rufus (106 v. Chr.) gekrönt wurden, bereits an der südthrakischen Grenze".

[66] J. Vogt, *Orbis*, Freiburg, 1960, S. 207: „Nach dem Vorbild der großen makedonischen Könige übernahmen die römischen Statthalter den Kampf gegen die nördlich angrenzenden Völker: Skordisker, Dardaner, Thraker".

[67] Es ist bekannt, daß fast alle Statthalter Makedoniens triumphiert hatten. Vgl. Cicero, *Pis.* 38; Broughton, MRR I—II, passim.

https://biblioteca-digitala.ro

nicht ohne Bedeutung zu erwähnen, daß erst Octavian, nach Actium den Balkan und nicht die Donau als „Sichercheitsgrenze" für Makedonien betrachtete [68].

Gleichzeitig kann man auch nicht die Tatsache ignorieren [69], daß die westpontischen Städte vom König Mithradates VI. Eupator von Pontos [70] im Zeitraum 107—88 [71] besetzt wurden [72]. Auch ist es schwierig die Sonderlage von Kallatis—so fern von einer möglichen römischen Intervention [73] — unter den benachbarten griechischen Städten, die *uolens*, *nolens* in die „Gefolgschaft" des Mithradates eingetreten sind, zu erklären.

Wie hat Rom gegenüber den neuen politisch-militärischen Gegebenheiten reagiert? Mattingly, Gruen, Al. Avram behaupten, daß der Einfluß Roms stark genug war, um mehrere Verbündete im westpontischen Raum zu gewinnen. Der letztere fügt noch die *lex de piratis persequendis/lex de prouinciis praetoriis* hinzu als den stärksten Beweis der Bereitschaft Roms Mithradates zu bekämpfen [74].

Es ist bekannt, daß Mithradates die äußeren und inneren Schwierigkeiten Roms [75] benutzte, um seine Expansionspolitik voranzutreiben und

[68] Cassius Dio 51, 23, 3—4: „... so waren sie (scil. die Bastarner) damals über den Ister gegangen und hatten den ihnen gegenüber liegenden Teil Mösiens unterworfen, ferner auch die Triballer, die an dieses Gebiet grenzen, sowie die Dardaner, welche im Triballerland wohnen. Solange sie sich damit beschäftigen, kam es zu keiner Auseinandersetzung mit den Römern; als sie jedoch den Haemus überstiegen und auch den Teil Thrakiens heimsuchten, welcher den Dentheleten gehörte und in einem Vertragsverhältnis mit den Römern stand, da zog Crassus gegen sie zu Felde, teil um dem blinden Dentheletenkönig Sitas beizustehen, vor allem aber aus Sorge für Makedonien". Übersetzung O. Veh (wie Anm. 5), IV, S. 38—39.

[69] Von der Al. Avram, *a.a.O.*, S. 11—12, vollkommen bewußt ist.

[70] Aus der umfangreichen Literatur über Mithradates sind immer noch Th. Reinach, *a.a.O.*, passim und jetzt B. C. McGing, *a.a.O.*, passim für die neuere Literatur zu erwähnen.

[71] Näheres über das Datum der Eroberung, El. Salomone Gaggero, *Relations politiques e militaires de Mithradates VI Eupator anec les populations et les cités grecques de la Mer Noire occidentale*, Pulpudeva, 2, 1978, S. 294—305.

[72] Leider sind wir nicht mstande die Herrschafts — und Einflußformen — Besatzungen, Magistraten? — von Mithradates im dieser Gegend genauer zu beschreiben. Eine neugefundene Inschrift aus Histria spricht von einem στρατηγός des Mithradates, der εἰς τὴ[ν πόλιν ἡμῶν] geschickt wurde. Die Inschrift (aus Marmor) wurde von den Kollegen Dr. O. Bounegru und Dr. V. Lungu im Juni 1995 entdeckt. Ich danke herzlich dem Kollegen Dr. Al. Avram, der die Inschrift veröffentlichen wird, daß er mir freundlicherweise diese Informationen gegeben hat. Seiner Meinung nach könnte die Inschrift aus der Zeit vor oder nach dem Ersten Mithradatischen Krieg stammen.

[73] Es ist bekannt, daß Mithradates jahrelang den Befehl Roms Kappadokien zu räumen ignoriert hat. Man darf nicht vergessen, daß Paphlagonien, Galatien und Kappadokien Nachbarinnen einer äußerst wichtigen römischen Provinz — Asia — waren, was nicht der Fall von Kallatis ist! Über die Ereignisse in Kappadokien vgl. neulich B. C. McGing, *a.a.O.*, S. 72 ff. Vgl. E. Grzybek, *a.a.O.*, S. 58—59 (mit Quellenangaben) über die Lage von Byzanz, dem — obwohl es ein *foedus* mit Rom bereits abgeschlossen hatte — von Perseus und nicht von den Römern gegen die angrenzenden Thrakern geholfen wurde: „Gegen diese benötigte die Stadt wohl oft fremde Hilfe, und der ferne Bundesgenosse Rom hat sie zur Zeit des Perseus wahrscheinlich nicht geschickt. Dagegen lag es ganz im Interesse und in der Politik Makedoniens, die barbarischen Völkerschaften in Schach zu halten ... Erst die Kenntnis von einem in der Zeit des 2. Makedonischen Krieges abgeschlossenen *foedus* zwischen Rom und Byzanz ermöglicht es also, einen weiteren Anklagepunkt, der gegen den letzten König Makedoniens erhoben wurde, richtig zu beurteilen".

[74] Al. Avram, *a.a.O.*, S. 13.

[75] D. h. den Krieg mit Jugurtha, den Einfall der Kimbern und Teutonen, das *bellum Italicum* und die Kämpfe zwischen Popularen und Optimaten.

https://biblioteca-digitala.ro

seine Herrschaft auszudehnen [76]. Rom hat von der Tätigkeit des Mithradates VI. Eupator und Nikomedes III. Euergetes von Bithynien Notiz genommen, erst als diese Könige Paphlagonien und Galatien erobert hatten [77] und sich um Kappadokien stritten [78]. Erst nach dem Sieg von Marius bei Aquae Sextiae hatte Mithradates eine Gesandschaft nach Rom geschickt [79], um vor dem römischen Senat seine Intervention in Kappadokien zu rechtfertigen. Gleichzeitig — wie vorher Jugurtha — hatte er einige Senatoren zu bestechen versucht [80]. Der Senat befahl erst im J. 96 v. Chr. dem pontischen König Kappadokien und Paphlagonien zu räumen, obwohl inzwischen auch die bekannte *legatio libera* des Marius aus den Jahren 99—98 stattfand [81].

Lex de piratis persequendis/de prouinciis praetoriis — mit ihren beschränkten Bedingungen [82] — ist m. E. in diesem Zusammenhang keinen Beweis des drohenden Kriegs gegen Mithradates [83]. Der wichtigste Kriegstreiber in Rom war Marius [84], aber man darf nicht vergessen, daß seit seiner *legatio Asiatica* bis zu dem Beginn des Ersten Mithradatischen Krieges [85] einen langen Zeitraum (fast 10 Jahre) verstrichen ist, währenddessen der König im ganzen Pontos Euxeinos seine Einflußsphäre ausdehnte. Es ist auffallend, daß genau in dieser Gegend, laut der erwähnten *lex*, das Heer von Makedonien verkleinert ist, statt es zu vergrößern [86]: „En Macédoine, l'annexion de la Chersonèse Caénique n'était pas le prélude à une grande expédition contre les Thraces ou les cités grecques de la Mer Noire : aux termes de notre loi, les renforts qui auraient dû être envoyés en Macédoine, allaient être maintenus en Italie ou démobilisés" [87]. Der erwähnte Passus aus Appian, *Mithr.* 58, beleuchtet überzeugend das besondere Interesse Roms für Kleinasien im Vergleich mit dem westpontischen Gebiet: Sulla zählt bloß die Angriffe Mithradates gegen die

[76] Laut Appian, *Mithr.* 58, sollte Sulla 85 v. Chr. Lei Dardanos dem Mithradates dies vorgeworfen haben: „Vor allem aber der von dir gewählte Zeitpunkt überführt dich deiner bösen Absicht. Als du nämlich davon erfuhrst, daß Italien sich gegen uns erhoben habe, benutztest du diesen Augenblick, da wir anderweitig beschäftigt waren, und gingst du zum Angriff gegen Ariobarzanes, Nikomedes, Galatien und Paphlagonien vor, ja griffst sogar Asien, unser Gebiet, an" (Appian von Alexandria, *Römische Geschichte*. I, übersetzt von O. Veh, durchgesehen, eingeleitet und erläutert von K. Brodersen, Stuttgart, 1987, S. 369—370).

[77] Vgl. Reinach, *a.a.O.*, S. 79 ff.; B.C. McGing, *a.a.O.*, S. 67—72.

[78] B. C. McGing, *a.a.O.*, S. 72 ff.

[79] E. S. Gruen, *Roman Politics and the Criminal Courts (499—78 B.C.)*, Cambridge, Mass., 1968, 168; S. B.C. McGing, *a.a.O.*, S. 71—72.

[80] Diodor 36, 15; Gruen *Criminal Courts*, S. 168: „The popular leader (d. h. Saturninus) leaped into the fray, insulted the diplomatic messengers, and alleged that they had come to Rome for the purpose of bribing the senate"; T. J. Luce, *Marius and the Mithridatic Command*, Historia, 19. 1970, S. 170; J.-L. Ferrary, *a.a.O.*, S. 655, Anm. 127 u.a.

[81] Plutharch, *Marius* 31,5, der berichtet über das berühmte Treffen zwischen Marius und Mithradates T.J. Luce, *a.a.O.*, S. 162 ff.; J.-L. Ferrary, *a.a.O.*, S. 659, Anm. 140, mit der ganzen Diskussion der Frage.

[82] Vgl. J.-L. Ferrary, *a.a.O.*, S. 630 ff.

[83] Dies wurde von dem letzten Kommentator, J.—L. Ferrary, *a.a.O.*, S. 654—655, bereits bemerkt: „D'une guerre prochaine contre Mithridate, il n'est rien dit ni laissé présager".

[84] Vgl. T.J. Luce, *a.a.O.*, passim.

[85] T.J. Luce, *a.a.O.*, S. 186 ff. meint, daß die marianische Faktion für den Ausbruch des Krieges verantwortlich ist.

[86] Vgl. Z. 12—31 der Knidos-Kopie, Kolumn II; M. Hassal, M. Crawford and J. Reynolds, *a.a.O.*, S. 201 (Text) und S. 207 (Übersetzung); J.—L. Ferrary, *a. a.O.*, S. 631—632.

[87] J.-L. Ferrary, *a.a.O.*, S. 654.

https://biblioteca-digitala.ro

asiatischen Könige, Dynasten und Gebiete aus und schweigt vollkommen über die Ausdehnung des pontischen Herrscher auf der Krim und entlang der pontischen Küste. Die Stelle aus Memnon 35[88] (FHG III 544 = = FGrHist IIIB 434) über die Amnestie der ehemaligen griechischen Verbündeter betrifft m. E. nur die hellenischen Städte, die sich in Hellas und Kleinasien befanden. Eine solche Haltung der Römer begünstigte die Fortsetzung der mithradatischen Expansionspolitik entlang der westlichen Küste des Pontos Euxeinos.

Aufgrund dieser Sachlage scheint mir, daß der Abschluß des *foedus* zwischen Rom und Kallatis nicht in diesem Zeitraum fallen könnte.

Der Zeitpunkt des *foedus* ist eher denkbar nach dem Ersten Mithradatischen Krieg, als die meisten griechischen Verbündeten des Mithradates diesen sehr schnell verlassen wollten. Es ist bekannt, daß der pontische König blutig solche Versuche bestraft hatte[89]. In diesem Zusammenhang ist es vermutlich, daß Kallatis auch einen z. Z. nichtsnützigen und gefährlichen Verbündeten verlassen und die Allianz Roms suchen wollte.

Für die tatsächlichen Durchsetzung des römischen Einflußes in der Gegend ist Sullas Feldzug in Thrakien[90] im Jahre 86 v. Chr. viel bedeutender. Den von Granius Licinianus[91], nach Titus Livius, und den von Eutropius 5, 7, 1—2 überlieferten Berichten zufolge, soll der zukünftige *dictator* sich nicht bloß auf die Vertreibung der Plünderer Makedoniens beschränkt, sondern entschieden zu ihrer Eingliederung in das römische Bündnissystem beigetragen haben. Nach Granius Licinianus 35, 79—81 *ac dum de condicionibus disceptatur, M⟨a⟩edos et Dardanos, qui socios uexabant, Hortensius le[gatus] fugauerat, ipse Sulla exfer[citum] in M⟨a⟩edi⟨c⟩am ind[u]xerat, priusquam in A[siam] ad conloquium transiret, quo Dardanos e[t] Denseletas caesis hos[tibus]*[92], *qui Macedoniam ue[xa]bant, in deditionem recepit*[93]. Eutropius berichtet seinerseits, daß *interim eo tempore Sylla etiam Dardanos, Scordiscos, Delmatos et Maedos, partim uicit, alios in fidem accepit.*

Abgesehen von einer gewissen Unklarheit der angeführten Stellen bezüglich der *in fidem* gebrachten Völkerschaften und einer möglichen Diskussion über *in fidem* oder *in deditionem*[94], ist Sulla tatsächlich der

[88] Καὶ Ῥωμαίους μηδὲν ταῖς πόλεσι μνησικακῆσαι, ἀν' ὧν μετέβαλον εἰς Μιθριδάτην.

[89] Vgl. Strabon, 14, 1, 42; Appian. *Mithr.* 46 ff. B.C. McGing, *a.a.O.*, S. 126 ff., für andere Quellenangaben und eine synthetische Darstellung.

[90] Vgl. Plutharch, *Sull.* 23. 10: „... Sulla ... fiel selbst ins Land der Maider ein. Nachdem er es größtenteils verwüstet hatte ...". Übersetzung von K. Ziegler, *Grosse Griechen und Römer*, III, Zürich-Stuttgart, 1955, S. 80.

[91] Funaioli, RE, VII, Sp. 1820—1822; P.-L. Schmidt, KlP II, Sp. 868.

[92] *Reliquiae* von Granius Licinianus wurden mehrmals veröffentlicht: 1. K. Pertz, Berlin, 1857; 2. Philologorum Bonnensium Ileptas, Leipzig, 1858; 3. M. Flemisch, Teubner, Leipzig, 1904; 4. N. Criniti, Teubner, Leipzig, 1981; B. Scardigli (in Zusammenarbeit mit A. R. Berardi), Grani Liciniani *Reliquiae*. Introduzione. Commentario storico, traduzione. Alle Editoren schlagen, mit der Ausnahme von Philologorum Bonnensium Ileptas, *caesis hostibus* statt *Scordiscosque* vor. G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig 1877, 161 pflichtete der letzten Lesung bei, die eine vernünftigere militärisch-politische und geographische Begründung hätte.

[93] Grani Liciniani *Reliquiae*, ed. N. Criniti, Teubner, Leipzig, 1981, S. 21.

[94] Dazu jüngst Wirth, *a.a.O.*, passim.

https://biblioteca-digitala.ro

erste, der die Verhältnisse Roms mit den Völkern dieser Region auf dieser Art und Weise geregelt hat.

In diesem militärisch-diplomatischen und politischen Zusammenhang, dem unmittelbar der Frieden von Dardanos (85 v. Chr.)[95] folgte, ist auch der Abschluß des *foedus* mit Kallatis 86—85 v. Chr. zu sehen.

Zur Zeit ist es schwierig für alle Teilnehmeran an der Diskussion über den Zeitpunkt des *foedus* Rom-Kallatis eine befriedigende Lösung zu finden. Ich bin der Meinung, daß dieses *foedus* das Ergebnis des thrakischen Feldzuges Sullas aus dem Esten Mithradatischen Krieg war.

April 1992

Universität Galaţi
Historisches Seminar
Str. Domnească 47
6200 Galaţi

[95] Cl. Nicolet et alii, *Rome et la conquête du monde méditerranéen (264—27 av. J.C.)*, I Paris, 1978, S. 800 ff.

https://biblioteca-digitala.ro

GABRIELA CREȚIA

LA TRIPLE INITIATION D'ÉNÉE

Pour commencer, je voudrais rappeler brièvement deux vérités acquises par l'éxégèse virgilienne : premièrement, l'Enée homérique, fils d'Aphrodite, parent de Priam et d'Hector, ennemi d'Achille et des Atrides, a dans l'Iliade un profil plutôt flou. Mais le père d'Iule, l'ami d'Evandre, le gendre de Latinus, l'ancêtre de Romulus et d'Auguste, chef militaire et religieux, responsable des destinées de la Rome future, jouit d'une tout autre stature, dimension et gravité. L'arc immense que le personnage a franchi tient en bonne part au développement du culte d'Aphrodite dans le bassin méditerranéen, mais, surtout, représente une transfiguration due au génie de Virgile qui fait de son héros un possesseur du Pouvoir et du Savoir, un i n i t i é.

En second lieu, le point fort de cette initiation est constitué par la Catabase du sixième chant, dont les horreurs et les illuminations auront ouvert à Enée des horizons insoupçonnés d'ordre philosophique, moral et historique. L'intention du poète d'évoquer ici une véritable initiation ne fait pas de doute : il l'a lui-même explicitée par la formule *sit mihi fas audita loqui*, 6, 266 et aussi par la présence de tout l'arsenal obligatoire : ténèbres (l'Hadès est ἀνήλιος) ; voies enchevêtrées, labyrinthiques, qui requièrent un guide (la Sibylle), arcanes qui requièrent un éclaireur (Anchise) (les deux « gourous » d'Enée), talismans (rameau d'or, épée), le monstre à vaincre ou à amadouer, l'espace des malfaiteurs, l'espace des bien-heureux.

Ceci dit, la question que je me pose est si les éléments initiatiques du 6^{e} chant sont bien les seuls à avoir cette qualité, ou si l'accès d'Enée au statut de véritable héros ne serait pas, dans la mise en scène virgilienne, plus complexe, plus étendu, et surtout plus conforme aux étapes, aux épreuves, aux rituels des scénarios initiatiques complets.

Mais qu'en savons-nous, de ces croyances et de ces rites dont le caractère essentiel pour la mentalité archaïque ne fait plus de doute, depuis Jung et Bachelard ? Bien peu, à vrai dire : vu le secret obligatoire de ces pratiques, les données antiques se limitent naturellement à quelques fragments de Pindare, Platon, Plutarque, Cicéron, Sénèque, Salluste, le philosophe néo-platonicien (*De diis et mundo*), plutôt allusifs, du reste. Les reflets littératurisés d'initiations (L'épopée de Ghilgamesh, *L'âne d'or* d'Apulée) s'y ajoutent. C'est assez peu. Mais les études psycho-anthropologiques modernes (je pense surtout aux recherches de Jung, Durand, Lévy-Strauss, Mircea Eliade) viennent à la rescousse et découvrent dans les rituels initiatiques des sociétés primitives encore existantes en Amérique, Asie, Afrique, Océanie, des invariants tout aussi troublants que les universels logiques et linguistiques et qui, maniés avec toute la prudence requise, sont loin de contredire les données de l'antiquité : au contraire, elles les élucident et les complètent.

StCl XXVIII—XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 39—47

https://biblioteca-digitala.ro

C'est ainsi que l'on a pu établir, avec un degré élevé de probabilité, d'une part, l'existence, en général, de trois paliers initiatiques : (1) l'initiation de puberté (ou de maturité) ; (2) l'initiation d'accès aux sociétés secrètes ; (3) l'initiation à la fonction de chef suprême, de médecine-man (ou de chaman). Evidemment, plus on avance, plus la sélection est sévère, plus le nombre des acceptés est restreint [1]. L'on connaît le schéma ternaire des Mystères d'Eleusis (Petits Mystères, Grands Mystères, Epopteia [2]), les trois grades successifs des initiés mithriaques : servants, participants, pères. Même tripartition dans l'initiation alchimique du Moyen-Âge, ou dans l'initiation maçonnique. D'autre part, on retrouve un peu partout certaines actions, certaines épreuves représentant le traitement sévère subi par le néophyte : séparation brutale d'avec son habitat normal, épreuves de résistance au feu, à l'eau, à la peur, blessures et mutilations, tortures même, ascèses basées sur des tabous alimentaires et sexuels, et sur le manque de sommeil ; voyages dans l'autre monde, infernal et/ou céleste, par des itinéraires labyrinthiques ; un monstre à combattre ; un *regressus ad originem* par la révélation d'événements mythiques *illius temporis sacri* ; la mort initiatique [3]. Ce scénario complexe a un but suprême : — je cite Mircea Eliade — « Philosophiquement parlant, l'initiation équivaut à une mutation ontologique du régime existentiel. À la fin de ces épreuves, le néophyte jouit d'une tout autre existence qu'avant l'initiation : il est devenu autre » [4].

Au bout de ses aventures, Enée sera un a u t r e, du point de vue social, politique, moral, national.

Voyons quelles sont les épreuves qu'il subit, quels sont les grades qu'il parcourt.

Je ne vais certainement pas prétendre que notre poète à l'art si sûr et si subtil ait entrepris de décrire, avec scrupules de documentariste et par le menu détail, les degrés d'une échelle initiatique complète, mais je crois qu'on en retrouve — même intriqués, même estompés, même traités allusivement, d'autres fois, pourtant, carrément mis en lumière — tant d'éléments composants, que cela en devient troublant et que la présence d'un modèle initiatique plus vaste que le VI[e] chant dans l'intention profonde de Virgile devient probable, sinon certaine.

Commençons par le début chronologique de la trame narrative, c'est-à-dire par le second chant, et rappelons que la nuit fatale de Troie se déroule sous le signe du FEU dévastateur, fût-il incendie dévorant ou personnage assoiffé de carnage, tout harnaché de cuivre rouge et portant le nom symbolique de Pyrrhus. L'ἐκπύρωσις, ces flammes, dont la sinistre semence se trouvait déjà dans les yeux des deux dragons venant de Ténédos et sur le navire-amiral des Grecs cachés, eux aussi, à Ténédos [5], et qui engloutiront Troie la superbe, peuvent être — sont, à mon avis — pour son jeune prince l'épreuve du feu, la purification, au sens étymologique du mot.

[1] Voir S. Vierne, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, 1973, p. 51—54.

[2] Cf. Sénèque, *Nat. quaest.* 7, 30, 6 : *Non semel quaedam sacra traduntur : Eleusin servat quod ostendat revisentibus ... Initiatos nos credimus, in vestibulo eius haeremus. Illa arcana non promiscue omnibus patent ; reducta et in interiore sacrario clausa sunt.*

[3] S. Vierne, *op. cit.*, p. 55.

[4] M. Eliade, *Naissances mystiques*, Paris, 1959, p. 10.

[5] *Aen.*, 2, 210 et 255.

https://biblioteca-digitala.ro

Il va sans dire que, de par sa multiplicité symbolique, le feu peut aussi figurer en registre positif, en tant que signe divin : voir l'aura de Vénus se manifestant à son fils pour arrêter son geste meurtrier, la couronne de flammes sur le front d'Iule — *crines flagrantes Iuli* —, l'étoile filante envoyée, elle aussi, par Juppiter [6].

La seconde dominante des premiers chants est visiblement l'épreuve de la PEUR. Appréhension, inquiétude, crainte, frayeur, stupeur, épouvante, horreur, toute la gamme y est, y compris les répercussions physiques de ces états :

Obstupui, steteruntque comae, et uox faucibus haesit (3, 48).
Tum gelidus toto manabat corpore sudor (3, 175).
At uero Aeneas aspectu obmutuit amens
Arrectaeque horrore comae, et uox faucibus haesit (4, 279–80).

Tout est, pour Enée, motif de peur : la tuerie guerrière, le sort de ses camarades après la tempête, sa famille privée de défense, les signes célestes, les phénomènes pour ainsi dire paranormaux (simulacre de Créuse, arbuste sanglant et parlant de Polydore, apparitions de Mercure (au 4e chant), les êtres monstrueux (Cyclopes, dragons dévorant Laocoon), le déchaînement de la nature (éruptions volcaniques, tempêtes) [7].

Un corollaire de la peur, et qui contribue à l'entretenir, c'est l'ERROR, dans tous les sens du mot latin : 'action de s'egarer', 'détour', 'méprise', 'illusion', 'incertitude', 'piège'. En effet, notamment au troisième chant, tant d'entreprises du héros s'avèrent fausses : la route tant de fois à recommencer, les prédictions à réinterpréter, les êtres chers à entrevoir et à perdre (Vénus, Créuse, Andromaque, Hélénus), à aimer et à perdre à jamais (Anchise, puis Didon, puis Palinure et Deiphobe, aux Enfers) [8]. L'amertume, « l'état de manque » provoqué par de telles déceptions réitérées, sisyphiques, porte aujourd'hui le nom de FRUSTRATION. Et quoi d'autre représente l'épreuve initiatique, lourde de symbolismes, remontant à des temps immémoriaux, présente dans tant d'espaces culturels sans contact direct et liée au processus d'initiations — je parle de l'épreuve du LABYRINTHE ?

Inutile de s'attarder sur l'épreuve consistant à lutter contre la force de l'EAU : la tempête qui décime la flotte et en jette les débris — *raros nantes* — sur les côtes libyennes s'accompagne de tant d'autres, de mer houleuse, de vents hostiles, jusqu'à faire exclamer à Palinure excédé *Quidue, pater Neptune, paras* ? (5, 15). C'est d'ailleurs la terrible tempête manifestement voulue par les dieux qui plonge Enée — *iactatus et alto* — dans un tel abîme d'horreur et de désespoir qu'il lui fait appeler la mort, juste au moment de son entrée en scène (1, 92) sous le signe du nadir absolu de tout son être [9].

Que toutes les composantes évoquées soient des épreuves initiatiques de maturité, donc de premier degré, heureusement dépassées par Enée, nous semble être prouvé principalement par deux arguments : pre-

[6] Cf. L. Zoicas, *Poétique des éléments dans l'Enéide*. 1. *Le feu*, StCl, 26, 1989, p. 8.
[7] *Aen.*, 2, 772 sqq. ; 3, 12–67 ; 4, 259–284 ; 3, 589 sqq. ; 2, 119 sqq.
[8] *Aen.*, 1, 402–410 ; 2, 791–795 ; 3, 294–505 ; 6, *passim*.
[9] L expression appartient à A. J. Gossage, *Aeneas at sea*, Phoenix, 17, 1963.

https://biblioteca-digitala.ro

mièrement, les réactions d'Enée aux premiers chants sont des réactions d'homme encore jeune, plus d'une fois désarçonné par les adversités; d'où son innocence, ses oublis, ses trépidations, ses hésitations de conduite que le texte souligne plus d'une fois : à commencer par son comportement naïf (onirique, il est vrai) face à l'ombre d'Hector (*Vltro flens ipse uidebar / Compellare uirum*, 2, 279), par son changement d'intention et de direction lors de la tentation de vengeance sur Hélène, à continuer par son inhabileté à consoler Didon (...*quamquam lenire dolentem / Solando cupit et dictis auertere curas*, 4, 394) et sa difficulté de décision :

Nunc huc ingentes, nunc illuc pectore curas
Mutabat uersans [10].

Second argument : la disparition de Créuse juste au milieu du déroulement de l'initiation de premier degré (après le sac de Troie, avant les errances) confère à Enée le statut, disons social, de *iuuenis* d'homme disponible, sans compagne, apte à contracter d'autres liens, le statut d'homme jeune.

C'est à ce même moment que se place le départ [après une *retardatio* qui se veut une démonstration de bravoure militaire — car le départ avait été, on le sait, expressément commandé par Hector (*Heu, fuge, nate dea*) et par Vénus (*Eripe, nate, fugam*) [11]], ce départ donc qui peut être compris comme la SÉPARATION de l'initié d'avec son cadre de vie habituel, l'arrachement à ses liens maternels, à ses reflexes de jeunesse.

Il est vrai que pour Enée la rupture n'est pas totale : *Cessi et sublato montes genitore petiui* (2, 804); le lien paternel et religieux survit, et ceci parce que, dans le dessin symbolique du poète, l'ancienne patrie ne devra pas périr, mais se renouveler par une symbiose avec la nouvelle.

Pour ce qui est de la RÉSISTANCE à la TENTATION ÉROTIQUE, l'on connaît très bien, d'une part, le développement immense dont l'a pourvue l'antiquité en créant le type de la femme ensorcelante qui entrave l'action héroïque, d'autre part, sont actualité pour les Romains de l'époque d'Auguste qui croyaient en voir l'incarnation maléfique sur les bords du Nil. Séduit, le prince troyen finira pourtant par couper soi-même, à l'épée, les amarres (*strictoque ferit retinacula ferro*, 4, 580), malgré les supplications de la reine et de sa sœur : *Mens immota manet, lacrimae uoluuntur inanes* (4, 449) [12]. (Personnellement, je n'adhère pas à l'interprétation de Ladewig, de Wagner et de Pichon qui attribuent ces pleurs à Enée; je crois que c'est Anna qui pleure, usant de ce moyen supplémentaire de pression psychologique).

On a lancé, il y a quelques années, l'idée d'une seconde victoire d'Enée sur son moi érotique : il aurait refréné un penchant vers le beau Pallas, nouvelle hypostase de Didon [13]. Même en adoptant un instant la mentalité antique, même en évoquant la 2e Eglogue, j'ai mal à imaginer

[10] 2, 279/280; 2, 588 sqq.; 4, 394; 5, 701.

[11] 2, 289; 2, 619.

[12] 4, 580; 4, 449.

[13] M.C. J. Putnam, *Possessiveness, sexuality and heroism in the* Aeneid, Vergilius, 31, 1985 p. 1—21.

https://biblioteca-digitala.ro

que Virgile y ait pensé. Au contraire, sur le chapitre, disons, sentimental, le poète est d'une telle discrétion et d'une telle suavité qu'il renonce, selon la remarque de Servius, à prolonger la vie d'Anchise — comme l'avait fait Caton — jusqu'à l'arrivée en Italie, pour ne pas infliger au vieillard le spectacle des amours puniques [14].

L'épreuve de la FAIM est habilement exploitée : on sait comment le *malum omen* de Céléno sera transformé en *bonum omen* par la bouche innocente d'Ascagne : si les Troyens en sont réduits à « manger leurs tables », c'est qu'ils ont touché à la terre promise (7, 107 sqq.).

On pourrait, je pense, considérer achevée l'initiation de maturité d'Enée une fois sa passion vaincue, son père perdu, sa conscience en paix envers les dieux, sa mission et son fils. Le texte en offre des signes certains, dont je voudrais rappeler quelques-uns :

(1) Le contraste entre les deux discours faits à ses camarades : d'abord en 1, 198 sqq., sur le rivage libyen

O socii (neque enim ignari sumus ante malorum)
O passi grauiora, dabit deus his quoque finem ...
Talia uoce refert, curisque ingentibus aeger
Spem uultu simulat, premit altum corde dolorem

discours consolant, de circonstance, cachant mal angoisses et appréhensions.

Ensuite, en 5, 45 sqq., au moment du second abordage en Sicile :

Haud equidem sine mente reor, sine numine diuum
Adsumus et portus delati intramus amicos [15],

cette fois-ci, atmosphère confiante, gestes rituels, paroles rituelles (*ore fauete omnes*, v. 71) d'Enée qui pourtant sait qu'il ne se trouve que *nel mezzo del camin*. Mais il sait mieux se maîtriser.

(2) Toute la conduite du héros, lors de l'arbitrage des jeux sportifs du 5e chant, est équilibrée, mûre, réfléchie, généreuse, à l'encontre de l'emportement d'Achille jouant le même rôle (*Iliade*, XXIII). On a dit, à juste titre, que le 5e chant était l'occasion pour Enée de s'exercer à la commande. Mais aussi celle de démontrer qu'il a dépassé ses hésitations juvéniles.

(3) Au 5e chant, lors de l'incendie des vaisseaux, Ascagne prend pour la première fois une décision de chef, devançant Enée : il s'imprègne de l'autorité déjà gagnée par son père [16].

(4) En ce même chant 5, Enée fera deux gestes calquiés sur deux célèbres gestes rituels de Romulus : une prière, exaucée, à Juppiter, qui évoque l'imploration de Romulus à Juppiter Stator, et le marquage, à la charrue, de l'enceinte de la nouvelle Troie, en Sicile [17]. Il y a suggestion

[14] Serv., *Aen.*, 3, 710.
[15] 1, 198 sqq. ; 5, 45 sqq.
[16] 5, 670.
[17] 5, 686—693 ; 5, 755. Tite-Live, 1, 7 et 12.

https://biblioteca-digitala.ro

d'identité entre les deux grands fondateurs, inconcevable avant les épreuves de maturité.

Pourtant, une épreuve de jeunesse reste encore à franchir : la VEILLE. Soit dit en passant, c'est l'une des formes de résistance récurrentes dans un type de production spontanée dont la parenté avec les anciens rites d'initiation n'est plus à démontrer : le conte fantastique ; en effet, au moins dans les contes du folklore roumain, le prince devra souvent garder pendant trois nuits de veille des fruits d'or ou des juments rebelles. Cette épreuve existe-t-elle dans l'*Enéide* ? À mon avis, traitée en registre *pianissimo*, mais vibrante et dramatique, elle existe.

On a souvent observé que le sthénique 5e chant s'achève par un surprenant accord tragique, la mort de Palinure ; tenté par le dieu Sommeil, lui résistant héroïquement, il ne peut être vaincu qu'à l'aide d'un objet magique, le rameau trempé dans l'eau du Lethé, et précipité à la mer avec son gouvernail qu'il n'a toujours pas lâché [18]. Or, n'en doutons pas, Palinure est un *alter ego* du prince troyen : voyez-le, en 5, 12, décider que la tempête ne permettra pas l'abordage en Italie et inspirer la halte en Sicile ; en 3, 511—520, voyez-le scruter les astres et décider lui-même le départ. Voyez-le, en son dévouement et son inflexibilité, mourir en substitut d'Enée, racheter par sa mort (tout comme Misène) la vie d'Enée bientôt mise en danger aux Enfers. Vaincre, en substitut d'Enée, l'épreuve de la VEILLE, car il ne peut être vaincu que par des moyens provenant de l'au-delà.

Je ne crois pas me tromper en attribuant à cette scène, outre sa tonalité musicale mineure, d'ouverture, si j'ose dire, à la catabase, une nécessité idéatique : car elle ne se justifie guère par nécessité épique, à preuve l'existence d'une autre version de la mort de Palinure — devenu héros éponyme — en 6, 337—383, dont l'inadvertance par rapport à la première a même été tournée en blâme par certains exégètes méticuleux.

Libéré de son moi juvénile, incertain et passionné, Enée est à même de subir l'initiation des deux autres degrés de révélation : à entrer dans une société fermée et à se préparer à jouer le rôle suprême, le rôle de première fonction, en termes dumézilіens. Il me semble que, avec une admirable habileté, Virgile laisse alterner, s'intriquer les deux étapes. La Catabase servira au héros d'initiation suprême, en lui donnant une vision métaphysique et une perspective historique supra-temporelle, mais elle continuera au 8e chant, par la description du bouclier. Quoique ces deux visions soient, l'une estompée — le poète le marque —, par la sortie *portā eburnā*, des *falsa insomnia*, l'autre incomprise (*Miratur, rerumque ignarus, imagine gaudet / Attollens umero famamque et fata nepotum* [19]), il n'y a pas de doute que le prince ne s'imprègne de tout l'immense savoir que l'au-delà et les dieux déversent sur lui.

C'est l'accès dans le monde italique, avec ses croyances, ses mœurs spécifiques, qui est à même de représenter le second degré initiatique. En effet, Énée, venant de l'extérieur, a pour mission sa propre intégration et

[18] 5, 835—860 ; cf. 5, 12 et 3, 511—520.

[19] 6, 898 ; 8, 735.

https://biblioteca-digitala.ro

celle des siens dans cet univers étranger. Si Virgile a vraiment conçu cette mission, ainsi que nous le croyons, comme une épreuve de second degré, il devra, en concordance avec les rituels, faire subir à son héros quelque(s) épreuve(s) et lui attribuer un (des) guide(s).

Or, le guide principal est évidemment Évandre. Celui-ci initie le héros troyen dans les arcanes du passé mythique de la péninsule, dominé par Saturne et par Hercule, peuplé de Faunes et de Nymphes et d'un dieu sans identité précise (*Quis deus, incertumst*, 8, 352) lui livrant ainsi les croyances que ses descendants auront à respecter. En plus, il dévoile un passé héroïque où le primitif et le monstrueux (Cacus) sont vaincus par le principe du bien, le héros civilisateur Hercule (auquel, d'ailleurs, en 6, 801, Auguste sera assimilé). Évoquer *tempus illud sacrum* est acte d'initiation dont le myste bénéficie; en même temps, celui-ci n'aura plus à combattre lui-même le monstre, annihilé par un illustre prédécesseur. Virgile y a opéré un second transfert, d'Enée à Hercule.

Tout comme Anchise avait été doublé par la Sibylle, Évandre sera doublé par le Tibre, qui rassure le prince troyen par des signes d'acceptation (la truie blanche et ses trente marcassins) et un heureux présage [20]. Mais là s'ajoute un élément bien virgilien par son lyrisme et sa grâce: la nature tout entière, dans toute sa splendeur, livre à l'étranger tous ses mystères, le fascine, le pénètre (souvenons-nous de l'incomparable navigation sur le Tibre, 7, 25 et sqq.), lui inspire des actes de dévotion envers les divinités locales (*Genius loci*, 7, 136; *Nymphae Laurentes*, 8, 71; *hesternus Lar*, 8, 543) [21].

Ce triple apprentissage n'est pas inutile, car il s'adresse à un homme encore sujet à l'amertume (8, 29 *Tristi turbatus pectora bello*), à l'angoisse (8, 19 *magno curarum fluctuat aestu*; 9, 159/160... *secumque uolutat | Euentus belli uarios)*, à des périls inconnus (8, 144/145... *me, me ipse meumque | Obieci caput, et supplex ad limina ueni*) [22].

Si les dieux et la terre bénissent l'arrivée du héros, de la composante humaine autochtone Latinus seul (qui a « un *fatum* ouvert », j'ai cité Dumézil) et, encore, mû lui-même par ses divinités tutélaires, Faunus et Picus, l'accepte; le reste sera à gagner par la voie des armes.

Si le dessein de Virgile a vraiment été celui de faire franchir à son héros trois types de formations afin de lui faire acquérir la qualité nécessaire au chef suprême, il devrait exister des marques d'acquisition de cette qualité, des marques de couronnement. Je crois qu'on peut en identifier au moins trois:

Au vers 228 du 10e chant, Cymodocée, l'une des nymphes nées des navires incendiés, adresse au prince symboliquement installé au gouvernail (217: *Ipse sedens clauumque regit uelisque ministrat*) et dénommé *rex* (224), une formule étrange, sans nécessité épique: *Vigilasne, deum gens? Vigila*! Or, Servius atteste que c'était la formule consacrée que les Vestales adressaient au *rex sacrorum* [23].

[20] 8, 26–65.
[21] *Genius loci*, 7, 136; *Nymphae Laurentes* 8, 71; *hesternus Lar*, 8, 543.
[22] 8, 29; 8, 19; 9, 159/160; 8, 144/145.
[23] 10, 228; 10, 217; 10, 224; 10, 228/229.

https://biblioteca-digitala.ro

Bientôt après, au vers 270, Enée bénéficie d'une somptueuse comparaison qui l'assimile à Sirius, à une comète, et aussi d'une description étincelante qui l'assimile au Soleil :

Ardet apex capiti, cristisque a uertice flamma
Funditur et uastos umbo uomit aureus ignes.

Il évoque ainsi l'image, claire chez Tite-Live, de l'un des grands sauveurs de Rome, Camillus, nettement investi lui aussi d'attributs solaires [24]. On pourrait aussi évoquer le fait que ses partisans faisaient d'Auguste un protégé d'Apollon-Hélios.

Enfin, souvenons-nous d'un passage (12, 311 sqq.) où, désarmé, appelant désespérément à la concorde au nom du *foedus* déjà conclu, le chef des troyens sera touché par une flèche. Écho homérique, bien sûr, peut-être aussi mutilation physique attendue dans l'ordre des épreuves initiatiques. Mais cette flèche — le texte insiste là-dessus — vient d'on ne sait où :

Incertum qua pulsa manu...
...casusne, deusne
Attulerit ; pressa est insignis gloria facti,
Nec sese Aeneae iactauit uulnere quisquam [25].

Personne n'aura eu la gloire — ni le droit — de toucher au chef suprême, *sacrosanctus*, couronné du nimbe d'inviolabilité à l'instar des rois et des sacerdotes de Rome.

Le perfectionnement moral de l'être élu pour constituer la souche de la lignée princière romaine ne se limite pas aux trois degrés initiatiques évoqués : il continue par un effort intérieur héroïque : Enée subira, et vaincra, la tentation de la violence déchaînée (son comportement de *berserk* d'imitation homérique ne dure en effet que 100 vers [26] et l'exécution finale de Turnus ne marque que la victoire d'une forme de *pietas* sur une autre), la tentation du pouvir absolu (il n'aspire qu'à la corégence et à l'implantation de ses Pénates), la tentation d'orgueil : cf. 12, 435.

Disce, puer, uirtutem ex me uerumque laborem
Fortunam ex aliis [27].

Mais cet âpre contrôle de soi-même, ce pacifisme et cette humilité — précisément dans l'acmé de sa gloire — tiennent à un autre registre, à un autre système de valeurs, à un autre idéal, à une autre composante de la spiritualité de Virgile, tout autant expert et respecteux des traditions religieuses ancestrales que précurseur de la nouvelle vision du monde qu'apportera le christianisme.

[24] 10, 270, Tite-Live, 5, 23. Cf. Georges Dumézil, *Mythe et épopée*, Paris, 1968, vol. III. 2e partie, *La saison de l'Aurore*, chap. 1, *Camillus et l'Aurore*.

[25] 12, 311—323.

[26] 10, 510—605. J'en cite quelques mots : *ardens, agit ferro, caede noua, perfunda, sanguine, furit, persequitur, desaeuit, perfurat, furens.*

[27] 12. 435.

https://biblioteca-digitala.ro

C'est seulement après avoir acquis, outre le SAVOIR philosophique et politique, le POUVOIR sur soi-même que s'achévera le voyage d'Enée au bout de soi-même. Mais ce second aspect mérite un développement à part.

BIBLIOGRAPHIE

G. Creția, *Un schéma narratif archaïque dans l'Énéide*, StCl, 22, 1984, p. 41—43.
G. Dumézil, *Mythe et épopée*, Paris, 1968.
G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*[2], Paris, 1969.
M. Eliade, *Naissances mystiques*, Paris, 1959.
M. Eliade, *Aspects du Mythe*, Paris, 1963
G. Guțu, *Publius Vergilius Maro*, Bucarest, 1970.
C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Zürich, 1953.
E. Norden, *P. Vergilius Maro, Aeneis Buch VI*, 2[e] éd., Leipzig-Berlin, 1916.
E. Paratore, *Virgilio*, Firenze, 1954.
S. Vierne, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, 1973.
L. Zoicaș, *Poétique des éléments dans l'Énéide*. I. *Le feu*, StCl, 26, 1989, p. 5—10, II. *L'eau*, *ibid.* 27, 1991, p. 39—44.

Mai 1993

Faculté des Langues et
Littératures Étrangères
7, rue Edgar Quinet
70106 Bucarest

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

REGISTRE ET INTENSITÉ DE LA MUSIQUE DE CHEZ TRIMALCION

Le rôle essentiel de la musique dans le cérémonial quotidien de la maison de Trimalcion frappe du premier moment le groupe d'invités dont fait partie Encolpe, le narrateur : Trimalcion est amené en lectique au son de la musique, les mets sont servis et la table débarrassée avec accompagnement musical, et même la surprenante pédicure à laquelle les convives doivent se soumettre est effectuée par des esclaves qui chantent. Pour vérifier sa première impression, Encolpe demande à boire à un esclave : c'est en chantant que celui-ci donne suite à sa demande et à celles formulées par d'autres invités : *pantomimi chorum, non patris familiae triclinium crederes* (« C'était à se croire en face d'un chœur de pantomime, non dans le triclinium d'un maître de maison » 31, 7) [1].

Trois questions principales peuvent se poser : (1) quelle est la raison de cet effluve musical ? (2) quels sont les traits saillants de cette musique ? (3) quelles sont les explications possibles de la manière toute particulière de faire de la musique chez Trimalcion ?

(1) Pour la présence obsessive de la musique dans toutes les activités domestiques et non seulement comme divertissement au cours des banquets[2], il y a d'abord une explication à caractère général : la vogue dont jouissait cet art au temps de Pétrone, c'est-à-dire de Néron (dont les apparitions publiques en chanteur et citharède peuvent avoir joué un certain rôle), dans toutes les couches de la population, mais surtout chez les gens de moindre culture. Résumons-nous à quelques témoignages [3]. On chantait (ou l'on jouait de divers instruments[4]) partout : dans les quartiers populeux :

[1] Les citation de Pétrone sont données d'après l'édition de Martin S. Smith, Oxford, 1978. Nous avons tenu compte également de l'apparat critique et des traductions des éditions suivantes : A. Ernout, Paris, 1922 ; Konrad Müller, Munich, 1961 ; Konrad Müller — W. Ehlers (avec traduction allemande), Munich, 1979. Les traductions que nous donnons entre parenthèses sont, à quelques légers changements près, celles de A. Ernout.

[2] La bibliographie des banquets, tant en Grèce qu'à Rome, est immense, mais ce problème est hors de notre propos. Toutefois, il ne nous semble pas inutile de rappeler un témoignage qui permet de mieux situer socialement le « modèle » de Trimalcion ; il s'agit d'un passage de Platon: Καὶ γὰρ οὗτοι, διὰ τὸ μὴ δύνασθαι ἀλλήλοις διʼἑαυτῶν συνεῖναι ἐν τῷ πότῳ μηδὲ διὰ τῆς ἑαυτῶν φωνῆς καὶ τῶν λόγων τῶν ἑαυτῶν ὑπὸ ἀπαιδευσίας, τιμίας ποιοῦσι τὰς αὐλητρίδας (« Ces hommes grossiers, ne pouvant trouver en eux-mêmes, faute d'éducation, la matière d'un entretien, quand ils boivent ensemble, incapables d'associer leurs voix ou leurs discours, font monter le prix des joueuses de flûte ... » *Prot.*, 347 c-d., trad. A. Croiset).

[3] Commodément réunis par G. Wille, *Einführung in das römische Musikleben*, Darmstadt, 1977, qui parle (p. 150) de « Musomanie ». L'ouvrage antérieur du même auteur, beaucoup plus ample, *Musica Romana*, Amsterdam, 1967, nous a été partiellement accessible grâce à le bienveillance de notre collègue, Madame Liana Lupaş.

[4] Puisque *cantare* signifie tout aussi bien 'chanter' que 'jouer (d'un instrument)', l'emploi de ce verbe sans autre précision ne permet pas de déterminer la nature de la musique que l'on faisait.

https://biblioteca-digitala.ro

uidere ebrios per litora errantes et comessationes nauigantium et symphoniarum cantibus strepentes lacus [...], *quid necesse est?* (« Voir des gens ivres errer le long des rivages, des canotiers en partie fine, les lagunes bruissantes de chants et de symphonies, [...] est-ce une nécessité? » Sénèque, *Epist.* 51, 4, trad. H. Noblot), dans les thermes : *adice nunc* [...] *illum cui uox sua in balineo placet* (« N'oublie pas [...] l'homme qui ne trouve sa voix belle que dans le bain », id., *ib.*, 56, 2) ; tous les concerts publics avaient lieu devant des amphithéâtres combles, tandis que — et Sénèque s'en plaint — les conférences des philosophes étaient suivies par des salles presque vides : [*Theatrum Neapolitanum*] *fartum est, et ingenti studio quis sit pythaules bonus iudicatur ; habet tubicen quoque graecus* [...] *concursum ; at in illo loco in quo uir bonus discitur, paucissimi sedent* (« [Le théâtre de Naples] est bondé ; on y décerne au milieu de chaudes discussions le titre de bon flûtiste ; un trompette Grec [...] attire aussi les auditeurs ; mais en ce lieu où l'on cherche quel est l'homme bon et vertueux, où l'on apprend à l'être, on voit très peu de monde sur les bancs » *Epist.* 76, 4) ; le nombre des instrumentistes était très élevé : *in commissionibus nostris plus cantorum est quam in theatris olim spectatorum fuit* : [...] *omnes uias ordo canentium impleuit et cauea aenatoribus et ex pulpito omne tibiarum genus organorumque consonuit* (« dans nos concerts de gala on compte plus de musiciens qu'il n'y avait autrefois de spectateurs sur les gradins du théâtre ; [...] le bataillon des exécutants a encombré tous les passages, [...] les cuivres font un cordon autour de la cavea et [...] la scène monte le retentissement de flûtes [*tibia* n'est pas précisément une flûte] de tout calibre et celui de toute sorte d'instruments », id., *ib.*, 84, 10) ». Beaucoup de gens s'adonnaient à la composition, à l'audition, à l'apprentissage de la musique : *in componendis, audiendis, discendis canticis operati sunt* (« s'évertuent à composer, à écouter, à apprendre des romances », id., *Dial.* 10, 12, 4, trad. A. Bourgery). Les récitals des citharèdes et le théâtre musical — tragédies, pantomimes, mimes comiques — constituaient une composante essentielle des divertissements quotidiens.

Une seconde explication, intérieure cette fois, réside dans la passion de Trimalcion lui-même pour la musique : *duo esse in rebus humanis quae libentissime spectaret, petauristarias et cornic⟨in⟩es ; reliqua acroamata tricas meras esse* (« il n'y avait que deux choses au monde qu'il eût plaisir à voir : les équilibristes et les sonneurs de cor ; les autres spectacles [„concerts" Ernout] étaient de pures fichaises » 53, 12).

Et lorsque, ivre et sentimental, il s'adresse à un ami de longue date, il lui rappelle : *solebas suauius esse, canturire belle deuerbia, adicere melicam* (« tu étais bien plus amusant que ça, jadis : tu nous chantais [„récitais" Ernout] de beaux dialogues [plutôt „récitatifs"], mêlés de couplets », 64, 2). Il chantait lui-même, pendant le repas : *atque ipse taeterrima uoce de Laserpiciario mimo canticum extorsit* (« Et lui-même se mit à écorcher d'une voix épouvantable une chanson tirée du mime du Marchand de Silphium », 35,6 ; cf. 64, 5). Stimulé par l'ivresse, dans la salle de bain, il chante de nouveau : *inuitatus balnei sono diduxit usque ad cameram os ebrium et coepit Menecratis cantica lacerare* (« séduit par l'acoustique de la salle, il ouvrit jusqu'au plafond sa bouche d'ivrogne et se mit à écorcher des chansons de Ménécrate », 73, 3).

https://biblioteca-digitala.ro

(2) Dans le contexte général et particulier que nous venons d'esquisser et qui rend compte de la place de choix qu'occupe la musique dans les extravagances de parvenu de Trimalcion, nous nous proposons d'examiner le problème énoncé dans le titre : le registre prédominant dans l'exécution de la musique vocale et instrumentale pendant le festin.

1. Pour commencer, nous nous arrêterons aux passages où le registre est indiqué par l'auteur à l'aide de l'utilisation d'épithètes. Rappelons que les termes techniques sont *acutus*, *medius* et *grauis* (Sen. *Epist.* 84, 9). Dès le début, la constatation que le registre aigu est dominant s'impose. Le terme *acutus* est employé une seule fois : *puer speciosus* [...] *poemata domini sui acutissima uoce traduxit* (« Un joli petit esclave [...] interpréta les poèmes de son maître sur le ton le plus aigu », 41, 6) ; mais, du même thème *ac-*, on trouve un autre adjectif, *acidus*, qui pourrait être considéré un synonyme, bien que non-technique, de *acutus* ; ce sens, si notre supposition est correcte, ne se trouve que chez Pétrone [5] : *Ego experiri uolui an tota familia cantaret, itaque potionem poposci. Paratissimus puer non minus me acido cantico excepit* (« Pour moi, voulant m'assurer si toute la valetaille avait le même talent, je demandais à boire. Un esclave des mieux stylés accueillit mon désir avec une mélodie non moins aigre », 31, 5—6) ; on bien : *seruus qui ad pedes Habinnae sedebat, iussus, credo, a domino suo, proclamauit subito canora uoce: „Interea medium Aeneas iam classe tenebat". Nullus sonus umquam acidior percussit aures meas* (« L'esclave qui était assis aux pieds d'Habinnas, sans doute sur l'ordre de son maître, se mit soudain à déclamer d'une voix glapissante [voir ci-dessus] : „Cependant Enée et sa flotte avaient gagné le large". Jamais sons plus aigres n'écorchèrent mes oreilles », 68, 4—5) ; la caractérisation *canora uoce* semble prouver que l'esclave produisait une récitation chantée (Ehlers traduit « in singenden Tonfall » ; sur la manière de réciter Virgile, voir G. Wille, *Musica Romana*, p. 226—227) [6].

En outre, dans certains passages, des indices non-linguistiques mènent également à la conclusion qu'il s'agit du registre aigu ; les instruments utili-

[5] Le passage est enregistré dans le Th. L.L. sous « translate de auditu » sans traduction. Le OLD donne une traduction proche de la nôtre : 'harsh sounding, grating, shrill' ; A. Ernout traduit, dans les deux passages, 'aigre', tandis que W. Ehlers rend *acidus* par 'schrill' dans le premier, par 'mörderisch' dans le second.

[6] Il est vrai que l'adjectif peut se rapporter également à l'intensité de la voix humaine (OLD : 'resoning, ringing, loud' ; à l'appui de cette interprétation, un passage de Pétrone, analogue au nôtre : *ille canora uoce Latine legebat librum*, 59, 3, qu'Ernout traduit pourtant « il lisait en chantonnant » ; Ehlers, très attentif aux contextes, rend les deux passages de la même manière : « in singenden Tonfall ». Ni les autres textes cités ne rendent indubitablement la notion d'intensité : *canorum oratorem et uolubilem et satis acrem* (« il disait qu'il avait] une parole harmonieuse, rapide et assez mordante » Cic., *Brut.* 105, trad. J. Martha) ; *non tardus sententiis, non inops uerbis uoce canora, facetus satis* (« il ne manquait ni de vivacité dans l'invention, ni de facilité dans l'élocution, il avait une voix sonore [on pourrait traduire tout aussi bien „harmonieuse"] et assez d'esprit », *ib.*, 247) ; dans le passage suivant il s'agit bien de la force de la voix : *canorum illud in uoce splendescit etiam nescio quo pacto in senectute* (« la sonorité de la voix éclate je ne sais comment même dans la vieillesse », id., *Cato*, 28, trad. P. Wuilleumier) ; de même, s'il ne s'agit pas du *uitium cantandi* (Quint., *Inst.*, 11, 3, 57) : *sonus erat dulcis, littera neque expressae neque oppressae* [...] *uox nec languens nec canora* (Cic., *O ff.*, 1, 133) · on peut examiner ainsi tous les autres passages, mais il ne faut pas perdre de vue la relation que tout sujet parlant établissait avec le verbe *canere*

https://biblioteca-digitala.ro

sés : *cum ergo auferretur* [sc. *Trimalchio*] *in lectica ad caput eius cum minimis tibiis symphoniacus accessit et tamquam in aurem aliquid secreto diceret, toto itinere cantauit* (« Tandis qu'on l'emportait, un musicien muni de minuscules flûtes s'approcha de son chevet, et comme s'il lui confiait quelque secret à l'oreille, il ne fit que siffler tout le long du chemin », 28, 5) ; les sons naturels imités : *interim puer Alexandrinus, qui caldam ministrabat, luscinias coepit imitari* (« cependant, un esclave d'Alexandrie, qui servait l'eau chaude, se mit à imiter le rossignol », 68, 3). Dans le passage que nous allons citer maintenant, nous nous permettrons d'avancer une hypothèse qui justifiera l'utilisation de ce texte comme argument à l'appui de la prédominance du registre aigu : *has lautitias aequauit ingeniosus cocus ; in craticula enim argentea cochleas attulit et tremula taeterrimaque uoce cantauit* (« l'ingénieux cuisinier voulut être à la hauteur de ces gentillesses et, sur un gril d'argent, il nous apporta des escargots, tout en chantant d'une voix qui chevrotait épouvantablement », 70, 7) ; pourquoi *tremula uoce* ? Le cuisinier n'était pas vieux — on venait de décrire son art de trancher la viande — ; nous entrevoyons ici la possibilité de supposer qu'il s'agissait de trilles qui ornaient le chant du cuisinier (si cette technique était professionnellement utilisée) ; or, on le sait, les trilles ne peuvent être réalisés qu'en chantant en falsetto, dans le registre aigu : bien-entendu, l'explication par l'inexpérience dans l'art du chant est également possible (cette interprétation résulte de la traduction d'A. Ernout ; mais Müller-Ehlers traduisent, en suivant Friedländer, « mit einer ganz abscheulich t r e m o l i e r e n d e n Stimme »).

Nous laisserons de côté les passages où les informations précises concernant le registre manquent, non sans mentionner, toutefois, le fait que, s'agissant dans la plupart des scènes de chant d'esclaves très jeunes (*pueri*), les émissions vocales ne peuvaient être produites que dans le registre aigu.

2. Un autre trait, complémentaire au registre aigu, caractérisant la musique de chez Trimalcion est son intensité excessive. La passion de Trimalcion pour les joueurs de cor — accompagnant les jeux de cirque — peut servir d'indice général ; mais on trouve également des descriptions explicites : dans la scène finale du *Festin*, la cause de l'intervention des pompiers est justement le bruit des cors : *Trimalchio, ebrietate turpissima grauis, nouum acroama, cornicines, in triclinium iussit adduci* [...] *; consonuere cornicines funebri strepitu. Vnus praecipue seruus* [...] *tam ualde intonuit ut totam concitaret uiciniam* (« Trimalcion, abruti par son ignoble ivresse, voulut un nouveau concert, des sonneurs de cor, qu'il fit introduire dans le triclinium, [...]. Les sonneurs entonèrent une marche funèbre ; et pour se distinguer, le valet [...] souffla avec une telle force, qu'il réveilla tout le voisinage » 78, 5—6). La préférence du maître de la maison pour l'intensité maxima s'observe également dans les passages où on lui chante ou on lui joue tout près de l'oreille ou bien lorsque les „tutti" sont mentionnés directement : *ipse erectis supra frontem manibus Syrum histrionem exhibebat, concinente tota familia* (« et lui-même les mains levées au-dessus du front imitait le mime Syrus, tandis que la valetaille chantait en chœur », 52, 9).

Il existe, d'ailleurs, une connexion naturelle entre le registre aigu et l'intensité : les sons aigus, vocaux et instrumentaux, peuvent être réalisés, en général, avec une intensité plus forte que les sons graves.

https://biblioteca-digitala.ro

3. Les indications de timbre sont rares et elles suggèrent plutôt des bruits que des sons musicaux. Nous avons pu voir ci-dessus que la fanfare funèbre était caractérisée par *strepitus* 'bruit violent' ; c'est à l'aide d'un mot de la même famille qu'est décrite la musique qui accompagne divers services : *accessere continuo duo serui et symphonia strepente scrutari paleam coëperunt* (« Aussitôt, deux esclaves s'approchèrent, et aux accents aigus[7] de la musique, ils se mirent à fureter dans la paille », 33, 4).

(3) Il s'agit maintenant d'établir le but littéraire de cette mise en scène musicale ainsi que des traits que Pétrone se plaît à souligner particulièrement. Le cadre général est suggéré par la comparaison à un chœur de pantomime : le *Festin de Trimalcion* est, comme l'a démontré Florica Bechet (StCl, 22, 1984, p. 51—55) un « spectacle implicite et explicite » ; et l'accompagnement musical est partie intégrante de ce spectacle.

Mais pour ce qu'il y a de particulier à la musique préférée et ordonnée par Trimalcion — le registre aigu et l'intensité excessive — deux explications complémentaires peuvent être proposées :

(a) Trimalcion nous est présenté dès l'abord comme un vieillard : *uidemus senem caluum, tunica uestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila* (« nous voyons un vieillard chauve, vêtu d'une tunique aurore, et qui jouait à la balle parmi de jeunes esclaves aux longs cheveux », 27, 1). Pétrone ne se contente pas d'affirmer l'âge de son héros, mais se propose de suggérer partiellement « des ans l'irréparable outrage ». Or, la surdité en est un, et non des moindres. La préférence visible pour l'intensité maxima, réalisée à l'aide du registre aigu, semble issue de la nécessité de rendre la musique perceptible aux oreilles défaillantes de Trimalcion. Rappelons-nous le portrait du vieillard esquissé par Juvénal dans la X^e^ Satire :

Qui uix cornicines exaudiet atque tubarum
Concentus
(« C'est à peine s'il entend les cors et les trompettes », 10, 214—5).

(b) Mais ce qui caractérise au premier chef Trimalcion c'est l'énormité de ses excès de parvenu, son goût pour tout ce qui est strident, voyant. Trimalcion est vêtu, on vient de le voir, en rouge (*tunica russea*), mais les balles avec lesquelles il joue sont vertes (*pila prasina*), de la couleur du poireau, donc des couleurs complémentaires, distonantes. Le concierge lui-aussi est vêtu de vert, avec une ceinture cerise : *in aditu autem ipso stabat ostiarius prasinatus, cerasino succinctus cingulo* (« à l'entrée même se tenait le portier, vêtu de vert poireau, sanglé dans une ceinture cerise », 28, 8).

La surabondance des détails visuels (Trimalcion se met à table vêtu d'un manteau écarlate et d'un foulard couleur pourpre, orné de franges, etc., etc. 32, 2) est parallèle à la profusion des notations acoustiques que nous venons de passer en revue ; si nous ajoutons à ceci le fait déjà signalé que de tous les spectacles musicaux Trimalcion préfère les sonneurs du cor, qui occupent dans la hiérarchie sociale le rang le plus bas, on peut conclure que la description musicale sert au même bût que celle relative à la

[7] Cette traduction ne nous semble pas contraignante ; d'ailleurs A. Ernout ne traduit d'habitude pas *strepitus* et *strepere* par '(rendre des) sons aigus' ; Ehlers traduit : « unter einem Tusch des Orchesters.

https://biblioteca-digitala.ro

chromatique : il s'agit pour Pétrone de surcharger Trimalcion de tous les traits d'un nouveau riche dénué du moindre vestige de goût esthétique et porté exclusivement vers les extravagances destinées à faire valoir sa puissance et sa richesse.

Notre intention était d'illustrer, à l'aide d'un aspect particulier, la grande attention accordée par Pétrone à la ciselure des moindres détails de cette œuvre unique qu'est le *Satyricon* [8].

Décembre 1991

Faculté des Langues et
Littératures Étrangères
7, rue Edgar Quinet
70106 Bucarest

[8] Nous donnons ci-après les passages se rapportant à la musique (ou aux bruits) que, pour une raison ou une autre, nous n'avons pas utilisés dans les pages précédentes. Deux passages illustrent l'accompagnement musical de toutes les composantes de la vie quotidienne, sans indication de registre, intensité ou timbre, et contiennent le syntagme *ad symphoniam* (étudié par Florica Bechet, RFL, 27, 1982, 5, p. 359—364) : *in his eramus lauti iis, cum ipse Trimalchio ad symphoniam allatus est* (« nous étions dans ces magnificences, quand Trimalcion en personne fut amené au son de la musique », 32, 1) ; *haec ut dixit, ad symphoniam quattuor tripudian es procurrerunt superioremque partem repositorii abstulerunt* (« sur ce, quatre danseurs s'avancèrent en trépignant au son de l'orchestre, et enlevèrent le couvercle du surtout », 36, 1) ; *processit statim scissor et ad symphoniam gesticulatus ita lacerauit obsonium, ut putares essedarium hydraule cantante pugnare* (« aussitôt s'avança l'écuyer tranchant et, tout en découpant son plat, il mesurait ses gestes sur l'orchestre de manière à simuler un conducteur de char combattant au son de l'orgue », 36, 6) ; *commundatis ad symphoniam mensis* (« les tables desservies aux sons de l'orchestre », 47, 8) ; sur les mêmes circonstances, sans *ad symphoniam* : *subito symphonia datur et gustatoria pariter a choro cantante rapiuntur* (« soudain l'orchestre donne le signal et les entrées sont enlevées, elles aussi, par un chœur de chanteurs », 34, 1) ; *ac ne in hoc quidem molesto tacebant officio* [=*paronychia cum ingenti subtilitate tollentibus*], *sed obiter cantabant* (« et au lieu de se taire pendant cette désagréable besogne, ils l'accompissaient en chantant », 31, 4). Pour quelques passages il n'est pas clair si l'imitation décrite se rapporte aux sons ou aux gestes : *in medium processit* [*seruus*] *et* [...] *harundinibus quassis choraulas imitatus est* (« il s'avança jusqu'au milieu de la salle et [...] avec des roseaux fendus il parodiait les flûtistes », 69, 5 ; la suite du passage parle de l'imitation d'un muletier ; il s'agit donc plutôt de gestes) ; de même, les personnages imitent les sonneurs de cor : *seruus lucernam de sinu fictilem protulit et amplius semihora tubicines imitatus est, succinente Habinna et inferius labrum manu deprimente* (« l'esclave tira de sa robe une lampe d'argile, et pendant plus d'une demi-heure il imita les trompettes, accompagné par Habinnas qui sifflait, les doigts appuyés sur la lèvre inférieure », 69, 4 : l'usage de la lampe comme boîte de résonance peut également être envisagée : cf. G. Wille, *Musica Romana*, p. 77) ; Habinnas n'est pas le seul à siffler pendant le repas ; Plocamus fait de même : *oppositaque ad os manu nescio quid taetrum exsibilauit, quod postea Graecum esse affirmabat* (« Et collant la main sur sa bouche, il siffla je ne sais quoi d'horrible, qu'il prétendait ensuite être du grec », 64, 5) ; il est suivi par Trimalcion, qui, à son tour, imite les trompettes : *Trimalchio ipse cum tubicines esset imitatus* (64, 5). C'est sans doute un simple signal que produit, à l'aide d'une trompette, l'esclave préposé à l'horloge : *horologium in triclinio et bucinatorem habet subornatum, ut subinde sciat quantum de uita perdiderit* (« il a une horloge dans la salle à manger, et un sonneur de cor [dans le *Dictionnaire Étymologique*, Ernout traduit *bucina* par 'trompette' ; W. Ehlers traduit *bucinator* par 'Signalhornist' ; l'instrument diffère aussi bien de la *tuba* que du *cornu* et servait aux signaux des camps ; cf. G. Wille, *Musica Romana*, p. 97—100] engagé tout exprès, pour savoir à toute heure quelle portion il a perdu de sa vie », 26, 9 ; sur le rôle des *bucinatores* dans la vie des camps, cf. G. Wille, *Musica Romana*, p. 98—99). On ne sait au juste si l'esclave acrobate danse accompagné par la musique sauf dans l'hypothèse qu'il chante lui-même : *petauristarii* [...] *uenerun : baro* [...] *cum scalis constitit puerumque iussit per gradus et in summa parte cdaria saltare* (« les équilibristes firent leur entrée ; un lourdand vint se camper avec une échelle, et commanda à un jeune garçon d'en grimper tous les échelons tout en chantant [ᾠδάριον 'petite ode, petite chanson' manque dans le lexique de J. Chailley, *La musique grecque antique*, Paris, 1979] et en dansant », 53, 10—11) ; le passage qui suit immédiatement : *choraulem meum iussi Latine cantare* (« j'ai ordonné à mon flûtiste grec de ne jouer que des mélodies latines », 53, 13 ; sur l'interprétation de cette phrase curieuse, « declaration ridicule » (Perrochat)—comment peut-on jouer en latin ?—, voir G. Wille, *Musica Romana*, p. 179).

https://biblioteca-digitala.ro

RICHARD GREGOR BÖHM †

EINIGE EMENDATIONEN ZU QUINTILIAN, *INST.* 10, 1, 1—7

1. Sed haec eloquendi praecepta, sicut COGITATIONI (*aut* COGNITIONI) sunt necessaria, ita non satis ad uim dicendi ualent nisi illis firma quaedam facilitas, quae apud Graecos hexis nominatur, accesserit: ad QVAM SCRIBENDO plus an legendo an dicendo CONFERVNTVR, solere quaeri scio. Quod esset diligentius nobis examinandum CITRA si qualibet earum rerum possemus una esse contenti.

Bei dem ersten Satz zerbrachen sich die Editoren die Köpfe über das schwierige *cogitationi*, das in den wenigen besseren Handschriften, die diese Stelle überhaupt haben, vorherrscht, was kein Argument ist zugunsten dieser Lesart, denn es gibt auch alte Fehler der Paradosis, die durch starke Verbreitung total wirken und somit als „perfekte Fehler" angesehen werden müßten und nicht als Objekt eines Korruptelenkultes, der hier bisher getrieben worden ist.

COGNITIONI hat nur der cod. Parisinus lat. 7723 des ... Laurentius Valla, was allein diese Lesart suspekt macht, denn ein guter Lateiner mußte gesehen haben, daß *cogitationi* zu Quintilians Ausführungen hier n i c h t paßt, und nach Radermacher auch der cod. W (= Vindobonensis lat. XXX olim Pontani), ebenfalls aus dem 15. Jahrhundert. Die noch intakte Vorlage kann natürlich nur e i n e bzw. eine dieser z w e i Varianten gehabt haben, also entscheiden sich unsere Herausgeber heute für COGITATIONI, grundsätzlich ohne Begründung, aber unter Hinweis auf die starke Überlieferung. So liest nämlich nicht „nur" der cod. Harleianus 2664 (aus dem 10. Jahrhundert) sondern „sogar" der G (= Bambergensis foliis manu s. X scriptis suppletus)! Doch wer weiß, welch große Rolle gerade in diesen Handschriften (mißverständliche) Abbreviaturen spielen, wird sich nicht einschüchtern lassen. Neben vielen Abkürzungen per suspensionem gibt es hier viele Abbreviaturen more Tironiano, d.h. per contractionem, würden wir heute sagen. Nur der gute Anfang des jeweiligen Wortes wird dann ausgeschrieben und die absolute Endung, in dem gegebenen Fall also etwa nur COGI und ONI oder TIONI, der Rest, und das ist oft die ganze Schwierigkeit, muß sich dem Leser dann aus dem Zusammenhang ergeben. Blättern wir aber in unseren Kompendien, so finden wir COG^{tus} für *cognitus* neben COGI^{nes} für *cogitationes*, COGVR für *coguntur* neben COG^{o}SCE für *cognoscere*, COG^{a}TI für *cognati* neben COGTIS für *consanguinitatis* [1]. Das hat viel damit zu tun, daß man auch unter den Stenogra-

[1] Dazu s. W. Studemund, *Gaii Institutionum commentarii quattuor. Codicis Veronensis... Apographum*, Leipzig 1874, 261: cc = *causa cognita*, A. Cappelli, *Lexicon abbreuiaturarum*, Mailand ²1961, 56f., A. Pelzer, *Abréviations latines médiévales*, Louvain-Paris ²1966, 16: 9c^{r} = *cognoscitur*, 12: coqi^{ua} = *cogitatiuam*, COGNO^{b} = *cognoscibilitatis*.

StCl XXVIII — XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 55—74.

https://biblioteca-digitala.ro

phen damals nur C(on)Gta für *cognita* schrieb oder C(on)G it für *cognouit*, *cognoscit* und nur COtat für *cogitat*, CO tus für *coactus* oder COit für *coit*, COmus aber für *cogimus*, usw [2]. Kurz : wir können uns nicht an der denkbar schwachen Position der Schreibung und dann gegen den Sinn des ganzen Satzes orientieren. *Praecepta* für das pure Denken kann Quintilian hier nicht gemeint haben, wenn er dummes Denken nicht ausschließt, eher schon *praecepta*, die zu Erkenntnissen führen. Der antike Schreiber schrieb unbedenklich nur REG für *regis* oder *regulae* oder *registrum* oder *regione*, aber ein anderer oder derselbe nur REG für *regnante*, REG^{m} für *regnum* [3], d.h. um einen wichtigen Buchstaben mehr hinter *reg-*. Unsere Lesart :

> Sed haec eloquendi praecepta, sicut cog(ni)tioni sunt necessaria ita non satis ad uim dicendi ualent ...

Alle Ausgaben lesen im Nachsatz *ad quam scribendo plus an legendo an dicendo conferatur, solere quaeri scio*, ber allein schon die eigentliche Frage dieses Satzes wirkt unbeholfen oder inkomplett, so daß man sich auf jeden Fall fragen darf, warum der Autor nur *legendo*, nur *dicendo* mit einer Fragepartikel versehen hatte und nicht auch das *scribendo*, was übrigens auch bei dem jetzigen Stand der Überlieferung möglich ist, denn o steht auch für *-one* [4], das überlieferte SCRIBENDO eventuell also für *scribendone*. Das sind aber praktische Fragen, denn in unseren Handschriften, besonders in dem H(arleianus 2664) herrscht Abbreviatur eindeutig vor, auch die mißverständliche, auch die mißverstandene Abbreviatur. Für *quam* stand dann, nicht nur am Zeilenende nur QVA, das aus drei Strichen bestehende M der Unziale der vermutlichen Vorlagen ging dann wahrscheinlich auf VT zurück das Abkürzung für *utrum* sein konnte [5]. Wer die Sachen so sieht muß notgedrungenerweise auf die (schöne) Lesart *ad qua(m) ut* (rum) *scribendo plus an legendo an dicendo ... solere quaeri scio* denken bei dem zweiten *an* eventuell an eine Verlesung aus A für *aut* [6] das eben auch *an* gelesen werden konnte [7], denn für den Entzifferer sind auch die Stellen als krank anzusehen, die es zwar sind, sich aber nicht schreiend krankmelden.

Die kranke Stelle desselben Satzes, die kein Entzifferer oder Editor übersehen hatte, lautet CONFERVNTUR. So lesen G und H(arleianus) und

[2] Dazu s. Ulrich Friedrich Kopp, *Lexicon Tironianum*. Nachdruck aus Kopps *Palaeographia critica* von 1817 mit einem Nachwort und einem Alphabetum Tironianum von Bernhard Bischoff, Osnabrück 1965, 63, 74, aber auch 178 : IG it = *ignoscit, ignouit*, IG um = *ignotum* IG = = *ignarus*.

[3] Dazu s. Cappelli, 324 f.

[4] Zu o = *one* s. W.M. Lindsay, *Notae Latinae*, Cambridge 1915, 330, aber auch Cappelli, 331 : RO = *rationem, rationis*, 252 : OPIO = *opinionem*, Pelzer, 17 : 9 ICTOM = *coniunctionem*, 69 : QO = *quaestionem*, sonst o = *-on-*, Studemund, 283 : DISTINCTIOE = *distinctione*, Cappelli, 332 : ROE = *ratione*, ROI = *rationi*, usw., 254 : OROIS = *orationis*, Pelzer, 72 : RNCOE = *responsione*, Kopp, 251 : OD(e) = *onedus*, 254 : O(i)N = *-onianus*.

[5] Dazu s. Lindsay, 322 : VT = *utrum*, Cappelli, 398 : VT = *utrum*, vgl. auch Kopp, 391 : VBQ = *utrobique*, 403 : VS = *utriusque*.

[6] Zu A = *aut* s. Studemund, 256, Lindsay, 11, D. Bains, *A. Supplementto „Notae Latinae"*, Cambridge 1936, 2, Cappelli, 1.

[7] Zu *an ... aut* s. Quintilian, *Inst.* 3, 8, 50 An eodem modo cogitauit aut eandem personam induit Cicero cum scriberet Cn. Pompeio ; 12, 10, 54 An Demosthenes male sic egisset ut scripsit, aut Cicero ?

https://biblioteca-digitala.ro

von den recentiores auch der cod. L (=Lassbergianus, nunc Friburgensis 366 aus dem 15. Jahrhundert), ein Argentoratensis (s. XV) liest CONFICIVNTVR was für eine mißverstandene Abbreviatur per contractionem spricht, die codd. Vat. lat. 1762 und W (= Vindobonensis lat. XXX (beide s. XV) und der Korrektor des P(arisinus lat. 7723 mit dem bekannten Vermerk: Laurentius Valla hunc codicem sibi emendauit ipse 1444) lesen dagegen CONSEQVANTVR, was eher für eine K o n j e k t u r des jeweiligen Schreibers oder Korrektors spricht, die nicht den Intentionen Quintilians gerecht wird. Wohl aus diesem Grunde hatte sich der Herausgeber der ed. Coloniensis (die Ausgaben zitieren die Ausgabe vom Jahr 1527) entschlossen, eigene Wege zu gehen. Er hatte aus CONFERVNTVR das inzwischen leider sehr bekannte und leider unumstrittene *conferatur* gemacht. Da dies in keiner Weise begründet wurde, ist das de facto nur eine K o n j e k t u r. Sie kann auch deshalb n i c h t angenommen werden, weil sie zu viel ändert, auch das zudem, was nicht falsch ist, die Buchstabengruppe CONFERVNT, denn Quintilian spricht nicht nur von der theoretischen Figur e i n e s Orators, er denkt hier auch an die vielen Redner, die sich in der Ausbildung befinden. Auch deshalb kann diese Konjektur nicht akzeptiert werden, weil sie ohne zwingenden Grund den in einem disjunktiven Fragesatz möglichen I n d i k a t i v[8] zugunsten eines nirgends überlieferten Konjunktivs aufgibt, in summa: weil sie n i c h t sparsam mit der Überlieferung umgeht, weil sie w i l l k ü r l i c h ist. Man könnte noch hinzufügen: weil sie den Satz rätselhaft macht, oder anders ausgedrückt: für einen Cicero-Fan, wie Quintilian es war, zu karg, zu abstrakt.

Quintilian hatte keinen Grund die hier gemeinte Menschengruppe hinter dem Nebel eines *conferatur* zu verstecken. Hatte er sie offengenannt, dann stellt sich hinter *conferunt* nur noch die Frage, was die intakte Vorlage unserer Handschriften dort hatte, wo unsere codices jetzt entweder VR lesen oder dies als möglich annehmen. Unsere Antwort: ein diesem sehr ähnliches Gebilde, und wenn damit die fragliche Menschengruppe gemeint war, dann ... eben in Abbreviatur.

Da wir eigentlich wissen, worum es geht, können wir jetzt schon sagen, daß die Vorlage OR haben mußte, denn dies war eben die Abkürzung per contractionem (eventuell) für *o*(rato)*r*[9] bzw., da R auch für *res* stehen konnte[10], eben für *o*(rato)*r*(es). Unsere Lesart:

> ad quam (*aut* qua(m) *ut*(rum)) scribendo plus an legendo an (*aut* a(u)*t*) dicendo conferunt *o*(rato)r(es), solere quaeri scio.

Unsere Ausgaben lesen jetzt allermeist *Quod esset diligentius nobis examinandum* [*citra*] oder nur ... *examinandum*, aber dieser Satz oder

[8] Zum Indikativ nach *an* vgl. Plautus, *Bacch.* 162 tibi ego an tu mihi serios es?; *Pers.* 311 utrum pro ancilla me habes an pro filia?; Cicero, *Phil.* 13, 31 nos sustulimus (colonias) an contra legem latam comitiis centuriatis saxiximus?; *har.* 37 Haruspices haec loquuntur an patrii penatesque dii? *ad Fam.* 10, 26, 3 utrum nescis, quam alte adscenderis, an pro nihilo id putas?; *Phil.* 2, 21 haec utrum tandem lex est an legum omnium dissolutio; Livius, 5, 3, 7 utrum defenditis an impugnatis plebem?

[9] Dazu s. Cappelli, 253: OR = *oratio, orationis, orator*, Lindsay, 431: OR = *ora, oratio, orationis*.

[10] Zu R = *res* s. Studemund, 298, Lindsay, 273, Cappelli, 318 und 198, 380: RS = *res*, 333: RESM = *responsum*, 289: PRR = *presbyter*.

https://biblioteca-digitala.ro

besser: Aussage bezieht sich auf den ganzen zuvor genannten Satz. und in einem solchen Fall pflegte Cicero, en Quintilian bewundert und nachahmt, *id quod* usw. zu sagen. Diese Lesart ist hier aber möglich, denn (*solere quaeri*) *scio* konnte z.B. auf S oder SO odervielleicht auch SC abgekürzt werden [11], IO geht dann wahrscheinlich auf das in der Unziale der Vorlagen unserer Handschriften sehr ähnlich aussehende ID zurück.

Wir beanstanden hier aber, und zwar mit Nachdruck, die Behandlung des von allen Editoren verschmähten CITRA der codd. G und H. Die Schreiber der jüngeren codd. V und W hielten dies wie der Korrektor des P für einen Schreibfehler und lasen ... noch schlechter: CVRA. Dies ist aber noch schlechter, denn es zwang, DILIGENTIVS nur für *diligenti* zu lesen. und der ganze Satz klang dann nicht richtig.

Wir beanstanden aber nicht, daß sämtliche Editoren das ... konkret genommen: *citra* ablehnen, das Wort ist hier nämlich unmöglich, sondern daß sie es ersatzlos streichen und dabei—nur fragt es sich. ob mit Überlegung — davon ausgehen, daß er Satz nur dann echt sein kann, wenn, zwischen *examinandum*, das auch abgekürzt werden konnte!, und *si qualibet* usw. absolut nichts stand. Wer kann so etwas beweisen! Wie kann man uns mit einer wissenschaftlichen Edition imponieren, die eine überlieferte Buchstabengruppe streicht und zudem ohne Begründung?

Einige Editoren verhalten sich hier ein bißchen demagogisch, sie lesen nämlich *quod esset diligentius nobis examinandum*, [*citra*] *si ... possemus ... esse contenti* und er Leser, durch das Komma getäuscht, muß automatisch dazu kommen, daß *citra* eine dumme Verschreibung war. Lassen wir das, so gibt es immer noch die Möglichkeit, das offenbar nicht ganz richtig überlieferte Wort, da ein tertium non datur, zu *quod esset diligentius nobis examinandum ...* zu schlagen und für eine etwa zeitliche Präzisierung des *examinandum* zu lesen.

Zu Verlesungen kommt es nämlich in der Regel durch mißverstandene Abkürzungen, besonders dann, wenn der allererste Anfang abgekürzt worden ist, und bei der fraglichen Gruppe irritiert uns ja nur das *ci-*, mit einem *ultra* würden sich nämlich noch jeder Editor zufriedengeben. Die Gruppe *ul-* konnte aber tatsächlich abgekürzt werden, und zwar — und das ist, was zu Mißverständnissen führen mußte — entweder auf V oder auf L allein [12]. Und jetzt kommt das wahrscheinlich entscheidende: V der Unziale, in er die eine oder andere Vorlage oder alle Vorlagen unserer Hands-

[11] Zu den Abkürzungen vgl. Studemund, 302: S = *sci-*, SL = *scilicet*, Lindsay, 279: S = *scilicet*, Bains, 43: S = *scilicet*, Cappelli, 336: S = *scilicet*, 343: SC = *scilicet*, 501: SC = *sciens*, Pelzer, 73: S = *scilicet*, 74: SCI^{le} = *scibile*, Kopp, 331: S(c) = *scio*, S(c)it = *scitur*, *scil*, *sciscit*, 340: S(c u)E = *scio unde*, 363: S(c)T atur = *sciscitatur*, 237: N = *nescio*, 190: IS = *inscius*, 86: C(c)SA tia = *conscientia*, 84: C(c)S = *conscius*, 85: C(on)S it = *conscisceit*.

[12] Dazu s. Studemund, 310: V = *uul*, VNERATVS, Lindsay, 258: L = *ul*, POPLVS POPLS, SCLI = *saeculi*, Bains, 60: L = *ul*, OCLIS, SINGLI, EXLTABIT, Cappelli, 198: L = = *uel*, Kopp, 397: VL = *ul*, 395: VO = *uleus*, 387: U$_0$ = *ultro*, 407: VX es = *Vlixes*, V(l)X = *ultrix*.

https://biblioteca-digitala.ro

chriften geschrieben waren, sieht wie CI aus (oder LI). Das war unsere Erklärung für den eigentlich kleinen Fehler der Paradosis. Unsere Lesart :

> ... solere quaeri scio (*aut* s(ci)*o*. I*d*) quod esset diligentius nobis examinandum *u*(l)tra, si qualibet earum rerum possemus una esse contenti.

> 3. Non autem ut quidquid PRAECIPVE necessarium e s t, sic ad efficiendum oratorem maximi protinus e r i t momenti. N a m c e r t e cum sit in eloquendo POSITVM oratoris officium, DICERE ante omnia, est, atque hinc initium eius artis fuisse manifestum est, proximam deinde imitationem, nouissimam scribendi quoque diligentiam. 4. S e d ut PERVENIRE (*aut* PERVENIRI) ad summa nisi ex principiis NON potest, ita procedente i a m opere IAM minima incipiunt esse quae PRIMA SVNT. Verum nos non quomodo sit instituendus orator hoc loco dicimus (nam id quidem AVT satis a u t certe uti potuimus dictum est), sed VT athleta qui omnis iam perdidicerit a praeceptore NVMVRO QVAE genere exercitationis ad certamina praeparandus SIT. Igitur eum qui res inuenire et disponere sciet, uerba quoque et eligendi et conlocandi rationem perceperit, instruamus QVA IN ORATIONE quod didicerit facere quam optime, quam facillime possit.

In dieser Textpartie haben unsere Editoren so viele Fehler im Détail gemacht, daß sie dann auch die große Linie der Ausführungen des Autors Quintilian, den sogenannten roten Faden aus dem Auge verloren haben, oder vielleicht auch umgekehrt : sie haben den Sinn der Sache nicht begriffen und sich dann auch an der Unmöglichkeit einzelner Ausdrücke nicht mehr gestoßen. Wir beginnen natürlich mit den „kleinen" Détails.

Gleich im ersten Satz hatte die Buchstabengruppe PRAECIPVE unserer Handschriften den Editoren, die auch übersetzen mußten, sicherlich große Schwierigkeiten bereitet, denn sie macht den Satz, wenn man hier nicht aufpaßt, schlicht unmöglich. H.E. Butler entledigte sich seiner Aufgabe so, daß er das fragliche Wort („But the degree in which a thing is essental does not necessarily make it of immediate and supreme importance for the formation of the ideal orator") überhaupt nicht berücksichtigt hat, dafür bekam sein Satz wenigstens überhaupt einen Sinn. Helmut Rahn („Nun ist aber nicht alles, was z w a r besonders notwendig ist, auch gleich von entscheidender Wichtigkeit dafür, einen Menschen zum Redner zu machen") hatte das fragliche und eigentlich schon suspekte *praecipue* berücksichtigt, bekam dann aber einen falschen Sinn, den er selber wohl — bei „zwar"— sehen mußte. Der Leser solch miserabler Editionen wird auf jeden Fall nicht verstehen, warum etwas, was „besonders notwendig" (für die Ausbildung eines Redners „ist", n i c h t „gleich von entscheidender Wichtigkeit d a f ü r" sein sollte). Wir vermissen hier die letzte Spur von Logik ! Denselben Fehler macht jetzt aber auch Jean Cousin („Mais si l'un quelconque de ces exercices est particulièrement indispensable, il ne s'ensuit pas du même coup qu'il soit décisif pour former un orateur"). Das ist ein Fehler der unter Philologen seltenen Dickhäutigkeit,

https://biblioteca-digitala.ro

denn was ein Philologe werden soll, der wird schon in der Schule einen Unterschied machen, auf jeden Fall s e h e n, zwischen *est* und *erit*.

Dies spricht nämlich, und das muß hier offenbar erst gesagt werden, dafür daß mit *necessarium est* auf der einen Seite und dem *maximi p r o t i n u s erit momenti* auf der anderen n i c h t auf eins und dasselbe hingewiesen wird und n i c h t gleich(zeitig)! Mit anderen Worten: was an Exerzitien a n f a n g s notwendig war, wird in weiteren Stadien der Ausbildung abgelöst durch andere Ausbildungsstoffe oder Mittel. Das erstere exercitium war dann *necessarium*, aber natürlich n i c h t „besonders" sondern „anfangs", nicht *praecipue* also sondern wohl *principio*. Hier liegt also ein Fehler der Überlieferung vor, verursacht wohl durch mißverständliche Schreibung. Man schrieb PCI^{e} für *praecipue*, aber PCILR für *principaliter*, PC für *principatus* und für *praecepto* [13], auch unter Stenographen schrieb man nur P(rae) Ce für *praecipue*, P(rae)C für *praeceps*, aber P für *princeps*, I(n)P(i)o für *principio*, PP(i)um für *principium* [14]. Unsere Lesart:

> Non autem ut quidquid p*rincipio* [15] necessarium est, sic ad efficiendum oratorem maximi p r o t i n u s erit momenti.

Die bisherigen Editoren haben auch, wenn sie aufpaßten, enorme Schwierigkeiten gehabt mit dem Satz *Nam certe, cum sit in eloquendo positum oratoris officium, dicere ante omnia est*, aber sie wußten bis zuletzt offenbar nicht, warum, denn z. B. W. Peterson, der *Sed ut peruenire* usw. mit Recht für die u n m i t t e l b a r e Fortsetzung des *Nam certe*-Satzes hält, hat deshalb gerade nichts gegen das *certe*, stört sich aber erstaunlicherweise nicht an seiner eigenen Interpunktion, durch die der Satz *Sed ut peruenire* zu einem absolut selbständigen Satz gemacht wird. Die früheren Editoren, die mehr Rücksicht nahmen auf solche nicht unwichtige Dinge, störten sich konsequenterweise an dem *certe* und schon Regius (dazu s. die editio Veneta von 1493) hatte das *certe* gestrichen. Und auf der anderen Seite findet M. Winterbottom den Ausdruck *dicere ante omnia est* „nimis nudum, ut putant quidam" (dazu s. seine Ausgabe zur Stelle), aber ohne die notwendigen Konsequenzen zu ziehen. Der Ausdruck ist tatsächlich defekt, und Butler („since therein lies the primary task of t h e o r a t o r") hätte den Fehler eigentlich sehen müssen, weil er das Fehlende ja übersetzt, als einziger zunächst, denn erst Cousin wird mit „c'est de p a r o l e qu'il s'agit avant tout" so weit weg vom Text übersetzen, daß er wohl die Mangelhaftigkeit seines Textes sah. *Dicere* ist nämlich ganz bestimmt nicht *ante omnia* ... für die Zuhörer, das merkt man am besten beim Theaterbesuch. War hier aber nur der Orator gemeint, wie Butler richtig sah, dann muß das auch Quintilian gesagt haben. Das Hauptwort mußte er so kurz nach *oratoris officium* nicht wiederholen, es genügte ein eventuell auf E abge-

[13] Dazu s. Cappelli, 265, 264.

[14] Dazu s. Kopp, 268, 262, 185, 289.

[15] Vgl. dazu Quintilian, *Inst.* 4, 1, 34 quod Homerus atque Vergilius operum suorum principiis faciunt; Cicero, *Verr.* 1, 104 qui principio qualis in edicto constituendo fuerit cognoscite; *Caecin.* 18 principio ausus est dicere; *Cluent.* 188 me ... principio orationis meae de matre dixisse; *Catil.* 111, 3 principio, ut Catilina ... erupit; *Balb.* 2 principio orationis hoc pono; *fin.* 1,17 principio, inquam, in physicis ...; *Tusc.* 11, 47 principio ... divisti; 11, 53 C. Marius ... principio uetuit se aligari.

https://biblioteca-digitala.ro

kürztes *eius* [16], aber gerade deshalb ging dieses wichtige Wort im Laufe der Zeit durch Verlesung verloren. Es mußte nämlich hinter dem auf DICER abkürzbaren *dicere* stehen[17] und so kam es, daß DICERE dann für das einfache *dicere* gelesen wurde. Unsere Lesart :

> Nam certe, cum sit in eloquendo positum oratoris officium, dicer(e) e(ius) [18] ante omnia est ...

Nicht richtig klingt nun aber auch der mit *cum* beginnende Satz, denn das *loqui* war de facto das Einzige, was der Redner zu tun hat. Das *officium* war dann also schon sein *omne officium* [19] und Butler („The power of speech is the first essential") übersetzt offensichtlich nicht richtig. Der Ausdruck *cum sit in eloquendo positum oratoris officium* ist für uns jetzt also „nimis nudum". Wir erwarteten *cum sit in eloquend(o) o(mne) positum oratoris officium* oder *cum sit in eloquendo posit(um) om(ne) oratoris officium*, oder *cum sit in eloquendo positum oratoris off(icium) totum*. Aber die kritischen Apparate unserer Editionen sagen uns über eventuelle Unsicherheiten der Überlieferung dieser Stellen nichts, so daß nicht gezielt argumentiert werden kann.

Der Paragraph 4 beginnt in allen Ausgaben jetzt mit dem Satz *Sed ut peruenīri ad summa nisi ex principiis non potest, ita procedente iam opere* [*iam*] *minima incipiunt esse quae prima sunt*, aber *peruenīri* liest nach Cousin nur G (= Supplementum des cod. Bambergensis), die codd. H(arleianus 2664) und V (= Vaticanus lat. 1762) und nach C. Halm auch T (= Turicensis), L (= Lassbergianus, nunc Friburgensis) und ein S (= Argentoratensis) lesen aber PERVENIRE. Diese Lesart ist zwar „unmöglich", wenn es des weiteren heißt *non potest*, aber der Editor war dann als Philologe verpflichtet nach der Devise audiatur et altera pars vorzugehen und d.h. für eine Weile wenigstens *peruenire* für richtig und *non potest* für falsch zu halten. Da dies nie geschehen ist, lehnen wir die seitherige Lesart des fraglichen Satzes allein aus diesem Grund a limine als unwissenschaftlich, ja willkürlich ab. Es kommt hinzu, daß die seitherige Lesart auch sonst schlecht ist : sie ist zu verschraubt, zu abstrakt.

Da *non* von *non potest* in der Regel abgekürzt wurde, was sehr oft zu Verlesungen und anderen Fehlern führt, gehen wir von der Abkürzung, d.h. von einem NO aus [20]. Da N auch z.B. für *nem* stehen konnte [21],

[16] Zu der Abkürzung s. Studemund, 264, Lindsay, 34. Bains, 7, Cappelli, 113 und 452, Kopp, 113 : Es, aber E = *eiusmodi*, 117 : E(s)D = *eiusdem*.

[17] Zu den Abkürzungen für *-e* s. Studemund, 263 f. : D = *de*, DD = *deinde*, H = *he*, HR = *heres*, N = *ne*, NQ = *neque*, P = *pe*, PC = *peculiae*, R = *re*, QR = *quare*, RSCRIBTO, V = *ue*, Lindsay, 327 : S = *se*, IPS = *ipse*, DEDISS, R = *re*, VASTAR, Bains, 52 : MISERER = *miserere*, Cappelli, 321 : RB = *rebus*, 334 : RR = *rerum*, 335 : R.V. = *re uxoria*, Kopp, 312 : R(e) = *re*, 188 : M(e) = *ire*, 256 : OR = *ore*.

[18] Zu *eius est* und Acl s. R. Kühner/C. Stegmann, *Ausführliche Grammatik der lat. Sprache. Satzlehre*. 1. Teil, 3. Auflage, Leverkusen 1955, 695, oder J.B. Hofmann, *Lat. Syntax und Stilistik*. Neubearbeitet von Anton Szantyr, München 1965, 359 : patris est mit Acl.

[19] Zum Ausdruck vgl. Quintilian, *Inst.* 3, 4, 6 omne oratoris officium aut in iudicio est aut extra iudicia.

[20] Zu O = *on* s. Studemund, 283, Lindsay, 143, Bains, 25, Cappelli, 237 : NO = *non*, Kopp, 249 : O = *on*.

[21] Zu den Abkürzungen für *-em* s. Studemund, 259 f. : C = *cem*, IVDIC, D = *dem*, ID, QD = *quidem*, N = *nem*, VSVCAPION, MANCIPATION, R = *rem*, T = *tem*, AT = *autem*, IT = *item*, TPORE, Lindsay, 330 : SIN = *sinem*, ORATION, Bains, 52 : N = *nem*, Kopp, 237 : N = *nem*, 236 : N(e) = *nemo*, 244 : N(e)P = *nempe*.

https://biblioteca-digitala.ro

halten wir es für sehr möglich, daß NO für *n(em)o* zu lesen war und nicht also für *no(n)*. Das ist nun zwar eine Alternative aber das sicher überlieferte *peruenire* z w i n g t uns, uns zu entscheiden. Unsere Lesart:

> Sed ut peruenire ad summa nisi ex principiis n(em)o potest [22], ita procedente iam opere IAM minima incipiunt esse quae PRIMA SVNT.

Wer sich nur dem kritischen Apparat bei Cousin anvertraut, könnte meinen, daß der cod. P (und welcher von drei codd. gemeint ist, weiß nur Cousin) n u r *iam opere* liest und die codd. G und H n u r *opere iam*. De facto ist es nicht so, denn nach Radermacher, dem wir eher unser Glauben schenken, lesen die codd. G und H und darüber hinaus die codd. V und W *iam opere iam*. Diese Lesart ist gut und schlecht zugleich. Das zweite *iam* hatte der Schreiber des cod. P (und das ist jetzt nach Winterbottom der Parisinus lat. 7723 des Laurentius Valla) ausgelassen und den Text auf diese Weise pauperisiert. Das wird aber „Schule machen", denn in neuerer Zeit wird auch Peterson (*procedente iam opere minima incipiunt esse* ...), auch Rahn und Cousin, vor ihnen selbst Halm schon das z w e i t e *iam* stillschweigend unterdrücken, selbst „unser" Radermacher. Winterbottom verhielt sich da ehrlicher, weil er das zweite *iam* nur in eckige Klammern gesteckt hatte, noch besser machte es Butler, dar einem Vorschlag von Osann folgend *etiam* liest. Besser deshalb, weil er eine a n d e r e Lesart, d.h. also eine Verlesung n i c h t ausschließt. Die übrigen Editoren, die das eine oder andere *iam* ersatzlos streichen, handeln falsch, denn n u r ein zweites *iam* ist hier fehl am Platze, ein zweites Wort überhaupt, und d.h. ein a n d e r e s Wort dagegen nicht. Editoren, die IAM ersatzlos streichen, weils es als *iam* nicht haltbar ist, handeln dilettantisch, unwissenschaftlich, unphilologisch.

N i c h t s spricht dafür, daß der eine oder andere Schreiber, in summa aber viele, sich im Schreiben vertan hätten, etwas lasen, was nicht geschrieben stand. Eher geht es schon um eine V e r l e s u n g. Zu solchen Fehlern kommt es in der Regel durch verkannte oder mißverstandene Abbreviaturen. Interpretieren wir richtig, so geht IAM auf TAM zurück, das Abkürzung für *tamen* war [23]. Wir könnte also schon lesen:

> Sed ut peruenire ad summa nisi ex principiis n(em)o potest, ita procedente iam opere *t*am(en) minima incipiunt esse quae PRIMA SVNT.

Butler („the points which c o m e first in t i m e will, as our training proceeds, become of quite trivial importance"), der (*prima*) *s u n t* bitter ernstnimmt, bleibt dem Text erst dort untreu, wo er richtig ist und übersetzt offensichtlich g e g e n den Text „w i l l ... become". Unsinnig

[22] Zum Ausdruck vgl. Quintilian, *Inst.* 12, 2, 1 sine qua nemo, nec uir bonus esse nec peritus potest.

[23] Zu den Abkürzungen für *-en* s. Studemund, 269f.: H = *hen*, REPHDI- = *reprehendi-*, M = *men*, TM = *tamen*, T = *ten*, HORTSIA, V = *uen*, Lindsay, 331: C = *cen*, G = *gen*, M = = *men*, NOM, TAM, Bains, 53: TAM, NOM, Cappelli, 371: TAM = *tamen*, Kopp, 216: M(C) = = *men*, 348: SM *semen*.

https://biblioteca-digitala.ro

wird der Satz erst bei Rahn („so ist es jetzt im Fortgang unseres Werkes schon so weit, daß das, was als erstes k o m m t, s c h o n das mindeste ist"), denn für jeden Leser, der hier etwas aufpaßt, stehen die *prima* zeitlich v o r dem, was kommt. Dann ist aber PRIMA „vielleicht" noch (eine Weile) richtig, SVNT aber ganz offensichtlich falsch, denn diese „*prima*" gehören dann schon der Vergangenheit an. SVNT ist dann nichts anderes als ein falsch verstandenes, weil abgekürzt geschriebenes FVNT für *fu(eru)nt* [24]. Man muß nur wissen, daß das Minuskel-*s* unserer Handschriften wie F aussieht.

Aber auch PRIMA entspricht nicht den Intentionen des Autors Quintilian. Denn er muß hier als echter Rhetor fie Lust bekommen haben, etwas zu übertreiben. Das tat er ja mit seinem *minima*, aber er muß dann für das Gegenstück konsequenterweise auch so stark formuliert haben, MA (von PRIMA) geht dann auf eine uns wenig bekannte Abkürzung für *maxima* zurück, vielleicht auf $M^{x}A$ oder MXA [25]. PRI (von PRIMA) ist dann das, was der Text braucht, um ganz richtig zu klingen : die Abbreviatur für *pri(us)* [26]. Interpretieren wir richtig, so wäre der ganze Satz einmal zu lesen :

> Sed ut peruenire ad summa nisi ex principiis n(em)o potest, ita procedente iam opere *t*am(en) [27] minima incipiunt esse quae pri(us) m(axim)a *fu*(eru)nt.

Als Begründung zu dem Satz *Verum nos non quomodo sit instituendus orator hoc loco dicimus* lesen unsere Editionen *nam id quidem aut satis aut certe uti potuimus dictum est*, aber *satis* bzw. *uti potuimus* sind hier keine echte Alternative oder gar so interessant und wichtig, daß Quintilian einen Grund hätte, das Alternative dieser Aussage extra herauszustreichen durch ein *aut ... aut*. Das erste unnatürlich wirkende AVT halten wir deshalb für eine Verlesung aus ANT für *ant(e)* [28].

Noch interessanter ist, daß die codd. L (= Lassbergianus) und S (= Argentoratensis) *sed ut athleta ... ad certamina praeparandus sit* lesen. Unsere Editoren ignorieren das VT und können sich fürs erste auf bessere codd. berufen, die ... das VT n i c h t haben. Dennoch ist das Verhalten dieser Editoren falsch, weil die anderen Handschriften das VT vielleicht nicht haben, aber sie haben allesamt vor eben diesem ATHLETA das *sed*, das abgekürzt werden konnte, und zwar interessanterweise auf S allein [29]. Für *sed* konnte man auch SET schreiven. SVT konnte ein „intelligenter" Amanuensis aber für einen Schreibfehler halten

[24] Dazu s. Studemund, 269 : FVINT = *fuerint*, FVNT = *fuerunt*, usw., Cappelli, 146 : FVIT = *fuerit*, FVNT = *fuerunt*, FVT = *fuerit*.

[25] Zu den Abkürzungen s. Lindsay, 117 : MXM = *m(a)x(i)m(us)*, *-mi*, etc., Cappelli, 228 : MXM = *maximum*, $M^{a}X^{e}$ = *maxime*, $M^{a}XI$ = *maximus*, 478 : MAX = *maximus*, *maxima*, 477 : M = *magnus*, *maximus*, Kopp, 217 : (x)M = *maximus*, (x)M e p = *maxima ex parte*.

[26] Zu I = *ius* s. Studemund, 272 : HVI = *huius*, CVI = *cuius*, Lindsay, EI = *eius*, Bains, 64 : P^{I} = *prius*, Cappelli, 289 : PRI = *primo*, 258 : P^{I} = *prius*, *primi*, Pelzer, 58 : $PI^{'}$ = *primus*, Kopp, 262 : P = *primus*, P US = *prius*, P OR = *prior*.

[27] Auch die Lesart *procedente tam (en) opere iam minima incipiunt esse* erscheint möglich.

[28] Zu der Abkürzung s. Lindsay, 8 und 329 : ANT = *ante*, FORT = *forte*, Bains, 52 : NAT = *nate*, Cappelli, 26 : AT = *ante*.

[29] Zu s = *sed*, set s. Studemund, 300, Lindsay, 283, Bains, 45, Cappelli, 336 f., Kopp, 328 ; s = *set*.

https://biblioteca-digitala.ro

und ex coniectura wurde SET oder SED. Wenn aber alle Handschriften zwischen *sed* und *athleta* ein zusätzliches Wort haben oder haben könnten, so müssen wir uns überlegen, wie das Wort zu lesen war, wenn es — möglicherweise abgekürzt — wie VT ausgesehen hatte. V sieht wie Q aus. Unsere Antwort lautet also: die noch intakte Vorlage unserer Handschriften hatte hinter S für *sed* (oder *set*) noch QT oder 9T oder CT [30] als Abkürzung für *c(on)t(ra)* [31].

Alle Ausgaben lesen des weiteren *qui omnis iam perdidicerit a praeceptore numeros* und *quo genere exercitationis ad certamina praeparandus sit*, aber die codd. G und H lesen NVMVRO QVAE. Wir erwähnen dies nur deshalb, weil das Beweise dafür sind, daß in den Vorlagen stark abgekürzt worden war. Q stand dann schon für *quo* (aber wie man sieht auch für *quae*) [32], M allein wahrscheinlich für *m(er)* [33] (und wie man sieht auch für *m(ur)* [34]. Der Leser wird interessiert sein zu wissen, warum nur O geschrieben worden ist, wenn *-os* zu lesen war. Die Antwost ist einfach: S schrieb man, das ist in der Palimpsesthandschrift mit dem Werk *De republica* Ciceros oft zu sehen, nicht allein für sich aus nach einem O sondern in Ligatur, so daß O wie D der Unziale aussah, aber auch wie einfaches O.

Der jetzt diskutierte Satz endet in unseren Handschriften mit einem ausgeschriebenen *sit*. Die Folge ist, daß der nächste Satz mit *igitur* beginnt. Peterson fiel das auf: „As to whether the position of *igitur* at the beginning of a sentence is to be considered an instance of *transmutatio* (like 'quoque ego', 'enim hoc uoluit') Quintilian says (1, 5, 39) there is a doubt". Für uns lautet die Frage ganz anders. Der fragliche Satz muß nicht mit *igitur* am Anfang konzipiert worden sein, denn vor diesem Wort steht jadas auf S (oder S[t] oder ST) abkürzbare *sit* [35]. Die Buchstaben IT gehen dann wohl auf N zurück, das unter anderem Abkürzung für *nunc* war[36]. Unsere Lesart:

> Verum nos non quomodo sit instituendus orator hoc loco dicimus (nam id quidem ant(e) [37] satis aut certe uti potuimus dictum est),

[30] Zu den Abkürzungen für *con* s. Studemund, 260, Lindsay, 31, Bains, 7, Cappelli, 68f., Pelzer, 15f., Kopp 52 : C = *con*.

[31] Zu den Abkürzungen für *-ra, -re, -ri* usw. s. Lindsay, 354 : T = *tra*, 33 : CT = *contra*, Bains, 58 : T = *tra*, 7 : CT = *contra*, Cappelli, 66 : CT[a] = *contra*, Kopp, 374 : TD it = *tradit*, 375 : TG uim = *tragum*, TG (i) = *tragicus*, 88 : C(on)T = *contra*.

[32] Zu den Abkürzungen dür *quo, quae* s. Studemund 293 und 290, Lindsay, 206 f. Bains, 33, Cappelli, 300 f., Pelzer, 67, Kopp, 304 : Q(o) = *quo*, 310 : QV(e) = *quae*.

[33] Zu den Abkürzungen für *-er* s. Studemund, 258f.: B = ber, LIB, H = *her* HES = = *heres*, P = *per*, T = *ter*, V = *uer*, Lindsay, 333 : S = *ser*, C = *cer*, D = *der*, F = *fer*, Bains, 53 : N = *ner*, Cappelli, 215 : ME = *mere*, 216 : ME[r] = *meretur*, MEM[r] = *meremur*, 219 : MIDIA[a], = *meridiana*, Kopp, 223 : MC(u) = *Mercurius*, MC = *mercenarius*, MCIS = *mercis*.

[34] Zu den Abkürtungen für *-ur* s. Studemund, 306 : T = *tur*, Lindsay, 372 : M = *mur*, Bains, 62 : M = *mur*, Cappelli, 222 : M[r]M[r]A = *murmura*, Kopp, 23 : AM = *amur*.

[35] Zu den Abkürzungen für *-it* s. Studemund, 279f.: M = *mit*, MM = *manumit*, T = *tit*, TIVS = *Titius*, Lindsay, 340, Bains, 55, Cappelli, 338 : S[t] = *sit*, 500 S = *sit*, Kopp, 330 : S(i) it = *sit*.

[36] Dazu s. Studemund, 282 : N[c], N = *nunc*, Lindsay, 158. Bains, 27, Cappelli, 230 und 182.

[37] Das AVT kann auch auf ANB für *a n (o)b(is)* zurückgehen. Zu der Abkürzung s. Studemund, 282 : NOB = *nobis*, 281 : N° = *nobis*, Lindsay, 134 : N°, NB, NOB = *nobis*, Bains, 21 : NB, VB, Cappelli, 232 : NB = *nobis*, Pelzer, 50 : NB = *nobis*, Kopp, 239 : N(o)B = = *nobis*.

https://biblioteca-digitala.ro

s(ed) *c*(on)t(ra) athleta qui omnis iam perdidicerit a praeceptore num(er)o(s) q(uo) genere exercitationis ad certamina praeparandus s(it). *N*(unc) igitur eum qui res inuenire et disponere sciet, uerba quoque et eligendi et conlocandi rationem perceperit, instruamus...

Unmittelbar hinter *instruamus* lesen G (= Supplementum des Bambergensis, saeculi X) und H(arleianus 2664) *qua in oratione*. Schon die Kölner Ausgabe vom Jahr 1527 las g e g e n die Überlieferung und zwar *qua ratione quod didicerit facere quam optime, quam facillime possit*. So wird unter anderen Peterson lesen und Butler, leider auch Halm. Cousin zeigt sich unerschrocken und liest (*instruamus qua in oratione ... facere quam optime, quam facillime possit*) a l l e s, was die Paradosis hergibt, ist sich dann aber untreu und übersetzt g e g e n die Überlieferung: „munissons-le aussi de celle qui lui permettra le plus aisément de mettre le mieux possible e n p r a t i q u e dans quel discours les connaissances qu'il aura acquises". Radermacher wollte nur *in* retten, weil *oratione* nicht zu retten war und ist, aber das ist böse Inkonsequenz, und die Strafe dafür ist, daß der Text natürlich schlecht klingt. Übernommen hatte diese Lesart Rahn, dem es nichts ausmacht *qua in ratione* für „nach welchem Verfahren er das ... ausführen kann" zu lesen. Ehrlich war hier nur Winterbottom, denn er hielt †*qua inoratione*† öffentlich für das, was es für ihn war: eine (für ihn nicht korrigierbare) Korruptel. Da nun jeder Philologe verpflichtet ist, zu helfen, wo geholfen werden kann, also schlagen wir vor, den Umfang der Korruptel zunächst so klein zu halten, wie nur möglich. *Qua ... ratione* ist nach Lage der Dinge hier nicht falsch. Was übrig bleibt, muß lege artis, um alle Möglichkeiten auszuschöpfen, hin und hergeschoben werden, bis eigentlich feststeht, daß die Vorlage unserer Handschriften wahrscheinlich INO bzw. TND usw., auf jeden Fall n u r noch ein Wort hatte, das nicht richtig zu lesen war, weil in diesem Gebilde eine nicht erwartete oder ungewöhnliche oder falsch geschriebene Abbreviatur steckte. IND könnte für *ind*(*e*) gestanden haben [38], das hier etwas wild wirkt. Wir ziehen deshalb TND vor und zwar als Abkürzung — ob richtig oder falsch — für *t*(*a*)*n*-*d*(*em*) [39]. Unsere Lesart:

N(unc) igitur eum qui res inuenire et disponere sciet, uerba quoque et eligendi et conlocandi rationem perceperit, instruamus qua *t*(a)-*nd*(em) ratione quod didicerit facere quam optime quam facillime possit.

Man könnte sich hier noch, und mit gutem Recht, fragen, warum Quintilian hier mit *instruamus* allein kommt. Er hatte sich eine Aufgabe gestellt und die ist jetzt seine Pflicht. *Op*(*ortet*) ... *instruamus* wäre uns also lieber, der Situation gerechter. Das Wort konnte, auf OP abgekürzt [40] sehr leicht durch Verlesung verlorengehen, denn es wird wohl hinter

[38] Zu D = *de* s. Studemund, 263: DD = *deinde*, 272: ID = *inde*, Lindsay, 43: D = = *de*, DD = *deinde*, 319: IND = *inde*, Bains, 51: VND = *unde*, Cappelli, 172: ID = *inde*.

[39] Zu T = *ta* s. Studemund, 308: TM = *tamen*, Lindsay, 304: TNM = *tantum*, Cappelli, 377: TN = *tantum*, Kopp, 370: T(a) = *ta*.

[40] Zu OP = *oportet* s. Lindsay, 174, Cappelli, 251 und 486, Kopp, 256.

https://biblioteca-digitala.ro

dem auf IGIT abkürzbaren *igitur* [41] gestanden haben und sah fast wie VR eines für ausgeschrieben gelesenen IGI-TVR.

In dem ganzen Textteil, der jetzt diskutiert worden ist, hatte Quintilian nach unserer Auffassung konsequenterweise, dann aber auch zweifelsohne l a n g a t m i g argumentiert. Wir müßten dann eine schwächere Interpunktion einsetzen und etwa wie folgt lesen:

> Non autem ut quidquid pr*in*cip*io* necessarium est, sic ad efficiendum oratorem maximi protinus erit momenti (nam certe, cum sit in eloquendo positum (*aut* posit(um) *o*m(ne)) oratoris officium, dicer(e) e(ius) ante omnia est, atque hinc initium eius artis fuisse manifestum est, proximam deinde imitationem, nouissimam scribendi quoque diligentiam), sed ut peruenire ad summa nisi ex principiis n(em)o potest, ita procedente iam opere *t*am(en) minima incipiunt esse quae pri(us) m(axim)a *fu*(eru)nt.
>
> 5. NVM ergo dubium est quin ei uelut opes sint quaedam parandae, quibus uti ubicumque desideratum erit possit? AE constantia copia rerum ac uerborum. 6. Sed res propriae SVNT cuiusque causae aut paucis communes, uerba in VNIVERSAS paranda: quae si IN rebus singulis essent singula, minorem curam postularent: nam cuncta sese cum ipsis protinus rebus offerrent. Sed cum sint aliis alia aut magis propria aut magis ornata aut plus efficientia aut melius sonantia, debent esse non solum nota omnia sed in promptu atque ID ut ita dicam in conspectu, ut, cum se iudicio dicentis ostenderint, facilis ex his optimorum sit ELECTIO.

Wir sollten uns bei dem ersten Satz von dem Fragezeichen am Ende des Satzes nicht beeindrucken lassen, diesen setzen unsere Editoren nämlich nur deshalb, weil sie am Anfang das fragende *num* lesen, dieses ist aber nicht in allen Handschriften, die den Text haben, so überliefert, der cod. P' und die zweite Hand des W haben *non ergo* [42], wichtig ist est, daß Quintilian keinen erkennbaren Grund gehabt hat, diesen Satz mit einer Frage zu verbinden. Wichtig ist auch, daß Handschriften, die wirklich *num* oder eine Abkürzung dafür haben, was nicht feststellbar ist, denn die Editoren verweigern uns eine genauere Auskunft, auf jeden Fall n i c h t NO- lesen sondern NV-. Die noch intakte Vorlage hatte dann möglicherweise auch nicht NV, aber auf jeden Fall kein NO, sondern wahrscheinlich NH, d enn nur daraus konnte NV und dann eventuell NVM werden.

Für Quintilian selbst unterliegt es auf jeden Fall keinem Zweifel, daß sich der Redner „feste Rücklagen als Stützen beschaffen muß, derer er sich bedienen kann, wo immer und wann immer Bedarf besteht" (so Rahn), aber er darf, weil das hier alles von ihm nur — für den künftigen Redner — gut gemeint ist, auch etwas übertreiben. Nicht er allein zweifelt nicht, niemand bezweifelt das, was Quintilian hier für richtig hält.

[41] Dazu vgl. Studemund, 272: IG = *igitur*, Bains, 12: IGIT = *igitur*, Kopp, 194: IT(r) = *itur*.

[42] Der cod. Lassbergianus, nunc Friburgensis hat sogar *Nun ergo*.

https://biblioteca-digitala.ro

Der Satz begann dann nicht mit NV oder NVM usw., sondern mit NII oder NEII usw. als Abkürzung für *n(em)i(n)i*[43] bzw. *ne*(m)*i*(n)*i*.

Wir müssen hier deshalb so „kombinieren", weil der Satz bei der seitherigen Lesart zum Schluß eine suspekte Lesart vielleicht nicht schon h a t, sondern durch die alte Lesart erst bekommt, das *possit*. Mehr noch, gerade weil man hier immer *possit* las, hatte der nächste Satz keinen rechten Anfang, denn hinter POSIT (de facto POSITAE) der codd. G und H, das man erstaunlicherweise immer für *possit* nahm, blieb für den Anfang des nächsten Satzes nur das AE übrig, das man erstaunlicherweise immer für *eae* oder gar für *hae* las!

Diese fast beschämenden Mogeleien an paläographischen Tatsachen vorbei erweisen sich aber als überflüssig, wenn wir auf das ohnehin nicht existierende, nicht überlieferte Fragezeichen verzichten, denn wir sind dann nicht (mehr) gezwungen, hinter *desideratum erit* unbedingt einen K o n j u n k t i v zu erwarten und der erste Satz endet schon bei PO, das auf PE als Abkürzung für *p(ot)e(st)* zurückgeht[44]. Das S der rätselhaften Gruppe POSITAE ist dann fast sicher die Abkürzung für *s(ed)*, und ITAE, das natürlich nicht unbedingt richtig überliefern muß, stellt dann das zu suchende Pronom zur Bezeichnung der oben genannten *opes* dar. Da I schon für *is*[45] oder *id* stehen konnte, sehen wir in ITAE die nicht unbekannte Abkürzung für *i(s)tae*, sonst müßten wir eine Verlesung aus ILAE für *i(l)lae* annehmen[46]. Natürlich sind andere Möglichkeiten nicht auszuschließen, auch Einwände gegen ein *sed*, wenn auch der nächste Satz wieder mit *sed* beginnt, das nicht angezweifelt werden kann. Es war für jedermann selbstverständlich, daß die *opes* nur aus einer *copia rerum ac uerborum* bestehen konnte. SITAE kann dann, da SIT auf S zurückgehen kann, als SAE die Abkürzung für *sa(n)e* gewesen sein[47]. So können wir kombinieren, denn das S u b j e k t zu *constant*, das wohlgemerkt abgekürzt werden konnte, kann sehr wohl h i n t e r diesem Zeitwort gestanden haben. Daß das so war, dafür spricht der Umstand, daß unsere Handschriften, um genauer zu sein der G und der H, nach Halm auch L und S, nicht einmal *constant* lesen sondern CONSTANTIA. Nehmen wir nun davon für das abgekürzt geschriebene CONSTAT für *consta(n)t*, so bleiben uns eine Menge Buchstaben mit IIIA übrig, die durch offensichtliche Verlesung ITIA und somit falsch überliefern, aber sehr wohl auf ISTE für *istae* zurückgehen[48]. Aber wenn wir nach *N(em)i(n)i ergo dubium est, quin ei uelut opes sint quaedam parandae, quibus uti, ubicumque desideratum erit, p(ot)e(st)* im nächsten Satz *Sa(n)e consta(n)t*

[43] Die Lesart NVN des Lassbergianus geht dann wohl auf NINI für *n(em)ini* zurück, weniger wahrscheinlich auf NEII für *ne(m)i(n)i*.

[44] Zu P = *pot-* s. Studemund, 285: PE = *potest*, auch PO = *potest*, Lindsay, 195: PO = *potest*, Bains, 31: P^{O}, Kopp, 262: P(OS) = *potest*.

[45] Dazu vgl. Cappelli, 169f.: I^{t} = *istis*, I^{td} = *istud*, I^{tl} = *istli*, Pelzer, 38: I^{t} = *istius*, Kopp, 167: I(s)ti = *isti*, I(s) = *is*, 120: EI(s) = *eis*, EI (SID = *eisdem*.

[46] Dazu s. Kopp, 180: ILE = *ille*, ILO = *illo*, ILIS *illis*, ILE = *illae*, Lindsay, 428: IL, ILL = *ille*, ILS = *illius*, Cappelli, 177: ILL = *illis*.

[47] Zu den Abkürzungen s. Kopp, 332: SAE, 351: SNE = *sane*, Cappelli, 340: SAI = = *sani*.

[48] Oder nur IST oder ITE für *i(s)tae* und E für *ex*. Zu dieser Abkürzung s. Cappelli, 452 f.: EE = *ex edicto*, EL = *ex lege*, EPP = *ex pecunia publica*, 119: E.I.Q. = ex *iure Quiritium*.

https://biblioteca-digitala.ro

i(s)tae copia rerum ac uerborum lesen, so ergeben sich weitere Konsequenzen für den weiteren Satz, der aber sowieso falsch klingt.

Denn unsere Ausgaben lesen hier *sed res propriae sunt cuiusque causae aut paucis communes, uerba in uniuersas paranda*, dies entspricht aber weder den Intentionen des Autors Quintilian noch gar dem damaligen Sprachgebrauch. Butler übersetzt überzeugend „But while the matter is necessarily either peculiar to the individual case, or at best common to only a few, words must be acquired to suit a l l and e v e r y case". Rahn liest „Worte aber gilt es für a l l e insgesamt zu beschaffen" und dies entspricht ad uerbum dem *uniuersas*, weil man an *res* denkt, aber wir interpretieren dann Quintilian zu eng, berücksichtigen nicht, daß er hier übertreiben, an „alles" denken darf, das Butler unseres Erachtens richtig wiedergab. So wie Rahn, d.h. genau auf *uniuersas* achtend liest nun auch Cousin („il faut préparer les mots pour tous"), wir könnten uns also mit einer anderen Deutung kaum durchsetzen, wenn der lateinische Satz richtig klänge. Aber das ist nicht der Fall. Unsere Editoren lesen nämlich *Sed res propriae sunt cuiusque causae* usw., der Leser soll dann glauben, daß *sunt* dieses Satzes auch noch für *uerba in uniuersas paranda* gilt und n i c h t wiederholt werden mußte. Aber *propriae sunt* und *paranda sunt* sind n i c h t einerlei. Es kommt hinzu, daß d i e s e s *sunt* hier, das wahrscheinlich abgekürzt war, n i c h t sicher überliefert ist, denn nur H hat *sunt* (nur wissen wir auch hier nicht, ob in Abbreviatur), der G dagegen *sint*. Wir lesen jetzt zur Probe, weil das unsere Pflicht ist, so wie wenn *sint* die richtige Lesart wäre. Daraus ergeben sich — eigentlich eine erfreuliche Situation — zwei Konsequenzen: das Zeitwort (*sint*) kann wegen des Konjunktivs n i c h t mehr auf den Satz *uerba in uniuersas paranda* bezogen werden, denn hier muß das Zeitwort u n b e d i n g t im Indikativ stehen, wir lesen deshalb das letzte s von VNIVERSAS als Abkürzung für *s(unt)* [49], und erklären auf der anderen Seite das *Sed* vom Anfang des fraglichen Satzes für ... eine Korruptel. Eine weitere Korruptel ist für uns aber auch die Buchstabengruppe VNIVERSA, denn man sagte eben nicht *in uniuersa* im Sinne des von Butler ermittelten Sachverhalts sondern bekanntlich *in uniuersum* [50]. VNIVERSA geht dann auf VNIVERSV für *uniuersum* [51] zurück.

Was wiederum den Anfang des fraglichen Satzes und somit das ausgeschriebene (oder abgekürzte?) *Sed* anbelangt, so muß Quintilian, wenn *sed ... sint* gemeint war, hinter *sed* noch das auf C oder CV abkürzbare

[49] Zu s (oder ST) für *sunt* s. Studemund, 301: FAMILIAS = *familia sunt*, Lindsay, 293, Bains, 47, Cappelli, 336 f. und 500, Pelzer, 73.

[50] Dazu s. Quintilian, *Inst.* 3, 11, 27 In uniuersum autem quidquid probandum est erit caput; 3, 5, 10 Nam finitione quidem comprendi nihil non in uniuersum certum erit; 6, 5, 4 Sed ne de hoc quidem praecepta in uniuersum expectanda sunt; 7. 1, 39 Et haec quidem de diuidendo in uniuersum praecipi possunt; 8, 3, 17 In uiuersum quidem optima simplicium creduntur quae ...; 9, 2, 87 ego in uniuersum neque oratoris puto esse umquam praeuaricari, neque ...; 9, 4. 142 In uniuersum autem ... duram potius atque asperam compositionem malim esse quam effeminatam et eneruem; 10, 1, 42 Verum antequam de singulis loquar, pauca in uniuersum ... dicenda sunt; 11, 2, 44 de quo sine dubio non potest in uniuersum pronuntiari.

[51] Zu V = *um* s. Studemund, 310: LEGATV = *legatum*, CIVIV = *ciuium*, MANV = manum, SECVNDV, DOMINV usw., Lindsay, 342, Bains, 56: FVDV = *fundum*, ... li 366: SV = *sum*, Pelzer, 79: SV[r] — *umitur*, Kopp, 366: SV (m) = *sum*.

https://biblioteca-digitala.ro

cum gesetzt haben [52]. Aus SCV konnte ziemlich leicht durch Verlesung, wenn die Vorlage in Unziale geschrieben war, das ausgeschriebene SED werden. Noch größer war die Gefahr der Verlesung, wenn der Schreiber, auf den der Fehler zurückgeht, in der Vorlage statt SC für *s(ed)* *c(um)* ein SD zu sehen glaubte, das eine andere Abkürzung für *s*(e)*d* war [53]. Unsere Lesart:

> S(ed) *cu*(m) res propriae sint cuiusque causae aut paucis communes, uerba in uniuers*u*(m) s(unt) paranda.

Den jetzt folgenden Satz lesen unsere Editoren in recht verschiedener Weise, denn während Halm, dem Peterson folgen wird, nur *quae si rebus singulis essent singula* las, sah Butler sich berechtigt zu lesen *quae si in rebus singulis essent singula* aber für „Now, if there were special words adapted to each individual thing", und Rademacher, dem jetzt Winterbottom, Rahn und Cousin folgen, las bis zuletzt *quae si* [*in*] *rebus singulis essent singula*, die Ablehnung des *in* für ein *in rebus singulis ... singula* ist natürlich richtig, die Entscheidung, IN ersatzlos zu streichen natürlich ein grober editorischer Fehler. Niemand kann beweisen, daß der Satz nur denn und deshalb richtig oder gar echt ist, weil zwischen *si* und *rebus* n i c h t s steht und nichts gestanden haben kann. Niemand darf sich für einen guten Philologen halten, wenn er bei Korruptelen, wie hier, im letzten Viertel des 20. Jahrhunderts, nur an eine Plumpe V e r s c h r e i b u n g, hier also eine (was?) Dittographie denkt und nicht an die so nahe liegende und so schrecklich oft vorkommende V e r l e s u n g, an eine etwas oder sehr falsche Überlieferung eines gleichviel ob wichtigen oder nicht wichtigen Wortes. Wer nicht weiß, wie er IN zwischen *si* und *rebus* zu nehmen hat, besitzt immer noch die Möglichkeit, diese Buchstabengruppe für das zu erklären, was sie für ihn war, ein locus desperatus.

Editoren müßten irgendwie einmal im Leben auch in den Kompendien der Abbreviaturenkunde blättern. Das wäre keine Schande. Sie würden dabei mit Leichtigkeit feststellen, daß IN eigentlich so aussieht wie TN, dies aber ist Abbreviatur für (*tamen* oder) *tantum* [54], das hierher ganz gut paßt. Unsere Lesart:

> quae si *t(a)*n(tum) rebus singulis essent singula, minorem curam postularent, nam cuncta sese cum ipsis protinus rebus offerrent.

Eine editorisch ähnliche Situation wie hier haben wir in dem nächsten Satz, denn hier werden alle Herausgeber nach *Sed cum sint aliis alia aut magis propria aut magis ornata aut plus efficientia aut melius sonantia* lesen Halm und Peterson, denen nur Butler und Radermacher folgen und Rahn bekanntlich nur *debent esse non solum nota omnia, sed in promptu atque, ut ita dicam, in conspectu, ut, cum se iudicio dicentis ostenderint, facilis ex his optimorum sit electio*, Winterbottom dagegen, dem jetzt auch Cousin folgt, ehrlicher ... *atque* [*id*] *ut ita dicam* ...

[52] Zu den Abkürzungen s. Studemund, 260 : c = *cum*, Lindsay, 41 : c, cM, Bains, 9 : c, Cappelli, 39 und 67 : cv = *cum*, Kopp, 52 : c(u) = *cum*.

[53] Zu SD = *sed* s. Lindsay, 283, Bains, 45, Cappelli, 338, Kopp, 338 : SD.

[54] Zu TN = *tantum* s. Lindsay, 304, Cappelli, 377.

https://biblioteca-digitala.ro

Natürlich ist auch diese Lösung richtig und falsch zugleich, richtig, denn ID für *id* hätte hier keinen Sinn, falsch dagegen, weil man das, was man nicht versteht, nicht für unverständlich, unsinnig und absolut nutzlos halten darf. Falsch ist auch, in Handschriften, die voller Abbreviaturen sind, an Abkürzungen nicht zu denken, in Handschriften, die so vieles ganz oder zum Teil falsch überliefern, nicht an Verschreibungen oder Verlesungen zu denken. Denkt man an alle diese Dachen, dann gibt es auf einmal fast zu viele Verwendungsmöglichkeiten für ein ID für *ideo*[55] oder *inde*, als Verlesung eventuell als IO für *immo*[56]. Unsere Lesart:

> ...debent esse non solum nota omnia sed in promptu atque id(eo) — ut ita dicam — in conspectu, ut cum se iudicio dicentis ostenderint, facilis ex his optimorum sit electio.

> 7. ET quae idem SIGNIFICARENTVR SOLITOS ediscere, quo facilius[57] et occurreret unum ex pluribus, et, cum essent VSVI aliquo, si breue intra spatium rursus desideraretur, effugiendae repetitionis gratia sumerent aliud quo idem intellegi posset. Quod cum est puerile et cuiusdam INFELICIS operae, tum etiam u t i l e parum: turbam enim tantum modo congregat, ex qua sine discrimine occupet proximum quodque.

Das ET am Satzanfang hatte Halm gestrichen, fand aber keine Nachahmer. Da es (wie z.B. im cod. L) auch für *etiam* stehen konnte[58], muß man sich fragen, ob hier nicht so gelesen werden sollte, denn Quintilian kritisiert eine seiner Meinung nach dumme Gewohnheit gewisser Redner, Wörter, die das gleiche bezeichneten, auswendig zu lernen und da ist das übertreibende *etiam* gut am Platze. Mehr noch, da das vor ET stehende Wort *electio* wie jedes andere abgekürzt werden konnte, kann IO schon der Anfang eines anderen Wortes gewesen sein bzw. eine bekannte Abkürzung dafür, und IO war Abkürzung für das s t e i g e r n d e und hier deshalb nicht schlecht wirkende *i(mm)o*. *Immo et* (oder *etiam*) *quae idem significarent* wäre ein guter, *et quae idem s.*, was schon Halm sah, kein guter Anfang dieses Satzes.

Der fragliche Satz ist auch sonst nicht richtig überliefert, denn unsere Editoren gehen davon aus, daß das Zeitwort von dem der AcI *solitos* (*esse*) abhängt, n i c h t überliefert ist. Im übrigen ist von dem Bau des fraglichen Ausdruckes so viel erhalten, daß das Präteritale der Situation sicher ist. Trotzdem übersetzt Butler „I know that some speakers m a k e a practice of learning lists of synonyms by heart". Aber er folgt immerhin

[55] Dazu s. Lindsay, 109: ID = *ideo*, Kopp, 4: A(d)O = *adeo*, 25: A(d)O = *adeo*, 173: ID = *ideo*.

[56] Dazu s. Pelzer, 38: I° = *immo*, Kopp, 185: IO = *immo*.

[57] Quintilian hat keinen ersichtlichen Grund, die zwei Möglichkeiten durch *et ... et* strend auseinanderzuhalten. Das erstere ET kann darum sehr wohl eine Verlesung sein aus EI für *ei(s)*. Zu dieser Abkürzung (aber EI kann auch auf eine „Korrektur" zurückgehen) s. Kopp, 120: EI(s) = *eis*, EI(s)D = *eisdem*, Cappelli, 452: E = *eis*.

[58] Zu ET = *etiam* s. Studemund, 267, Lindsay, 77 Bains, 15, Cappelli, 124 und 454 Kopp, 369: (e)T(am).

https://biblioteca-digitala.ro

der Konjektur des Badius (dazu s. die ed. Ascensiana, Paris 1516), der hinter *solitos* das Wort *scio* ergänzte. So ergänzen fast alle neuere Ausgaben, allerdings nicht hinter sondern vor *solitos*, und d.h. ohne Rücksicht auf die Paläographie und ohne Rücksicht auf die wissenschaftliche Methode der Philologie. Diese verlangt von uns, nur zu ergänzen wenn eine Verlesung nicht in Frage kommt. Diese kommt hier aber in Frage, denn *solitos* konnte (zumindest) auf SOLITO (wenn O in Ligatur mit S geschrieben stand, was schon vorgekommen ist)[59] („abgekürzt" werden. S war dann „frei" für das quasi fehlende und unentbehrliche *scio* und ist als Abbreviatur dafür zumindest in der Stenographie bekannt. Ein S steht nun auch am Anfang der Gruppe SOLITOS, aber wir könnten dieses S nicht für *scio* abzweigen. Die Gewohnheit, das *scio* überhaupt erst zu ergänzen und dazu noch einmal vor und dann wieder hinter *solitos*, war also reine Willkür. Die Lesarten unserer Editionen, die von einem ⟨*scio*⟩ *solitos ediscere* ausgehen, müssen deshalb abgelehnt werden, d.h. die Lesarten von Winterbottom und Cousin.

Rahn, von dem wir hier eine eigene Initiative überhaupt nicht erwarteten, weil er ohne kritischen Apparat ediert, hatte sich ohne Begründung[60] entschlossen *et quae idem significarentcuideo solitos ediscere* zu lesen, und zwar, wie die Übersetzung es zeigt, auch ohne Überlegung. Denn er übersetzt „Ich sehe auch, daß es Leute gab, die Wörter, die das gleiche bezeichneten, auswendig zu lernen pflegten" und nimmt das eigene *uideo* („ich sehe") gar nicht erst ernst. Daß man ein angeblich fehlendes Wort eigentlich nur dort im Text ergänzen sollte, wo sich das plausibel machen läßt, hatte sich noch nicht herumgesprochen. Nur so kommt es, daß nach Winterbottom (und Rahn) auch Cousin vor *solitos* ergänzt und also *Et quae idem significarent* ⟨*scio*⟩ *solitos ediscere* liest.

Diese Art des Edierens war aber auch deshalb nicht ratsam, weil das Wort, hinter dem ergänzt und der Wortlaut geändert wird, allein für sich ein Problem darstellt, denn es ist nicht ganz richtig überliefert und auch nicht richtig ediert. Die Handschriftengruppe GHT (T ist der Turicensis lat. 288 saec. XI) liest nämlich SIGNIFICARENTVR. Das könnten wir als Verlesung abtun, wenn der Satz sonst (abgesehen von dem fehlenden *scio*) schon komplett wäre. Dies ist aber bekanntlich nicht der Fall, denn Butler hatte einen guten Grund zu lesen „I know that some speakers make a practice of learning lists of synonyms by heart", auch Rahn übersetzt immerhin „Ich sehe auch, daß es Leute gab, die...", auch Cousin liest jetzt „Je sais que certaines gens ont coutume d'apprendre par cœur des listes de synonymes". Wenn das nicht Redner wären, hätte sich Quintilian nicht aufregen müssen, er hätte diesen milden Unfug hier gar nicht erwähnt. Richtig hatte also nur Butler hier kombiniert. Wenn aber Redner gemeint sind, dann ist das Rätsel des zunächst überflüssigen VR eigentlich schon geklärt: es

[59] Der Schreiber des G schrieb NVMVNO wo die Vorlage -OS haben mußte, aber wahrscheinlich in Ligatur, von der offenbar nur das O gelesen wurde. Diese Ligatur kommt in der Palimpsesthandschrift mit Ciceros *De republica* vor.

[60] Aber Radermacher folgend.

https://biblioteca-digitala.ro

ist eine geringfügige Verlesung aus OR für *o(rato)r(es)*. Unsere Lesart:

> Et(iam) quae idem significarent *o*(rator)r(es) solito(s) s(cio) ediscere, quo facilius et [61] occurreret unum ex pluribus, et ...

Hinter dem zweiten *et* lesen unsere Ausgaben nur *cum essent usi aliquo, si breue intra spatium rursus desideraretur, effugiendae repetitionis gratia sumerent aliud* usw., aber der Satz klingt dann (noch) nicht ganz richtig, und die Überlieferung sieht hier anders aus. Die Handschriftengruppe GH (und nach Halm auch die codd. L und S) liest VSVI. Das ist natürlich ein Fehler, aber wir haben keinen Beweis dafür, daß die Vorlage, die zu VSVI verführen konnte, trotzdem nur das unseren Editoren allein passende VSI hatte. Hatte sie „eher" mehr, dann galt das „Mehr" dem, was dem Satz noch fehlt.

Die Leute, um die es hier geht, waren irgendwie schon Fachmänner und in dem, was sie hier taten, zumindest konsequent. Wenn sie Synonyme sammelten, dann wandten sie auch nur die an, die sie zuvor fein sauber gesammelt hatten, und nicht — wie unsere Editoren es offenbar meinen — irgendwelche (andere). Butler interpretiert also nicht richtig, wenn er nur „after using one word" liest, auch Rahn („wenn sie ein Wort gebraucht hatten") trifft nicht das hier Gemeinte, auch Cousin („s'étant servis d'un mot") nicht. Gemeint war ein Wort von den gesammelten Wörtern, denn erst das ist der Sinn der Sache hier. Und wenn das Wort in der Schreibung der Vorlage so kurz war, daß es zusammen mit VSI nur zu einem VSVI geführt hatte, dann entfielen auf das gesuchte Wort nur zwei Striche der Unziale oder zwei enge Buchstaben. Der erste war sicherlich ein I, der zweite wohl ein R als Sigle für *-rum* [62]. IR ider L[r] war aber die Abkürzung für *illorum* [63], für die altrömische Stenographie haben wir nur ER für *eorum*, dafür aber LR für *lorum* [64]. Unsere Lesart:

> ...et, cum essent us*i i*(llo)*r*(um) aliquo, si breue intra spatium rursus desideraretur, effugiendae repetitionis gratia sumerent aliud quo idem intellegi posset.

Es versteht sich fast von selbst, daß Quintilian mit derselben Logik auch den Satz *si breue intra spatium rursus desideraretur* ausgestattet haben muß, denn er muß hier gesagt haben, was *desideraretur*: jenes soeben angewandtes Wort von *illorum*, d.h. wohl *illud*, das auf ID abgekürzt und hinter dem wohl auf SPATIV abgekürzten *spatium* stehend für M genommen wurde. Hier muß noch etwas editorisches geschehen, denn nur G liest einfach (und zu einfach) SPATIVM, andere codd. lesen SEMETIPSVM, und dies spricht zumindest dafür, daß die noch intakte Vorlage nicht eindeutig zu lesen war, weil wohl Abbreviaturen im Spiel

[61] Oder *ei(s) occurreret*.

[62] Zu R = *rum* s. Studemund, 209: DEDITICIOR, FISOR = *fideiussorum*, MCIPIOR = mancipiorum, Lindsay, 358: R = *rum*, ITER, POPVLOR, VTR, ALIOR, AVR, usw., Bains, 60, Cappelli 334: RR = *rerum*, 313: QR = *quorum*.

[63] Dazu s. Cappelli, 169.

[64] Dazu s. Kopp, 127 und 214, vgl. aber 302: QR = *quorum, quarum*.

https://biblioteca-digitala.ro

waren. Der magere kritische Apparat der bisherigen Editionen erlaubt keine Entscheidung [65].

Quintilian hält nichts von diesem Auswendiglernen gesammelter Synonyme, und wenn er Namen nicht nennt, dann waren Redner gemeint, die er sonst sehr schätzte. Er sagt also ganz allgemein: *quod* [66] *cum est puerile et cuiusdam infelicis operae, tum etiam utile parum*, aber diese Aussage ist nicht logisch, denn *cuiusdam infelicis operae* muß etwas ganz anderes besagen als *utile parum*, wenn Quintilian das eine von dem anderen durch das bewußt eingesetzte *cum ... tum* trennt. Butler („But this practice is childish and involves thankless labour, while it is really of very little use") trifft den Kern der Sache nicht, noch viel weniger Rahn („Das ist einmal Kinderei und ein recht unfruchtbares Bemühen und liefert zudem kaum wirklichen Nutzen"), denn „unfruchtbares Bemühen" impliziert mangelnden „Nutzen". Auch Cousin („C'est une pratique puérile et une peine franchement stérile, et, de plus, même, trop peu utile") gelang es nicht, die zwei fraglichen Ausdrücken so weit auseinanderzuhalten, wie das dem von einem Rhetor immer bewußt hier eingesetzten *cum ... tum* entspricht.

Alles liegt hier an dem unglücklichen Ausdruck *infelicis*. Es paßt nicht zu *opera*, denn de facto handelt es sich um Spielereien, denn niemand stirbt am oder durchs Auswendiglernen. Tatsache ist vielmehr, daß viel Zeit kostet und wie hier wahrscheinlich kein Ende nimmt. Die das Buchstabengruppe INFELICIS halten wir deshalb zum Teil für eine Verle-

[65] Da die Buchstabengruppe SEMETIPSVM offensichtlich sinnlos ist, darf daraus geschlossen werden, daß der Librarius noch keine eigene Konjektur wagte. Diese Gruppe ist dann in einer Hinsicht echt: sie ist wohl genauso lang wie das, was die noch intakte Vorlage hierfür hatte. Sie ist dann mit zwanzig Strichen der Unziale erheblich länger als das selbst ganz ausgeschriebene SPATIVM, das nur dreizehn Striche breit ist. Die Vorlage muß dann mehr Text gehabt haben, und das sieht man bereits, denn die codd., die man hier deteriores nennt, lesen immerhin auch *ipsum*. Liest diese Gruppe richtig, denn wir wollen bei großen Korruptelen wie der hier konservativ vorgehen, dann muß das unentbehrliche *spatium* in der Vorlage vor diesem *ipsum* gestanden haben, d.h. dort, wo die deteriores SEMET lesen. Da Handschriften des Werkes von Quintilian wohl ohne Ausnahme mit Abkürzungen arbeiten, v steht dann schon für *-um*, nehmen wir als sicher an, daß SEMET auf SPATIV, zehn Striche auf zehn Striche zurückgehen. Aber das hat seine Konsequenzen. Denn auch *ipsum* war dann in der selben Weise geschrieben, und in der Vorlage war für *ipsum* eben nur IPSV zu lesen. Dieses Wort begann in der Vorlage also um ganze drei Striche des M später. Die noch zu „entziffernde" Buchstabenreihe der Vorlage begann dann mit drei Strichen, die einem anderen Wort galten, dem hier unentbehrlichen ID. Wir schlagen also dennoch vor zu lesen: et, cum essent usi *i*(llo)*r*(um) aliquo, si breue intra *spatiu*(m) *id* ipsu(m) (*aut* i(llu)*d* ipsu(m)) rursus desideraretur, effugiendae repetitionis gratia sumerent aliud quod idem intellegi posset. Zu ID=*illud* s. Cappelli, 169: i[d], 172: ID, Kopp, 173: ID.

[66] QVOD haben nach Halm die codd. GLS, andere lesen QVO und diese Schwankung der Überlieferung spricht für mißverstandene Abbreviaturen, das QVOD also... für eine Verlesung, bei das erstere Wort als ausgeschrieben und dann auf Kosten eines zweiten Wortes gelesen wurde *Quod* konnte nämlich selbst auf das Q abgekürzt werden oder auf QD. Im ersteren Fall wurde aus dem zweiten, sicherlich abgekürzten Worte das VO, in dem anderen Fall das OD. Da die Buchstaben eher rundlich waren, nehmen wir an, daß auch das echte, noch fehlende Wort aus ähnlichen Buchstaben bestand. Das Wort ermitteln wir aus dem Zusammenhang. Quintilian muß demonstrieren, daß er das alles gar nicht schätzt. In solchen Fällen sagte man tatsächlich *quod omne*. Dazu vgl. Quintilian, *Inst.* 10, 3, 14 quod omne (*aut* omni) labore ... non inueniret exordium; Cicero, *ad Fam.* 1, 9, 20, 11 (odium), quod ego effudisse me omne arbitrabar. Zu lesen hätten wir danach also: Q(uo)*d* o(mn)*e* (*aut* Q(uod) *o* (mn)*e*) cum est puerile.

https://biblioteca-digitala.ro

sung [67] und zum andern für eine falsche Auflösung einer nicht alltäglichen Bezeichnung für u n e n d l i c h. *Fin* konnte auf F abgekürzt werden, unsere Kompendien kennen ein FIS für *f(in)is*, FI' für *f(in)il(um)* usw. [68], das hier nicht erwartete, dem Librarius aber eher geläufige INFELICIS geht also auf ein INFIAILIS für *inf*(in)*ibilis* zurück [69]. Unsere Lesart :

> Quod [70] cum est puerile et cuiusdam inf(in)*ibil*is operae, tum etiam utile parum.

Oktober 1990

[67] Unter Stenographen schrieb man damals (dazu s. Kopp, 176) nur I (n) — F für *infelix*, nur I (n) F is (dazu daselbst, 175) für *infinis*, nur *i*(n)*F* tum für *infinitum*.

[68] Dazu s. Cappelli, 138 : FIB = *f(in)ib(us)*, 139 : FIS = *finis*, Pelzer, 31 : FIV = *finium* Kopp, 133 : F(s)is = *finis*, 14 : A(d)Fis = *adfinis*.

[69] Die altrömischen Stenographen kannten auch das Wort *infinis*.

[70] Oder *Q(uo)d o(mn)e*.

https://biblioteca-digitala.ro

FLORIN CURTA

KAISERLICHE LOBREDE UND POLITISCHES PROGRAMM (DIE III. [II.] REDE VON JULIANUS CAESAR)

Die III. (II.) Rede von Julianus Caesar wurde für Constantius II. im Winter 358/359 (nach J. Bidez) entworfen, als der junge Caesar als ausgezeichneter General und Verwalter Galliens hervorgetreten war. Die Exegese hat aber die 1932 von Joseph Bidez veröffentlichte Rede als politische Urkunde übersehen.

Die Neuwertung des kulturellen Erbes, die Wiederauferstehung der antiken Werte und ihre künstliche Einführung in den kulturellen Kreis zwecks Förderung oder Aufhaltung des Fortschrittes, stellen alte Vorgänge dar. Die „zweite Sophistik", die von der zweiten Hälfte des 1. Jahrhunderts n. Chr. mit einem bemerkenswerten Aufschwung der Rednerkunst angefangen hatte — als höchste Stufe in der Rangordnung der geistigen Tätigkeiten übereinstimmt — bietet vielleicht das beste Beispiel für die Wiederbelebung einer ruhmvollen Vergangenheit, die die politische Abhängigkeit und die Auflösung der antiken Polisstrukturen in den Schatten stellen sollte. Als die „archaische" Strömung des 2. Jahrhunderts n. Chr. zu den antiken Werten zurückgriff, wandte sie sich den Urbildern der homerischen Epen zu. Demzufolge ist in den rednerischen und historischen Werken jener Zeit eine hohe Frequenz der homerischen Themen festzustellen: denn die Helden und die Erlebnisse der homerischen Epen (die einen paradigmatischen Wert erhalten) dienen präzisen propagandistischen Zwecken[1]. Man kann also eine sich merklich entwickelnde „archaisierende" Richtung in der Rhetorik und auch in der Historiographie jener Zeit feststellen[2].

1. Selbstverständlich muß man die Gründe dieser „Renaissance" des 2. Jahrhunderts n. Chr. in der griechischen Welt in der politischen Unausgeglichenheit der griechischen Autonomien suchen. Diese Gründe, die mit Scharfsinn von der philologischen und historiographischen älteren oder neueren Forschung hervorgehoben wurden[3], sind nicht Zweck dieser Arbeit. Was uns hier interessiert, ist nicht das Hervorheben der politischen Wurzeln der Umwertung des antiken kulturellen Erbes (in diesem Falle, der homerischen Epen), sondern der Art und Weise ihrer Verwertung für die politische Propaganda.

Da muß die vollständige, komplexe und auf allen drei Stufen der Persuasion (*de arte*, *de artifice*, *de opere*) angestrebte Systematisierung berücksichtigt werden, wie das von einem Rhetorikhandbuch gegen Ende

[1] Schmid 1887, 75.

[2] Bowie 1970, 31 f. und 35.

[3] Siehe H. von Arnim, *Leben und Werke des Dio von Prusa*, Berlin, 1898, Schmid 1887 und Bowie 1970. Für die Sprachprobleme: Frésén 1974. Für die Rhetorik, s. Florescu 1973, 61–85.

StCl XXVIII – XXX, 1992–1994, Bucureşti, p. 75–110

https://biblioteca-digitala.ro

des 3. Jahrhunderts n. Chr. verlangt wird [4]. Wir haben folglich für den in Betracht gezogenen Text ein Analysenvorbild ausgesucht, das auf zwei Hauptideen beruht. Erstens gründet sich die durch die gehaltene Rede stattfindende Mitteilung auf das Vorhandensein eines gemeinsamen Kompetenzgebietes für den Sender und den Empfänger, d.h. auf den Redeakt als Informations- und Kommunikationssystem [5]. Zweitens haben wir die rhetorischen Bilder als sprachlichästhetisch abweichende Strukturen [6] betrachtet. Folglich wird die Analyse auf zwei Niveaus durchgeführt: das diskursive Niveau (d.h. der Text als Signal) und das Inhaltsniveau (d.h. der Text als bedeutungstragend). Jedesmal wurde — wie man im Laufe der Abhandlung sehen wird — der Querschnitt durch die beiden Niveaus mit dem kulturellen Kontext in Verbindung gestellt [7]. Der Schnittpunkt dieser zwei hier angeführten Hauptideen läßt ein semiologisches und ein (neu) rhetorisches Vorbild ersichtlich werden.

Die Analyse des diskursiven Niveaus in der III. Rede von Julianus Caesar beginnt mit dem sprachlichen Archaismus (Attizismus), der damals eine wichtige Rolle unter den „archaisierenden" literarischen Vorgängen gespielt hat. Es soll daran erinnert werden daß im 4. Jahrrhundert der Attizismus von der Schule und von einer autoritären Bildung begünstigt in Topos entartet ist [8]. Unser Studium beruht auf 71 stilistisch-attischen Marken und auf ihrem Vergleich einerseits mit den vier Lobreden „Zur Herrschaft" (Περὶ βασιλείας) von Dion Chrysostomos — die von der Exegese seit langem als Vorbild der Lobrede Julians betrachtet wurden [9] —, andererseits mit der I. Lobrede Julians, die denselben Empfänger, d.h. Constantius II., hat. So hätte ein ähnliches kommunikatives Verhältnis zwischen Sender und Empfänger ersichtlich werden können. Die Distribution der rednerischen Figuren, die die stilistischen Werte der 71 nachgeforschten Marken darstellen, wurde mit Frequenz- und Distributionsdiagrammen gebildert, die auf der Ordinate die Zahl der Okkurenzen und auf der Abszisse die Kapitel des Textes veranschaulichen. Man kann eine „neutrale" Enklave in der Mitte des Textes (d.h. in seiner zweiten Hälfte), bzw. zwischen dem 23. und dem 32. Kapitel bemerken. Die Mehrheit dieser stilistischen, vom quantitativen Standpunkt aus hervorgehobenen Marken konzentrieren sich in dieser Zone. Ausnahme sind nur die Paronomasie, das Zusammenfallen von einheitlichen Ausdrücken, um den Begriff ausdrücklicher zu gestalten (Polysyndeton oder Asyndeton), die Epiphonema und die rhetorische, in negativer Form gestellte Frage, d.h. 4 Marken, die alle mit der philosophischen Beweisführung verbunden sind und reale demonstrative Tugenden besitzen. Wenn die Zone des 1. bis zum 22. und des 33. bis zum 39. Kapitel durch einen regen Attizismus, durch eine besondere Konzentration der ironischen Metapher und der Ausdrücke aus der dichterischen Sprache gekennzeichnet wird, erscheint die „neutrale" Enklave bemerkenswert bereichert durch verschiedene Wörter aus der Alltagssprache oder aus dem christlichen Fachwortschatz (Abb. 1—8, 10—12).

[4] Florescu 1973, 84.
[5] Corti 1981, 24: Segre 1986, 196.
[6] Plett 1983, 156.
[7] Segre 1986, 195—206.
[8] Frösén 1974, 125.
[9] François 1921, 184—199.

https://biblioteca-digitala.ro

Unter den Similaritätstropen treten die simulations-ironische Metapher (d. h. die Metapher, die mit ihren Oberflächenstrukturen eine bejahende Haltung vortäuscht, die aber vom Signalisierungskontext als negative Einstellung bewertet wird) und bzw. die dissimulations-ironische Metapher (d.h. die Bezeichnung einer positiven Haltung durch eine negative Einstellung) hervor[10]. Die meisten dieser Erscheinungen (26 aus 31) sind außerhalb der „neutralen" Zone zu verzeichnen. Diesbezüglich muß man eine bestimmte Schlußfolgerung ziehen: die Steigerung des Attizismusgrades befindet sich in einer koextensiven Beziehung zu der Dispersion der ironischen Metapher in den stilistisch-„archaischen" Zonen des Textes (Abb. 8). Das Vergleichen der Distribution der Zitate aus Dion Chrysostomos mit jenem aus Themistius bekräftigt diese Schlußfolgerung. Vom Standpunkt des Einflusses, der von den Werken des Redners aus Konstantinopel ausgeübt wurde, sind der erste Panegyrikus für Constantius und die erste Hälfte des zweiten (bis zu den Kapiteln 23—32) gleich zu stellen. Dagegen ist die veränderliche Stärke des Attizismus und die Konzentration der ironischen Metaphern in derselben Hälfte der zweiten Lobrede zu erwähnen, um auf diese Art die Distanzierung vom Einfluß des Themistius aus der I. Rede und ihre Verspottung in der III. Rede zu betonen. Die Distribution der Zitate aus Dion ist hingegen mit jener der christlichen oder christianisierten Fachausdrücke zu vergleichen und weist auf eine „ernste" rednerische Absicht in der Zone der 23—32. Kapitel (d.h. dort wo das Bild des vollkommenen Herrschers dargestellt wird) hin (Abb. 9).

Die stilistische Analyse hebt die zwei Pole der Rede hervor und beweist die Präferenzverwendung des Attizismus. Man sollte die Gründe dafür in den oberen Textsniveaus suchen. Die Untersuchung der Zitierungsverfahren aus den homerischen Epen könnte auf das weitere politische Ziel dieser stilistischen Kunstgriffe in der III. Rede hinweisen. Von stilistischer Sicht aus betrachtet, wird das Inhaltsargument diese Hypothesen verdeutlichen.

2. Alle stilistischen Marken des Attizismus wurden eigentlich mit dem homerischen Zitat verknüpft. Verglichen mit der Anwendung des homerischen Zitats in der zweiten Sophistik[11], ist die III. Rede ein besonderer Fall. Wir werden im folgenden die Ergebnisse dieser Untersuchung zusammenfassen.

Der Name Homers kommt relativ oft im Text der III. Rede von Julianus Caesar vor und auch in den Werken Dions, die ihm als Muster gedient haben. Der Redner aus Prusa hat sich demnach von der attizistischen Richtung entfernt, die diesen Namen absichtlich und systematisch vermieden hatte[12]. Seinerseits benutzt Julian die Autonomasie (fünfmal), trotz der Erwähnung des Namens Homers (dreizehnmal) und demzufolge meldet er sich in derselben Richtung an. Im Vergleich zu Dions Werk er-

[10] Plett 1983, 297 f.

[11] Floresçu 1973, 23. Vgl. Kindstrand 1973, 3—44. Für die I., III. (II.) und V. Reden des Julianus Caesar werden die Hinweise drei Indexziffern enthalten: die Spanheim-Seitenbezeichnung, die Seite und die Zeile der Bidez-Ausgabe (DJC). Siehe auch Dion und Themistius *Orationes*. Wir haben auch IDC benutzt.

[12] Kindstrand 1973, 14.

https://biblioteca-digitala.ro

scheint dennoch der Name der homerischen Epen — der in der I. Rede völlig gefehlt hatte — ein einziges Mal in der III. Rede (75a. 148. 13) aber auch in metonymischer Form (neunmal), entweder als „das Gedicht" (ἡ ποίησις), was eine gute Kenntnis der Epen von Seiten aller Zuhörer beweist[13], oder als „Erzählung".

Im Altertum wurden die Gesänge und die Verse der Epen nicht mit Zahlen versehen, was ihre Anführung ziemlich schwierig machte. Statt des Verweises (Gesang und Vers) pflegten die antiken Gelehrten direkt und genau zu zitieren. Julian, der sich des beherrschten homerischen Textes sicher ist oder anhand des Originaltextes zitiert, macht keinerlei Verweise, obwohl er mit verschiedenen Absätzen aus den homerischen Epen geschicklich umgeht[14]. Es ist möglich, daß diese Anführungsart (ohne Verweise) eine stilistische Marke darstellt, aber auch wichtige soziologisch-historische Hintergründe hat. Die III. Rede wendet sich an eine bestimmte Hörerschaft, die genauso gut, wenn nicht besser als der Verfasser selbst die homerischen Epen kennt, und bezweckt eine wirksame Mitteilungsverbindung durch verwickelte interpretative Syllogismen zu verwirklichen. Darum hält Julian es nicht für angebracht, die Gesänge oder die Verse, die er zitiert, auch nur als Anspielung zu erwähnen, da er doch Kenner anspricht.

Vom statistischen Standpunkt aus hebt sich die III. Rede vom ganzen Werk Julians ab. Wenn in der I. Rede der Gesamtbetrag der homerischen Zitate begrenzt ist (nur 6 Zitate, davon kein metrisches Zitat), so ist zu bemerken, daß die metrischen Zitate in der III. Rede in einem viel höheren Maße erscheinen, ähnlich wie in allen vier Reden Περὶ βασιλείας von Dion (22 und bzw. 234 Entlehnungen). Mehr als die Hälfte der Zitate erfahren eine von dem Verfasser beabsichtigte Wandlung, indem er sie reinterpretiert oder sie semantisch einfügt — was bei Dion fehlt. Man kann auch eine betonte Vorliebe für die *Ilias* (65 Entlehnungen) im Vergleich zur *Odyssee* (8 Entlehnungen), d. h. eine Verhältnisgleichnung von 8, 1/1[15] bemerken. Von den Gesängen der *Ilias* wurden am meisten der II. und der XXI. zitiert (je achtmal). Die ersten 12 Gesänge stellen mehr als die Hälfte (d. h. 58,46%) aller Entlehnungen und 40% der metrischen Entlehnungen dar. Nur der III. Gesang (der die Figur der Helena einführt) wurde niemals erwähnt. Der II. Gesang wurde vom Verfasser zitiert entweder weil er einleitend ist[16] oder weil in diesem Gesang die bedeutendsten Helden der Epen, die mit Constantius verglichen werden sollen, in dem bekannten „Schiffskatalog" vorgeführt werden. Der XXI. Gesang wurde am meisten zitiert, um die Hilfe der Götter für Achilles (mit dem sich der Verfasser selbst vergleicht) zu erwähnen,

[13] Vielleicht hat Julian beabsichtigt, dem Publikum die Freude zu gönnen, sie zu erkennen. Vgl. Kindstrand 1973, 15.

[14] Für den Hinweis auf den I. Gesang der *Ilias*, verwendete Dion den umschreibenden Ausdruck ἐν ἀρχῇ τῆς ποιήσεως (I[1] 20).

[15] Hinsichtlich der metrischen Entlehnungen wächst dieses Verhältnis bis 10/1 im Vergleich zu 3/1 in den vier Reden Dions. Wenn bei dem Redner aus Bithynien die metrischen Entlehnungen 2 oder 3 Verse, manchmal aber auch 7, 6 oder 5 Verse enthalten, werden in der III. Rede Julians lieber Entlehnungen vom 1 Vers (Hälfte der Fälle) oder seltener 2 Verse (8 Fälle) aufgenommen.

[16] Wie bei anderen antiken Rednern, vgl. Kindstrand 1973, 30.

https://biblioteca-digitala.ro

und der I. Gesang wurde als wichtigster betrachtet, weil er den Konflikt zwischen Achilles (bzw. Julian) und Agamemnon (d.h. Constantius) darstellt.

Julian verwendet die autoritativen Zitate und verbindet sie zu wirklichen Systemen[17]. Ein interessanter fesselnder Fall ist die Verwendung des „Hilfszitats" aus der *Odyssee* (8, 209 f.) — 96b. 174.13—14. Das „Hilfszitat" wurde gebracht, um die Meinung zu unterbauen, daß Odysseus als Gast bei Alkinoos den Herausforderungen des Laodamas, der den tapferen „erfindungsreichen" Helden zum Wettbewerb aufgerufen hat, nicht standgehalten hatte. Die Bedeutung der homerischen Entlehnung wurde jedoch verfälscht, weil Odysseus diesen Herausforderungen n i c h t geantwortet hat. Die Erklärung dieses Gegensatzes hängt mit dem Vergleichsaufbau in der III. Rede zusammen: indem er den homerischen Helden mit Constantius vergleicht, hätte Julian angeblich anhand des homerischen Textes den esten herabsetzen und den letzten hervorheben wollen. Es handelt sich auch nicht um einen „Gedächtnisfehler", denn Julian verfügt über gründliche Kenntnisse der homerischen Epen und verwendet hier ein metrisches wenn auch umgewandeltes Zitat. Eher muß das Zitat als falsches meiotisches Gleichnis gedeutet werden: der leicht erkennbare „Zitatsfehler" führt zur Schlußfolgerung, daß selbst die Meinung falsch ist, nach der dem eitelen Constantius Odysseus unterlegen wäre. Daraus folgt eine Infragestellung der mutmaßlichen (in der Voraussetzung) Verdienste des Constantius im Vergleich zu denen des Gastes des Alkinoos.

Die III. Rede enthält ein einziges polemisches Zitat (61a. 130. 6—7 mit *Ilias* 18, 217f.), wo Julian Homer „angreift", weil dieser unter allen Helden Achilles bevorzugt. Achilles stellt aber auch den am häufigsten erwähnten Helden dar, namentlich für den Vergleich mit dem jungen Caesar und dieses Zitat folgt auf eine andere Stelle, wo der Pelide mit Constantius aufgrund derselben (hier aber bekrittelten) Gründe verglichen worden war. Dieser Widerspruch hat eine offensichtliche dissimulativ-ironische Bedeutung[18].

Die Vergleichszitate in der III. Rede enthalten im allgemeinen in einem Glied Constantius, in dem anderen Agamemnon, Alkinoos, Menelaos, Achilles oder Odysseus. Ein interessantes Beispiel ist 52c. 130. 46, wo die Verse 43 f. und 71 f. des 4. Gesangs der *Odyssee* zitiert werden. Hier werden die Paläste des Alkinoos und des Menelaos mit den Reichtümern des Constantius verglichen und deswegen in Zusammenhang damit der Besuch des Telemachos in Sparta bei Menelaos und die unbesonnen Worte des Sohnes des „erfindungsreichen" Odysseus erwähnt. Telemachos hatte eine Gotteslästerung durch das Vergleichen der Wohnung des Menelaos mit dem Palast des Zeus begangen und deshalb wurde er von dem Hausherrn getadelt. Die Einfügung des Vergleiches mit Zeus in dem Menelaos-Constantius-Vergleich ist eigentlich eine feine Anspielung auf die Arroganz des Constantius, sich den kaiserlichen Titel anzueignen, wie auch andere zeitgenössische Verfasser erwähnen: *ut „Aeternitatem*

[17] Z.B.: 50 a-c. 116—117 mit drei autoritativen Zitaten oder 55 a-d. 123—124 mit vier autoritativen Zitaten. Für das „autoritative Zitat" s. Kindstrand 1973, 32.

[18] Für die Ausweichung des polemischen Zitats bei Dion s. Kindstrand 1973, 33.

https://biblioteca-digitala.ro

meam" *aliquotiens subsereret ipse dictando scribendoque propria manu orbis totius se dominum appellaret* (Ammianus Marcellinus 15, 1, 3).

Dem „schmückenden" Zitat, das mit dem sogenannten „mixed style" in der antiken Literatur zusammengebracht werden kann, kommt in den politischen Werken Julians eine besondere Bedeutung zu. Der abtrünnige Kaiser wird als einer der bedeutendsten Hauptvertreter dieses Stils in der griechischen Literatur betrachtet [19]. In der III. Rede wird das „schmückende" Zitat semantisch bereichert, sooft Julian den Text entweder in der Form oder in der Reihenfolge der Verse ändert. So z.B. fügt Julian zwei Verse aus der *Ilias* (1, 404 und 403) in der allgemeinen Einleitung zum Bildnis des vortrefflichen Herrschers (80b. 154. 8—9) ein, ändert das Tempus des Verbs ἐέργειν vom Präsens ins Präteritum und kehrt die Reihenfolge der Verse um. Daraus folgt eine Anspielung auf die Verwüstung des Apollontempels aus Delphi zur Zeit Constantins des Großen. Im Vergleich zu Dion ist der eigene Einsatz Julians bei Homerentlehnungen bemerkenswert. Es gibt auch Überauslegungen des homerischen Textes, wie z.B. 61b. 131. 19, wo die Opfer des Achilles im Skamanderfluß auf 20 bewertet wurden obwohl in der *Ilias* 21, 27f. die Zahl nicht erwähnt wird [20]. Häufig verfolgt die Abänderung persuasive Wirkungen, z.B. stellt 60d. 130. 38 mit *Ilias* 21, 269 eine raffinierte Verwendung der homerischen Entlehnungen dar. Julian verglich die Flüsse Skamander und Drau (auf deren Ufer die Schlacht von Mursa stattgefunden hatte) und verfolgte, wie gewöhnlich, den ersteren zu schmälern und den letzteren hervorzuheben. Dafür griff er zu der Paronomasie: er ersetzt das Verb πλάζειν mit πελάζειν in einem Kontext, der die Stärke des Flußgottes in der Auseinandersetzung mit Achilles hervorhebt. Julian setzt somit die dichterische Wirkung herab, nicht nur durch einen phonologischen Ansatz, sondern auch durch eine semantische Substitution (πέλαζεν ὥμους Ἀχιλῆος statt πλάζ'ὤμους Ἀχιλῆος)) und erreicht so eine gesteigerte Hervorhebung des Widerstandes des Achilles dem stürmischen Austreten der Fluten gegenüber. Zu dieser oben erwähnten Abänderung kommt auch der Kommentar des Verfassers (εἰ χρὴ πιστεῦσαι) hinzu und es wird so eine doppelte Herabsetzung des Flußgottes gegenüber Achilles erzielt, wenn nicht sogar eine Aufhebung der Authentizität der homerischen Erzählung. Julian begünstigt Achilles, setzt ihn aber gleich danach durch den Vergleich mit Constantius wieder herab und tadelt Homer auch für dieselbe Bevorzugung. Die Abänderung der Homerentlehnungen spielt folglich die Rolle eines „discursus subuersiuus" und tilgt die angebliche Absicht des Redners, die Tugenden des Constantius durch verwickelte Vergleiche mit den homersichen Helden hervorzuheben. Daraus folgt nicht die Neutralisierung des „offizie en Discursus", sondern die Herabsetzung durch kumulative Wirkung des esten Vergleichsgliedes, Constantius.

[19] Bartoňková 1976, 83.

[20] Manchmal könnten diese Abweichungen Abschriftsfehler (55 a, 123. 5) oder syntaktische Anpassungen (55 a. 123. 6 mit Ilias 2, 768, 71b. 143 11 mit „*Ilias*" 12, 438 usw.) sein. Andermal könnte die persuasive Wirkung auch stilistischen Wert haben, der aber ideologisch keine Bedeutung aufweist · z.B. die Assonanz (73d. 146.10 mit *Ilias* 24, 544). Julian hat auch oft die Tempora der Verben verändert (80 b. 154. 8—9; 55 a. 123. 9; 67 c. 138.11).

https://biblioteca-digitala.ro

Ähnliche Verfahren werden von Julian verwendet, wenn er den literarischen Wert der homerischen Epen durch das Prisma der „Wahrheiten der homerischen Doktrin" behandelt [21]. So wird auch die epische Substanz miteinbezogen und der Einfluß dieser „Doktrin" durch die dichterischen Verfahren, die von Julian aufgrund des „areopagitischen Ernstes" eines wirklich kritischen Gedankengangs abgewiesen werden (61a-b. 130. 9—131. 14), wertlich geschmälert. Dennoch hatte Julian den Kaiser gelobt, weil dieser sich Ὁμηρικὴν παιδείαν angeeignet hatte (50c. 117. 30). Durch die Kritik der Hofsophistik beschuldigt Julian Homer selbst aller zeitgenössischen rednerischen Verfahren: man spricht über Ὁμηρικὴ σειρήν (52d. 120. 5). Die Erdichtungen können der Wahrheit nur schaden; sie sind also ἡ ποιητικὴ τερατεία (56d. 125. 2) [22]. Trotzdem stellt Julian bezüglich der rednerischen Topoi, die Odysseus für die Beeinflussung der Menge oder die Nestor für die Persuadierung der Könige verwendeten, weit über diese homerischen Helden: ...ἀθρεῖτε ἐν Ὀδυσσεῖ καὶ Νέστορι τὰ ἐπαινούμενα κατὰ τὴν ποίησιν, καὶ ἥντι μεῖον ἐν βασιλεῖ καταμανθάνητε, τοῖς ἐπαινέταις τοῦτο λογίζεσθε (75b. 148. 6—8).

Wenn auch er das Beherrschen der rednerischen persuasiven Verfahren entwertet und die Philosophie vorhebt, schwankt Julian nicht, Constantius in einem rednerischen Wettbewerb mit Vetranion mit zweien der größten Redner der Epen zu vergleichen.

Was die Distribution der homerischen Zitate betrifft (Abb. 13), bemerkt man, daß keine der 71 metrischen oder nicht metrischen Entlehnungen zwischen dem 23. und dem 32. Kapitel erscheint und daß, mit einigen Ausnahmen, alle diese Zitate im ersten Teil der Rede, in einer stark attizisierenden Zone — die wir schon erwähnt haben — verbreitet sind. Die Distribution aller von uns für die Homerentlehnungen berücksichtigten Indizien ist demnach kennzeichnend: ihre Frequenz geht beträchtlich in die zweite Hälfte der Rede zurück, während die Vorstellung des idealen Herrschers — Constantius bezogen — keine solche Zitierungsverfahren miteinbezieht (Abb. 13).

3. Die bis jetzt untersuchten rednerischen Bilder erfüllen in bezug auf die eigentliche Bedeutung Inhaltseinheiten, die diese Bilder erschliessen, eine interpretative Funktion [23]. Das heißt, daß die Mitteilungsfunktion eine Verstärkungsfunktion einschließt. Man muß also die Inhaltseinheiten näher betrachten, um einen tieferen Überblick in die auf dem esten Textsniveau vorhandenen Assoziationen und Dissoziationen zu gewinnen. Da sich die Kompetenz des heutigen Empfängers selbstverständlich immer mehr von dem antiken Sender distanziert, wurde für die Syntonisations- und historischen Kontrollverfahren zu zeitgenössischen „Gittern" appeliert, um den Text vom Standpunkt seines Inhalts aus zu analysieren. Der Text wurde segmentiert, die Konvergenzzonen der verschiedenen Sprach- und rhetorischen Funktionen wurden

[21] Indem Dion die Begriffe μεγαλοπρεπής und μεγαλοπρέπεια (II 6, II 27) verwendet und Homer als Vorläufer des sogenannten erhabenen Stils (χαρακτὴρ μεγαλοπρεπής), betrachtet. Vgl. Kindstrand 1973, 119.

[22] Florescu 1973, 23.

[23] Segre 1986, 268.

https://biblioteca-digitala.ro

abgegrenzt und so wurden Inhaltsschemata (s. die I. und II. Anhänge) erhalten, die für jedes Kapitel der beiden Reden Julians kurze zusammenfassende Paraphrasen darstellen [24].

Das „Gitter" wurde einer sehr wichtigen Quelle der Theorie des epidiktischen Genres aus der Kaiserzeit, den dem Redner Menander zugeschriebenen Rhetorikhandbüchern für epidiktische Reden entnommen. Die Lobrede, wie sie von dem Erziehungssystem aufgeprägt wurde [25], stellt in Menanders Auffassung ein Netz dar, das aus einer Reihe von zu untersuchenden, verschiedenen, wechselseitigen Punkten besteht und in einer vollständigen Tabelle zusammengefaßt werden wird. Diese „Untersuchungspunkte" könnten in τόποι und κεφάλαια geteilt werden. Die Topoiliste, mit ihrer innerlichen, um ein biographisches Schema axierten Logik, ist also eine orientierte Liste, und gestattet dem Redner, die Ideen auszuwählen und zu formulieren. Sie diktiert folglich den Redeabriß. Im übrigen wurden die Topoi der Lobrede in der rednerischen Praxis – mit Ausnahme einiger absichtlichen Abänderungen — nur in der Reihenfolge der Liste ausgewandt [26].

Das der Gattung des βασιλικὸς λόγος gewidmete Handbuch Menanders schreibt die topische Struktur der kaiserlichen Lobrede vor, — wie sie auch in den beiden Reden von Julianus Cassar anzutreffen ist. Man beginnt mit dem Lob der Heimat (d.h. das Lob der Geburtsstadt des Kaisers), es folgt ein Teil, der der Familie und der Geburt gewidmet ist, und der die mehr oder weniger wunderbaren Umstände der Geburt des Kaisers enthält. Es gehört zum Topos bezüglich der äußeren Gestalt, daß der Redner die Schönheit des Kaisers entweder als Kind oder als Jüngling wachruft [27]. Die Beschreibung der Kindheit beschäftigt sich mit den frühreiflich bekundeten Tugenden, die der Erziehung an die geistigen Werte herangeht. Dann folgt das Gemüt, das dem ἦθος gleichwertig ist, so wie es zur Jugendzeit vor den großen Taten erscheinen könnte. Die wichtigste „Stelle" der Lobrede, die alle Taten aus dem Reifalter, nicht in chronologischer Reihenfolge, sondern laut der Tugenden (ἀρεταί) umfaßt, ist der Topos der Taten. Er wird in vier weitere untergeordnete „Stellen" — laut der vier platonischen Haupttugenden — eingeteilt. Ihre Reihenfolge wird der Wahl des Redners überlassen, außer wenn der Redner nacheinander die kriegerischen und in Friedenszeiten bekundeten Tugenden des Kaisers hervorheben will. Der Panegyrikus schließt mit dem Glück (τύχη), das dadurch bekundet wird, daß Schicksal dem Menschen Kinder, Freunde und Reichtümer als wertvollste Güter beschert.

Man kann jetzt die beiden Reden von Julianus Caesar mit der topischen Norm der kaiserlichen Lobrede vergleichen und einige bemerkenswerte Schlußfolgerungen daraus ziehen. Während die I. Rede eine genaue Wiedergabe der Topoiliste bleibt — auch wenn sie die 3., 4., 5. und 6. Stelle des menandrischen Schemas nur in 3 Kapiteln (den 8.—10. Kapiteln) zusammenzieht und das Geschehen in der Reihenfolge der platonischen Tugen-

[24] Für die Hauptprinzipien der Segmentierung und der Zusammenfassung auf dem nächsten Niveau des Textes (Fabula), s. Segre 1986, 180 ff.

[25] Pernot 1986, 40. Die Annäherung zwischen den beiden Rhetorikhandbüchern und der I. Rede des Julianus Caesar ist vor längerer Zeit hervorgehoben worden. Vgl. Dvornik 1966, 660.

[26] Pernot 1986, 45.

[27] Pernot 1986, 35.

https://biblioteca-digitala.ro

den wiedergibt — ist die III. Rede ganz anders strukturiert. Die Topoi der Heimat, der Geburt, der Erziehung und des Gemütes sind völlig verschwunden. Julian geht von der Beschreibung der äußeren Gestalt geradezu zu der Schilderung der Taten über, besonders der kriegerischen Taten. Ihre Anführung wird ständig von verschiedenen homerischen Vergleichen oder historischen, geographischen und philosophischen Digressionen unterbrochen. Auch der Topos der Taten wird von einem aus 9. Kapiteln bestehenden Intermezzo unterbrochen, in dem das Bildnis des idealen Herrschers dargestellt wird. Auch der letzte Teil der Rede, der laut des menandrischen Schemas sich mit den vier Haupttugenden befassen sollen hätte, ist der topischen Struktur nicht getreu, denn im 34. Kapitel nimmt Julian die Topoi der Familie und der Taten (hier wohl ungelegen) wieder auf.

Der Verfasser selbst macht darauf aufmerksam, daß er sich absichtlich vom Vorbild distanziert hat: Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἴσως οὐδὲν πρὸς τὸν λόγον, ὡς ἂν εἴποιεν οἱ ταῖς τῶν ἐπαίνων τέχναις καθάπερ νόμοις ἐπιτεταγμένοι· ἐγὼ δὲ εἰ μὲν τί σοι προσήκει καὶ τούτων, ἐν καιρῷ σκέψομαι· τὰ γε μὴν ὀνείδη τῶν ἀνθρώπων οὐ χαλεπῶς ἀπολύομαι. Φημὶ γὰρ ὡς οὔτε ἐγὼ τῶν τεχνῶν μεταποιοῦμαι οὔτε ὅστις μή τισιν ὡμολόγησεν ἐμμενεῖν ἀδικεῖ μὴ φυλάττων ταῦτα (63d—64a. 134. 55—61) [28].

Dieses Verfahren des Abweichens vom Muster stellt eigentlich eine kritische Absicht dar. Weder Heimat, noch Geburtsumstände oder vornehme Erziehung des Constantius könnten Julian interessieren. Durch das Abweichen vom Topos des Gemütes, durch das Verzichten auf jedwelche Auskunft über die äußere Gestalt, seines Vetters und durch die Einfügung verschiedener homerischer Vergleiche in den Topos der Taten, trennt Julian die kriegerischen Taten von ihrem natürlichen Zusammenhang, der die vier Haupttugenden ausmacht, ab, um die Rede zu den rein-theoretischen Problemen des Herrschervorbildes abzulenken. Die Zuführung dieses Vorbildes auf die Regierung des Constantius veranlaßt keine Rückkehr zu den platonischen Tugenden: Julian nimmt — aus einem rhetorischen scheinbaren „Ungeschick" — die ersten Topoi (Familie und Taten) wieder auf und „vergißt" dabei, die ethischen Werte seines Vetters zu verherrlichen [29].

Julian hat oftmals den Unterschied zwischen seiner Lobrede und dem Panegyrikus der „subtilen Redner" hervorgehoben, die sich nur auf das Lob der Vornehmheit und des Vermögens beschränkt hatten (93c—d. 170, 21—25). Diese Anspielungen sind durchsichtig genug, um verstehen zu lassen, auf wen der Verfasser in diesen Zeilen zielt. Die Verehrer des Adels und des Vermögens des gelobten Kaisers sind zu dieser Zeit diejeni-

[28] Eine ähnliche Warnung erscheint nach dem Vorbild des idealen Herrschers (92d—93a. 169. 3-170.10).

[29] Dieses Verfahren ist gar nicht singulär. Die „Bearbeitung" der Rede in bezug auf die Umstände ist auch aus anderen Beispielen bekannt. Claudius Mamertinus vermeidet in seiner Lobrede für Kaiser Julian, die 362 bei der Gelegenheit des Konsulareintritts gehalten worden ist, jedwelche Bemerkung hinsichtlich der Herkunft Julians, trotz der Regel der kaiserlichen Rede und des von den Rednern sehr beliebten Topos der Familie. Man könnte glauben, daß die Familie der letzten Flavier (die schuld an der Ermordung der Verwandten Julians geworden ist) eines solchen Lobes nicht würdig war. Als „Anschauungsrüstung" bietet also die Struktur der kaiserlichen Lobrede ausreichende Möglichkeiten das politische Verhalten auszudrücken. Dazu Blockley 1972 b, 437-450; Rosen 1969, 139 f.

https://biblioteca-digitala.ro

gen, die Julian in seiner I., 355 ausgearbeiteten Rede nachgeahmt hatte, von den politischen Umständen gezwungen und sich den Regeln der offiziellen Lobrede fügend [30]. Die Beziehungen dieser „subtilen Redner" zu Constantius sind uns aber gut bekannt [31]. Die Abweichung wird vom Verfasser der III. Rede nicht nur als literarisch-rhetorische Abweichung betrachtet, sondern soll einen anderen politischen Standpunkt darstellen.

Das Inhaltschema spielt also die Rolle des formellen Rahmens, in welchem die Neuerung gegenüber der letzten Rede stattfindet. Julian aber gibt diese „Anschauungsrüstung" nicht gänzlich auf, er zieht Nutzen aus dem eventuellen Erkennen der Topoi durch sein Publikum, um die Schranken des überlieferten Schemas zu brechen und eine „doppeldeutige" Rede zu konstruieren. Alle Abweichungen von den gewöhnlichen Verknüpfungsregeln der Topoi im ersten Teil seiner Rede bereiten die lange Digression zwischen dem 23. und dem 32. Kapitel über das Vorbild des idealen Herrschers vor [32]. Der Widerstand gegen den normalen rednerischen Strom verwandelt sich biszuletzt durch die Unterschiebung in die eigentliche Rede dieser Digression, die als „Anti-Rede" in der ganzen III. Rede betrachtet werden könnte. Diesem Filter kaum entkommen, kommt die Rede nicht zur logischen Verknüpfung des Schemas der kaiserlichen Lobrede zurück, sondern bietet — wo der Verfasser zu den ersten Topoi (der F a m i l i e und der T a t e n) zurückkehrt — ein Beispiel für die höchste Stufe der Anomalie. Eine Interpretierung dieser Schlußfolgerung auf Grund der funktionell-linguistischen Klassen würde nur bestätigen, daß die „neutrale Zone" der langen Digression zwischen dem 23. und dem 32. Kapitel entspricht, während die stilistischen attischen Marken und die Indizien der Homerentlehnungen sich außerhalb dieses Zwischenraumes — wo der Verfasser das Vorbild des idealen Herrschers schildert — konzentrieren und im ersten Teil der Rede — wo der Verfasser das Bildnis des Constantius vorführt — angehäuft wurden.

Das Unterbrechen der „regelgemäßigen" Rede durch die homerischen Vergleiche und die historischen, geographischen und philosophischen Abschweifungen spielt folglich die Rolle der mehr oder weniger breiten Digressionen. Wie Schklowski schon bemerkt hat, „erfüllen die Digressionen drei verschiedene Hauptfunktionen. Die erste ist jene, die dem Verfasser gestattet, neuen Stoff in sein Werk einzuführen. Viel wichtiger ist die

[30] In der I. Rede ahmte Julian die I. und II., 350 und bzw. 355 geschriebenen Reden von Themistius und auch die LIX. Rede von Libanius nach, die 348/249 geschrieben ist. S. Bidez, in DJC, 5.

[31] Themistius hatte sich viele Verdienste erworben und wurde auf dem Gipfel seiner politischen Karriere in dem konstantinopolitanischen Senat aufgenommen. Seine II. Rede, die von Julian nachgeahmt wurde, ist also eigentlich eine Dankrede für Constantius. Seinerseits hat ihm der Kaiser eine Statue mit Versinschrift errichten lassen. S. Themistios IV 54 b und Libanius, *Ep.* 66. Dazu auch Dagron 1968, 56, Anm. 128. Zu dieser Zeit ist Themistios ein reicher Mann geworden. S. *Orat. Const.* 22 a-b; Themistios XXII 233 d und XXIII 288 d und 291 c. Dazu auch PLRE 890. Seinerseits hat Libanius durch seine erfolgreiche LIX. Rede die Schätzung der höchsten kaiserlichen Würdenträger und auch eine wichtige Bodenstiftung vom Kaiser erhalten (Libanius, *Orat.* I 80; PLRE 505).

[32] Wir wollen auch das feine „Bremsen" der logischen und überlieferten Verknüpfung der Topoi hervorheben durch die Einfügung von Digressionen zuerst nach 4 Kapiteln (6. bis 9. Kapitel), dann nach 3 (11. bis 13. Kapitel) und nach zwei Kapiteln (18. bis 19. Kapitel), was zugleich mit ihrer quantitativen Steigerung von einem Kapitel (dem 10. Kapitel) zu zwei (dem 4 und 5. Kapitel) und dann vier Kapiteln (dem 14.-17. Kapiteln) geschieht.

https://biblioteca-digitala.ro

zweite Funktion der Digression, u.zw. den Lauf der Erzählung zu bremsen (...). Die dritte Funktion besteht im Schaffen von Gegensätzen" [33]. Wir haben schon von diesem Standpunkt ausgehend die zwei ersten Funktionen der Homerentlehnungen bewiesen. Hinsichtlich der. 3. Funktion könnte man behaupten, daß sie mit der Bedeutung der eingeleiteten Angaben, mit ihrer Stellung in der Redetopik und auch mit der Erwartungshaltung des Publikums (d.h. mit seiner „Enttextungsfähigkeit") variiert. Die erhaltene Wirkung kann den Lauf der Erzählung bremsen, aber auch die semantisch-pragmatische Richtung durch die Kontrastfunktion umleiten. Der homerische, von Julian bevorzugte Held ist Achilles[34]. Die III. Rede beginnt eigentlich mit einem σύγκρισις-Vergleich, wo Achilles, Julianus und bzw. Agamemnon und Constantins Augustus paarweise auftreten. Obwohl Achilles einigemal mit Constantius verglichen wird, ist — wenn nicht mehr — wenigstens einer dieser Vergleiche merkwürdig. Im 10. Kapitel beabsichtigte Julian Homer anzuklagen, daß er Achilles unter allen Helden begünstigt. Er konnte sich aber davon distanzieren : Εἶναι μὲν γὰρ ἀγαθὸν στρατιώτην ὁμολογοῦμεν τὸν Πηλέως, ἐκ τῆς ποιήσεως ἀναπειθόμενοι· κτείνει μὲν ἄνδρας εἴκοσι. (61b. 131.17—18), und dafür die Taten des Achilles in der *Ilias* zitieren (21. Gesang). Die kriegerischen Leistungen des Heldes konnten nicht (so Julian) einen völligen Sieg den Achäern bringen, weil Priam, der für den Zurückkauf der Leiche seines Sohnes gekommen war, sich nicht scheute, dem Peliden nach dem Aufhören des Waffenstillstandes die Wiederaufnahme der Streitigkeiten bekanntzumachen (62a. 131. 35). Der Vergleich mit den im Panegyrikus erzählten Ereignissen kommt sofort nach : Ὁ δὲ ἀγεννὴς καὶ δειλὸς τύραννος ὅρη τε ὑψηλὰ προὐτείνετο τῆς αὑτοῦ φυγῆς ἐξοικοδομήσας ἐπ' αὐτοῖς φφούρια οὐδὲ τῇ τῶν τόπων ὀχυρότητι πιστεῦει, ἀλλὰ ἱκετεύει συγγνώμης τυγχάνειν (62a. 132. 36—39).

Der Vergleich Magnentius-Priam ist in der III. Rede offensichtlich nicht ungewöhnlich [35]. Was ungewöhnlich ist, kann leicht bemerkt werden und überrascht : Julian hat „vergessen", den Vergleich zu schließen. Denn nach einigen Wörtern über die Niedertätigkeit des Magnentius geht das Kapitel zu Ende, ohne auf den entscheidenden Vergleich zwischen Achilles und Constantius zurückzukommen. Wenn aber Julian die kriegerischen Tugenden des Achilles hervorhebt, muß daran erinnert werden, daß der Held als στρατηγός betrachtet werden soll, was auf den ersten σύγκρισις-Vergleich zurückweist, der Julian Achilles gleichsetzt. Die Episode des Konfliktes zwischen dem Peliden und dem sagenhaften König der Achäer, die das Publikum in der Spätantike sehr genoß und der Episode des Zurückkaufes der Leiche Hektors vorzog [36], wird somit zur Hauptepisode aller

[33] Apud Segre 1986, 121.

[34] Anders als bei Dion, der entweder dank seiner Erziehung oder auch des kynisch-stoischen Milieus Odysseus bevorzugte (s. Kindstrand 1973, 137), erwähnt Julian mehrmals (d.h. zehnmal) Achilles, dreimal bezüglich eines doppelten Vergleiches (σύγκρισις), wo der Verfasser mit Achilles sich selbst vergleicht und Constantius dem Agamemnon beifügt, und dreimal auch bezüglich des Vergleiches mit Constantius. Viele andere Helden werden ebenfalls erwähnt : Agamemnon (siebenmal, sechsmal bezüglich des Vergleiches mit Constantius), Hektor, Aias (je fünfmal), Odysseus, Nestor und Sarpedon (je dreimal), Menestheus und Priamos (je zweimal).

[35] Siehe z.B. 95c. 173. 52.

[36] Delvoye 1984, 184 und 195-199.

https://biblioteca-digitala.ro

Vergleiche mit Achilles, der während der ganzen III. Rede mehr oder weniger deutlich mit Julian selbst verglichen wird.

4. Einige der in der III. Rede am meisten behandelten Motive sind die äußerlichen Merkmale des Königs. Neunmal kommt der Verfasser auf die Bedeutung dieses Teils der kaiserlichen Ideologie zurück und nur durch das Aneinanderreihen der Empfehlungen aus dem ersten Teil der Rede (wo diese Merkmale das Thema selbst ausmachen) und aus den 23. bis 32. Kapiteln (wo Julian das Bild des idealen Herrschers darbietet) kann das Verhalten Julians dazu Frage stellen.

Ein echter Kaiser dürfte keine Lobreden berücksichtigen. die nur seine Güter betreffen. Denn ein echter Kaiser rechnet nicht mit τὸ σῶμα φησιν οὐδὲ τὰ χρήματα οὐδὲ εὐγένειαν καὶ δόξαν πατέρων (68d. 140. 11—12). Unsere Vernunft aber — sagte Julian boshaftig — bestechen Vermögen und ὥρα σώματος καὶ δυναστεία προγόνων (82a. 156. 29—31). Der Verfasser möchte, daß das Publikum seine Haltung richtig beurteilt: ...οὔτι φημὶ χρυσὸν καὶ ἁλουργῆ χλαῖναν, οὐδὲ μὰ Δία πέπλους παμποικίλους „γυναικῶν ἔργα Σιδονίων", οὐδὲ ἵππων Νισαίων κάλλη καὶ χρυσοκολλήτων ἁρμάτων ἀστράπτουσαν αἴγλην, οὐδὲ τῶν Ἰνδῶν λίθον εὐανθῆ καὶ χαρίεσσαν. (50d-51a. 117. 39-118. 43).

Durch diese Praeteritio bringt Julian die falsche Absicht zur Schau, das Äußerliche, das die Regalität betrifft, zu übersehen. Die Aufzählung dieser Merkmale bleibt an verschiedenen Stellen der Rede dieselbe: das Gold (oder τὸ Κολοφώνιον χρυσίον — 80a. 154. 7), mehr oder weniger in Begleitung von den ψηφοὺς Ἰνδικάς (80a. 154. 11) weist auf die ganze Pracht der kaiserlichen Insignien und Tracht hin, wie z.B. auf den Purpurmantel" (ἐσθῆτα πολυτελῆ — 80b, 154. 11; χλαμύδα — 52b. 119. 38; ἁλουργὲς ἱμάτιον — 83d. 158. 32) oder auf „die Fibel" (πόρπη — 52b. 119. 38), denn zur Zeit der III. Rede war Julian mit den Herrschaftszeichen und der Ausstattung des monarchischen Zeremoniells vertraut [37]. Die vollständige Aufzählung der Machtzeichen — die Julian zu mißachten vortäuscht — und die Beharrung daran wurden in bezug auf die Beschreibung des Besuches des Kaisers Constantius II im Jahre 357 in Rom. gemacht so wie er von Ammianus Marcellinus (16, 10, 6 ff.) beschrieben wird. *Aduentus principis* aus 357 hatte die ganze Repräsentation der Gestalt des Kaisers geboten. Die Schilderung des triumphalen Einzugs in Rom [38] entspricht allen Regeln einer bildhaften Darstellung [39]. Das Beharren Julians auf die Herrschaftszeichen hat auch andere bestimmte Gründe. Unter den kaiserlichen Insignien, die Julian in einem Paradigma der äußerlichen (und demzufolge nebensächlichen) Eigenschaften als

[37] Rudolf Herzog hat am angegebenen Ort (50 d—51 a) den Beweis für diese Zuständigkeit des monarchischen Zeremoniells identifiziert. Für den berühmten Forscher stellen γυναικῶν ἔργα Σιδονίων aus den zitierten homerischen Versen eigentlich Erzeugnisse des kaiserlichen Gynaeciums dar. S. Herzog 1937, 135.

[38] Für die Bedeutung dieses Besuches s. Edbrooke 1976, 40-61 und Klein 1979, 98-115.

[39] Die Vorliebe für die bildliche Darstellung, für die Vorstellung, kann auch in der III. Rede festgestellt werden: z.B. in der Beschreibung der Schlacht von Mursa und der Belagerung von Nisibis. Die von Schappur II. belagerten Römer sehen seine Belagerungsvorbereitungen als λαμπρᾶς καὶ πολυτελοῦς πομπῆς πεμπομένης (65 d. 136. 46 f.). Die Schlachts- oder Belagerungsschilderungen, die oftmals ein homerisches oder „klassisches" Vorbild haben, entsprechen den zeitgenössischen plastischen Darstellungen. S. Warren Bonfante 1964, 418 f.

https://biblioteca-digitala.ro

πλούτου καὶ χρημάτων καὶ τροφῆς γέγονε σημεῖα (83c—d. 158.27f.) betrachtet, wird auch das Diadem (διάδημα) erwähnt. Denn Julianus Apostata ist eigentlich der erste Kaiser, der das Edelsteinendiadem getragen hat[40], trotz seiner asketischen Haltung in Antiocheia[41]. Eine kurze Stelle aus Sozomenus (5, 17, 2)[42] weist darauf hin, daß das in der III. Rede erwähnte Diadem für Augustus bestimmt ist und im übrigen erscheint es auch am Ende einer logischen Aufzählung der Herrschaftszeichen: der Purpurmantel (ἁλουργὲς ἱμάτιον und nicht ἁλουργίς, die anstelle des Purpurmantels von Augustus getragen wurde, wie z.B. in der I. Rede, 32a, 47. 33 und 48 c.68. 22 oder auch in der III. Rede, 77c. 151. 43, erwähnt wird); τιάρα; das Zepter, das Diadem. Die Aufzählung der kaiserlichen Insignien ist auch nicht zufällig, sie entspricht der Logik der ständig wachsenden Macht und beginnt daher mit dem „urväterlichen Purpurmantel" oder der „Purpurtoga" (Paludamentum). Sozomenus bringt also ungeahnte Wertigkeiten der von Julian ausgeführten Schilderung zum Vorschein. Julian beschäftigten die Ausgestaltung des *aduentus principis* und die Herrschaftszeichen so sehr, weil er einerseits die „schlechte" Verwendung des Triumphsschemas anläßlich des Besuches in Rom 357 unterstreichen wollte, andererseits das Fehlen der Insignien des Caesars (in diesem Falle des Diadems) als Mangel an politischer Autorität entarven mochte. Durch die Paraleipsis täuscht Julian seine Unfähigkeit vor, solche Herrschaftszeichen zu loben, vergleicht sie aber mit den entsprechenden Gegenständen, wie sie bei Homer erscheinen (52b—d. 119.36—120.50) und nützt die Gelegenheit aus, einige Homerentlehnungen einzufügen, die den Sinn der Vergleiche entstellen[43].

Was Julian indirekt ausdrücken möchte, ist der Vorwurf, daß Constantius seinen unbegründeten Triumphzug anläßlich seines Rombesuches 357 veranstaltet hat und daß er diesen Ehrungen nicht wert war. Die III. Rede kann diese Schlußfolgerung bestätigen.

Julian war mit der römischen Geschichte vertraut und verstand es, die historischen Digressionen geschicklich zu verwenden[44]. Unter den

[40] Budde 1972, 633. Eines der schönsten kaiserlichen Bildnisse Julians, das auf dem florentinen Kontorniate, stellt den Kaiser mit „a flat circle of gold decorated with a row of precious stones" dar. S. Alföldi 1962, 444 und Taf. 118/2.

[41] Marcone 1981, 149 ff.

[42] Ammianus Marcellinus nach, hat Julianus Caesar bis zu den Quinquennalien aus Vienna (November 361) das Diadem nicht getragen, was ihn eher einem „Xystarchos" (21,1,4) vergleichen ließ. Der Xystarchos ist aber ein unbedeutender Agonothet, der als ehemaliger Boxmeister das Recht hatte, ein mit dem Herakles- oder Kaiserbild verziertes Diadem zu tragen. Julian war aber — der Inschrift aus der Ilissosbasilika nach — schon Archon der Panhellenen (d.h. Agonothet). S. Piganiol 1938, 247 ff., der darauf schließt, daß Julian in Gallien ein mit dem Bild des Constantius verziertes Diadem getragen hat. Siehe Selem 1971, 96f., der aufmerksam darauf macht, daß zur Zeit seiner Ausrufung zum Kaiser (360 n. Chr.) Julian behauptet hatte, daß er kein Diadem besaß. Vgl. Rosen 1969, 128.

[43] Hier fügt Julian den Vergleich der Paläste des Alcinous, Menelaos bzw. Constantius ein und darin den Vergleich mit Zeus, was auf die Verwechselung des kaiserlichen und des göttlichen Bildes zielt, und was Julian als Gotteslästerung betrachtet.

[44] Dagegen Lacombrade 1960, 158. Obwohl es wenige Erwähnungen in bezug auf die Königs- oder Republikszeit in den ersten drei Panegyriken, in der *Epistel an Themistios* und in *Contra Galilaeos* (vgl. Kaegi 1964, 35 Anm. 46) gibt, ist die III Rede das an römisch-historischen Digressionen reichste Werk von allen diesen Schriften. Z.B. die Kommentare über die Kriege der Römer (63 d. 134. 52-54) oder über die geographische Lage und Geschichte der Stadt Aquileia (71d-72d. 143. 25-145.57).

https://biblioteca-digitala.ro

„Beweisen" der διανοίας ὑπὸ φιλοτιμίας ἀναφλεγμαινομένης (83c. 158. 28.f), die eher das Bildnis eines „Anti-Königs" (wenn nicht sogar des Tyrannen) vervollständigen, zählt Julian auch νίκας ... τῶν πολεμικῶν ἀγώνων, αἱ δὴ τῷ παντὶ κείνων εἰσὶ λαμπρότεραι, ἀνελομένους ἔχοιεν δείκνυσθαι πλείους ἢ Καῖσαρ ὁ πρῶτος (83c. 158. 23—25) auf. Mit Ausnahme der *Caesares* ist diese Stelle die einzige aus dem ganzen Werke Julians, die Julius Caesar erwähnt. Das ist kein Wunder, denn der Diktator gehörte nicht zu den von den Rhetorikhandbüchern vorgeschriebenen Exempla. Seine einzige Rolle beschränkte sich darauf, als Vergleichsmittel für Alexander den Großen zu nützen[45]. Wir meinen, daß es richtig ist, diese Stelle mit den Feldzügen Cäsars in Gallien und dem Interesse seines jüngen Nachfolgers dafür in Zusammenhang zu stellen. Es ist aber auch nicht nötig, diesen Absatz im streng „autobiographischen" Sinn zu deuten, denn Julian will damit nicht sagen, daß er trotz der Siege aus Gallien ohne Tugend (d.h. ohne das Hauptmerkmal der Herrschaft) nicht als idealer Herrscher betrachtet werden könnte. Diese anderen Eigenschaften — wie z.B. „die Reichtümer aus tausend Talenten" oder „die Tyrannen" aus dem Stammbaum — die also nicht nur die „Siege Cäsars" enthalten, entsprechen überhaupt nicht dem jungen Julian. In der berühmte *Epistel an die Athener* klagt der neue Augustus — der für seinen Aufstand gegen Constantius verantworten mußte — darüber, daß sein Vetter den Triumph für die Alamannenschlacht von Argentoratum nur für sich veranstaltet hatte, obwohl er sich nicht einmal im Feldzug gegen die Quaden und die Sarmaten ausgezeichnet hatte[46]. Jedoch berichten die anderen antiken Historiker etwas anderes als Julian: Constantius hatte im Feldzug an der mittleren Donau in den Jahren 357/358 viele Siege errungen[47]. Zwar hatte der Kaiser — wie berichtet — im Jahre 357 oder 358 einen Triumph gefeiert, was auch archäologisch durch die Schale und die Silberbarren aus Naissus, die in Nordbulgarien vorgefunden wurden, mit dem Titel PERP(etuus) TRIVMF(ator) AVG(ustus), den Constantius getragen hatte, bestätigt wird[48]. Es ist nur eine Triumphfeier für den Sieg gegen die Sarmaten, nicht gegen die Alamannen. Constantius hat auch die kriegerischen Verdienste seines Vetters anerkannt, wie z.B. in der Inschrift aus Split, in der Julian als *nobilissimus ac uictorissimus* Caesar genannt wird[49]. Es ist aber nicht außergewöhnlich, wenn man das eigenartige Benehmen Julians — wie es aus der *Epistel an die Athener* herauszulesen ist — auch nach 361, als Julian der einzige Herrscher geblieben ist, wieder feststellen wird. Wahrhaftig werden die III. Rede und die *Epistel* damit bestätigt. Die vom Standpunkt der kaiserlichen Titulatur vollständigste Inschrift Julians erwähnt auch das Epitheton SARMATICVS MAXIMVS und wird vom abtrünnigen Kaiser neben den anderen (ALAMANNICVS MAXIMVS, FRANCICVS MAXIMVS)[50] getragen, obwohl Julian gegen die Sarmaten nie gekämpft

[45] Baldwin 1978, 458 u. 466.

[46] *Orat.* V, 279 d. 226. 14 f.

[47] Szidat 1972, 712, 714 und 718-720.

[48] Koch 1899, 422 f. (mit allen Quellen); Baratte 1975, 35.

[49] Koch 1899, 442.

[50] Negev 1969, 171. Das Epitheton erscheint auch auf der Inschrift aus Serdica (C.I.L. III 12333).

https://biblioteca-digitala.ro

hat. Wie schon bemerkt wurde, hat der Kaiser während seiner Regierung seine Vota aus V/X in X/XX abgeändert, obwohl diese letzten Vota, die 362 herausgegeben wurden, weder dem Cäsaren- noch dem Augustusjubiläum entsprachen [51]. J.P.C. Kent hat bewiesen, daß diese Abänderung eine Wiederanpassung der Zählung darstellt und sich auf das 40-jährige Jubiläum des Constantius im Jahre 362 beziehen würde [52]. Zweck dieser Wiederanpassung sei das Fortbestehen der quinquennalialen Bezahlungen für die östliche Armee und die Ausrufung der Einheit mit der alten Regierung gewesen. Es gibt also enge Beziehungen zwischen den „kriegerischen Siegen" des Julius Caesar, wie sie in der III. Rede erscheinen, dem „falschen Triumph" aus der *Epistel an die Athener* und der Inschrift aus Ma'ayan Barukh. Das ganze theoretische Gerüst, der mit der Zuschreibung eines fiktiven kaiserlichen Triumphtitels endet, befindet sich *in nuce* in dem Asyndeton der III. Rede.

5. Die III. Rede beschreibt dann den „rednerischen Wettkampf" zwischen Constantius und Vetranion, der von Constantius gewonnen wird, und beharrt auf ihre Folge, wenn ὁ τῆς βασιλείας ὑποκριτής (d.h. Vetranion) nach seiner Redehaltung von der Tribüne hinuntersteigt und ὥσπερ ἄφλεμα βασιλεῖ πατρῷον ἀποδοὺς τὴν ἀλουργίδα (77b-c. 151. 41-43). Seinerseits beweist der Kaiser Großzügigkeit und behandelt seinen Gegner besser als Kyrus seinen Schwiegervater behandelt hat. Um diese Großzügigkeit hervorzuheben, fügt Julian drei Verse aus der Odyssee 24, 344-346 ein, die dem Zwiegespräch zwischen Odysseus und seinem Vater Laertes entnommen werden (77c-d. 151. 44-48). Die Homerentlehnung als Digression schafft einen beabsichtigten Kontrast, aber spielt auch eine Signalisierungsrolle. Es wurde wirklich belegt, daß die Usurpation Vetranions eine Vortäuschung gewesen ist, um die Expansion des Magnentius während der schwierigen Periode, in der Constantius an der östlichen Grenze gegen die Sassaniden kämpfte, in Illyricum zu verhindern [53]. Zudem spricht Vetranion dem Kaiser öffentlich als Vater an (Zonaras 13, 7, 16 a; Philostorgius 3, 22). Man kann die Konvergenz der unterstrichenen Wörter bemerken. Julian sagte sich nicht nur von dem rhetorischen Vorbild, sondern auch von der entsprechenden politischen Haltung los. Während er die Inszenierung aus Naissus aufdeckt, nimmt er auch gegen die offizielle Fassung der Ereignisse Stellung und untergräbt dadurch die Lobrede des Constantius: ὥστε οὐ μέγα, καθάπερ οἴονται, τὸ βασιλέως πλουσίου καὶ πολυχρύσου γένεσθαι... (93d. 170. 31-33).

Der Verfasser bezieht sich hier auf Constantin den Großen, den Vater seines Vetters, Constantius des II. In der I. Rede hatte schon Julian den Onkel, den er damals dem Sohn entgegengestellt hatte, kritisiert [54]. In der III. Rede ist aber ein radikaleres Verhalten zu bemerken. Man könnte geradezu behaupten, daß Julian zurückhaltender geworden ist, weil der

[51] Kent 1959, 116 u. Taf XI/13 (die in Antiocheia im Umlauf gesetzten Siliquae aus 362).

[52] Constantius hat das 35-jährige Jubiläum während seines Rombesuches im April-Mai 357 gefeiert (Lydatus, *Chron.* s.a. 357); trotzdem wurde er als Caesar erst am 8. November 324 ausgerufen.

[53] Šašel 1971, 205 ff.

[54] Vogt 1955, 343 f.

https://biblioteca-digitala.ro

ganze Erziehungs topos beseitigt wurde, obwohl die Verweise auf die adlige Abstammung (d.h. für die Versteifung seiner Legitimität) nicht fehlen [55]. Trotz des Umlaufes vieler Anklagen gegen den gierigen, wollüstigen und verschwenderischen Constantin während dieser Jahre [56], findet Julian, und unterscheidet sich dadurch von seinen Zeitgenossen, eine Rechtfertigung in den praktischen Erfolgen dieser Theorien [57]. In der III. Rede zögert Julian nicht, an den Mord des Crispus zu erinnern: αὐτὸν ὁ πατὴρ ἠγάπα διαφερόντως, οὔτι πρᾷος ὢν λίαν τοῖς ἐγγόνοις, οὐδὲ τῇ φύσει πλέον ἢ τῷ τρόπῳ διδούς, ἡττώμενος δὲ οἶμαι τῆς θεφαπείας καὶ οὐκ ἔχων ὅτι μέμφοιτο δῆλος ἦν εὔνους ὤν (94a. 171.7—9).

Der Satz hat eine kaum verheimlichte ironische Nuance, weil die Bedeutung folgende ist: durch den Mord des Crispus und die dadurch hervorgerufenen Gewissensbisse, wurde Constantin gezwungen, wohlwollend gegenüber Constantius zu handeln. Man kann darin auch das von der heidnischen Propaganda verbreitete Gerücht erkennen, daß zwischen den Ereignissen von 326 und dem christlichen Eifer Constantius ein bestimmter Zusammenhaung zu erkennen sei. Zosimos (2, 19, 2) behauptet, der Kaiser hätte den Weg zum Christentum nur dann gefunden, als er die dringende Notwendigkeit der Buße empfunden hatte. So wurde die Gottesfurcht des Kaisers nur als Verhalten eines Mannes betrachtet, der vergeblich seine Sünden zu büßen suchte [58]. Die angegebene Stelle beweist eine beträchtliche ideologische Distanzierung von der aus der I. Rede, die die Morde aus 337 so unterwürfig entschuldigt hatte (17a. 29. 14-15). In der *Epistel an die Athener* werden Julians Worte dann voller Entrüstung klingen: Οὕτω δὲ πλησίον ἡμᾶς ὄντας συγγενεῖς ὁ φιλανθρωπότατος οὗτος βασιλεὺς ἃ εἰργάσατο (270 c. 215. 3-4).

Folglich legt Julian der Anklage für die Rechtfertigung des Verbrechens aus dem Jahre 337 auch den Vorwurf für οὐδὲ τῶν προγονικῶν... τάφων, ὁ τοὺς ἀλλοτρίους (d.h. der Christen) bei [59]. Das Verfahren ähnelt dem aus der III. Rede. Constantius wie einst Constantin hat seine Hände in einem scheußlichen Verbrechen geschändet (das das andere aus 326 nachbildet) und sich nur durch die Religion der „Galiläer" gerettet, wie seinerseits Constantin Milderung dadurch gefunden hatte, daß er seine väterliche Liebe auf die noch lebendige Söhne ausgeschüttet hatte. Zwischen dem tadelnswerten Benehmen des Constantius und dem Mord aus dem Jahre 326 gibt es angeblich eine große Ähnlichkeit, wenn nicht sogar einen

[55] Die heftigsten Angriffe gegen Constantin den Großen werden sich in *Caesares* konzentrieren. Für die Verbindung zwischen den ersten zwei Panegyriken für Constantius mit dem letzten Werk Julians s. Vogt 1955, 347-350.

[56] Vgl. Amm. Marcell. 16, 8, 12. Anonymus Valesianus beschuldigt den Kaiser der Verschwendung für die neue Hauptstadt und der Verfasser des Handbuches *De rebus belliicis* meint, daß die Währungspolitik Constantins zur ökonomischen Krisis geführt hat. Vgl. Vogt 1955, 349; Baldwin 1978, 455. Dagegen rühmt Themistios die Legitimität der Dynastie des Constantius (VIII 109 b; IX 124 d-125 a; XIV 204 d) und St. Gregorius von Nazianz, der sich auf dieselbe Legitimität bezogen hatte, betrachtete Julian als Usurpator (*Orat.* IV 46, in *P.G.* Migne XXXVII 1, Kol. 569). S. Dvornik 1966, 685.

[57] Siehe d'Ors 1966, 1338 f. und auch ein anderes Beispiel in Popescu 1976, 126 f. (Corbu de Sus, Kreis Constanța).

[58] Vogt 1968, 58.

[59] *Orat.* V 287 a. 235. 9-10.

https://biblioteca-digitala.ro

bestimmten ursachlichen Zusammenhang [60]. Die III. Rede könnte also als ein Übergangsstadium zwischen der unterwürfigen Annahme der offiziellen Fassung der Erlebnisse in der Familie der letzten Flavier (I. Rede) und den direkten und eindeutigen Anklagen aus der *Epistel an die Athener* aufgefaßt werden.

Durch die Dynastie der Atriden hat Julian die Möglichkeit, auf die Familie Constantins zu zielen. Wie es der III. Rede zu entnehmen ist, wird Constantius mit Vorliebe mit Agamemnon assoziiert herangezogen. Daraus folgt, daß er laut des Vergleiches das Zepter aus seines Onkels Hand — Julius' Constantius (des Vaters Julians) — bekommen müssen hätte, weil die Nachfolge der Atriden dieselbe Richtung hat: Αὐτὰρ ὅ [d. h. das Zepter] γ' αὖτε Θυέστ' Ἀγαμέμνονι δῶχε φορῆναι (*Ilias* 2, 107; 51c. 118. 11).

Die Stelle, die die ganze Nachfolge von Zeus zu Hermes, von Hermes zu Pelops, Atreus, Thyestes und endlich Agamemnon darstellt, wurde teils zusammengefaßt, teils in metrischen Entlehnungen wiedergegeben, und zwar wo die Nachfolge der Sterblichen (von Pelops bis Agamemnon) dargestellt wurde und die Parallele den Erben der letzten Flavier interessierte. Die Richtung der Nachfolge ist folgende: vom Vater (Pelops oder Constantius I. Chlorus) zu einem seiner Söhne (Atreus oder Constantin dem Großen) und nach dessen Tod zu dem anderen Sohn (Thyestes oder Julius Constantius); endlich dann zu dem Neffen des letzteren (Agamemnon oder Constantius II.). Der Stammbaum der Pelopiden hat aber viele Unzulänglichkeiten, die von dem homerischen Zitat übersehen worden sind, wie z.B. der göttliche Fluch auf allen Atriden, der Aegistus bewog, seinen Onkel zu ermorden. Daraus würde folgen, daß laut dieses Schemas, Constantin von seinem Neffen Julian ermordert worden wäre. Der Verfasser ist aber durch Erdichtung nicht soweit gegangen. Was er verfolgt, ist aber einerseits die Anspielung, daß auf der Familie Constantins wie auf der der Atriden ein furchtbarer, von den Morden Constantins des Großen (d.h. Atreus) hinzugezogener Fluch lastet [61]. Andererseits möchte Julian mit Thyestes (dem Erben der Herrschaft nach dem Tod des Atreus) auf Julius Constantius zielen, der als eventueller Nachfolger nach dem Tod Constantins (337) galt[62]. Thyestes als Verbindungsglied zwischen Atreus und Agamemnon stellt also einen Ausweg für die Fortdauer der monarchischen Macht aber, nach Julians Meinung, auch eine Möglichkeit für das Bremsen der Richtung der Erbnachfolge nach dem Tod Constantins. Man erkennt die politische Anschauung Julians, die heftig die Erbmonarchie abstößt. Die III. Rede treibt mit solchen Auffassungen des Constantius Spott, als Julian die Inszenierung aus Naissus (350) entlarvt. Die Rückgabe des Purpurmantels als eine Erbgutsrückerstattung und die Anspielung auf Odysseus und sei-

[60] Im letzten Werk (*Caesares*) wird Julian zum Thema, nach dem auf der Familie Constantins des Großen wegen der christlichen Bekehrung ein furchtbarer Fluch lastete und die Söhne des Kaisers die Erynien quälten, um das Verwandtschaftsblutgießen zu rächen (*Caes.* 336 a—b).

[61] S. die obenerwähnte Anmerkung.

[62] Julius Constantius teilte die Macht nach dem Tod Constantins mit drei seiner Neffen (Zosimos 2, 39, 2; vgl. PLRE 226). Weil er als Hauptgegner der neuen Regierung den Mo den aus 337 zum Opfer gefallen war, galt Julius Constantius als Chef der gegnerischen Partei. Vgl. Piganiol 1947, 75.

https://biblioteca-digitala.ro

nen Vater Laertes (s. oben, S. 89f.) sind die Beweise dieser Schlußfolgerung [63].

Der Angriff gegen Constantius muß aber andere wichtigere Verwicklungen gehabt haben, weil weder Gallus noch Julian (als Caesares) adoptiert wurden (was die Nachfolge verhindern mußte), obwohl die beiden durch Vermählung nähere Verwandte des Kaisers geworden waren [64].

6. Eine der größten Digressionen aus der III. Rede betrifft die frommen religiösen Pflichten des Herrschers. Der Verfasser erläutert ausführlich das Betragen Hektors, der mit einem οὐδὲ μαχομένῳ, ξὺν πολλῇ δὲ ἐστῶτι ῥαστώνῃ (68a. 139. 22) zugezogen wird. Zu den Beweisen dafür gehört auch die von Hektor getroffene Entscheidung, nach Troja zurückzugehen, um τῇ μητρὶ παραινέσων ἐξιλεοῦσθαι τὴν Ἀθηνᾶν μετὰ τῶν Τρωάδων (68 b. 139. 28—29). Man würde über Hektor nicht so hart urteilen, wenn er um die Antwort des Gottes selbst vor dem Tempel gebeten hätte. Man kann aber merken, wie Julian seine Meinungen einfügt: προσήκει γὰρ οἶμαι τὸν στρατηγὸν ἢ βασιλέα καθάπερ ἱερέα καὶ προφήτην θεραπεύειν ἀεὶ ξὺν κόσμῳ τὸν θεὸν καὶ μηδὲν ὀλιγωρεῖν μηδὲ ἑτέρῳ μᾶλλον προσήκειν ἡγεῖσθαι μηδὲ ἐπιτρέπειν, ἀνάξιον αὐτοῦ νομίζοντα τὸ διακόνημα (68 b-c. 139. 31-34).

Als Pontifex Maximus muß also der Kaiser mehr Aufmerksamkeit dem göttlichen Kultus schenken, so wie das Restaurationsprogramm Julians später beanspruchen wird. Nach dem Tod des Constantius hat Julian diesen Titel sofort angenommen und demzufolge die religiösen Probleme des Kaiserreiches geregelt [65]. Manchmal bezieht sich Julian in seinen Briefen auf diese Merkmale. So stellt er sich in einem Brief für einen Statthalter vor: Ἐγὼ τοίνον, ἐπειδήπερ εἰμὶ κατὰ μὲν τὰ πάτρα μέγας ἀρχιερεύς, ἔλαχον δὲ νῦν καὶ τοῦ Διδυμαίου πφοφητεύειν... (*Ep.* 88, in LF 451 b. 151. 5-7; vgl. *Ep.* 89 a zu Theodoros, in LF 453 a-c. 153. 13-154.4; *Ep.* 89 b. in LF 298 c. 166. 13f.: ... ἔχεις δὲ καὶ ἐμὲ σύμφορον σεαυτῷ, δοκοῦντα γε εἶναι διὰ τοὺς θεοὺς ἀρχιερέα μέγιστον...)

Der Ausdruck ähnelt sehr (wenn er nicht sogar identisch ist) der Stelle aus der III. Rede. Man kann also bemerken, wie der Titel *Pontifex Maximus* (der manchmal von *Templorum Restaurator* verdoppelt wird und so eine der wichtigsten Befugnisse dieses obersten Amtes widerspiegelt) in dem Restaurationsprogramm die erste Rolle spielt [66]. Der Kaiser soll den Gottesdienst und die Wünschen des „Allmächtigen" richtig erfüllen, weil er nur so θεοφιλής werden wird. Die beiden Ausdrücke gehören dem „technischen" Wortschatz: der erste ist ein neuplatonisches Wort[67], der andere wurde dem schmückenden Beiwort *Templorum Restaurator* assoziiert [68]. Daß diese Wörter nicht nur im übertragenen Sinn aufzuneh-

[63] S. Šašel 1971, 209 ff. Dagegen die leidenschaftliche, aber nicht genug argumentierte Verteidigung des Constantius, in Leedom 1978, 135.

[64] S. Rosen 1969, 140.

[65] Leipoldt 1964, 26. Über den Pontifex Maximus Julian s. Asmus 1896, 45-47.

[66] Negev 1969, 170 f.

[67] Ὁ κρείττων, vgl. Porphirius, *De abs*. 3, S. 300 Nauck.

[68] Die Inschrift auf dem Altar aus Saloniki, der von dem Redner Kalliopis Julianus Augustus zu Ehren gebaut wurde, nennt den Kaiser ὁ θεοφιλέστατος καὶ ἀνανέωτος τῶν ἱερέων (AE 1983, 895).

https://biblioteca-digitala.ro

men sind, beweist die Tatsache, daß Julian auch zur Zeit der Alamannenschlacht in Gallien den Gottesdienst erfüllt hatte [69]. Als echter Kaier, der ὑφιέμενον δὲ αὐτῷ (d.h. dem Gott) τῆς ἀρχῆς καὶ ὑποχωροῦντα τῆς ἐπιμελείας (70c. 142, 24f.) ist, hat Julian die Forderung der III. Rede erfüllt und Gott die Herrschaft anvertraut. Die *Epistel an die Athener* erwähnt auch die Überzeugung Julians, daß er sein legitimes, von dem Dynastie-Prinzip festgesetztes Recht, auf Grund dessen er in Lutetia 360 n. Chr. ernannt werden könnte, nicht hatte verfechten müssen, sondern auch nur durch göttliches Gebot diesen Anspruch hätte rechtfertigen können. Die juristische Legitimität wurde derart durch die charismatische Legitimität verstärkt [70]. Sich seinen Soldaten zu widersetzen, die auf seine Ausrufung als Augustus beharrten, hätte eine Auflegung gegen die Götter bedeutet [71].

Diese Auffassung über die göttlichen Verpflichtungen des Kaisers wurde den offizielen Empfehlungen Themistius', des als größten geltenden Redners dieser Epoche, gegenübergestellt. Ohne jemals das göttliche Amt des Kaisers zu erwähnen, hatte Themistius versucht, es einem kulturellen Bereich zuzuschreiben, weil seiner Meinung nach die Philosphie „nicht anders als Ähnlichkeit mit dem Gott (ὁμοίωσις θεοῦ) bedeutet", „soviel das dem Mensch gestattet sei" (II 32 d). Alle Kaiser werden demzufolge als Meister der Paideia gelobt (IV 54 a–b) [72]. Im Gegenteil wird der ideale Herrscher bei Julian nach dem neuplatonischen Brauch als „Prophet" des Gottes betrachtet, der fromme Pflichten eingegangen ist und sich geopfert hat, nicht nur um sich für den Gefallen beim Gott zu bedanken, sondern auch um das Übel in allen seinen Formen zu meiden und die Seelen von unglückseligen Einwirkungen zu entfernen [73]. Nur diese frommen Hauptverpflichtungen können dem Kaiser die Möglichkeit geben, als Pontifex Maximus im ganzen religiösen Leben des Reiches einzugreifen. So ist Julian bestrebt, den Abstand zwischen ihm und der politischen Anschauung des Redners aus Konstantinopel (eigentlich allen politischen „konstantinischen" Anschauungen) zu unterstreichen: einem Philosophenkaiser, als welcher Constantius angesehen wurde, stellt Julian einen Priesterkaiser gegenüber, so wie er selbst versuchen zu werden wird [74]. Die unterschiedliche Anschauung Julians im Vergleich zur Ideologie seines Jahrhunderts (vor allem im Vergleich zur Anschauung des Themistius), geht auch aus

[69] Herzog 1937, 147; Bidez 1938, 91. Vgl. Elnicki 1962, 229 f. Herzog hat auch bemerkt, daß Julian τὴν Ἰνδῶν λίθον... χαρίεσσαν (51a. 118. 43) als Teil der Kaisertracht erwähnte, die nicht anderes als Amethyst, mit einer in dem. 7. Vers des griechischen Gedichtes aus Trier verherrlichten ἐνέργεια χαρίεσσα ist. S. Herzog 1937, 135. Mann kann die terminologische Konvergenz bemerken.

[70] Rosen 1969, 138. Über das Symbol des Adlers mit dem Kranz im Schnabel auf den vom neuen Augustus in Umlauf gesetzten Münzen s. Gilliard 1964, 137-138.

[71] Zeus und Helios wählen den jungen Julian in *Contra Heraclium* (227 d-234 c, einem autobiographischen Werk aus dem Frühling 362, zum Instrument ihres Willens, um die von der Regierung Constantins verursachte Krisis zu beseitigen. Die 28. Epistel für seinen Onkel Julianus (*Ep.* 28, in LF 382 b-c. 55. 13-16) ist der wichtigste Beweis dafür, daß Julian davon überzeugt war. S. auch Zosimos III, 9, 4.

[72] Daly 1971, 69.

[73] Leadbeater 1971, 91. Der fromme Kultus ist die erste Verpflichtung des idealen Herrschers auch bei Dion (I 16). Vgl. François 1921, 197.

[74] Leipoldt 1964, 26 ff.; Réville 1887, 10. Über den „Kaiser-Priester" aus den Inschriften s. Herzog 1937, 147; Elnicki 1962, 229 f. Über die Auffassung des Themistios. Valdenberg 1924, 569 f., Downey 1958, 49-51; Dagron 1968, 180 ff.; Daly 1971, 69.

https://biblioteca-digitala.ro

dem neuplatonischen ethischen hierarchischen System hervor, das in der III. Rede erörtert wurde. Laut diesem System, so wie es Porphyrius (*Sent.* 32 Mommert, S. 17f.) beschrieben hatte, sind die vier Kardinaltugenden folgende: die Weisheit (φρόνησις), die Tapferkeit (ἀνδρεία), die Selbstbeherrschung (σωφροσύνη) und die der Seele als Ganzes entsprechende Gerechtigkeit (δικαιοσύνη) [75]. Themistius hatte die Anekdote von Plutarch über Lykurgos und Alkander übernommen, um die vier Kardinaleigenschaften eines idealen Herrschers zu bestimmen: die Milde (πραότης), die Gerechtigkeit, die Frömmigkeit (εὐσέβεια), die Philanthropie (φιλανθρωπία), die als höchste Tugend gepriesen wird und dem Kaiser ermöglicht, der Gottheit ähnlich zu sein (ὁμοίωσις πρὸς θεόν) (XIX 226 d-227 b; XVIII 225 a-b) [76]. Auch bei Julian können die Tugenden, wenn sie nicht einen Kaiser, sondern eine Kaiserin betreffen, durcheinandergebracht werden: Klugheit, Milde, Selbstbeherrschung, Philanthropie, Rechtlichkeit (ἐπιείκεια) und Freigebigkeit (ἐλευθερίοτης)[77]. In beiden Lobreden des Constantius hatte Julian denselben „klassischen" Satz der vier Tugenden, die aber unterschiedlich geordnet wurden, angegeben. Als Erstes wird in den beiden Panegyriken die Tapferkeit erwähnt, gefolgt von Selbstbeherrschung (III. Rede) oder Gerechtigkeit (I. Rede), von Weisheit, bzw. Selbstherrschung und endlich von Gerechtigkeit, bzw. Weisheit [78]. Die Ordnung der vier Kardinaltugenden des idealen Herrschers in den beiden Reden wird aber auch von dem Schema des T a t e n topos aus der I. Rede und von dem entsprechenden antinomischen Lastersatz aus der III. Rede bestätigt: Mattigkeit (τρυφή), Unzucht (ἀχολασία), Übermut (ὕβρις) und Ungerechtigkeit (ἀδικία) [79]. Wenn der der Tapferkeit gegebene Vorzug einer kriegerischen Denkweise entsprach, die für den jungen Cäsar aus dem von den Barbaren eroberten Gallien gar natürlich ist [80], entspricht aber das Ersetzen der Gerechtigkeit durch die Selbstbherrschurg einer Verschiebung des Schwerpunktes vom rhetorischen zum tatsächlichen, wirklichen Bereich, denn der ideale von Julian vorgestellte Herrscher trägt die Wesenszüge, die Julian selbst gekennzeichnet hätten [81].

7. Würde man das Inhaltsschema anhand einer Zeitdimension messen, so könnte man bemerken, daß Julian nach verschiedenen Digressionen, die die Rede erschweren und bremsen, sich entsprechender „Anker" bedient, um die starke Kontrastwirkung zu verringern. So möchte Julian nach jeder Digression den Faden wiederfinden und sein Publikum wieder auf das Topoischema von Menander bringen [82]. Wir haben also zwei Bedeutungsserien identifiziert: die erste Reihe mit einem schwachen Aussagewert ist das logische Schema der kaiserlichen Lobrede; die andere besteht aus

[75] Ehrhardt 1953, 464.

[76] Valdenberg 1924, 569.

[77] *Orat.* II(III.) 112 b. 84. 12-85. 14. Vgl. auch *Ep.* 10 zu Alypius, in LF 404 a.17. 11-14.

[78] *Orat.* I loc. 21.48-52 und III (II) 79 b. 153. 33-37.

[79] *Orat.* III (II) 84 c. 159. 14 f.

[80] François 1921, 198.

[81] Die Selbstbeherrschung an der II. Stelle wird auch von der Aufzählung der vier Haupttugenden aus einem zur selben Zeit verfassten Brief bestätigt. S. *Ep.* 10 zu Alypius, in LF 404 a. 17.11.

[82] S. z.B. 54 c. 122. 18; 59 c. 128, 29 ff.; 64 a. 134. 62; 69 d. 141, 1 ff.; 92 d. 169.1 ff.

https://biblioteca-digitala.ro

der Verknüpfung der scheinbar ungleichartigen Anmerkungen, die die erste Reihe kreuzen und wiederholen. Die Hauptwörter, die eine nebensächlichen Rede (d.h. eine „Hyporede") ausmachen und vom Anfang bis zum Ende im ganzen Panegyrikus verkettet sind, schaffen eine unsyntaktische Rede, die sporadische Entwurfselemente und nicht ihre Verbindungen oder ihren Ausbau ausnützt [83]. Diese Hyperrede kann auch als umstürzende Kritik der offiziellen Rede wirken. Wenn man verfolgen würde, wie sich der Empfänger der III. Rede ändert, könnte man die Achse dieser „Antirede" finden. Denn Constantius erscheint eigentlich als Empfänger der III. Rede nur in den ersten vier Kapiteln, während die Hörerschaft in mehr als zwei Drittel der ganzen Rede erwähnt wird [84]. Es folgt daraus, daß sich die Achse der „Antirede" nach der II. Person des Plurals richtet. Wenn man dieses „ihr" identifizieren würde, müßte man bemerken, daß sich die III. Rede Julians an raffinierte Intelektuelle wendet, die nicht nur über eine große rhetorische Kompetenz verfügten, sondern auch die Anschauung Julians „über Götter und Welt" teilten. Die Veröffentlichungsumstände der Rede lassen ahnen, daß dieser „nebensächliche" Adressat in der Nähe des Hauptempfängers hätte weilen müssen. Folglich sollte man diese Hörerschaft in dem engsten Kreise Constantius' am Ende des Jahres 359 suchen. Julian wollte diese Leute als „neutrales Element" oder „Schiedsrichter" seiner rhetorischen und politischen Gegenüberstellung mit Constantius betrachten. Vielleicht waren es dieselben, die ihm die Durchführung der politischen Anliegen haben ermöglichen können [85].

8. Nach der Ausführung des Vorbildes des idealen Herrschers, macht Julian in einem ganzen Kapitel (dem 33. Kapitel) bekannt, daß er das Vorbild auf Grund der Herrschaft des Constantius nachprüfen werde [86]. Die Kriterien werden eideutig in diesem vermittelnden Kapitel geschildert: Καὶ ὅτῳ μὲν ἀληθὴς καὶ ἀπαράλλακτος ἁρμονία πρὸς τοῦτο γέγονε τὸ ἀρχέτυπον, ὄλβιος μὲν αὐτὸς καὶ ὄντως εὐδαίμων, εὐτυχεῖς δὲ οἱ μεταλαβόντες τῆς τοιαύτης ἀρχῆς· ὅστις δὲ ἐγγὺς ἀφίκετο, τῶν πλέον ἀπολειφθέντων ἀμείνων καὶ εὐτυχέτερος· οἱ δὲ ἀπολειφθέντες παντελῶς ἢ καὶ τὴν ἐναντίαν τραπόμενοι δυστυχεῖς καὶ ἀγόητοι καὶ μοχθηροί, αὐτοῖς τε καὶ ἄλλοις τῶν μεγίστων αἴτιοι συμφορῶν (93 a-b.170.10-17).

Man rechnet also damit, daß bis zuletzt Constantius in eine der festgesetzten Kategorien eingegliedert werden wird. Man kann aber bemerken, daß mit Ausnahme der kriegerischen Eigenschaften, die dem „König als

[83] Segre 1986, 268.

[84] In den esten vier Kapiteln redet Julian Constantius direkt mit der II. Person und dem rhetorichen Anruf ὦ φίλε βασιλεῦ an (50 c. 117. 29 f.). In dem 4. Kapitel, wo Julian den homerischen Vergleich rechtfertigt, spricht er die Hörerschaft (οἱ πάροντες, 54 a. 121. 2) an. Im Verlauf anderer 4 Kapitel (vom 7. bis zum 11. Kapitel) ist die Hörerschaft der Empfänger der Rede und Jülian verwendet für sie die II. Person des Plurals. In dem 11. Kapitel wird die II. Person des Singulars wieder im Vorübergehen eingeführt (63 d. 134. 57). Während anderer 7 Kapitel (von dem 11. bis den 18. Kapitel) ist die Rede neutral, aber sie kommt in dem 18. Kapitel auf die Hörerschaft zurück. (73 a. 145. 10). Die Hörerschaft bleibt der Hauptempfänger in der zweiten Hälfte des Panegyrikes. Sie wird oftmals erwähnt: 76 b. 149. 10; 77 d. 151. 52; 78 b. 152.5; 78 b. 152. 7, 12, 15, 16 usw: 79 c. 153. 43, 46 usw.; 81 b. 155. 15; 83 c. 158. 31 usw.

[85] Alonso-Nuñez 1978, 402.

[86] François 1921, 190.

https://biblioteca-digitala.ro

Soldat" entsprechen und dem Constantius anerkannt werden, keine der Eigenschaften des idealen Herrschers mit denen des Constantius übereinstimmt: weder die des „Priesters und Propheten" noch die des guten Hüters der Gesetze, oder die des Kaisers als obersten Richters, des guten Verwalters und des „Freundes der Soldaten". Hingegen aber kann festgestellt werden, daß alle diese Merkmale verschiedenen Seiten der Persönlichkeit oder der politischen Tätigkeit des Julianus Caesar und Augustus entsprechen [87]. Wir glauben daraus schlußfolgern zu können, daß die III. Rede Julians zwei kaiserliche Vorstellungen gegenüberstellt: Constantius II., der stets der Verspottung und der Kritik unterzogen wird und das andere, quasi-unpersönliche Bildnis, das aber den Eigenschaften Julians oder wenigstens seinen politischen Idealen entspricht — das Bildnis des idealen Herrschers ausmacht. Es wäre überflüssig zu unterstreichen, daß diese Gegenüberstellung einer Kritik der Herrschaft und der Wesenszüge des Constantius entspricht und sich, mehr oder weniger dissimuliert, in Anklagen verwandelt. Wie weit führt aber diese Kritik? Zur Zeit der III. Rede konnte und wollte Julian (noch) nicht seine politischen Meinungen und Vorliebe direkt äußern. Die Tragödie des Gallus hatte ihm an das geeignete Verhalten erinnern dürfen [88]. Er beschäftigt sich dennoch mit einigen Hauptproblemen, denn die III. Rede ist kein einfaches Pamphlet, wie schon mit Zustimmung seines Propagandadienstes Hilarius von Poitiers geschrieben hatte [89]. Es wurde schon festgestellt, daß bestimmte Motive die wichtigste Rolle in der Darstellung des idealen Herrschers spielen: die Beziehungen zwischen Kaiser und Gesetz, der Kaiser als „Priester und Prophet", seine Beziehungen zu den Richtern. Es folgt daraus, daß Julian die Fragen der kaiserlichen Souveränität bewegen. Der römische Kaiser in der Spätantike konnte aber nur dann als Souverän gelten, wenn er der Autor in Kraft getretener Verfassungen war, wenn er um sich einen aus verschiedenen obersten Richtern zusammengestellten Kreis hatte und besonders dann wenn er selbst diese Richter in die entsprechenden Ämter ernannt hatte [90]. Folglich mußte das Gebiet, wo die Kaiser solche Souveränitätsrechte ausübten, von anderen kaiserlichen Territorien unterscheiden werden.

Aus der III. Rede ist keineswegs zu schließen, daß Julian die Souveranitätsrechte seines Vetters bestritten hätte. Aus der Kritik und den erbrachten Anklagen geht nicht hervor, daß Constantius nicht als Augustus anerkannt wäre. Denn trotz der Anspielungen auf Xerxes (79 b. 153. 32) [91] oder Dareios (85 c. 161. 48-54), die auf das Vorbild des „Anti-Kaisers", d. h. des Tyrannen [92] verweisen dürften und Constantius betreffen könnten (was aber zweifelhaft ist), ist der Grund dafür eher religiöser als politischer Natur [93]. Julian hatte nie die Herrschaft des Constan-

[87] Pierre Lévêque meinte, daß alle diese Eigenschaften im Porträt des Kaisers Julian aus dem Ermitage Museum aufgenommen wurden. S. Lévêque 1963, 78.

[88] Blockley 1972, 465-467.

[89] Piganiol 1947, 101-103.

[90] Palanque 1944, 53.

[91] Vgl. François 1921, 192 f.

[92] Eunapius und Zosimos nennen übrigens die Herrschaft des Constantius eine „Tyrannis". S. Eunapius, *Vit. sophist.* 440 Wright; Zosimos II 41. Dazu Dagron 1968, 59.

[93] Vgl. *Ep.* 98 an Libanios, in LF 181-182; Leipoldt 1964, 39. Über die Bedeutung des Tyrannen, der die Gräber durchsucht s. Tomulescu 1979, 421 f.

https://biblioteca-digitala.ro

tius als „illegitim" betrachtet. Hingegen hat er seinen Vetter als seinen Augustuskollegen anerkannt und in seinem Imperium Gold-, Silber- und Bronzemünzen für Constantius Augustus geprägt. Derjenige, der die Legitimität bestritten hatte, war nur Constantius, der sich auch nach Februar 360 weigerte, Julian als Augustus anzuerkennen [94]. Seinerseits hatte Julian den Antritt der obersten Macht nach dem 6. November 361 nicht als dynastisches Erbe, sondern als Antritt des Führungsdienstes als Junior nach dem Tode des älteren Mitgliedes der Diarchie betrachtet. Der Beweis dafür ist die Abwesenheit der Inauguratio als Julian allein Herrscher geblieben ist, denn durch die Inauguratio hätte sich Julian zur Usurpation vor dem Tod des Constantius bekannt. Andere Beweise dafür sind auch die Abwesenheit des Triumphzuges in Konstantinopel am 11. November 361 [95], und die schon erwähnte Votaänderung [96]. Daß die Legitimität keineswegs nur eine Täuschung geblieben ist, beweist ihre sofortige Anerkennung durch Sintula nach der Ausrufung von Lutetia, — als er mit seinen Truppen von der Ostgrenze zurückkehrt, um am Consensus teilzunehmen [97]. Daraus folgt, daß Julian den Zug gegen Constantius im Jahre 361 an die balkanische Pässe nicht wegen der Angst oder eines strategischen Manövers angehalten hatte. Er wollte nur das ganze Gebiet besetzen, das ihm das neue Imperium als jungen Augustus verliehen hatte. Als Souveränität schätzte sich Julian berechtigt, die ganze Pars Occidentis zu besetzen, die nach dem Tode Constantins II. im Jahre 340 an seinen Bruder Constans gefallen war [98].

Alle diese Fragen widerspiegeln sich in der III. Rede. Wenn er über Magnentius als „Tyrannen" spricht, erwähnt Julian dessen Absicht μεταποιῆσαι τὴν βασιλείαν καὶ ἀφέλεσθαι τοῦ γέρως ἡμᾶς (58a. 127. 40). Das ist keine rhetorische Figur mehr (die Synekdoche), d.h. die Verwendung der I. Person des Plurals für die I. Person des Singulars. Obwohl er als Cäsar auf Souveränität verzichtet hatte und noch dem Constantius Augustus unterstellt war, betrachtete sich Julian Teilhaber zum Imperium. Um so mehr wollte er dieses γέρας besitzen, das 350 von Magnentius usurpiert worden war, genauso wie sich Achilles, der Julian selbst oftmals verglichen wurde, Briseis, das vom Heer geschenkte, aber von Agamemnon usurpierte γέρας [99], angeeignet hatte. Die αἰχμαλώτος κόρη [100] ist folglich

[94] Elmer 1937, 28.

[95] Rosen 1969, 136.

[96] Siehe weiter oben, Anm. 51.

[97] Rosen 1969, 134.

[98] Palanque 1944, 57. Vgl. Rosen 1969, 146-150.

[99] *Orat.* III (II) 50 a. 116. 14.

[100] *Ebd.*, 75 v. 148. 11.

https://biblioteca-digitala.ro

nicht anderes als das Hauptsinnbild unter anderen, das Julianus Caesar lieber undeutlich lassen möchte, ehe ἀλλ' ὥρα λοιπὸν πρὸς ἔργον τρεπέσθαι (101 d. 180. 17)[101]. Somit zeichnete sich aber bereits sein politisches Programm ab.

9. Egal ob man die ältere von Joseph Bidez vorgeschlagene Datierung (Winter 358/359)[102] annimmt oder zugibt, daß wahrscheinlicher die III. Rede irgendwann in der Jahreshälfte zwischen März und Anfang Oktober 359[103] geschrieben werden muß (s. III. Anhang), die Bedeutung der obenerwähnten Anmerkungen für die Auslegung der Ausrufung von Lutetia im Jahre 360 braucht nicht mehr hervorgehoben zu werden. Die doppeldeutige, als „Spiegel" gedachte III. Rede stellt eine spannende Dichotomie zur Schau: das politische Vorbild der „sophistischen Lobrede", die alle vom Pöbel bewunderten Eigenschaften des Herrschers enthält, aber nur die äußerlichen Eigenschaften der Herrschaft betrifft, gerade weil diese Elemente der konstantinischen Ideologie darstellen; andererseits das Vorbild des idealen Herrschers, das wegen der unruhigen Skizzierung und des Zusammenlebens der mit starkem Selbstbildnisanflug übergehauften Eigenschaften als ein wirkliches politisches Programm Julians betrachtet werden könnte. Julian hat diese zwei Vorbilder in einem stilistischen Kreis eingeschlossen und, trotz der scheinbaren Ungenauigkeit, einen sinnreichen rhetorischen Mechanismus mit großer Konzentrationskraft verwirklicht. Das Wertvolle an diesem mehr als zwei Jahren vor der *Epistel an die Athener* (die als erstes politisches Manifest des neuen Regimes betrachtet wurde) geschaffenen Mechanismus ist, daß es sich in ein politisches Instrument, in ein Propagandawerkzeug umgewandelt hat. Außer dieser Bedeutung, deren Erforschung in weiteren Studien erfolgt werden wird, bietet die III. Rede wahrscheinlich die interessantesten Details über die Entstehung einer wichtigen politischen Anschauung und über die Möglichkeiten ihrer Verwirklichung im 4. Jahrhundert.

Juni 1990

Archäologisches Institut „V. Pârvan"
Henri Coandă Straße 11
71119 — Bukarest

[101] Es ist kennzeichnend, daß Julian auf diesem Streit zwischen Agamemnon und Achilles besteht, der von demselben γέρας, d.h. von der „mit Speer entführten Jungfrau", entfacht wurde. Man könnte auch den Verzicht auf die Episode der Selbstkrönung des Magnentius (s. *Orat.* 1 42 a, 60. 25) ähnlich deuten. Der Moment naht dem, wo sich Julian selbst dem monarchischen Zeremoniell nach, mit dem Torques eines Draconarius krönen wird. S. *Orat.* V 284 d. 2322.3-24 Vgl. Rosen 1969, 127.

[102] Bidez, in DJC 108—109 (auf die Stelle 66 b. 124. 22-25 gestützt).

[103] Wir haben auf Grund einer anderen Stelle der III Rede (80 c-d. 155. 19-29) eine neue Auslegung vorgeschlagen: Julian bezog sich auf die beiden Sonnenfinsternisse vom 28. Mai 355 und vom 15. März 359. Vgl. Seeck 1919, 201. Wir haben einen neuen Terminus *a quo* erhalten und demzufolge meinen wir, daß man als obere Grenze dieses Zeitabschnittes jedwelches Datum annehmen könnte, das vom politischen und militärischen Standpunkt die verschwommenen Anspielungen Julians auf die kriegerischen Vorbereitungen der Perser im Frühjahre 359 (67a. 138. 29) betreffen würde und dem Fall Amidas (den 6. Oktober 359) vorausgegangen sei, was dem Verfasser der III. Rede nicht bekannt ist. S. III. Anhang.

https://biblioteca-digitala.ro

I. ANHANG: Das Inhaltsschema der I. Rede

1. Vorwort.
2. Alle Reden müssen die Tugend berücksichtigen.
3. Darlegung der Bestandteile der Rede.
4. Geburtsort.
5. Edler Ursprung: die Vorfahren.
6. Edler Ursprung: der Vater.
7. Edler Ursprung: die Mutter.
8. Geburtsumstände: die körperliche Erziehung.
9. Die sittliche Erziehung.
10. Die Hervorhebung der Überlegenheit der Erziehung: antike Parallelen
11. Die Hervorhebung der schon in der Jugend bekundeten Überlegenheit des Constantius (vom körperlichen und geistigen Standpunkt betrachtet).
12. Der Tod Constantins; die Frömmigkeit und das Verständnis des Constantius.
13. Die Konflikte mit den Persern: kurze geschichtliche Übersicht.
14. Die Umstände des Streitausbruches mit den Persern (der Treuebruch Armeniens und das Übereinkommen von Viminacium).
15. Der Feldzug in Armenien.
16. Die Feldzugsvorbereitungen gegen die Perser.
17. Streifzüge auf dem Territorium des Feindes.
18. Bedeutung der Schlacht von Singara.
19. Verlauf der Schalcht von Singara.
20. Die Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius in dieser Schlacht.
21. Magnentius; Vetranion.
22. Die Belagerung der Stadt Nisibis.
23. Die Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius während dieser Belagerung: antike Parallele.
24. Das Bündnis zwischen Magnentius und Vetranion.
25. Der rednerische Wettbewerb zwischen Vetranion und Constantius.
26. Die Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius in der Redekunst: antike Parallele
27. Die Verbrechen des Magnentius.
28. Die Kriegsvorbereitungen des Magnentius.
29. Die Schlacht von Mursa.
30. Die Panzerreiterei (*cataphractarii*).
31. In Aquileia verschanzter Magnentius.
32. Die Schlacht neben Aquileia; Mons Seleuci.
33. Constantius.
34. Die Tapferkeit (ἀνδρεία): die Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius während der „Bürgerkriege".
35. Die Gerechtigkeit (δικαιοσύνη): die Großzügigkeit des Constantius gegenüber den Besiegten.
36. Die Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius hinsichtlich seiner Großzügigkeit; antike Parallele.
37. Die Selbstbeherrschung (σωφροσύνη): Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius; antike Parallele.
38. Die Weisheit (φρόνησις): Hervorhebung der Überlegenheit des Constantius.
39. Die Philanthropie als oberste Tugend.

https://biblioteca-digitala.ro

II. ANHANG: Das Inhaltsschema der III. Rede

1. Vorwort: der Vergleich zwischen Achilles und Agamemnon und bzw. Julian und Constantius.
2. Edler Ursprung: homerische Parallele.
3. Wesen (Stärke und kriegerische Erfahrung): homerische Parallele.
4. Rechtfertigung der homerischen Parallele.
5. Die geführten Kämpfe und Kriege; homerische Parallele.
6. Usurpation des Magnentius: homerische Parallele.
7. Die Schlacht von Mursa; die Gnade des Constantius — homerische Parallele
8. Das Verschwinden des Marcellinus.
9. Ende der Schlacht von Mursa; Vergleich zwischen Skamander und Drau.
10. Kritik der „homerischen Doktrin".
11. Die Belagerung er Stadt Nisibis; Kommentare über die Kriegführungsweise der Perser.
12. Die Belagerung der Stadt Nisibis (Fortsetzung).
13. Die Belagerung der Stadt Nisibis (Fortsetzung): homerische Parallele.
14. Hektor und seine Feigheit.
15. Das wirkliche Glück besteht in der Ehrung der Seele: Kommentar zu *Timaios* 93 a.
16. Kommentar zu *Menexenos* 248.
17. Lageschilderung der Stadt Aquileia.
18. Die Eroberung der Stadt Aquileia: antike und homerische Parallele.
19. Ausmaße der menschlichen und materiellen Kräfte, die gegen Magnentius aufgeboten wurden; die homerische Parallele.
20. Rechtfertigung der homerischen Parallele.
21. Die Klugheit: homerische Parallele.
22. Der rednerische Wettbewerb zwischen Vetranion und Constantius: homerische Parallele.
23. Suche nach der Tugend als Stoff der echt philosophischen Rede.
24. Die Tugend; der Vergleich zwischen dem guten Mann und der Sonne.
25. Verhältnis zwischen Vornehmheit, Vermögen und Tugend.
26. Verhältnis zwischen Vornehmheit, Vermögen und Tugend (Fortsetzung)
27. Verhältnis zwischen politischer (kaiserlicher) Macht und Tugend.
28. Das Bildnis des idealen Herrschers: Frömmigkeit, Gnade der Herrscher als Befehlshaber.
29. Das Bildnis des idealen Herrschers: Selbstbeherrschung und Gerechtigkeit.
30. Das Bildnis des idealen Herrschers: Gerechtigkeit und Gesetz.
31. Das Bildnis des idealen Herrschers: die Richter.
32. Das Bildnis des idealen Herrschers: der Kaiser und seine Untertanen, die Vergötterung.
33. Das Vorbild und seine Anwendung: methodische Bemerkungen.
34. Die Tugend des Constantius: der edle Ursprung und die Taten: homerische Parallele.
35. Die Tugend des Constantius: die Selbstbeherrschung.
36. Die Tugend des Constantius: die Klugheit — antike Parallelen.
37. Die Usurpation des Silvanus und die Gnade des Constantius.
38. Die Gnade als Haupteigenschaft des guten Mannes.
39. Die Selbstbeherrschung des Constantius.

III. ANHANG: Chronologische Tabelle

Jahr	Monat, Tag	Ereignis (Literatur)
357	25. Januar	*Cod. Theod.* IX, 16, 4 verbietet die Divination (Piganiol 1947, 98)
	29. Mai	Constantius verläßt Rom (Amm. Marcell 16, 10, 20; Seeck 1919, 201)
	5. Juli	*Cod. Theod.* IX, 16, 6 verstärkt das Gesetz vom 25. Januar, mit besonderem Bezug auf Julianus Caesar (Piganiol 1947, 98 f.)
	Sommer	Schlacht bei Argentoratum (Jankowski 1976, 333)
	Oktober	Constantius kommt in Sirmium an (Amm. Marcell. 16, 10, 21; Seeck 1919, 205)

https://biblioteca-digitala.ro

Jahr	Monat, Tag	Ereignis (Literatur)
358	23. Februar	Persische Botschaft in Konstantinopel (Seeck 1919, 205).
	22. Mai	Erster Triumph des Constantius in Sirmium (Amm. Marcell, 27, 13, 33; Seeck 1919, 205)
	Mai	Feldzug des Julianus Caesar gegen die Chamaven und die Franken (Bidez 1930, 156 f.)
	24. August	Erdbeben in Nikomedien (Amm. Marcell 27, 7, 2; J. Bidez, in LF 4–5)
	24. Dezember	Papst Liberius feiert zum ersten Mal in Rom die Geburt Christi anstatt des heidnischen Festes für Sol Invictus (Herzog 1937, 128)
	Dezember	Themistius wird Prokonsul der Stadt Konstantinopel ernannt (Libanius *Ep.* 38; Seeck 1919, 153, 13–15; PLRE 890)
359	15. März	Sonnenfinsternis (Seeck 1919, 206)
	April	Saturninus Salutius Secundus verläßt Gallien; Julian schreibt die IV. (VIII.) Rede (Bidez 1930, 169f.)
	Frühling-Sommer	Julian schreibt die III. Rede; Libanius empfängt den Brief Julians durch Helpidius, der nach Antiocheia mit „besonderen Aufträgen" gekommen ist (Libanius *Ep.* 35; Bidez, in LF 5) Briefwechsel zwischen Julian und Oribasius (Baldwin 1975, 91)
	Sommer	Neuer Feldzug gegen die Alamannen; Julian befestigt den rheinischen Limes (Koch 1899, 414)
	6. November	Schappur II. erobert Amida (Bidez 1930, 179)
	November/ Dezember	Constantius verläßt Sirmium und kommt in Konstantinopel an; Decentius fährt nach Gallien, um die Heere Julians an die östliche Grenze zu bringen (Amm. Marcell. 19, 11, 17; Socrat. 2, 41, 1; Piganio 1947, 103
	Dezember	Julianus sendet Lupicinus nach Britannien gegen Pikten und Skoten (Amm. Marcell. 20, 1, 3; Piganiol 1 147, 1947, 103 f.)
360	Januar	Decentius kommt nach Gallien (Amm. Marcel . 20, 1, 1; Seeck 1919, 208)
	Februar	Die Ausrufung in Lutetia (Seeck 1919, 208)
	vor 23. April	Constantius erfährt in Caesarea die Nachrichten aus Gallien (Amm. Marcell. 20, 9, 1; Zosimos III, 9, 3–4; Seeck 1919, 208)

https://biblioteca-digitala.ro

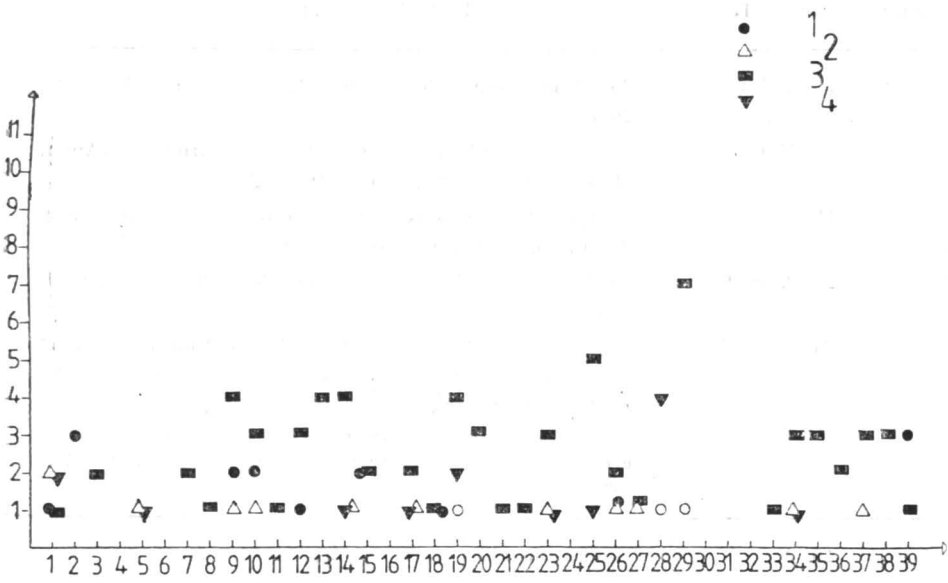


Abb. 1 : *Phonologische Figuren in der I. Rede* : 1 — „-ττ-" für „-σσ-" ; 2 — die attische Krase; 3 — σύν- ; 4 — ξύν-.

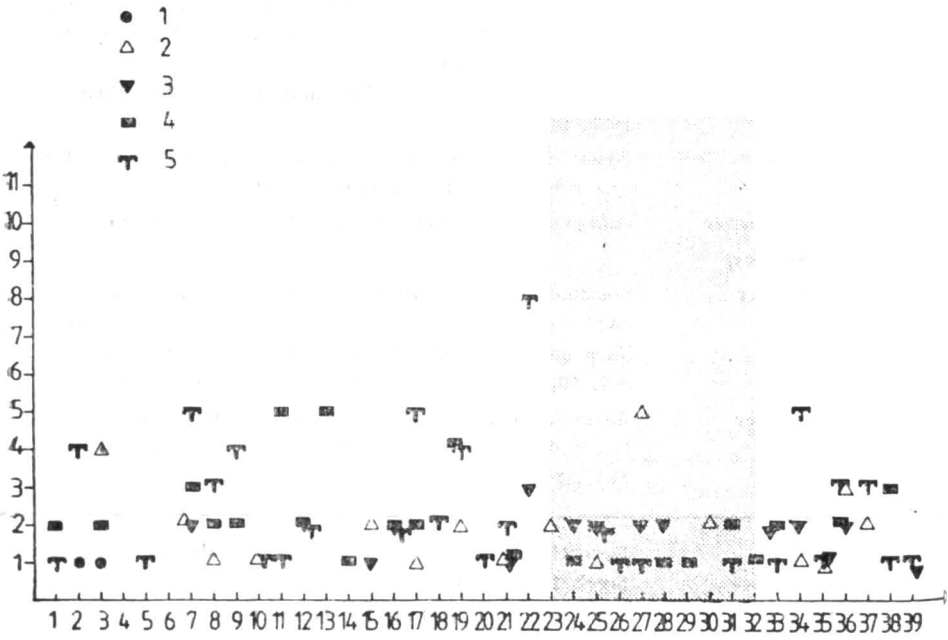


Abb. 2 : *Phonoogische Figuren in der III. Rede* : 1 — die Endung -ει der zweiten Person Singular im Medium für futurale und präsentische Formen ; 2 —„-ττ-" für „-σσ-" ; 3 — die attische Krase ; 4 — σύν- ; 5 — ξύν-.

https://biblioteca-digitala.ro

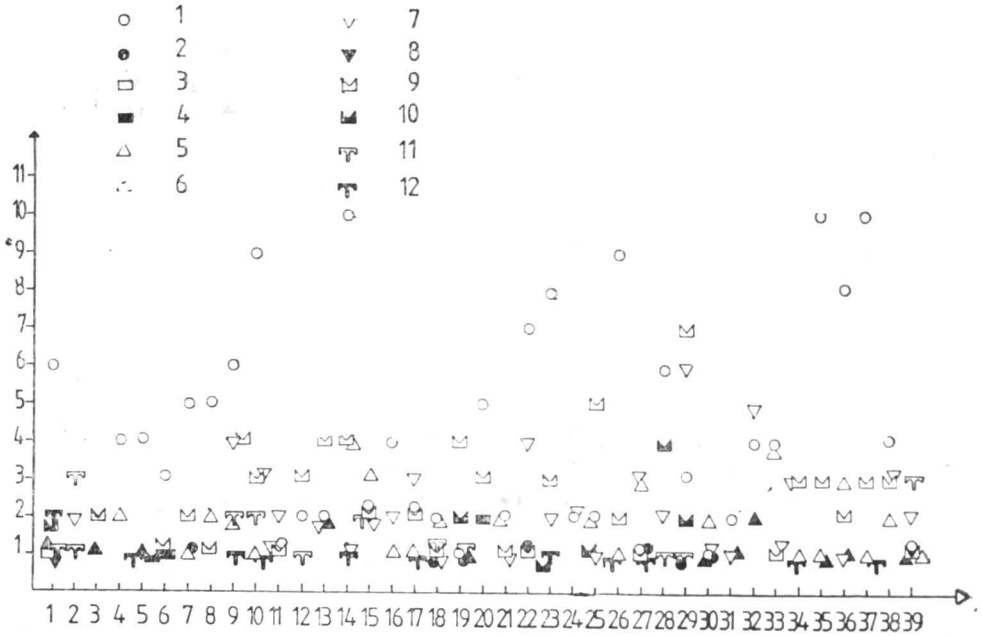


Abb. 3: *Morphologische Figuren in der I. Rede:* 1 — attische Flexionsformen; 2 — beliebte attische Partizipien des Perfektums; 3 — Anaphora; 4 — Paronomasie; 5 — die Substantivierung neutraler Adjektive; 6 — die Verwendung des Infinitives des Futurums; 7 — der Dualis; 8 — beliebte attische Optativsformen der Verba contracta auf -έω und -οω,; 9— οὐ, οὐχ, οὐκ, οὐδέ; 10— οὐχὶ; 11— μή, μηδέ; 12— der Gebrauch von ἑαυτοῦ und ἑαυτῶν als allgemeine Reflexivpronomina für alle drei Personen.

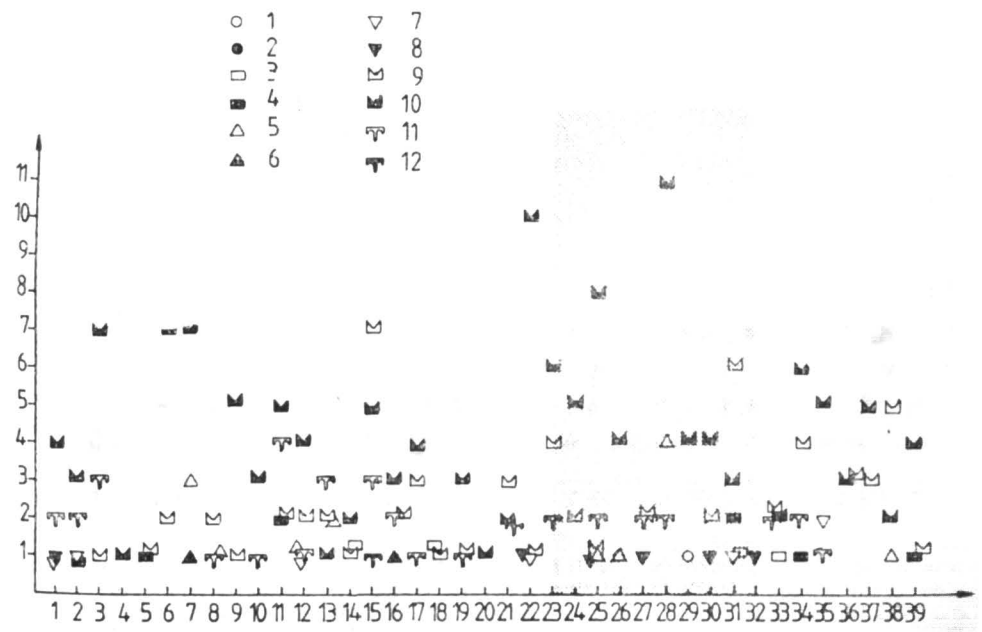


Abb. 4: *Morphologische Figuren in der III. Rede*: 1 — der Superlativ mit μάλιστα umschrieben; 2 — Anaphora; 3 — attische Flexionsformen; 4 — beliebte attische Partizipien des Perfektums; 5 — Paronomasie; 6 — die Verwendung des Infinitives des Futurums; 7 — der Dual; 8 — του und τῳ als attische Formen für die Casi obliqui des Indefinit pronomens τίς, τινός; 9 — die Substantivierung neutraler Adjektive; 10— οὐ, οὐκ,; οὐχ, οὐχί, οὐτι; 11— μή; 12 — der Gebrauch von ἑαυτοῦ und ἑαυτῶν als allgemeine Reflexivpronomina für alle drei Personen.

https://biblioteca-digitala.ro

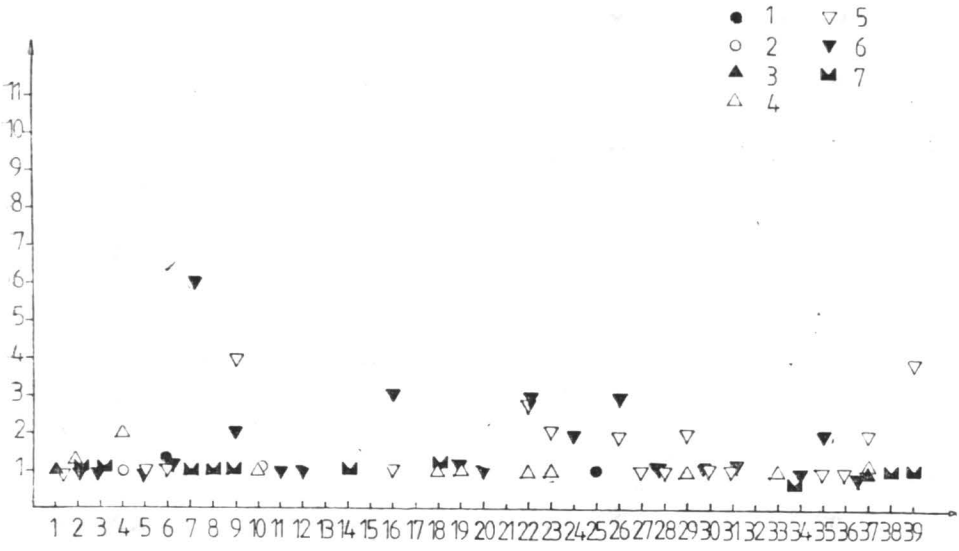


Abb. 5: *Syntaktische Figuren in der I. Rede*: 1 — die Konstruktion *ad usum* (z.B. so, daß zu einem Substantiv mit der Bedeutung einer Masse das Verbum im Plural tritt); 2 — die Verbindung des Plurals eines Neutrums mit dem Verbum im Singular (attische Kongruenz); 3 — der Gebrauch des Optativs; 4 — die vergleichende Konstruktion mit ὥσπερ oder καθάπερ; 5 — Polysyndeton und Asyndeton; 6 — attischer Partikelgebrauch

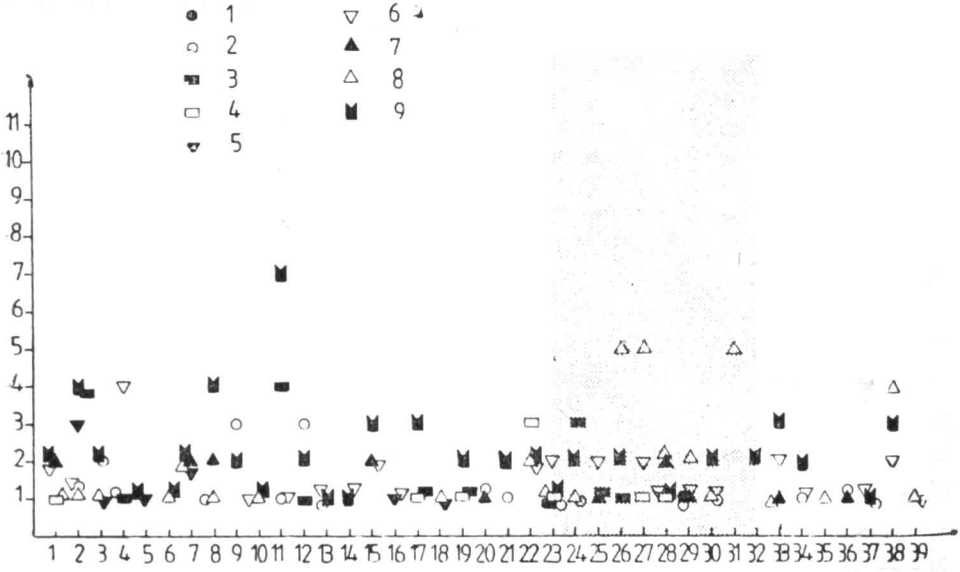


Abb. 6: *Syntaktische Figuren in der III. Rede*: 1 — die Konstruktion *ad usum* (z. B. so, daß zu einem Substantiv mit der Bedeutung einer Masse das Verbum im Plural tritt); 2 — die Verbindung des Plurals eines Neutrums mit dem Verbum im Singular (attische Kongruenz); 3 — der Eigenname mit der Beifügung im Genitiv, die ihm vorangeht; 4 — der partitive Genitiv für eine Attributskonstruktion; 5 — die Substantivierung der abgestumpften verallgemeinernden Relativsätze; 6 — der Gebrauch des Optativs; 7 — die vergleichende Konstruktion mit ὥσπερ oder καθάπερ; 8 — Polysyndeton und Asyndeton; 9 — attischer Partikelgebrauch.

https://biblioteca-digitala.ro

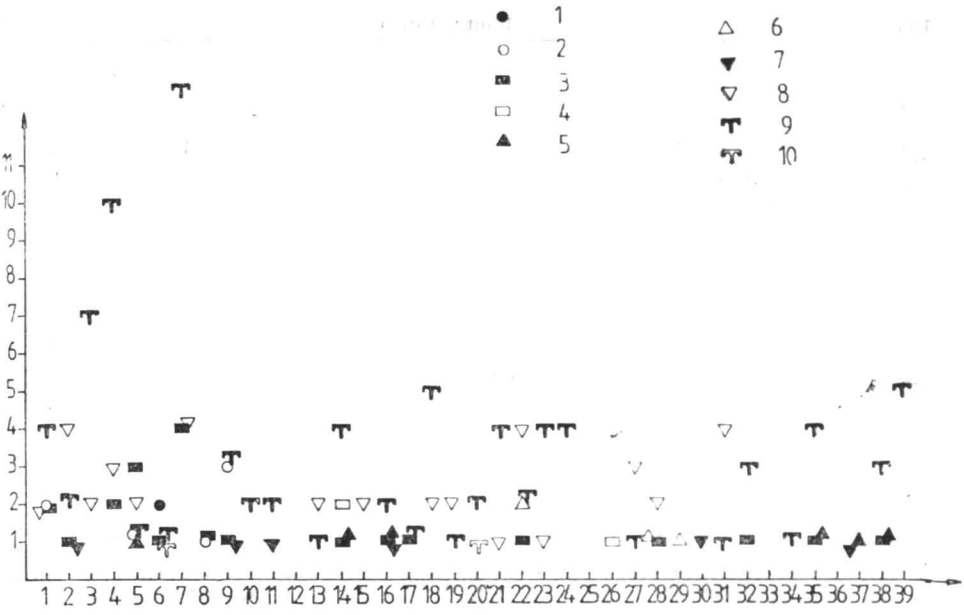


Abb. 7 : *Semantische Figuren in der I. Rede :* 1 — der von räumlicher Bedeutung ausgehende Akkusativ femininaler Adjektive ; 2 — epanaleptischer Gebrauch des Pronomens ; 3 — die Litotes ; 4 — die doppelte Negation ; 5 — Paraleipsis ; 6 — hyperbolische Ausdrücke ; 7 — Epiphonema ; 8 — Synekdoche ; 9 — der Redende spricht von sich selbst in der ersten Person des Singulars (Anti-Synekdoche) ; 10 — Antithesen.

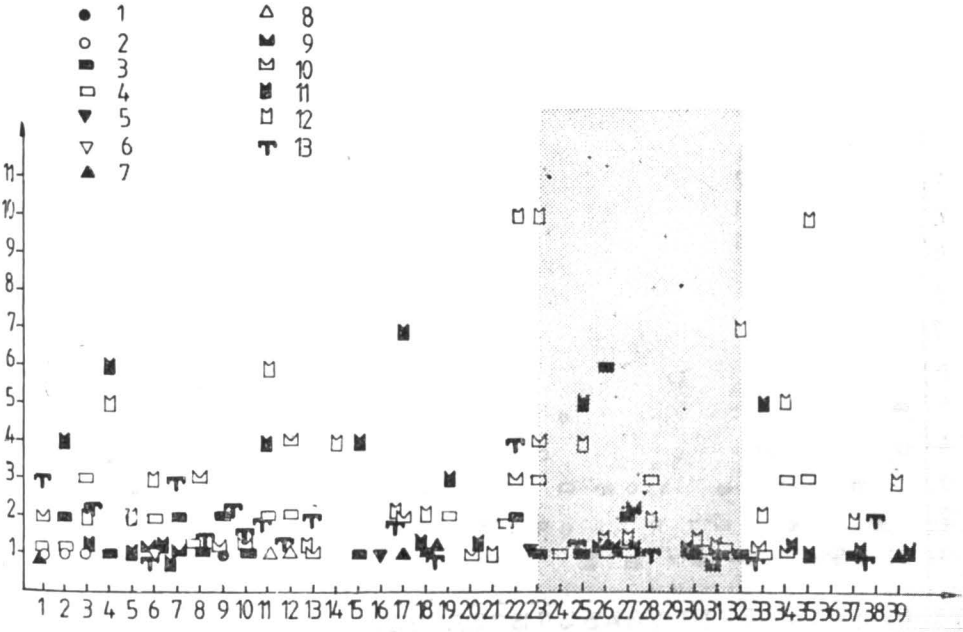


Abb. 8 : *Semantische Figuren in der III. Rede :* 1 — der von räumlicher Bedeutung ausgehende Akkusativ femininaler Adjektive ; 2— epanaleptischer Gebrauch des Pronomens ; 3—die Litotes ; 4 — die doppelte Negation ; 5 — Oxymora ; 6 — Paraleipsis ; 7 — hyperbolische Ausdrücke ; 8 — Epiphonema ; 9 — ironische Metapher ; 10 — Synekdoche ; 11 — der Redende spricht von sich selbst in der ersten Person des Singulars (Anti-Synekdoche) ; 12— Antithesen.

https://biblioteca-digitala.ro

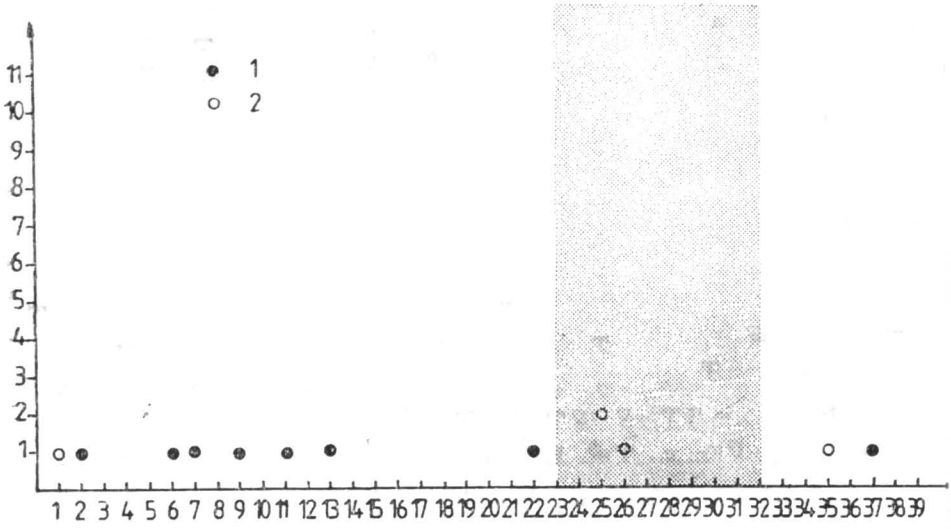


Abb. 9 : *Entlehnungen in der III. Rede* : 1 — Entlehnungen aus Themistios' Werken ; 2 — Entlehnungen aus Dions Werken.

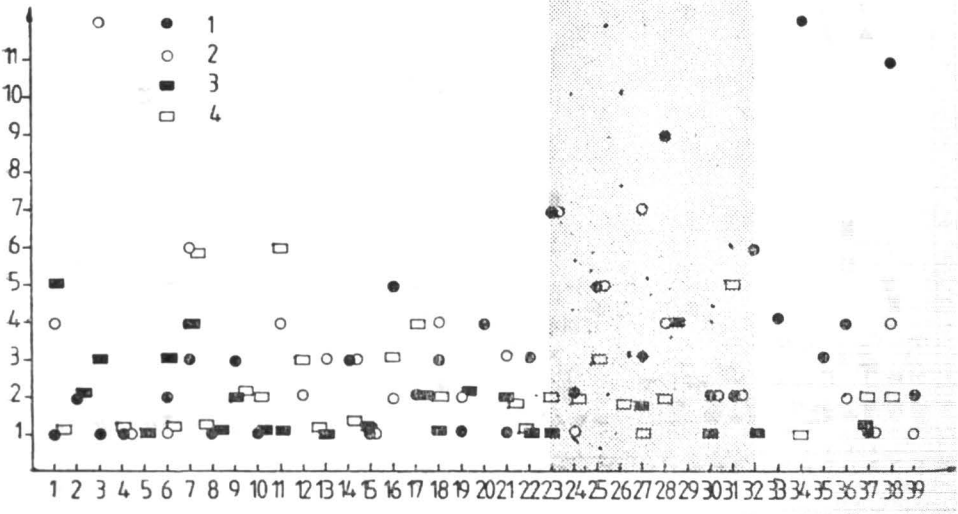


Abb. 10 : *Auswahl der Worte und Präpositionen in der I. Rede* : 1 — allgemein attische oder bei mehreren attischen Schriftstellern vorkommende Wörter oder Redensarten ; 2 — Ausdrücke welche der attischen Prosa angehören ; 3 — Ausdrücke, welche der Dichtersprache angehören 4 — μετά mit dem Genitiv, Vorzug für ἐκ und ἀμφί.

https://biblioteca-digitala.ro

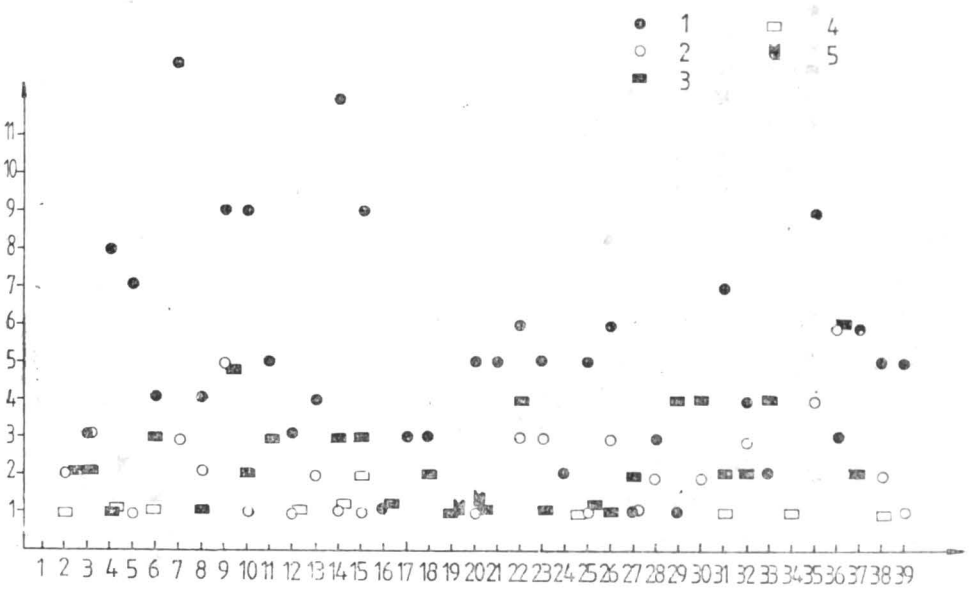


Abb. 11 : *Auswahl der Worte und Präpositionen in der III. Rede* : 1 — allgemein attische oder bei mehreren attischen Schriftstellern vorkommende Wörter oder Redensarten ; 2 — Ausdrücke, welche der attischen Prosa angehören ; 3 — Ausdrücke, welche der Dichtersprache angehören ; 4 — μετά mit dem Genitiv, Vorzug für ἐκ und ἀμφί.

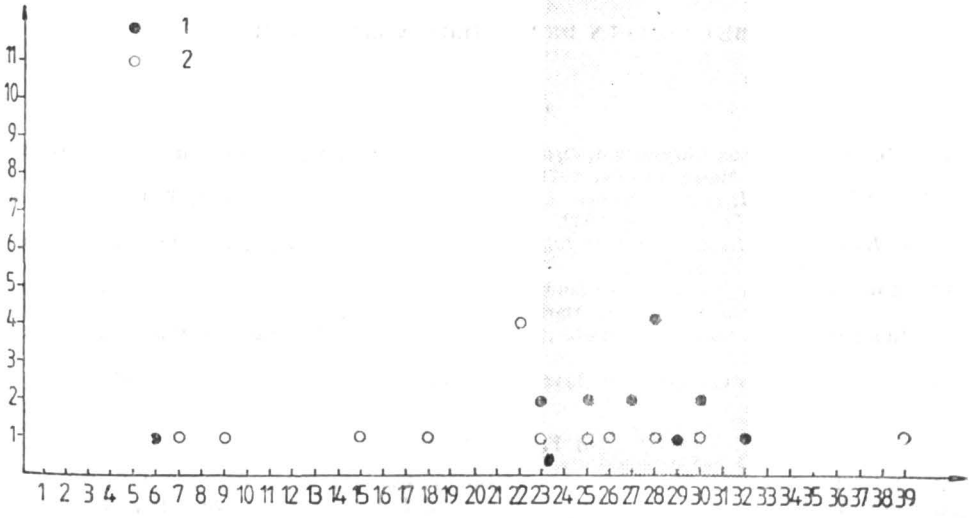


Abb. 12 : *Pragmatische Figuren in der III. Rede* : 1 — die Anrufung von Göttern in vokativischer Form und Beteuerungsformeln ; 2 — erzählender Stil.

https://biblioteca-digitala.ro

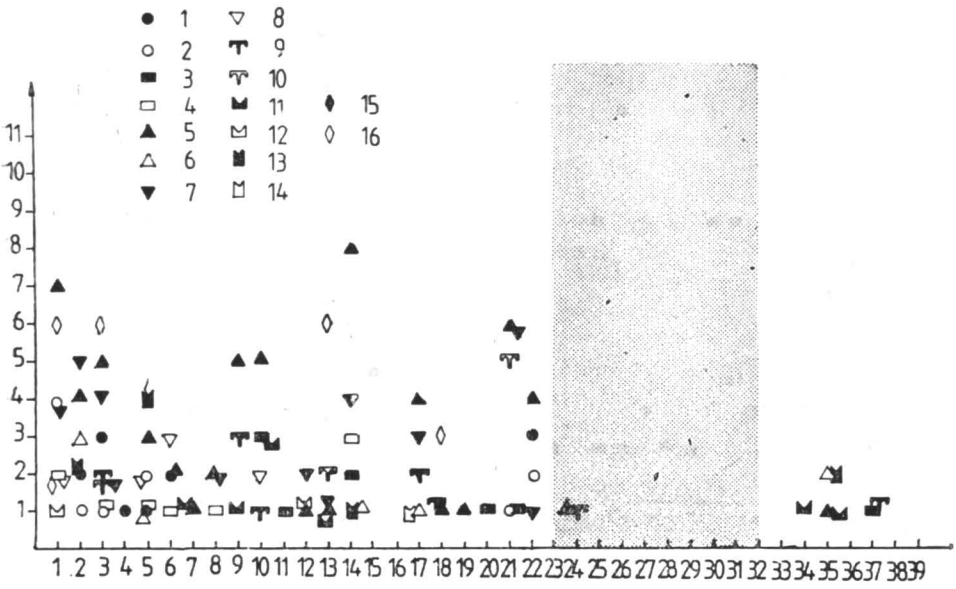


Abb. 13 : *Homerisches Zitat in der III. Rede :* 1 — der Name Homers ; 2 —die Verben, die den Namen Homers angeben ; 3 — der Name der homerischen Epen ; 4 — Verben für die Einfügung der homerischen Zitate ; 6 — metrische Entlehnungen ; 7 — nicht-metrische Entlehnungen ; 8 — autoritative Zitate ; 9 — Hilfszitate ; 10 — polemische Zitate ; 11 — Zitate als Beispiele ; 12 — Zitate als Vergleiche ; 13 — schmückende Zitate ; 14 — der eigene Einsatz bei Homerentlehnungen ; 15 — Homer als Dichter und Philosoph ; 13 — die homerischen Helden.

ABKÜRZUNGEN DER ZITIERTEN LITERATUR

a) AUSGABEN

Dion *Discourses* — Dion Chrysostom, *Discourses*, hrsg. von J. W. Cohoon, Bd. I, London-Cambridge, Massachussets, 1971.

DJC — *Œuvres complètes de l'empereur Julien*, hrsg. von J. Bidez, Bd. I, 1. Teil : *Discours de Julien César*, Paris, 1932.

LF — *Œuvres complètes de l'empereur Julien*, hrsg. von J. Bidez, Bd. I, 2. Teil : *Lettres et fragments*, Paris, 1924.

Claudius Mamertinus *Panegirico* — Claudius Mamertinus, *Il panegirico dell'imperatore Giuliano* hrsg. von Giuseppina Barabino, Cuneo, 1960.

Salutius Secundus — Salutius Secundus, *Des dieux et du monde*, hrsg. von Gabriel Rochefort, Paris, 1924.

Themistius — Themistius, *Orationes*, hrsg. H. Schenkl und G. Downey, Leipzig 1965.

b) FACHLITERATUR

Alföldi 1962 — A. Alföldi, *Some portraits of Julianus Apostata*, AJA, 66, 1962, 4, S. 403—405.

Alonso-Nuñez 1978 — J.M. Alonso-Nuñez, *El César Juliano y el filosofo Salustio*, Helmántica, 29, 1978, 90, S. 399—402.

Asmus 1896 — R. Asmus, *Eine Encyklika Julians des Abtrünnigen und ihre Vorläufer*, ZKG, 16, 1896, 1, S. 45—71 und 2, S. 220—252.

https://biblioteca-digitala.ro

Baldwin 1975 — B. Baldwin, *The career of Oribasius*, AClass, 18, 1975, S. 85—97.
Baldwin 1978 — B. Baldwin, *The „Caesares" of Julian*, Klio, 60, 1978, S. 449—466.
Baratte 1975 — Fr. Baratte, *A propos de l'argenterie romaine des provinces danubiennes*, Starinar, 26, 1975, S. 33—41.
Bartoňková 1976 — Dagmar Bartoňková, *Prosimetrum, the mixed style in ancient literature*, Eirene, 14, 1976, S. 65—92.
Bidez 1930 — J. Bidez, *La vie de l'empereur Julien*, Paris, 1930.
Bidez 1938 — J. Bidez, *La découverte à Trèves d'une inscription votive de l'empereur Julien*, AC, 7, 1938, S. 91—92.
Blockley 1972 a — R.C. Blockley *Constantius Gallus and Julian as Caesares of Constantius II*, Latomus, 31, 1972, S. 433—468.
Blockley 1972 b — R. C. Blockley, *The Panegyric of Claudius Mamertinus on the Emperor Julian*, AJPh, 93, 1972, S. 437—450.
Bowie 1970 — E.L. Bowie, *Greeks and their Past in the Second Sophistic*, P&P, 46, 1979, S. 3—41.
Budde 1972 — L. Budde, *Julian-Helios Sarapis und Helena-Isis*, AA, 87, 1972, 4, S. 630—642.
Corti 1981 — Maria Corti, *Principiile comunicării literare*, übersetzt von Ştefania Mincu, Bucureşti, 1981.
Dagron 1968 — G. Dagron, *L'empire romain d'Orient au IV^e siècle et les traditions politiques de l'hellénisme. Le témoignage de Thémistios*, T&MByz, 3, 1968, S. 1—242.
Daly 1971—L. J. Daly, *Themistius' Plea for Religious Tolerance*, GRBS, 12, 1971, 1, S. 65—79.
Delvoye 1984 — Ch. Delvoye, *Eléments classiques et innovations dans l'illustration de la légende d'Achille au Bas-Empire*, AC, 53, 1984, S. 184—199.
Downey 1958 — Gl. Downey, *Themistius and the classical tradition*, CB, 24, 1958, S. 40—51.
Dvornik 1966 — Fr. Dvornik, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy ; Origins and Background*, II. Bd., Washington, 1966.
Edbrooke 1976 — R. O. Edbrooke, *The visit of Constantius II to Rome in 357 and its effects on the pagan Roman senatorial aristocracy*, AJPh, 97, 1976, 1, S. 40—61.
Ehrhardt 1953 — A. Ehrhardt, *The Political Philosophy of Neoplatonism*, in „Studi in onore di Vicenzo Arangio-Ruiz nel XLV anno del suo insegnamento", I. Bd., Napoli, 1953, S. 457—482.
Elmer 1937 — G. Elmer, *Die Kupfergeldreform unter Julianus Philosophus*, NZ, 30, 1937, S. 25—42.
Elnicki 1962 — L.A. Elnicki, *Novye dokumenty ob ixristianskoj reakcij v rimskoj imperii v IV v.n.e.*, SA, 4, 1962, S. 220—233.
Florescu 1973 — V. Florescu, *Re orica şi neoretorica : geneză, evolutie, perspective*, Bucureşti, 1973,
François 1921 — L. François, *Essai sur Dion Chrysostome, philosophe et moraliste cynique et stoicien*, Paris, 1921.
Frösén 1974 — J. Frösén *Prolegomena to a Study of the Greek Language in the First Centuries A.D. The Problem of Koiné and Atticism*, Helsinki, 1974.
Gilliard 1964 — F.D. Gilliard, *Notes on the coinage of Julian the Apostate*, JRS, 54, 1964, S. 137—138.
Herzog 1937 — R. Herzog, *Zwei griechische Gedichte des 4. Jahrhunderts aus S. Maximin in Trier* TZ, 12, 1937, 1, S. 121—151.
IDC — *An Index o Dio Chrysostomos*, compiled by R. Koolmeister and Th. Tallmeister, ed. by J.F. Kindstrand, Uppsala, 1981.
Jankowski 1976 — N. Jankowski, *Restaurationsversuche römischer Herrschaft in dem linksrheinischen Gebie unter Julianus. Studien zu einem Kapitel aus der Germanengeschichte im sechsten Jahrzehnt des vierten Jahrhunderts*, EAZ, 16, 1976, S. 331—343.
Kaegi 1964 — W. E. Kaegi, *The emperor Julian's assessmen of the significance and func ion of history*, TAPhS, 108, 1964, 1, S. 29—38.
Kent 1959 — J.P.C. Kent, *An Introduction o the Coinage of Julian the Apostate*, NC, 19, 1959, S. 109—117.
Kindstrand 1973 — J. F. Kindstrand, *Homer in der zweiten Sophistik. Studien zu der Homerlektüre und dem Homerbild bei Dion von Prusa, Maximos von Tyros und Aelius Aristeides*, Uppsala, 1973.
Klein 1979 — R. Klein, *Der Rombesuch des Kaisers Constantius II. im Jahre 357*, Athenaeum, 57, 1979, S. 98—115.
Koch 1899 — W. Koch, *Kaiser Julian der Abtrünnige. Seine Jugend und Kreigsthaten bis zum Tode des Kaisers Constantius (331—361)*, Leipzig, 1899.

https://biblioteca-digitala.ro

Lacombrade 1960 — Chr. Lacombrade, *L'empereur Julien et la tradition romaine*, Pallas, 9, 1960, S. 155—164.
Leadbeater 1971 — L. L. Leadbeater, *Aspects of the philosophical priesthood in Jamblichus' „De mysteriis"*, CB, 47, 1971, 6, S. 89—92.
Leedom 1978 — J.W. Leedom *Constantius II : three revisions*, Byzantion, 48, 1978, S. 132—145.
Leipoldt 1964 — J. Leipoldt, *Der römische Kaiser Julian in der Religionsgeschichte*, Berlin, 1964.
Lévêque 1963 — P. Lévêque, *De nouveaux portraits de l'empereur Julien*, Latomus, 22, 1963, S. 74—84.
Marcone 1981 — A. Marcone, *Il conflitto tra l'imperatore Giuliano e gli Antiocheni*, in A&R, 26, 1981, S. 141—152.
Negev 1969 — A. Negev, *The inscription of the emperor Julian at Na'avan Barukh*, IEJ, 19, 1969, 3, S. 170—173.
d'Ors 1966 — A. d'Ors *Un miliario del emperador Juliano en España*, in *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à A. Piganiol*, III. Bd., Paris 1966, S. 1337—1338.
Palanque 1944 — J.R. Palanque, *Collégialité et partage dans l'empire romain aux IV^e et V^e siècles*, REA, 46, 1944, S. 47—64.
Pernot 1986 — L. Pernot, *Les topoi de l'éloge chez Ménandros le Rhéteur*, REG, 99, 1986, 470—471, S. 33—43.
Piganiol 1938 — A. Piganiol, *La couronne de l'empereur Julien*, Byzantion, 13, 1938, S. 243—248.
Piganiol 1947 — A. Piganiol, *L'empire chrétien (325—395)*, Paris, 1947.
Plett 1983 — H. F. Plett, *Ştiinţa textului şi analiza de text. Semiotică, lingvistică, retorică*, übersetzt von S. Stănescu, Bucureşti, 1983.
PLRE — A.H.M. Jones, J. R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, I. Bd., Cambridge University Press, 1971.
Popescu 1976 — E. Popescu, *Inscripţiile greceşti şi latine din secolele IV—XIII, descoperite în România*, Bucureşti, 1976.
Réville 1886 — A. Réville, *L'empereur Julien*, RHR, 13, 1886, S. 265—291 und 14, 1887, S. 1—26 und 145—167.
Rosen 1969 — K. Rosen, *Beobachtungen zur Erhebung Julians 360—361 n. Chr*, in AClass, 12, 1969, S. 121—150.
Šašel 1971 — J. Šašel, *The struggle between Magnentius and Constantius II for Italy and Illyricum*, in ŽAnt, 21, 1971, S. 205—216.
Schmid 1887 — W. Schmid, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnas bis auf den zweiten Philostratus*, I. Bd., Stuttgart 1887.
Seeck 1919 — O. Seeck, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr. Vorarbeit zu einer Prosopographie der christlichen Kaiserzeit*, Stuttgart, 1919.
Segre 1986 — C. Segre, *Istorie-cultură-critică*, übersetzt von Ştefania Mincu, Bucureşti, 1986.
Selem 1971 — A. Selem, *L'atteggiamento storiografico di Ammiano nei confronti di Giuliano dalla proclamazione di Parigi alla morte di Costanzo*, Athenaeum, 44, 1971, S. 89—110.
Szidat 1972 — J. Szidat, *Der Feldzug Constantius' II. an der mittleren Donau im Jahre 358*, Historia, 21, 1972, 4, S. 712—720.
Tomulescu 1979 — C. St. Tomulescu, *Julien l'Apostate et le code de Justinien*, Perugia, 1979.
Valdenberg 1924 — Vlad. Valdenberg, *Discours politiques de Thémistius dans leur rapport avec l'antiquité*, Byzantion, 1, 1924, S. 557—580.
Vogt 1955 — J. Vogt, *Kaiser Julian und sein Oheim Constantin der Große*, Historia, 4, 1955, 2/3, S. 339—352.
Vogt 1968 — J. Vogt, *Pagani e cristiani nella famiglia di Constantino il Grande*, in *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Saggi a cura di A. Momigliano, Torino, 1968, S. 47—65.
Warren Bonfante 1964 — Larissa Warren Bonfante, *Emperor, God and Man in the IV^th Century, Julian the Apostate and Ammianus Marcellinus*, PP, 99, 1964, S. 401—427.

https://biblioteca-digitala.ro

ZOSIMOS, 6, 10, 2

Included in Zosimos' long *excursus* about the Italic adventures of Alaric in 409—410, in the new context of Priscus Attalus imperial ascension, after some battle episodes, a puzzling information is transmitted by the Greek historian : he informs us that Honorius wrote letters to the British towns, recommending them to defend themselves and to reward the soldiers with gifts from the money sent by Heraclianus.

This mention of the situation in Britain within the context of the important military operations taking place in Italy was something quite unexpected. Nonetheless, during a century of active use of this narrative, modern interpreters of the excerpt did not give enough importance to the obvious disfunction in the logic of the narrative.

By noticing a previous remark concerning this fragment, Paul Bartholomew[1] will give rise to a hot debate among specialists in this field. His remark concerns an old conjecture proposed by Jacques Godefroy in the 18th century. Discussing *Cod Theod.*, 11, 28, 7 in his edition of the *Theodosian Code*, he referred to Zosimos (6, 10, 2) and quoted ἐν Βρουττίᾳ instead of ἐν Βρεττανίᾳ[2].

Some remarks with regard to the *New History* seem to be absolutely necessary. Zosimos wrote at the beginning of the 5th century somewhere in Orient, and the information included in the second half of his book V completes the fragments preserved in book VI, written by the Greek Olympiodorus of Thebes.

Olympiodorus seems to have elaborated his history soon after 425, narrating the events from 407 to 425. His *History* was preserved only by intermediaries, such as Zosimos and Photios, who were the principal depositories of Olympiodorus' fragments (fragments from his history are quoted also by Sozomen in the mid-5th century, while writing the last chapter of book IX from his *Ecclesiastical History*).

Thus, the fragments from Olympiodorus preserved by Photios (especially the 15th fragment which is referring to Bruttium), show that the Greek from Thebes did not use at all the form Βρουττία, but Βρεττία, which makes Gothofredus — Bartholomew theory to be accepted more easily[3].

If Zosimos' — or maybe the copyist's — error is accepted, fragments 6, 10, 2, certify in fact that an appeal to self-defence was addressed to the Italic towns in *Bruttium*, and not to the British towns. But, before excluding such a well-known argument used by the traditional specialists of late Roman history, it must be carefully analysed. Arguments like those

[1] *Fifth Century Facts*, Britannia, 13, 1982, p. 262.

[2] Vol. 4, p. 211, apud E.A. Thompson, *Zosimos, 6, 10, 2 and the letters of Honorius*, CQ 32, 1982, p. 445.

[3] E.A. Thompson, *loc. cit.*; P. Bartholomew, *loc. cit.*.

StCl XXVIII—XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 111—116

https://biblioteca-digitala.ro

presented by E.A. Thompson[4], which sustain that either renowned specialists of Roman Antiquity, or scholars knowing too well the island's reality, such as Otto Seek, J.B. Burry, Ernest Stein, A.H.M. Jones, R.G. Collingwood, S.S. Frere, N. H. Baynes, E.A. Freeman and C.E. Stevens, or commentators of Zosimos as L. Mendelssohn, were familiar with Gothofredus conjecture but did not accept it, are arguments supporting a point of view which cannot sustain a scientific approach.

There are two directions in which our present essay will focus its attention trying to determine the viability or non-viability of Gothofredus — Bartholomew theory (1) to establish the name of the Italic province *Bruttium* in Greek sources of Late Antiquity and to trace the possible confusions concerning the two provinces and (2) to make an inventory of some notorious errors in Zosimos' text.

First, a note has to be made. The *New History* has been preserved in a single manuscript, *Vaticanus Graecus* 156, and the most recent editor of the Greek historian, F. Paschoud, does not mention any signs of corruption in the fragment we are interested in [5].

E.A. Thompson[6] tried to register the forms in which the name *Bruttium* is used in the Greek texts in Late Antiquity. There is a lot of confusion in Zosimos' work, but such confusions are present also with other Greek authors. Thus, Dio Cassius, 16 = Zonaras, 9, 9, 12 transforms Βρεττίαν in Βρεττανίαν. He does the same thing in the *L* manuscript (42, 25, 3). With Athenaeus, 5, 208, F the manuscript sticks erroneously to Βρετανίας, instead of Βρεττίας. But, it seems that the reverse confusion — Britain instead of Bruttium — is never made. Thus from a palaeographic point of view and with arguments from this domain which nobody contests, not even E.A. Thompson, the most obstinate adversary of it, Gothofredus's conjecture remains possible.

On the other hand, Zosimos' whole narrative is full of errors so that he could well earn the title of the most approximate Greek historian of the Imperial era. The famous story of the Mursa battle (2, 45—53) so often discussed, could be taken as an example of Zosimos' misinformation.

The exeerpt we are interested in, that is book VI, is also full of confusions. Thus, Justin and Neobigastes from Olympiodorus' history (fragment 12) became Justinian and Neobigastes in Zosimos' (6, 2, 2); Boulogne is a town in Gallia or in Galatia for Olympiodorus (*loc. cit.*) as in Sozomenos, who writes in the Greek dialect from the Egyptian Thebes (*Hist. Eccles.* 9, 11, 3), but it is a town in Germany for Zosimos (6, 2, 2), who thinks Paris to be a German town too (3, 9, 1); also in Zosimos (6, 4, 2), Gerontius, Constantine's 3rd felonous general, is called Terentius, and Constans, the Emperor's son, is called Constantine (Zos. 6, 5, 1; 6, 7, 6); Jovianus from Olympiodorus' book (fragment 13) is to be found in Zosimos under the name of Jovius (6, 8, 1); and so on. Critical editions of *New History* have registered all these errors and many others for over a century and E.A. Thompson has reviewed them again[7].

[4] E.A. Thompson, *Fifth Century Facts*, Britannia, 14, 1983, p. 272;
[5] F. Paschoud, *Zosime, Histoire Nouvelle*, I, 1971, Paris, p. 77 sqq.
[6] E.A. Thompson, *Zosimos, 6, 10, 2 and the letters of Honorius*, CQ 32, 1982, p. 445—446.
[7] *Ibid.*

https://biblioteca-digitala.ro

Zosimos' text therefore can generate a lot of confusion. This is confirmed by book VI, which is eloquent from this point of view. It is considered that book VI was unfinished, and the errors could be due to the fact that the historian did not review his text. But, no matter what might have been the causes of the misinformation included in the text of the *New History*, the facts remain facts.

It is not a petty philological question, for the crucial problem in the debate is, in fact, whether to disregard or not an essential element for the understanding of the life and history of the urban communities in the British Island at the beginning of the 5th century. Zosimos' text is the only possible information about their situation in the early 5th century AD.

Some historical facts may help to clarify the option for Bruttium or for Britain, the first and foremost problem being that of identifying the dangers which could have determined the imperial call for self-defense to the towns of these provinces. E.A. Thompson[8] thinks that in Bruttium no danger could have justified the imperial call before 24 August 410, the date of the fall of the city of Rome.

When Gothofredus discussed on the Zosimos' fragment, 6, 10, 2, he was commenting upon *Cod Theod.* 11, 28, 7, a law from 413 by which Honorius granted exemption from taxes in Campania, Tusculum, Picenum, Samnium, Apulia, Calabria, Bruttium and Lucania because of the hardships endured during the Visigoth invasion in 410. Consequently, the problem becomes strictly chronological, the question being whether it was possible or not for a Visigoth raid to have taken place in Southern Italy before Rome was plundered. This is Gothofredus' point of view, but it seems not to have been confirmed by other ancient sources, except for the much discussed text in *Codex Theodosianus*. Zosimos' narrative does not cover the period of Rome's fall, ending before it.

On the other side, it is true that there is no other definite confirmation of a danger in Bruttium during this time, but this one seems to be a weak argument, as far as the information we have is most of the time incomplete. In fact, the alternative proposed was the attack of Heraclianus, but as it is well known he had been faithful to Honorius until about 413[9].

Thus, it is rather difficult to presume that in 410 Bruttium was completely deprived of utilitarian administrative structures. This would be the only justification for the call to have been addressed to towns and not to the province (*corrector Lucaniae et Bruttiorum*).

As far as the situation in Britain is concerned, the ancient information is rich but also ambiguous; in many cases the facts narrated in some texts are contradicted by some others. Most of the time the information is fragmentary or incidental.

The first difficult moment encountered in the 5th century by the Roman Occident was the massive invasion of Vandals, Alans and Suabs which started by crossing the Rhine, somewhere near Mainz, probably in the last day of 406 (Zos. 6, 3, 1; Hier., *Ep.* 125, 15; Prosp. *Chron.* I, 465,

[8] *Loc.cit.*, p. 448.

[9] E. Demougeot, *De l'unité à la division de l'Empire romain, 395 — 410*, Paris, 1951, p. 455—457.

https://biblioteca-digitala.ro

1230; the date of the invasion was discussed at length, a possible date being 406 or 407)[10].

The invasion menaced both the continental provinces and the island, and stimulated usurpation in Britain. The most interesting information in this respect has been registered by Frigeridus (most of the fragments are preserved in *Historia Francorum* by Gregory from Tours) and by Olympiodorus from Thebes (quoted both by Photios — Sozomenos and by Zosimos). Olympiodorus began his great history of the Occident with the invasion of the barbarians from the other side of the Rhine.

That provoked, as I said, more than one usurpation in Britain. The first usurper, Marcus, was a soldier, the second, Gratianus, was a *municeps*. It is presumed that both hesitated to cross the Channel to stop the invasion, and because of this failure a more decided one was finally chosen — Constantine.

Constantine will have a longer career as a usurper. Crossing the Channel on the continent, he succeeded to extend his authority not only over the whole province of Gaul, but, for a while, even over a part of Spain, either directly or through some of his generals. From the perspective of the insular diocese, this usurpation represented at first a gradually increasing deficit of the military defense, the troops being transferred first to the continent during the reign of Magnus Maximus[11], to which were added latter those having crossed the Channel under Constantine's command[12].

The usurper succeeded for a while to be recognized as an equal by Honorius. Constantine represented first a real factor of equilibrium between the Germans from Gaul, Alaric and Heraclianus, and the Occidental Emperor, who at that precise moment, from security reasons, had just moved his residency from Milan to Ravenna.

Meanwhile, Britain remained without defenders, and was more and more affected by the devastating invasions of the Saxon pirates, who reappeared from the Northern Sea, thus, the raids which had been a common reality for the entire 6th century started again. The years 408—409 witnessed probably such an attack (*Chronica Gallica* from 452, 62 = *Chron. min. I*, 654: *Britannia Saxonum incursione deuastata*).

The invasion was probably rejected since 409, even if there is no such proof. But it is also possible that some isolated groups remained on the island, and even the idea of a new raid can be suggested for the year 410, if it is not considered that the principal assault could be dated in 410, and this because it is very difficult to establish the time of the raid mentioned by the *Chronica Gallica* from 452, and by the general chronology of the chronicle. There are a lot of unsolved problems yet, as well as a large number of notorious errors in this source. For example, Jones & Cassey sustain that the mentioned date by the unknown historian, therefore 410 (because the event is placed in the 15 th year of Honorius reign) represents

[10] C.E. Stevens, *Marcus, Gratian, Constantine*, Athenaeum, 45, 1957, p. 319; E.A. Thompson, *Britain A.D. 106—110*, Britannia, 8, 1977, p. 303—304.

[11] C.E. Stevens, *Magnus Maximus in British History*, EC 3, 1938, p. 93.

[12] E. Demougeot, *op. cit.*, p. 253; J. Matthews, *Western aristocracies and Imperial Court, A.D. 364—425*, Oxford, 1975, p. 311.

https://biblioteca-digitala.ro

the most probable solution (resuming the ancient information and the modern controversy)[13].

Even if we cannot have any certainty in this respect, it is beyond any doubt that the Saxon danger had represented a serious reality for Britain at the end of the first decade of the 5th century. This is the frame in which the diocese seems to have been registered a real secessionist movement. Zosimos (6, 5, 2—3) narrates: "Gerontius... conquering the troops from there (Hispania) made the barbarians from Gallia revolt against Constantine. While Constantine was not able to oppose them, most of his troops settled in Spain and the barbarians over Rhine owning everything, compelled the Britain islands and some populations from Gallia to revolt against Roman authority and selfruling, disobeying thus the Roman laws. The Britons took their weapons and fought alone; they freed their towns from the barbarians, who had previously overwhelmed them, and in the same way, imitating the Britons, the whole Armorica and other provinces from Gallia expelled the Roman officials, establishing a sovereign order for their own authority. The rebellion in Britain and of the Gaul's population, too, took place during the time of usurper Constantine ...".

Due to the fact that the German invaders were still in Gallia, and did not yet cross the Pyrenees, the revolt narrated by Zosimos must be dated before the autumn of 409.

Because of its importance, this text has generated a great deal of comments and divergent conclusions. Paul Bartholomew thinks that Roman-Britain population, first liberated by the barbarian oppression to pass then to a secession towards Rome, began in fact by a revolt against federate barbarians and not against invaders. He was not able to support this supposition, except by certifying the presence of some federate formations, a rather unsatisfactory argument, the facts being well known[14].

The problem of the anti-Roman character of these actions after the end of German danger is also very controversial. Many interpreters of this excerpt have read, well beyond Zosimos' actual text, some action of the so-called "legitimists", against Constantine III, "legitimists" who would have determined the removal of the officials, representing the usurper's authority in Gaul, in favor of the Emperor from Ravenna.

Beyond a forced reading, with no reason of the ancient narration, the supporters of such a point of view have read the fragment only to a certain extent, leaving out the reference to Armorica and to the other parts of Gaul.

In one of his earliest papers concerning this problem, published in 1956, E.A. Thompson, based on Zosimos' excerpt, pointed out the possible social character of the Britain and Armorican revolt, considering them revolts of *Bacaudae*[15].

It is also a possibility to consider that this episode was the last momentum in which Britain was cut out from the Empire, in the context

[13] *The Gallic Chronicle Restored. A Chronology for the Anglo Saxon Invasions and the End of Roman Britain*, Britannia, 19, 1988, p. 379—398.

[14] *Fifth Century Facts*, Britannia, 13, p. 262—264.

[15] *Zosimos and the End of Roman Britain*, Antiquity, 30, 1956, p. 164—165.

https://biblioteca-digitala.ro

of constructing, on both sides of the Channel, two different politic entities, independent of Roman government.

We do not possess much information regarding the character of the revolt in Britain, but we can use the well-known affection of this area with a better known one, especially from this point of view — Armorica. We wonder if the revolt from Britain too could be considered a revolt of *Bacaudae*. We have no other proofs beyond the text of *New History* but quoting Zosimos we must notice that the Greek considered the revolt of the Armoricans and other inhabitants from Gaul as a mimetic action. Thus if in Armorica took place a *Bacaudae* rebellion in 409, it could have been possibly doubled by another one in Britain.

We must admit that the demonstration is rather forced. Without obvious narratives, considering the great approximations presented in Zosimos' text, we can present Thompson's theory only as a hypothesis, but not as an unquestionable point of view.

The notice seems to be very important for our purpose. Thus, while in Bruttium, in the first half of the year 410 we have no information about any dangers for Roman order, in Britain, in 408—409 took place a Saxon raid, and in 409 a revolt of native population (whatever was its character). Theoretically, these two dangers could have affected the island since 410.

Book VI of Zosimos' history seems to refer once more to the Britain towns, confirming their existence, even the quality of province residency centers. The fragment already discussed (Zos. 6, 5, 2—3) emphasizes the special interest of the inhabitants of the province for the anti-Roman revolt, for releasing the town from barbarian invaders.

It remains the problem of specifying the enemy against whom Honorius called for self-defense in Britain towns, in 410 (in the case the formula Gothofredus-Bartholomew is not accepted). It could be the German invaders or the Roman-Britain rebels, or even the *Bacaudae*.

May 1991

Faculty of History
13 Blvd. Carol I
70346 Bucharest

https://biblioteca-digitala.ro

BOGDAN HÂNCU †

PRELUARE ȘI PRELUCRARE ÎN ANTOLOGIA POETICĂ A LUI IOAN-INOCENȚIU MICU-KLEIN

Lupta fără preget a episcopului Inocențiu Micu-Klein pentru emanciparea națională și socială a românilor transilvăneni cuprinde și aspecte culturale mai puțin cunoscute. Este vorba despre florilegiul poetic, cu valoare de îndrumător moral, intitulat *Illustrium poetarum flores* și alcătuit în vremea exilului său forțat la Roma (decembrie 1744 — septembrie 1768); mai precis, antologia fusese deja încheiată la data de 2 aprilie 1753 și desigur că a fost folosită în activitatea de îndrumător spiritual al românilor aflați în trecere prin Cetatea Eternă, între 1753 și 1768.

Lucrarea aceasta le este cunoscută cercetătorilor români încă de la începutul veacului nostru [1], fără însă ca izvoarele ei să fi fost încă identificate cu oarecare siguranță. Antologia, păstrată în Biblioteca Ordinului Basilitan S. Giosafat din Roma (sub cota Ms. Lat. 4), alcătuiește grosul unui manuscris masiv, legat în piele de vițel, cuprinzând în total 399 de pagini scrise caligrafic cu pana și cu cerneală neagră: cele 390 de pagini ale textului în sine sunt cuprinse între câteva foi conținând două fugare însemnări (f. 1—2)[2] și câteva adaosuri în versuri (pe ultimele 5 pagini)[3]. Florilegiul este întocmit deopotrivă cu intenția educării etice și estetice a cititorului, prin selectarea unor texte din operele a aproximativ 30 de poeți latini, de la Plaut și Ennius și până la Claudianus și Maffeus Vegius (umanistul italian). Ele sunt „culese, alese și grupate după locuri comune", pe noțiuni generale orânduite alfabetic, de la *Abstinentia* și până la *Vxor*. Aceste cuvinte-cheie cuprind calități și defecte morale (*Bonitas*, *Innocentia*, *Virtus*; *Auaritia*, *Ignauia*, *Inuidia*), termeni legați de învățătură (*Lectio*, *Ratio*, *Scientia*), de religie (*Christus*, *Deus*, *Prouidentia*), de viața în comun, în special în familie (*Concordia*, *Fides*, *Parentes*, *Vxor*), de existența socială în general (*Bellum*, *Clementia*, *Pax*, *Regnum*, *Respublica*, *Victoria*) etc. Pasajele selectate sunt comentate prin formule, adesea chiar fraze mai ample, îngrijit elaborate, chiar înzestrate cu valențe poetice. Înaintea fiecărui citat este dată trimiterea, de multe ori corectă, la sursa primară a versurilor, fără precizarea, obligatorie pentru noi, a cifrelor acestora. Uneori, din neglijență, sau din simplă scăpare la copiere, trimiterile lipsesc

[1] Augustin Bunea, *Din Istoria românilor. Episcopul Ioan Inocențiu Klein (1728—1751)*, Blaj, Tipografia Arhidiecezană, 1900, p. 267; Florea Firan, în Contemporanul, București, 49/1982; „Le lingue del mondo", Florența, 6/1983, p. 497—500; Columna, Roma, 1/1984, p. 14—15; I. Dumitriu-Snagov, în Tribuna, 1 sept. 1983.

[2] Adnotări *ad hoc* de tipul *Eurybatus infidelis summus ponitur*(?) *pro infideli summo* (f.1) sau *Nomina Generosorum hominum, Milliades Atheniensis Dux* (f. 2).

[3] Acestea sunt 19 versuri *De utilitate Graecae Linguae*, o invectivă de 14 versuri împotriva lui Cesellius, 2 v. închinate Sf. Petru, 5 v. ale Sf. Grigore de Nazianz și câteva definiții versificate, extrase din lucrarea lui Paul Gabriel Antoine, *Theologia moralis uniuersa* (edițiile pe care le-am consultat noi, la Biblioteca Academiei, fiind din 1760 și 1772).

StCl XXVIII—XXX, 1992—1994, București, p. 117—119

https://biblioteca-digitala.ro

sau sunt eronate. S-a ajuns astfel la amalgamuri versificate, mai mult sau mai puțin sudate ca sens general (un fel de *centones*), identificarea părților lor componente nefiind întotdeauna facilă. Această situație a incitat unele interpretări în favoarea originalității complete a lucrării, mergându-se chiar până la ipoteza redării din memorie a unor versuri.

De aceea, încă din 1983, I. Dumitriu-Snagov opina că aceasta este „prima antologie românească de poezie clasică latină a unui autor român", iar doi ani mai târziu (în Arhivele Olteniei, 4/1985), Emil Dumitrașcu se întreba dacă și cât se va fi inspirat învățatul episcop ardelean din cunoscutele antologii ale lui P. Manutius, Erasmus, Navarini, Buchler, Apostolius, Gruter, Scottus, Schönheim, Seybold, Traubmann sau Sutor.

Prima certitudine pe care am câștigat-o, formulată în comunicarea încă nepublicată *În căutarea surselor poetice ale antologiei lui Ioan-Inocențiu Micu-Klein*[4], a fost, în urma cercetării majorității acestor antologii, că tiparele lor erau diferite de cea a episcopului nostru în exil *ad limina*, ele neputând să-i fi slujit drept model.

Acum știm, în schimb, cu preeizie și care a fost de fapt izvorul, sau măcar principalul izvor al florilegiului lui Inocențiu Micu: el se intitula, deloc de mirare, tot *Illustrium poetarum flores*, fiind alcătuit *per Octauianum Mirandulam*, și, începând din 1567, cunoscuse nenumărate ediții, într-o formă devenită standard, la finele veacului al XVI-lea (la Strasbourg, Lyon, Basel etc.)[5].

Antologia lui Inocențiu Micu reia cam 65% din selecția operată de canonicul Ottaviano Fioravantida Mirandola, apropierea dintre cele două mergând până la detalii de ortografie și de punctuație. Trimiterile absente la Micu există în modelul său, care operează cel mult comasări de versuri din aceeași sursă primară. Trimiterile eronate ale lui Micu se explică printr-o abatere față de textul lui Mirandola, prin confuzii pe aceeași pagină.

Pasajele eliminate de Micu sunt mai cu seamă din poezia iambică latină : Seneca a dispărut cu totul, iar Plaut și Terențiu au o pondere nesemnificativă.

În schimb, cam a noua parte din textele lui Micu vin din altă sursă, ca și pasajele notate pe paginile finale, menționate mai sus.

Dintre edițiile la care am avut noi acces în țară (la Biblioteca Academiei, la Batthyaneum, la Biblioteca Teleky, la Biblioteca Filialei Cluj a Academiei Române), nici una nu poate să fi fost, pentru diverse rațiuni de detaliu, modelul nemijlocit al remanierii lui Inocențiu Micu-Klein : acestea sunt edițiile de la Strasbourg (Argentoratum), 1567 (care conține în apendice și un opuscul *De poetica uirtute*) și cele de la Lyon (Lugdunum), 1582, și de la Basel (Basilea), 1583. Până la descoperirea adevăratei ediții-model ne putem însă permite să spunem că Ioan-Inocențiu Micu-Klein, marele și învățatul episcop transilvan aflat în exil politic la Roma, a câștigat încă

[4] Comunicare susținută la 22 mai 1988 în cadrul Sesiunii pe țară a Societății de Studii Clasice din România care a avut loc la Iași.

[5] Prima știre despre această antologie o datorăm unei lucrări venite la Biblioteca Franceză din București, cea a lui Roméo Arbour, *L'ère baroque en France. Répertoire chronologique des éditions de textes littéraires. Première Partie (1586—1615)*, Tome I (1585—1605), Geneva, 1977.

https://biblioteca-digitala.ro

o dată adâncul nostru respect pentru meritoria sa incercare de a contribui la integrarea în spaţiul cultural românesc a spiritualităţii umaniste occidentale.

Bucureşti, mai 1992

NOTA REDACŢIEI. La câteva săptămâni după prezentarea acestei comunicări în faţa membrilor Societăţii de Studii Clasice, un neaşteptat stop cardiac l-a răpit, prematur şi tragic, pe BogdanHâncu familiei, de curând întemeiate, şi ştiinţei (8 august 1991).

S-a născut în 24 iunie 1956, a absolvit în mod strălucit în 1980 secţia de filologie clasică a Universităţii bucureştene ; după absolvire a funcţionat ca profesor de liceu, în provincie şi la Bucureşti. Şi-a făcut apreciate preocupările pentru cercetarea ştiinţifică încă din timpul studenţiei, pe care le-a concretizat, după absolvire, în câteva publicaţii din reviste. Opera majoră a regretatului nostru coleg este ediţia comentată a antologiei lui Ioan-Inocenţiu Micu-Klein, *Illustrium poetarum flores*, apărută postum, în 1992. I s-a dedicat, ani în şir, cu pasiune şi cu răbdare benedictină, identificând textele, stabilind sursele, adnotând detaliile.

Dar pe lângă opera scrisă, Bogdan Hâncu ne lasă amintirea unei firi de o deosebită puritate şi delicateţe, ceea ce nu excludea intransigenta sa implicare în apărarea locului limbii latine în învăţământ.

Textul publicat mai sus a fost pus la punct de doamna Ileana Hâncu-Mihăilă, bucurându-se de concursul binevoitor al domnului Dan Sluşanschi. Redacţia le aduce aici calde mulţumiri.

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

ALEXANDRU AVRAM

EIN NEUES GRIECHISCHES WORT: ΚΟΙΝΟΣΩΣΤΗΣ

1896 hat Grigore Tocilescu eine „Marmorplatte, auf beiden Seiten geschrieben", veröffentlicht, die in Mangalia (Kallatis) entdeckt wurde[1]. Die Vorderseite enthält eine Widmung zum Wohl des Septimius Severus und seiner Söhne, während „auf der anderen Seite von verschiedenen Händen" eine fragmentarisch erhaltene Inschrift eingemeißelt wurde, die der Erstherausgeber folgendermaßen las:

———ου Κοῖν[τ]ος 'Ωστην—
———Βειτράσις Πάριδος εκ
———καὶ γραμματεὺς β'
————καὶ γυμνασίαρχο[ς]
———————γ]ραμ—
[ματεύς———————

Der Kommentar bezieht sich ausschließlich auf paläographische Bemerkungen: „Auf der Rückseite sind zuerst Z. 1.2. eingegraben, später nach etwas größerem Zwischenraum und mit größeren Lettern Z. 3.4., schließlich mit noch größeren Lettern Z. 5"[2]. Infolge der Nachprüfung des jetzt wie zuvor im Lapidarium des Archäologischen Instituts von Bukarest (ehemals Nationalen Antikenmuseums) unter Inventarnummer L 910 aufbewahrten Steines habe ich die bereits angeführten Bemerkungen nicht nur bestätigen, sondern auch ergänzen können. Die Buchstaben weisen je nach der Zeile unterschiedliche Größen auf: 1, 2 cm (Z. 1—2); 1,4 cm (Z. 3—4) und 1,8 cm (Z. 5); *omikron* ist etwas kleiner (0,8 cm), sowie die letzten Buchstaben der Z. 4 (ΙΑΡΧ, wobei ΑΡ in Ligatur), die wegen des geringen Raumes zusammengedrängt wurden.

Die Schrift, die zahlreiche Ligaturen aufweist, läßt die Inschrift in die severische Zeit fallen. Das Β mit Zahlenwert aus Z. 3 ist auf den Rahmen der Platte eingegraben worden. Keine der festgestellten „Hände" läßt sich paläographisch mit der „Hand" der Vorderseite identifizieren, obwohl die beiden Inschriften etwa zeitgleich sind.

In der vorliegenden Notiz geht es mir vor allem um Z. 1, wo der Stein sehr deutlich folgende Lettern angibt: ΟΥΚΟΙΝΟ CWCTHN (Ligaturen: W + C; Η + Ν). Die Lesung Tocilescus — der einen Namen herauszubekommen versuchte — scheitert daran, daß es für das angeblich verschwundene Τ des Κοῖν[τ]ος keinen Platz gibt, daß der Name 'Ωστης m.W. unbekannt ist und daß die Nominativform Κοῖν[τ]ος schwerlich vor dem unmittelbar darauffolgenden 'Ωστην stünde. Nun ziehe ich vor, folgendermaßen zu schneiden:

——ου κοινοσώστην

[1] Gr. Tocilescu, AEM, 19, 1896, S. 106, Nr. 60; vgl. auch IGRRP, I, 650.

[2] Erhalten ist (von der Rückseite gesehen) nur die rechte Ecke des Oberteils der Platte geblieben. Der erhaltene Stein ist 24,5 cm breit, 22 cm hoch und 9 cm dick.

https://biblioteca-digitala.ro

Das Wort ist neu, jedoch einfach erklärbar. Anlaß dazu gab mir das verwandte Kompositum δημοσώστης, das durch die Gelehrsamkeit von Jeanne und Louis Robert ausführlich gedeutet wurde [3]. Das seltene Wort taucht zweimal in Bithynien', einmal in Kallatis [5] und, allerdings durch Ergänzung, einmal in Tomis[6] auf und bedeutet (LSJ, s.u.) 'saviour of the people'. Demnach wäre im Prinzip nebst δημο-σώστης in demselben geographischen Raum auch κοινο-σώστης möglich.

Zwei zusätzliche Bemerkungen vertreiben aber jeden Zweifel. Erstens finde ich einen zweiten Beleg in derselben Zone. In einer Inschrift aus Tomis[7] wurde in Z. 8 gelesen:

[− −γραμμα]τεὺς καὶ κοινός ΩΣ

Für den Erstherausgeber ging es um ein Amt, während für den Verfasser des tomitanischen Corpus wären die Lettern ΩΣ „eher ὡσαύτως, «zugleich»", zu ergänzen, wobei „erst danach die Bezeichnung des betreffenden Amtes gefolgt hätte"[8]. Die Unzulänglichkeit wird nun beseitigt, wenn man

[− −γραμμα]τεὺς καὶ κοινοσώσ[της]

liest.

Zweitens möchte ich anführen, daß κοινοσώστης in Tomis und Kallatis auch historisch leicht zu verstehen ist. Gemeint wird, glaube ich, kein einfaches κοινόν = *collegium*, sondern das epigraphisch reichlich belegte κοινὸν τῶν Ἑλλήνων (= Πεντάπολις bzw. Ἑξάπολις). Dafür gibt es eine reiche Literatur und verschiedene Meinungen[9], die ich hier nicht erörtern werde. Daß sich aber ein Ehrentitel wie κοινοσώστης in bezug auf das bedeutende κοινόν wie seinerseits δημοσώστης in bezug auf den δῆμος einer Stadt erklären läßt, unterliegt m. E. keinem Zweifel.

Um auf die anfangs erwähnte Inschrift zurückzukommen, würde ich etwa nach folgendem suchen[10]:

[οἱ περὶ τὸν δεῖνα τοῦ − −]ου κοινοσώστην
[ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος *munus*], Βειτράσις Πάριδος ἔκ(δικος),
[ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος *munus*] καὶ γραμματεὺς β',
[ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος *munus*] καὶ γυμνασίαρχ(ος),
[ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος *munus* καὶ γ]ραμ−
[ματεύς κτλ.− − − −

Z. 1: wohl auch οἱ *sodales* περί (auch παιρί in der Epoche). — Z. 2: *i.e.* Βειτράσι(ο)ς = *Vitrasius* (dafür häufige Beispiele); zur Abkürzung ἔκ(δικος) vgl. u. a. ISM, 2, 18 und 468. — Z. 4: O nicht sichtbar, trotz Tocilescu.

Es handelt sich also um einen *catalogus*, der die Mitglieder eines Vereins nennt. Jedem Namen folgen Amt bzw. Ämter und, je nach dem Fall, Ehrentitel. Der unbekannte Träger des Ehrentitels κοινοσώστης könnte wohl der damalige ποντάρχης des westpontischen κοινόν mit dem Sitze in Tomis gewesen sein.

April 1992

Archäologisches Institut
Str. II. Coandă
R — 71119 Bukarest

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

WILLIAM J. DOMINIK

FAMA OR *FATA*? A NOTE ON STATIUS, *THEBAID* X, 835

> Siue ille profunda
> missus nocte furor, Capaneaque signa secutae
> arma Iouem contra Stygiae rapuere sorores,
> seu uirtus egressa modum, seu gloria praeceps,
> sey, magnae data *fama* neci, seu laeta malorum
> principia et blandae superum mortalibus irae.

So read *Theb.* 831—36 of D. Hill's text (my emphasis) [1], the most recent complete edition of Statius' *Thebaid* to appear [2]. The context is Capaneus' assault on Thebes and his challenge of Jupiter. Before recounting the details of the assault and challenge (837 ff.), the poet lists the possible causes of its perpetration (831 ff.). Line 835 deserves special attention, given the disagreement among modern editors on whether *fama* or *fata* should be read. While Hill's *sey* is of course a misprint (for *seu*), his choice of *fama* is problematical. He follows P. Kohlmann and R.D. Williams [3] in preferring *fama*, which appears only late in the MS. tradition (Dovoriensis, codex Cantabrigiensis, 10th c.). Although the clause *magnae data fama neci* (835) makes good linguistic sense and does not reiterate *in toto* the thought expressed of *praeceps gloria* (834) in the preceding clause[4], the latter expression does express a similar sentiment as the former, perhaps, but not necessarily, excluding the aspect of dying [5]. Most surviving Mss., following what is regarded as the least corrupt MS. of the *Thebaid* (Puteanus, codex Parisinus 8051, 9th c.), read *fata*, which O. Müller, H.W. Garrod, A. Klotz, J.H. Mozley, Th. C. Klinnert, A. Traglia and G. Aricò faithfully retain [6].

[1] D. E. Hill, *P. Papini Stati Thebaidos Libri XII* (Leiden 1983).

[2] Although R. Lesueur's Stace *Thébaïde*. Tome I. Livres I à IV (Paris 1990) and Stace *Thébaïde*. Tome II. Livres V à VIII (Paris 1991) is the most recent text of the *Thebaid* to appear, but as of mid-1992 Stace *Thébaïde*. Tome III. Livres IX à XII had not been published.

[3] P. Kohlmann, *P. Papinii Statii Achilleis et Thebais* (Leipzig 1884); R. D. Williams, *P. Papini Stati Thebaidos Liber X* (Leiden 1972).

[4] *Pace* J. H. Mozley, *Statius, with an English Translation*, II (London 1928), 380 n. a; cf. Williams, *op. cit.* (n. 3), 127 ad 835.

[5] Cf. Mozley, *op. cit.* (n. 4), 380 n. a; Williams, *op. cit.* (n. 3), 127 ad 835.

[6] O. Müller, *P. Papinii Statii Thebais et Achilleis cum Scholiis* (Leipzig 1870); H.W. Garrod, *P. Papini Stati Thebais et Achilleis* (Oxford 1906); A. Klotz, *P. Papini Stati Thebais* (Leipzig 1908); Mozley, *op. cit.* (n. 4); Th. C. Klinnert, *P. Papinius Statius, Thebais* (Leipzig 1973); A. Traglia and G. Aricò, *Publius Papinius Statius, Opere* (Turin 1980).

StCl XXVIII—XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 125—128

https://biblioteca-digitala.ro

(Klotz's suggestion of *magnae data fata necis*, while plausible, carries no weight in the Ms. tradition and is unnecessary.) The phrase *magnae data fata neci* (835) expresses the important idea in the *Thebaid* of the supernaturally contrived destruction of mankind[7]; this idea complements the themes in the next one and one-half lines of the precariousness and transience of human welfare (*laeta malorum principia*, 835–36) and of divine hostility toward mankind (*blandae superum mortalibus irae*, 836). So much for the authority of *fata* in the Ms. tradition and (briefly) its immediate context.

Following upon this reading, I propose the change (for a modern edition) of *fata* to *Fata*. Its epic context demands this slight but important orthographical emendation. For the form *Fata* reflects the objective, real-life status of these personified deities in their destructive role in the *Thebaid*[8]. The clause *magnae data Fata neci* (835) seems initially an odd expression and awkward construction, perhaps even poor grammar[9], whose rough sense (reading *data* as a passive) suggests a rendering such as, 'the Fates were given to (grant him, i.e., Capaneus) a great death'. But this is not a case simply of standing the passive verb on its head and being made to yield the meaning. In a context where the Fates (as subject) can be viewed as acting in their own interest rather than as merely acting upon themselves, the attraction of the verb into the pasive form as an indirect middle (in imitation of the Greek middle) would not be so surprising. The use of a verb in this way is certainly not unparalleled. The passive voice may have developed out of the middle (rather than the other way around), and a large number of Latin verbs was recognised as having both active and passive forms without any appreciable difference in signification or syntactic function (e.g. *minito*, *minitor*; *reuerto*, *reuertor*); in addition, there was a host of other verbs where the passive eventually assumed the function of the middle (e.g., *loricam* ***induitur***, *Aen.*7, 640). Modern linguists sometimes forget that the passive voice was more of a morphological phenomenon than a functional one, since its form assumed many non-passive uses, of which the middle was only one. There are notable examples of the passive in postclassical literature where the subject can be seen to acting in its

[7] Cf. (*e.g.*) *Theb.* 1, 197ff., 295ff.; 2, 102 ff.; 3, 179ff., 218ff., 302; 7. 1ff. (Jupiter); 3, 183 ff.; 10, 126 ff., 282 ff. (Juno); 1, 395 ff., 571 ff.; 7, 691 ff. (Apollo); 5, 46 ff., 157 ff., 445 ff. (Venus); 3, 407ff., 575ff.; 7, 108ff., 234ff.; 9, 566f., 841ff. (Mars); 4, 5ff.; 8,348ff., 383ff., 655ff. (Bellona); 7, 564ff. (Bacchus); 12, 606ff. (Minerva); 10, 661ff. (Virtus); 9, 448ff. (Ismenos). On the role of the Fata, see below, n. 9; on that of Pluto and the Furies, see below, n.11.

[8] The Fata, or Parcae, who are seen in the company of various infernal deities (*e.g.*, *Theb.* 8, 20–31) and mentioned along with them (*e.g.*, 1, 88–113, esp. 111, 326–28, esp. 328), frequently intervene in human affairs with disastrous consequences (*e.g.*, 3, 179f.). These goddesses render Eteocles incapable of heeding the warning of Macon on the ill fate of the party sent to assassinate Tydeus on his return to Thebes (2, 694f.), thereby resulting in the ignominious survival of the augur (cf. 3, 40–42, 67–69) and the deaths of forty-nine of his companions (cf. 3, 59–77, esp. 59–63, 75–77); overwhelm the attempts of Adrastus and Amphiaraus to avert war (cf. 4, 3f.); weaken the resolve of Amphiaraus who is against war by making a violent attack upon his will (4, 187-95); ensure the failure of the noble Hoplers and Dymas' attempted rescue of Tydeus' corpse out of envy for the pair's devotion (cf.10, 384f.); and impel Creon against his will to believe the word of Menoeceus, whom Virtus has deceived through her promise that his suicide will save Thebes (662ff.), that he is returning to the city to seek aid for a wounded comrade (727–37).

[9] Cf. Mozley (n. 4), 380 n. a; Williams, *op. cit.* (n. 3), 127 and 835.

https://biblioteca-digitala.ro

own interest (e. g.. *frontem ac tergum uallo* ***munitus***, Tac. *Ann.* 1, 50). I suggest that *data* functions in *Theb.* 10, 835 as a *weak* indirect middle, i.e., with the passive form retaining some trace of its original middle meaning. Taking *data* (sc. *sunt*) in this way and *magnae neci* as a dative of the 'end aimed at', a concise translation of the entire clause (*magnae data Fata neci*) would read, 'the Fates assigned a great death'.

Although Capaneus' challenge of Jupiter (10, 902 ff.) is shown to be instigated by the Furies on the orders of Pluto (8, 76 f., 11, 88 ff.), the poet alludes to a number of possible causes at the time of the incident (10, 831 ff.). Significantly the infection of Capaneus with *furor* by the infernal deities is mentioned first as a possible reason for his assault upon the Olympian ruler (*ille profunda/ missus nocte furor, Capaneaque signa secutae/ arma Iouem contra Stygiae rapuere sorores*, 831—33). Even though his defiant challenge of Jupiter is clearly motivated by the infernal deities, Capaneus is rewarded by Pluto's infernal colleagues as if he were entirely responsible for the deed (cf. 11, 69 ff.). This is entirely consistent with the notion of human accountability presented in the *Thebaid* — individuals are held accountable for their actions regardless of the degree of divine involvement — but there is a notable difference in his case. Eteocles, Polynices, Tydeus and Creon endure harsh retribution for offences that are committed under the influence of Pluto and the Furies [10] but Capaneus is favourably treated by the underworld deities since his aggressive behaviour is directed against Jupiter, for whom Pluto feels utter contempt (cf. 8, 34 ff.). Two other possible causes of Capaneus' action that are mentioned — the death appointed by the Fates (10, 835 : reading *Fata*, not *fama*) and divine hostility (836) — underscore the important theme of supernatural malevolence and injustice through their allusions to the violent destruction of man, while another cause — the vagaries of human fortune (835 f.) — enhances the theme of human limitation and suffering.

This scene can be compared to 1, 324 ff., where the possible cause o Polynices' journey is imputed to Erinys, Fors or Atropos ; 2, 19—22, where the anonymous shade ponders on whether Jupiter, Erinys or a Thessalian witch is the cause of Laius' ascent to the upper world ; 3, 60—62, where Maeon advances the gods, Fortuna and the invincible prowess of Tydeus as possible causes of the annihilation of the Thebans sent to ambush Tydeus ; 10, 162 f., where either Jupiter or Juno are mentioned as inciting the priest Thiodamas to foretell the favourable outcome of an Argive attack at night upon the Theban camp ; and 12, 420—23, where Fors, Fortuna and Eumenis

[10] Eteocles and Polynices : *Theb.* 11, 387 ff. (cf. 8, 69ff.) ; Tydeus : 8, 757ff. (cf. 8, 71f.) ; Creon : 11, 661ff. (cf. 8, 72ff.). For other examples of the destructive influence of the infernal deities upon humanity, see 1, 123ff., 7, 467ff., 11, 57ff. ([cf. 6, 513f.] Eteocles and Polynices) ; 1,51ff. (Oedipus) ; 9, 148ff (Hippomedon).

https://biblioteca-digitala.ro

are given as possible causes of Eteocles' pyre being near Antigone and Argia when the sisters are searching for a fire on which to place Polynices' corpse. The purpose of these (usually tripartite) lists in which human actions are attributed to the causal agency of various supernatural forces is to emphasise the involvement of the higher powers in the unfolding of events in Thebes and Argos.

The reading *magnae data Fata neci* takes into account not only the authority of *fata* in the manuscript tradition and the suitability of *Fata* in the epic context, but also the grammatical plausibility of the clause. Thus *Fata* is to be preferred to *fama* (or even *fata*) because it makes the best sense on two grounds and is not implausible on the third.

January (revised July) 1992

University of Natal
Faculty of Arts
Department of Classics
Durham 4001, South Africa

https://biblioteca-digitala.ro

TRAIAN COSTA †

UN SECOL DE STUDII AUSONIENE *

„The first French poet" era Ausonius pentru E. K. Rand, în 1927, după ce Pichon își încheia paragraful închinat lui, în capitolul „Les derniers poètes profanes" din cartea a IV-a, „L'époque chrétienne", cu propoziția „C'est le premier poète bourgeois et familier de France". Dar nici articolul lui Rand, nici răspândita *Histoire de la littérature latine* (folosesc ediția din 1912, adusă la zi) a lui Pichon nu sunt pomenite, în parte pe drept, în opera lui Prete, care citează doar cartea mai veche a celui din urmă, *Les derniers écrivains profanes* (1906). Eu m-am slujit firește și de *Bibliographie* ... a lui N. I. Herescu, din 1943. După aprecierile lui Rand și Pichon, mi se pare că nu s-a procedat greșit în dicționarul *Literatura franceză* (București, 1982) unde în prima coloană a textului e numit Ausonius, chiar dacă nu e „primul poet al meleagurilor" galice.

Noua și masiva ediție ni se oferă la aproape un secol după predecesoarea ei din „Bibliotheca Teubneriana", a lui R. Peiper, 1886. Din motive întemeiate, dar nejustificate, până la publicarea acestei prezentări vor mai fi trecut câțiva ani de la centenarul solidei opere a lui Peiper ... Unii o socotesc superioară pe a lui Schenkl din 1883, dar din câte știu, în vremea noastră a fost reprodusă numai a lui Peiper, în 1967; poate că *bybliopola putat* a lui Marțial nu e totdeauna „vorbă goală".

S. Prete, de la Universitatea din Kansas, era cu totul îndreptățit să-l reediteze pe Ausonius, și prin celelalte studii ale sale asupra poetului din Bordeaux, dar mai ales prin volumul *Ricerche sulla Storia del Testo di Ausonio*, Roma, 1960, devenit rapid lucrare de referință, singura menționată ca atare în *Lexikon der Alten Welt* din 1965. A cercetat el însuși zece din cele mai importante g r u p u r i de manuscrise (p. LXIV). Bănuiesc că tot lui i se datorează înlocuirea, în întreaga carte a lui *v* (și *U*) cu *u* și *V*; nu știu de ce a părăsit editura Teubner bunul obicei din trecut, prezent și la Peiper, încăpățânându-se chiar și în acest sfârșit de mileniu să-l mențină pe *v*: sper că nu o face pentru a se distanța de colecția „Budé", spre exemplu.

Înainte de a mă ocupa mai pe larg de lunga prefață (cu totul are, cum s-a văzut, LXXXVI de pagini, la un text de 355; la Peiper, ca se întinde pe CXXVIII față de cele 436 ale textului; să nu uităm că astăzi colecția Teubner se înfățișează în format mai mare), nu pot să nu mă plâng de faptul că redacția a neglijat să-i adauge o tablă de materii; e drept că așa ceva nu găsim nici la Peiper.

Acum, câteva lucruri din p r e f a ț a propriu-zisă.

Nu avem nici un manuscris al întregii opere a lui Ausonius. Dar cu două excepții toate „opusculele" apar în ms. (sau familia) *V* și *Z*; excepțiile sunt *Mosella*, aflată numai în „excerptorum manuscripta", și *Periochae Homeri* copiate doar în micul grup de manuscrise *B*. Desigur, celelalte bucăți

* Pe marginea volumului Decimi Magni Ausonii Burdigalensis *Opuscula*. Edidit Sextus Prete. Leipzig, Teubner, 1978, LXXXVI + 417 p. + o planșă dublă.

StCl XXVIII—XXX, 1992—1994, București, p. 129—144

https://biblioteca-digitala.ro

ori cicluri (= „opuscula") le găsim în câte două sau trei ori în toate cele patru familii; p. VII—XIV ne lămuresc detaliat în această privinţă, iar p. LXXXVI ne luminează dintr-o dată: câte cinci din 28 de opuscule nu apar decât în *V* sau în *Z*.

Rezultă deja că *V* şi *Z* sunt cele mai importante, întâi prin vârstă, apoi prin amploare; *V* ne-a păstrat 21 de opuscule, *Z* 18, în timp ce clasei *B* îi datorăm 12, iar în „Exc." se află trei: în afara *Mosellei*, ultimele cuprind aproape numai patru *Ecloge*, din 26, şi două epigrame, din 112.

Întâiul capitol din prefaţă (p. XV—XXII) este „De codice Vossiano", adică „Vossianus Latinus F. 111" sau „Leidensis Voss. Lat." sau „de l'île Barbe", atribuit secolului al XI-lea; greşeşte Pichon în *Histoire* ... vorbind de secolul al VIII-lea; Plessis e mai conciliant, când menţionează secolele VIII—IX, în *La poésie latine*, 1909, absentă şi ea din bibliografia lui Prete; după Teuffel (ed. VI, 1913) ar fi de la începutul secolului al IX-lea, *V* întrece cu mult restul manuscriselor prin „autoritatea" sa (p. LVIII), el fiind model pentru aproape toate celelalte „Vossiani seu Lugdunenses" (Batauorum !) sau chiar pentru manuscrise din alte locuri, cum sunt două „Parisini", unul din sec. IX, altul din „sec. IX—X", dar şi pentru codice din alte familii. Interesantă este şi migraţia lui *V*, în scriere vizigotă sau lombardă, trecând din mâna lui Iacobus (Prete scrie greşit „Is." la p. XVI) Cuiacius într-a lui Elias Vinetus, şi el din Bordeaux, apoi la Paulus Petauius, al cărui fiu l-a vândut celebrei regine Cristina a Suediei, pentru a ajunge de la Isaac Vossius în biblioteca din Leida: nu degeaba s-a spus *habent sua fata libelli*; Prete l-a investigat complet. Partea inferioară a filei 13ª din acest ms. se află, în „specimen heliographum", la finele ed. Peiper (vezi la el p. XVIII şi aparatul critic la p. 74 IIII); Prete dă o fotografie a f. 18ª a aceluiaşi codex.

Al doilea capitol din prefaţă (p. XXII—XXVIII) se cheamă „De codicibus Veronensibus (*B*)", unde *B* înseamnă „Bobienses" (cf. p. XV). Puţin numeroasă, clasa *B* e totuşi remarcabilă, ea fiind unica păstrătoare a câtorva bucăţi. Din spusele lui Prete nu reiese destul de clar că un „codex Veronensis (*B*)" ca atare nu există: denumirea se aplică arhetipului familiei, reconstituit din vreo şapte manuscrise, cel mai vechi din ele fiind abia din secolul al XIV-lea: e vorba de *P* (=Parisinus Latinus 8500, pentru alţii „Ticinensis"), fost al lui Petrarca, din care cauză altă copie a clasei numeşte *Periochae* „liber Francisci Petrarche (aşa) laureati", crezîndu-l deci pe marele aretin autorul amintitelor piese. E de notat că singura stemă hazardată de Prete e a familiei *B*, în finalul capitolului. Originea lui *B* e obscură, părând totuşi afin cu *C*.

Urmează (p. XXVIII—XLI) „De codicibus interpolatis (*Z*)", siglate ω de unii; noul editor adaugă că în aceste manuscrise avem „haud semel" a face cu o „recensio mixta". *Z* este, iarăşi, un nume (numitor !) comunpentru patru grupuri, anume *Y* (constând din 11 msse), *M* (care înglobează şi un codice *M* propriu-zis: Laurentianus conv. soppr. J. 6.29; dintr-acesta ni se arată fotografia unei pagini, în „legenda" căreia aflăm că ar data din sec. XIV), apoi *E* (în realitate e ediţia princeps; dar şi un ms. reproduce cuvânt cu cuvânt textul *E*, despre care voi spune mai târziu cum arată; alt ms. copiază ediţia veneţiană din 1494) şi în fine *Q*; din nou, în familia aceasta există şi un ms. notat la fel, la Perugia. Numai în familia *Z* s-a transmis *Cento nuptialis*, o parte din *Epistulae* şi mai mult de trei sferturi din

https://biblioteca-digitala.ro

Epigrame; deci nici *Z* nu e neglijabil. Păcat că un singur ms. (Δ= Cantabrigiensis Uniu. Kk. V. 34) este din secolul al X-lea, urmat de altul, din secolul al XIII-lea (p. XLI n.). Prete consideră cert faptul că întreaga clasă *Z* descinde dintr-un unic izvor, chiar dacă înrudirea dintre cele patru grupuri (*Y M E Q*) e adesea tulburată de contaminări.

A patra și ultimă familie e prezentată pe scurt, în „De excerptis" (p. XLII—XLIII); două conțin *Mosella* singură, cel mai vechi (din sec. al X-lea : Reginensis Lat. 1650, siglat X^3) cu primele 180 de versuri, adică puțin mai mult de o treime, altele adăugându-i câteva opuscule. Tot din secolul al X-lea e *G* (S. Gall. 899; întâiul ms păstrat complet al *Mosellei*), în vreme ce un alt S. Gall., 397, aparține sec. al IX-lea, dar nu cuprinde mai mult de două *Ecloge* și o epigramă. Într-un fel de enciclopedie, veche de un veac și mai bine, neînregistrată de Prete, citesc o datare „precisă" a lui *G*: an. 867, fără argumente. Clasa „Exc." e net separată de celelalte, mai apropiată totuși de *Z* (ω).

Capitolele V—VII (ultimul doar în parte: p. XLIII—LVIII) tratează nu manuscrise ci opuscule, anume *De Caesaribus*, *De Ausonii epistulis ad Paulinum* și *De eclogis*. La *Caesares*, prezente și în *V*, și în *B* sau în *Z*, subliniez un codice din sec. al IX-lea (R^2 = Parisinus Lat. 9347; p. XLV, dar și LXXXI), alte două din sec. X: e vorba întâi de Vaticanus Lat. 3421, incluzând *Caesares* printre operele lui Sidonius, căruia i le și atribuie, apoi de M^3 =Mellicensis 717, adică de la mănăstirea benedictină din Mellicum sau Melicium, în Austria, astăzi Melk.

La scurtul capitol (p. XLVIII—LIII) „despre scrisorile lui Ausonius către Paulinus" Nolanus, născut și el la Bordeaux întrebarea este: sunt trei, sau patru, aceste epistole? Peiper, zice Prete, ca și Schenkl, le numără ca trei, dar noul editor respectă cod. *V* care împarte prima scrisoare în două, una de 102 versuri, cealaltă de 30; ele poartă numerele XXIII și XXIV la Prete, care nu a observat că Peiper, în erată (p. CXXV; vezi însă și p. XXVI), ne spune că exact după v. 102 trebuie intercalat în text titlul unei noi epistole, *Ausonius Paulino*. Din manuscrisele acestor scrisori, două datează din sec. al IX-lea, altul din sec. al X-lea, dar unele le transcriu pe ale lui Ausonius într-un „corpus Paulinianum"; din același sec. X sunt câteva manuscrise care ne transmit numai fragmente din scrisori.

Tot puține am de spus acum despre ultimul capitol, „De Eclogis", împărțite de unii editori în două cărți, una conținând 18, alta 6 bucăți, pe care Prete, ca și Peiper, poate pe drept, le grupează într-una singură. Din zecile de copii ale *Eclogelor*, vreo zece ar ține de sec. al IX-lea vreo șapte de cel următor; alte două ar fi, iarăși, din „secolele IX—X".

Cu oarecare sagacitate, cititorul descoperă că un mic blanc între rândurile pag. LVIII e de fapt începutul unui nou și extrem de important capitol, consacrat dificilei chestiuni a raportului dintre cele patru familii de manuscrise; la p. XV Prete anunțase deja că utilizează în enumerarea lor împărțirea în patru clase, deși aceasta „in incerto est". Amănuntele sunt încurcate și adesea neconcludente, dar pe scurt situația ar fi aceasta: *B* mai degrabă diferă de *V*, dar numai din nepriceperea copistului; la fel este relația dintre *Z* și *V*, unde, pe lângă ușor invocabila și greu demonstrabila rusticitate a scribului (p. LXIII), am putea avea altă explicație, urcând până la Ausonius însuși, cum voi arăta îndată. În fine, „Exc.", în mult mai

https://biblioteca-digitala.ro

mare măsură decât *B*, nu sunt decât un mic florilegiu, care ne dăruieşte însă *Mosella*; de altfel pomenitul *G* spune limpede, la p. 22, „incipiunt e x c e r p t a (spaţiat de mine) de opusculis . . .": nu-i putem învinui deci pe atât de huliţii medievali că au făcut exact ce şi-au propus.

Acum — despre *Z* şi *V* şi biografia literară a poetului. Liniile mari ni le împărtăşeşte, după alţii, şi Prete la p. LXIII : *Z* ar deriva din prima colecţie scoasă de Ausonius, care cuprindea „opera (. . .) imperfecta atque rudia", cu „graues errores" (poetice ?), pe când *V* ar fi un descendent dintr-a doua sau a treia ediţie de autor; cea din urmă ar putea să fi fost publicată de Ausonius însuşi, dar la fel de bine ea se poate datora lui Hesperius, fiul poetului, ori unui nepot. Prete apreciază că a doua apariţie antică are erori „minores", iar a treia doar „leues". Aici ar trebui reluată însă amănunţita biografie a poetului alcătuită de Peiper : prima ediţie ar fi din vara anului 383 (p. CVII), a doua cam din anul 390 (p. CXIII), iar ultima a fost numai începută de Ausonius şi, murind el, în primele luni ale anului 394, încheiată de moştenitori, poate de Hesperius dacă i-a supravieţuit tatălui (p. CXIIII). Întorcându-mă la Prete (p. LXIII—LXIV): uneori e neîndoielnic că *V* şi *Z* au aceeaşi sursă, dar în cele din urmă, adică în 1972, tot Prete a opinat că *Z* provine din *V*.

Din fericire — căci ce am mai face dacă toate problemele, măcar cele umanistice, dacă nu umane, ar afla o soluţie definitivă? — , nimic nu e cert în legătură cu ediţiile antice, nici cu privire la descendenţa unei anumite clase de codice dintr-o anumită atare ediţie. Aproape sigur e că şi eruditii (copişti) medievali au interpolat adesea textul, pentru a-l face mai inteligibil.

Încheierea prefeţei, nedatate, ne informează că a fost revizuită de Scevola Mariotti, iar Howard Felber, fostul discipol al editorului, l-a ajutat în cercetarea multor manuscrise şi a colaborat în repetate rânduri la organizarea aparatului critic.

Urmează o concisă, nici măcar de o pagină, „tabula rerum Ausonianarum" (la Peiper ţine de la p. LXXXX la CXIIII), iar la p. LXVI Prete ne înfăţişează o succintă „stemma Ausoniorum", care, din nou, la Peiper ocupă patru pagini.

B i b l i o g r a f i a (p. LXVII—LXXIII) ajunge până în 1977. E aproape superfluu să spun că putea fi mai bogată : bibliografii complete nu există pe lumea asta, iar alegerea nu poate fi decât personală. De aceea mă mulţumesc cu trei observaţii.

Articolul lui E. Bickel din 1937 a fost cu promptitudine semnalat de V. Buescu în Revista Clasică din 1937/1938 : *fictae* din *Epicediul tatălui*, v. 32, n-are nimic a face cu *fingere*, ci e o „grafie macaronică" a lui φυκτα!, reprezentând termenul stoic roman *fugiendae*.

Întâiul studiu al lui Peiper, de peste 160 de pagini, despre tradiţia manuscrisă a lui Ausonius, înregistrat de Prete cu anul 1880, e menţionat de Peiper cu anul 1879, în ed. sa, la p. X n. 2.

În fine, îmi place să pomenesc prezenţa revistei noastre în bibliografie, cu articolul lui E. G. Schmidt, StCl, 3, 413—420; dar indicaţia lui Prete, p. „248—250", e greşită (din vina tipografului sau corectorului).

Nu am de spus multe nici despre „conspectus editionum" şi „opuscula selecta" (p. LXXIV—LXXV). Ediţiile complete — aşa-zise, căci *Mosella*

https://biblioteca-digitala.ro

de pildă apare prima dată în 1499, iar alte câteva bucăţi în 1507 — îmbrăţişează perioada 1472—1971, o jumătate de mileniu ; câteva din ele nu au putut fi consultate de Prete. Aş adăuga că Peiper prezintă pe larg unele ediţii (p. LXXXV—LXXXVIIII), de la prima, descrisă anterior pe o pagină aproape întreagă, până în 1675, dar cred că e greşeală de tipar pentru 1575. Am mai spus că ediţia princeps (Veneţia, 1472) e socotită, pe drept, ca un manuscris : textul ei este o contaminare a lui *M* cu *T* (= Tilianus sau Leidensis Voss. Lat. Q 107, înainte vreme 191 ; p. LXXII şi LXX la Peiper, p. XXXVIII la Prete, din aceeaşi clasă *Z*, grupul *Q*) ; după Peiper, *M* ar fi de la mijlocul sec. XIV, iar *T* din sec. XV. De asemenea am semnalat că şi ediţia din 1494, a lui G. Merula, a fost ulterior copiată ; dar manuscrise de acest soi nu ne interesează aici. În conspectul lui Prete surprinde inexistenţa vreunei ediţii într-un veac aproape întreg, de la Biponţina din 1785 până la a lui Schenkl din 1883 ; mă aşteptam s-o găsesc măcar pe cea din *Patrologia* lui Migne, aşa expurgată cum e ; în fond şi clasa V de manuscrise ar fi putut sta „ad usum Delphini".

Prin „opuscula selecta" Prete înţelege ediţiile parţiale, din care pomeneşte doar vreo 13, dintre 1500 şi 1598 ; de ce nu şi mai recente ? dacă totuşi găsesc, dar nu aici, ci în bibliografia propriu-zisă, ediţia *Mosellei* a lui H. De la Ville de Mirmont (Bordeaux, 1889), mă mir că nu dau şi de *Mosella* lui C. Hosius din 1894, reeditată în 1909, în 1926, poate şi după aceea.

„Conspectus siglorum" (p. LXXVI—LXXXIV) este extrem de folositor : cum în aparatul critic se indică la fiecare opuscul, ba şi la unele bucăţi în parte, de obicei numai clasa de manuscrise care le-au păstrat, conspectul înşiră de fiecare dată toţi martorii. Ar fi fost însă necesar şi un index alfabetic al siglelor, căci ms. *P* de ex. apare aici de peste zece ori, la opuscule sau bucăţi diferite : este adevărat că, chiar în prefaţă, pentru o parte din codice e arătat şi cuprinsul lor ; ori era poate mai simplu să se facă la indicele alfabetic al siglelor trimiteri la prefaţă ? Peiper, pe lângă tabelul pe manuscrise, aproximativ pe familii, de la p. XIIII—XVII, corespunzând oarecum celui de la Prete, p. VII—XIV, ne oferă esenţialul unei astfel de table de materii, codicologice, la p. CXXVII sq., unde trimiterile sunt, ca şi în alte, puţine, locuri, cu numere „arabe", deşi — cum se vede neîncetat — toate prolegomenele lui au greoaia numerotare romană, iar un LXXXXVIIII e destul de rebarbativ şi de „preţios".

În fine, un adaos la prefaţă : după alcătuirea ediţiei, ba poate chiar în timpul tipăririi, Prete a mai găsit câteva manuscrise cu bucăţi din Ausonius ; aceste câteva sunt de fapt 14, unul din ele fiind descris de editor într-o mică disertaţie din 1978, când a apărut volumul pe care-l dezbat. E conştient omis un ms. vienez din sec. XVI, fiind copia unei tipărituri in 1499.

Ultima pagină (m-am mai ocupat de ea) a prefeţei e o foarte schematică tablă de materii a textului însuşi ; ea numeşte doar titlurile opusculelor, în timp ce Peiper (p. 551—556) înşiră fiecare piesă în parte.

Ce ar mai lipsi ? Cred că era necesară ceea ce se cheamă la noi o „notă asupra ediţiei". În absenţa ei, nu ne rămâne decât să-i acordăm credit editorului, de pildă că *sed* înainte de consoană sonoră ori surdă şi *set* în aceleaşi poziţii reflectă cu fidelitate manuscrisele : vezi chiar prima bucată unde în 40 de versuri *sed* apare de trei ori şi *set* tot aşa (v. 6 *set genetrix*, v. 12 *sed genetiua*) ; nu l-am pus la socoteală pe *set non* din v. 22, fiind o conjec-

https://biblioteca-digitala.ro

tură a lui Vinetus în ed. din 1575 în loc de *et non* din *V*, dar cf. şi Peiper p. LXXXVIIII n. Încă un caz: în *Griphus ternarii numeri* găsesc, paremi-se, un singur *tres* (v. 80) faţă de 17 *tris*; dar *tres* apare de ex. şi la p. 160 r. 27, în prefaţa la *Cento nuptialis*.

A sosit şi vremea să mă ocup de t e x t, întâi despre întinderea lui.

Las acum la o parte cazuri ca încorporarea în manuscrisul lui Ausonius şi în ediţia lui Prete a unor versuri de Q. Cicero, publicate de ex. de R. Klotz—A.S. Wesenberg laolaltă cu operele lui M. Tullius; a monostihurilor *De acrumnis Herculis* atribuite de un ms. de la Bruxelles lui Ovidiu (Prete p. 112, aparatul la XXIV); trec şi peste dubiile lui Scaliger asupra autenticităţii faimoasei *Oratio ... uersibus rhopalicis*, ca şi peste faptul, menţionat, că *Periochae* sunt crezute uneori ale lui Petrarca; de originea ausoniană a acestor *Periochae* se îndoieşte şi Th. Birt, nu numai în 1882 (*Das antike Buchwesen*, citată de Prete), ci şi în *Kritik und Hermeneutik* (etc.) din 1913, necitată de Prete.

Renunţând deci la discutarea textelor amintite, m-aş opri doar la prezenţa ori absenţa din ed. Prete a unor piese pe care Peiper, deşi le judecă „spuria", le reproduce totuşi la finele volumului (p. 377—436; la p. LXXX începutul respectivului paragraf are o greşeală de tipar: numitele *Periochae* poartă în ediţie numărul XXI, nu XXII); aceste rezumate sunt tipărite şi de Prete fără nici o ezitare. Dar celelalte „spurii" din Peiper nu se bucură de aceeaşi preţuire în ochii noului editor. Este vorba de nr. XXII (Peiper), constând din *Septem sapientum sententiae*, *De rosis nascentibus*, precum şi din alte bucăţi, unele redescoperite în 1950 în *Epigrammata Bobiensia*, apoi nr. XXIII al lui Peiper, intitulat „Italorum s. XV epigrammata"; merită să-i citez şi subtitlul, deşi e ... renascentist de lung: „Ausonii poetae epigrammata nuper inuenta et ab eruditissimo uiro Bartholomaeo Merula publicata", în ed. veneţiană din 1496; sunt 26 toate aceste epigrame, din care 26 (căci XXII şi XXIII sunt reunite) prezente şi în *Epigrammata Bobiensia*, deci din jurul anului 400!

Ar trebui însă reamintită şi ordinea în text a opusculelor: *Mosella* deţine locul XX la Prete şi X la Peiper; mai grav e că în noua editare *Genethliacos* e un opuscul aparte, VI, pe când la Peiper e doar piesa XXI din opusculul XVIII, *Epistulae*. Poate o mai mare încurcătură pricinuiesc opusculele VIII-XII (Prete) care pentru vechiul editor sunt şase bucăţi ale opusculului III, botezat ⟨*Domestica*⟩. La Prete cinci şi la Peiper şase: pentru că la cel din urmă „opusculul VIII" (Prete) e împărţit în două.

Prete a contribuit substanţial la stabilirea textului, pe de o parte prin c o n j e c t u r i proprii, pe de alta prin renunţare la ele.

Din cele peste 50 de conjecturi noi, aproape o treime sunt vrednice de a fi citate; pentru simplificare, trimit numai la pagină şi vers sau rând, când nu e necesar şi numărul bucăţii din respectiva pagină.

(P.) 144 (v.) 133: Prete suprimă interjecţia *hui* (substituită în unele manuscrise, de pronumele *huic* sau *hiis*), acceptând mai departe adăugarea a încă unui *quam*, după *pauca*, precedat deja de un *quam*.

227. 327: suprimă *eodem uerbere* al manuscriselor; cu două cuvinte înainte stă *eumtem uerbere*.

https://biblioteca-digitala.ro

289.2 din epigr. VII : suprimă *et* dintre *doctum* și *grammaticum*, potențând ironia.

353 XXI 7 : înlătură *praemium* (glosă?) dintre *habiturus esset* și *ius Penelopae nuptiarum*.

Câteva rezolvări simple, ingenioase :

114.14 : *V* are *uigentumiflamina*, emendat de Prete în *uigent tunc flumina* ; e din versurile lui Q. Cicero, căruia i le restituie Buechner (*Fragmenta poetarum Latinorum* ..., 1982 — după moartea editorului, p. 101 — 102), citând ca sursă și ed. Prete, dar cu un text diferit : *uigent haec lumina*, unde *haec* e conjectura lui Buechner, mai îndepărtată de litera manuscrisului ; el citează și alte conjecturi, dar nu pe a lui Prete, adaugă în aparat „flumina *cod.*, *corr. Buechelert*", dar și Peiper atestă *flamina* din *V*, precizând „corr. Riese".

248.14 : Prete propune *mel effluentem* în loc de *melle fluente*, *melli fluentem et* etc. din msse ; mă întreb dacă în următorul vers n-ar trebui scris *Tullii*, în loc de *Tulli*, măcar din necesitate metrică.

337 VIII 6 : *conterritat*, ⟨*at*⟩ Prete, față de *conte(r)ritos* din manuscrise, urmat de o lacună crede Peiper.

339 XIV 5 : *exoratque* Prete ; în msse. : *exor(it)atoque* sau *exortatu* ; Peiper corectase în *exornatque*, dar Prete e mai aproape, chiar și cu o singură literă, de lecțiunea manuscriselor.

Alt fel de intervenții ar fi :

56. 8 : Prete, între *persequendi* și *set*, adaugă *operis* într-o lacună identificată de Peiper, care se întreba dacă nu lipsește *studio* ; s-ar putea explica, la fel ca mai sus (248.14) prin „scriptio continua" **ordinisperse-quendisoperisset*? *ordinis* din *V* fusese corectat în *ordini* de Vinetus ; modelul lui *V*, influențat de *ordinis* a scris *-is* la sfîrșitul lui *persequendi*? atunci noul copist ar fi putut sări ușor de la literele *-(nd)is-* la *-(per)is-*, socotind că mai departe vine *et*?

95.60 : Prete propune *illi autem* în loc de *illi aut* din trei msse (variantă absentă la Peiper) ; mă întreb : lipsește ori a fost neglijat semnul „nazalizării" pe *aut*, sau semnul a fost confundat cu bara lui *t*?

97.26 : *ueniam prauis*, în paralelă cu *praemia rectis* din final, cere Prete, față de *prauis palmam et* din msse ; dar în aparat noul editor se gîndește și la *prauis poenam et*.

160. 31 : Prete intercalează *sequatur* (*ponatur* al lui Peiper pare mai puțin potrivit, încălcând stilul pleonastic al autorului).

161 : într-o frază în care mai sunt cinci *et* (conjuncție sau adverb), Prete scrie în r. 38 *aut* ; de data aceasta, poate că s-a lăsat furat de Peiper, care în text oferă și el *aut*, dar în erata pitită spre sfârșitul prefeței (p. CXXV) ne spune că trebuie citit *et*, adăugând, ce-i drept, într-o paranteză că *Z* are *aut*.

180.200 : Prete schimbă în *Haec quoque tam dulces* pe *(h.q.) quam d.* al manuscriselor ; e vădită înrâurirea lui *quoque* asupra cuvântului următor.

223.232 : după *mecum*. adaosul *cum* al lui Prete se poate susține perfect.

Trebuie citate însă cel puțin câteva locuri unde Prete revine la lecțiunea codicelor, respingând intervențiile diverșilor cercetători.

https://biblioteca-digitala.ro

Astfel la p. 35 v. 13 *paratus* sau la p. 40 v. 40—41, din primul etaj al textului, *utrius sine|herede domus*, unde Peiper, p. 55 ad u. 48—49, pare să citeze incorect modificarea lui Scaliger.

La sfârşitul aceleiaşi bucăţi, la versiunea din subsol, cu o „punere în pagină" incomodă, Peiper notează că L. Müller (unde ? !) suprimă pe *ab* din citatul horaţian al lui Ausonius *nil* (aşa) *est ab omni| parte beatum*; dar monometrul anapestic (al lui Ausonius !) e corect şi cu prepoziţia.

Şi cum tot a venit vorba de scandare, vitală în stabilirea unui text poetic, aş adăuga o observaţie despre versurile ropalice : 10 din cele 42 (Prete p. 84—85) sunt ropalice numai înainte de a face eliziunea între disilab şi trisilab, iar de trei ori e necesar hiatul între tetra - şi pentasilab ; mai mult : în v. 32—33 poetul nu scurtează vocala finală în hiat, de unde — patru conjecturi (una chiar în *V* !) care încearcă să-i salveze onoarea poetică. Dar tehnica lui Ausonius nu e deficitară numai la această bucată cu schemă fixă : aşa, la 144, 132 trebuie o scurtare iambică destul de dură (la v. 138 chiar într-un cuvânt scris grecește), iar la 148.223 primul picior e prea şchiop.

Alt exemplu de conservatorism (nădăjduiesc că termenul nu mai e defăimător) ; la 348 X 7 aflăm că *soraco*, dat de Peiper drept corecţiune a sa la *sorato* din *P*, *soraco* deci, se găseşte într-un manuscris (dacă Peiper ar trăi, ar fi fericit că o conjectură a lui a fost confirmată de un ms., chiar şi din secolul al XV-lea) ; numai că Peiper însuşi vorbise pe larg (p. XXXVIII—XXXXI) despre martorul în cauză, mărtursind în cele din urmă că nu l-a putut colaţiona ; firește, *soracum* e un cuvânt rarisim, pe care nici Ernout—Meillet nu-l consemnează.

Altceva am de spus la 350 XIV 10 : aparatul ne informează că, în loc de *perurgens* (conjectura lui Vinetus faţă de *pergens* din msse ; *peragens* Schenkl), „perducens *Peiper*" ; realitatea e că Peiper lasă locul intact, întrebân-du-se doar în aparat „*an* perducens ?" .

Cred că nu e nevoie să adaug că nu suntem obligaţi să fim de acord şi cu toate celelalte conjecturi ale lui Prete.

Îmi pare rău că textul lui Prete însuşi, subliniez : al lui — trebuie restabilit, prin îndepărtarea greşelilor de tipar.

E pur şi simplu strigător la cer că într-o carte publicată la Teubner în 1978, într-un volum care costa atunci 89 de mărci, cititorul găseşte la p. 4.22 *inquis* în loc de *inque*, la 127 r. 6—7 *leuitatam* în loc de *leuitatem*, la 133.80 *altiuolaus* pentru *altiuolans*, la 217,77 *petitui* pentru *petiui*, la 277.80 *populus* (trebuie „scandat" cu *u* lung ?) în loc de *populos*, la 309 LVI 3 *illecrebras* în loc de *illecebras*, la 351 XVI (în versul homeric) inscandabilul Ὀδυσεύς în loc de Ὀδυσσεύς. Acum un veac editura Teubner nu se ruşina să adauge cărţii lui Peiper o „addenda et corrigenda" de două pagini cu litere mici ; astăzi — de ce îi e ruşine ? un tom fără erată, ca acesta, nu înseamnă că nu are greşeli, uneori foarte grave. *Horaţiul* lui St. Borzsák (Teubner, 1984) are cel puţin şase greşeli în text, la care se adaugă — lipsa unui cuvânt în v. 29 din *Epist.* 1,5. Cititorul are tot dreptul — şi datoria ! — să protesteze. Din fericire, operele greceşti din aceeaşi colecţie sunt infinit mai corecte. Şi mi-amintesc că în 1970 am putut-o asculta pe reprezentanta editurii, El. Schuhmann, la „Conventus ...", spunându-ne că toţi cei care se îngrijesc de „Bibliotheca Teubneriana" au „maxima cura" ca toţi clasiciştii să aibă în mână „editiones doctrina diligentiaque confectas",

https://biblioteca-digitala.ro

ca şi viitoarele tipărituri (în listă figura şi Ausonius) să exceleze „inter alias editiones magis magisque arte et doctrina" (vezi *Acta Conuentus* ..., p. 317) Şi n-am oferit cititorului acum decât câteva *primitiae*, căci grosul recoltei se va vădi la indice. Se pare că nu numai la noi, cum a spus cineva (Tudor Şoimaru, cred), greşelile de tipar tind să devină o „instituţie naţională" ...

Aparatul critic aproape la fiecare pagină e precedat de un demisol de „loci similes" (voi reveni, firește, la ele), deasupra căruia găsim frecvent şi textele greceşti care l-au inspirat pe poetul burdigalens.

Încep cu o completare la *Fragmenta Epistularum* de la p. 285, toate trei din *de dubiis nominibus* (GLK 5) : la ultimul, Prete citează „conjectura de subsol" a lui Peiper (p. 309), dar pare să nu fi remarcat că, în anexe (p. 491), vechiul editor, arătând că primele patru cuvinte ale versului sunt din *Eneida* (2, 382 ; greşit, în loc de 282), cere ca şi restul versului ausonian să fie un citat exact din *Eneida* (8, 90) ; altfel spus, Peiper îşi abjură propunerea anterioară, deci şi acest vers al lui Ausonius e o contaminare, ca în *Cento nuptialis*.

Apoi despre ... daci ! La p. 297, vorbind despre împăratul Gratianus, v. 10 începe *indulget Clariis*, unde *Clariis* ar fi, după Peiper, o corecţiune a lui Scaliger ; ambele aparate consemnează variantele *datiis* (cu frecventele confuzii *cl/d* şi *r/t* în scrierea minusculă), *latiis* ; Prete adaugă şi lecţiunea *doctis*, dar ne mai informează că în trei manuscrise din care unul „purior est" (p. XXIX), se citeşte *daciis* (cu *a* scurt) ; evident, e vorba de Camenele din Claros, nu de ale strămoşilor noştri (care erau cu *a* lung).

Într-alt loc din aparat (p. 94 ad u. 51—52) Prete mărturiseşte că „non intellegimus" literele greceşti din cod. *P*, căci ele nu pot fi numite „text". Apoi, la p. 142 ad u. 80 ne spune că a utilizat nişte fişe inedite, privind senarul iambic şi celelalte metre ausoniene, ale lui Valentino Crisi, prezent în bibliografie cu o *De re metrica et prosodiaca D. Magni Ausonii*, Udine, 1938.

Nu e limpede aparatul lui Prete la p. 144 v. 132 (= Peiper p. 176), tot aşa cum nu rezultă din nota lui la p. 142 v. 76 că *neque* există în manuscrisele *V* şi *P*.

Urc la primul „etaj" al subsolului ediţiei. La Peiper, „auctores et imitatores" acoperă p. 437—499, cărora le adaugă, la tipărire, într-un „appendix" de la p. CXVIIII—CXXIIII, multe altele, aproape toate publicate în 1886 (când a apărut şi ediţia lui) de M. Manitius.

Iau întâia bucată din volum, de 40 de versuri : la Prete găsesc, sub ele, şapte „loci similes", la Peiper unul sigur (despre care voi vorbi îndată), alăturându-i însă altul la p. CXVIIII. Iau *Epicedion in patrem* : şapte „loci similes" la Prete, dar 14, chiar 15 la Peiper, care adaugă şi doi „cf.". În plus, la prima bucată Peiper notează şi că, de zece ori, versuri din ea sunt reluate în (sau din ?) alte scrieri ale lui Ausonius ; de atare „autocitări" Prete nu se ocupă. Iau acum p. 100 din Prete : 26 de versuri, din două piese, au şase „loci similes", în timp ce acelaşi pasaj la Peiper are opt — şi un „cf.", acceptat de Prete fără şovăire —, plus un text din altă eclogă a lui Ausonius, iar în appendix pomeneşte încă două locuri din Vergiliu. Menţionez că uneori Peiper ne indică „auctores" şi sub text, ca la p. 200 : e o simplă trimitere, ale cărei cuvinte le citim la p. 475 ; în total, pentru aceste două rânduri de proză şi 15 versuri, Peiper ne citează 12 „loci similes", Prete nouă.

https://biblioteca-digitala.ro

Însumând alineatul meu, la Prete ni se dau 29, la Peiper 42. Firește, la *Cento nuptialis* și Peiper dă trimiterile la Vergiliu în pagină, chiar pe marginile ei, având grijă să evidențieze grafic „joncțiunea" bucăților de mozaic. Pot afirma liniștit că, din acest punct de vedere, și nu numai din acesta, Peiper și Prete se completează unul pe celălalt : astfel, la citata p. 100 (Prete) doar la cinci pasaje, cu totul, sunt înregistrate „loci similes" identice în cele două ediții.

Din capul locului trebuie să mă declar foarte nemulțumit de i n d i c e l e din această ediție ; bănuiesc că nu Prete e autorul lui, ci — cum se mai întâmplă — a fost confecționat „în cadrul editurii" : de cine ? cine l-a „tehnoredactat" ? cine l-a corectat ?

Întâi. E un i n d e x pur și simplu, fără nici o explicație ; la Peiper se cheamă „index nominum et rerum", urmat pe loc de o notiță de patru rânduri. Cred că, în ed. Prete, voia să fie un „index nominum" complet — și un „index uerborum" (sau „rerum") selectiv : cât de selectiv ? ! Al lui Prete (zic așa, mai scurt decât, cum cred că ar fi corect, „cel din ed. Prete") trebuia să fie mai puțin întins decât al lui Peiper, care publică zeci de pagini de text în plus. Deși la Peiper indicele (p. 500—544) cuprinde, aproape la fiecare lemă, context și, la nume proprii, explicații istorice și geografice foarte bine venite, ca și numele de astăzi ale localităților, numele din franceză ori germană ale unor plante etc., indicele din Prete — neoferind nimic altceva, dar nimic, decât trimiterile — e totuși mai lung (p. 356—417 ; și să nu uităm : pagini mai mari). Iată, numai prima coloană din Prete ne pune sub ochi 34 de cuvinte (și anume), din care Peiper „indexează" șapte. Superioritatea cantitativă a indicelui lui Prete e demonstrată.

Al doilea, cu o nouă întoarcere. O notiță cât de scurtă era necesară, la început, avertizându-ne de exemplu că nu sunt consemnate și cuvintele din titluri ; oare nici un titlu nu e dat de autor ? Și totuși la p. 261 epistola XV e intitulată *Ausonius consul uatem resaluto Theonem* ; indexatorul ori (tehno)redactorul nu și-a dat seama că „titlul" e un hexametru perfect ? Cu toate acestea, l-a înregistrat și pe acest *Ausonius*, cu trimiterea „261.1", ceea ce vrea să însemne primul vers din bucată ; dar numele autorului nu apare deloc în tot textul ! Trimiterea necesita oricum și indicația XV, pentru că pagina cuprinde și sfârșitul precedentei epistole, ca și începutul succedentei, cu versurile numerotate da capo. La al doilea cuvânt din „titlu", *consul*, existent și în alte pasaje, nu se face trimitere și la acest loc, iar celălalt nume, *Theonem*, prezent în indice fiindcă se găsește și în alte bucăți, are, pentru aceasta, doar trimiterile la v. 1 și 5. Peiper, normal, tipărește și numerotează versul ca atare, după titlul ⟨*Ausonius Theoni*⟩. Precizez că la Peiper (p. 254) epistola are numărul XVII, pentru că el publică și scrisorile primite de poet : astfel prima epistolă are titlul *Symmachus Ausonio*, ca și a treia ; la fel în alte locuri ; dar și Prete face câteodată așa, aproape în mod obligatoriu, de ex. la p. 3 unde găsim scrisoarea *Theodosius Augustus Ausonio* etc. Faptul că versul de mai sus, devenit titlu în ed. Prete, e un hexametru urmat de două distihuri și apoi de doi senari iambici nu e mai insolit decât folosirea în monostih a versului elegiac ori decât combinația de doi hexametri cu un pentametru, atât în latină, cât și în greacă ; la Ausonius însuși citim o bucată „macaronică" nu numai lingvistic, ci și metric ;

https://biblioteca-digitala.ro

p. 243 (Prete) după 43 de hexametri se încheie cu ultimele două versuri ale unei strofe alcaice.

Al treilea. Cuvintele greceşti sunt aici separate (p. 415—417) şi mai multe decât la Peiper, care nu le discriminează, imitând parcă macaronismul (ori bilingvismul ?) poetului ; dar nici cuvintele greceşti nu sunt indexate toate, lucru scuzabil ; de ce însă γιγνώσκω e dat pentru p. 144 (cu nr. versului eronat : nu 38, ci 138), nu şi pentru 140. 53 ? în ambele locuri e vorba de γνῶθι σεαυτόν. Nu înţeleg de ce corcitul *gelido* τρομεροί (241.6) îl regăsim sfâşiat în indice ca *gelidus* şi τρομερός, iar πολυ*cantica* şi πολυ*risa* (242.13 şi 15, aici cu hiat) lipsesc complet. La cele câteva texte integral greceşti scrise sporadic de Ausonius nu mă opresc : istoriile literare, ca W. Christ şi fraţii Croiset, nu-l (re)cunosc ca poet grec, tot aşa cum versuleţele „franţuzeşti" ale lui Topîrceanu nu au ce căuta în literatura franceză.

Al patrulea : să nu se spună că asemenea „desiderata", foarte pioase, ar fi lungit indicele ; câte cuvinte ori numai trimiteri la *Cento nuptialis* (etc.) puteau fi economisite fără nici o pagubă ? nimeni nu va folosi pentru Vergiliu un indice la Ausonius.

Nu ştiu câte defecte poate avea un astfel de indice : greşelile, ca şi neadevărurile, mă tem că sunt infinite, nu numai teoretic. Mă mulţumesc şi eu cu o selecţie foarte electivă.

La fel ca un catalog ori dicţionar, un indice trebuie să fie alfabetic. Dar aici *Achaia* nu stă unde trebuie, nici *indipiscor*, nici *quini*, dat la plural, ca *singuli* ; găsim însă *binus*, *ternus* ..., deşi la *binus* de pildă primele trei locuri indexate sunt, firesc, la plural, iar ultimele două trimiteri sunt „diabolice" ; se poate ghici că *quini* stă în locul alfabetic al lui *quinus*.

Se presupune că „index nominum" este complet : dar numai la *Gratianus* la cele vreo zece trimiteri am adăugat şapte — şi apoi am capitulat ; aşa şi la *Marius*, *Sauromates* ..., iar *Promotus* (237.40) lipseşte de tot ; la Peiper, *Gratianus* are poate 70 de trimiteri, cu numeroase contexte.

Presupun că numele comune tipărite în text cu iniţială majusculă au devenit nume proprii şi ar trebui să apară în indice aşa ; dar nu e aşa, de exemplu la *Amores*, *Arctous*, *Atropos*, *Echo*, *Eous*, *Eurus*, ca să mă limitez la primele două vocale.

Mai grav e când un cuvânt înseamnă ceva cu literă mică şi cu totul altceva cu literă mare. *Alburnus* (cu majusculă) cu unica prezenţă în 176.126 ne duce în... Munţii Apuseni ! dar în text e vorba de *alburnus*, explicat de Peiper, util şi în acest caz, cu franc. *auburne* şi germ. *Weissfisch*. Lema *germanus* încurcă „fraţii" cu „nemţii" ; şi nu numai în 136 (aşa ! tipărit eronat 146 ; nu e unica trimitere greşită la lema aceasta). 150 ; măcar dacă indicele din Prete ar avea hazul faimosului joc de cuvinte al lui Cicero : Cimber l-a omorât pe fratele său ? ori un cimbru a ucis un german ? (Quint. *Inst.* 8, 3, 29.) Asta mai ales că pasajul pomenit din Ausonius e un citat din *Cataleptон* (epigr. 2), unde autorul ne „trimite" tocmai la gluma lui Cicero.

Era nevoie în indice şi de numele date în text între [...] ? trimiterile nu spun că avem de-a face cu interpolări.

Şi mai grav e când adjectivul *accommodus*, din 242.25, neutru plural la 134.110 (nu 10), e trecut cu neutrul, la verbul *accommodare*, cu această unică atestare ! *inuidia* din (indice) 30 XXV 6 trebuie trecut la adj.

https://biblioteca-digitala.ro

inuidus (feminin în locul citat); la fel de supărător e să găseşti la *reminisci* forma activă *reminiscere* pe care poetul o citează ca atare la 289 VIII 1 şi 311 LX 1, chiar dacă o combate: pentru normalul *reminisci* rămâne astfel, în indice, o singură mărturie în mod surprinzător corectă, fiindcă în text e imperativul *reminiscere*.

Să mă mai mir de leme greşit tipărite? *aquilogenus* e pentru *aquilonigenus*; dacă la 3 III 10 (nu 9) e într-adevăr *promptuarium*, la a doua şi ultimă trimitere din indice textul (270.46) spune *promptarium*.

Indicele fiind conceput — aşa cum a fost conceput — şi născut cu malformaţii congenitale, nu am dreptul să mă întreb de ce unele cuvinte sunt indexate şi altele nu, de ce la cele indexate unele locuri se găsesc în indice şi altele nu. Dar tot regret lipsa unor forme rare cum ar fi *cognoscier* (84.4), *dixe* (= *dixisse*; 141.58), *meminens* (34,40), *nequiens* (35.29), *scripse* (= *scripsisse*; 140.52), chiar *superfio* (34.39).

Că unele trimiteri sunt greu de înţeles, ca întâia de la *Cypris*, treacă de la mine. Că *Flaccus* e răzleţit de *Horatius*, fără nici un „uide", fie. Că nu ni se spune nimic despre tmeza lui *Lucaniacus* în 261.36, că nu strica semnalarea lui οὐίνοιο βόνοιο (= *uini boni*! 243.42) etc. etc., să nu cerem nimănui mai mult decât a făgăduit.

Dar ce ne facem cu noianul de trimiteri greşite? La *kalendae*, toate cele patru referiri la bucăţi sunt augmentate cu unu; uneori e greşită pagina (la *Actiacus* trebuie 180, nu 188; la *Clazomenae* trebuie 323, nu 223; etc. etc.), alteori versul (la *Eous* în întâia trimitere trebuie 12, nu 11, într-a patra trebuie 124, nu 224; etc. etc); câteodată întreaga trimitere e eronată (de ex. la *Simonideus* trebuie 45 XIII 6, nu 46,6, care e nu numai greşit, ci şi de două ori echivoc) — şi toate astea fără nici o discriminare între cuvintele latineşti şi cele greceşti.

Am verificat complet doar prima pagină a indicelui şi ultima lui coloană (grecească); la întâia, din circa 160 de trimiteri, aproape 30 sunt înşelătoare, insuficiente sau redundante; la coloana grecească, din vreo 30 de trimiteri „numai" cinci sunt nesatisfăcătoare. Am sondat o pagină de versuri (146) şi am constatat că, la cuvinte indexate, 17 trimiteri lipsesc ori sunt greşite; am procedat la fel cu o pagină de proză (333): tot 17 (pură coincidenţă) trimiteri absente ori cu alte neajunsuri.

A trecut o jumătate de veac de când Călinescu, la sfârşitul eratei (prima! căci mai are lipită peste ea o fâşiuţă de hârtie cu o greşeală descoperită pe semne ulterior) din *Istoria literaturii române* vorbea de „nostalgie pentru perfecţiunea tipografică"; bine că n-a apucat să vadă noua ediţie! Dar în anul, încă nu de graţie, 1978, de la editura Teubner, care se apropia vertiginos de un secol şi trei sferturi de existenţă, aveam dreptul la ceva mai mult. Ştiu cât de grea e corectura, ca şi alcătuirea unui asemenea indice, însă dacă la o ediţie critică, de filologie clasică, dăm peste atâtea şi atâtea cusururi, în ce şi unde să mai nădăjduim?

Şi nu am nicidecum ifosul — nimeni nu-mi poate pretinde să refac o parte atât de vajnică din truda editurii — că am studiat în amănunt întru totul „anexele" merituoasei ediţii a lui Prete. Drept dovadă încă nişte greşeli de tehnoredactare, de „punere în pagină"; la p. 293 (text grecesc) XXI, la 298 XXIX, la 321 LXXXVI, toate sunt greşit

https://biblioteca-digitala.ro

prezentate (întâmplător să fie că toate apar cu aceleași greșeli și la Peiper?); întâiul exemplu trebuia să fie distih elegiac și a fost tipărit ca doi hexametri, celelalte două erau în monostih și au fost așezate ca distihuri, vasăzică ἐν εἰσθέσει când nu trebuia, și invers; „renfoncé" traduce Havet expresia grecească, dar mie-mi place mai mult vorba „festonat" a marelui editor Perpessicius (despre care mulți nu știu că a fost profesor de latină).

O ultimă întrebare, aici. De ce textele în proză au uneori rândurile numerotate în continuare, trecând adică de la o pagină la alta, de pildă la *Gratiarum actio*, cu 450 de rânduri, alteori le numerotează pe fiecare pagină în parte, ca la debutul lui *Technopaegnion*? p. 126, cuprinzând prefața și începutul scrisorii către Paulinus, are 15 rânduri, pentru ca pe pagina următoare sfârșitul aceleiași scrisori să fie numerotat din nou de la 1. Numai pentru că și Peiper era câteodată inconsecvent? Cu toate acestea, Peiper e și acum indispensabil: nu o dată o trimitere greșită din ed. Prete poate fi restabilită după Peiper; așa mi s-a întâmplat cu *Clazomenae*, amintit mai sus: doar cu ajutorul lui Peiper am aflat că e din epigrame.

Recunoscând încă o dată cât e de grea corectura unui indice și, în ansamblu, a „aparatului" unei ediții, reamintind însă și că, în pomelnicul greșelilor, am scris de mai multe ori „etc. etc.", îmi închei lamentările cu un citat din Ausonius însuși (152.43):

alius enim alio plura inuenire potest : nemo omnia.

S-a văzut deja, nu numai când am vorbit de ordinea textelor, că ar fi fost extrem de utilă o concordanță la sfârșitul volumului, cel puțin cu precedenta ediție din colecția Teubner, a lui Peiper adică. Fără să intru în amănunte, Peiper ne pusese la dispoziție o concordanță între o ediție din 1730, una din 1785, alta din 1883 și a sa; grijuliu cu cititorii, ne-a mai oferit o concordanță care pornește de la paginația propriei sale ediții îndărăt la ediția din 1730.

Iată o dovadă că era necesară o concordanță între ed. Prete și, cel puțin, ediția lui Peiper. Deschid ed. Prete la p. 200—201 și vreau să urmăresc piesa *Burdigala* din opusculul *Ordo urbium nobilium* în paralel cu ed. Peiper; dar acolo grupul acesta ocupă locul XI, față de locul XXI din Prete; asemenea discordanțe am mai notat. Din concordanța lui Peiper constat că opusculul în discuție poartă la Schenkl nr. XVIIII, iar în ed. Souchay (și Bipontina) el stă între XIIII și XIII (așa) din Peiper. O simplă coloană în plus, eventual, la „tabla de materii" (p. LXXXVI) putea spune, sub o rubrică „Peiper", în dreptul p. 193 unde începe ciclul la Prete, că la Peiper el începe la p. 144. Evident, lucrurile nu sunt totdeauna atât de facile, cum s-a mai văzut. *Eclogele* (nr. XIII Prete = nr. VII Peiper) încep la primul cu o piesă nenumerotată, dar având nr. I la al doilea — și apoi numerotarea tuturor *Ecologelor* diferă. *Liber protrepticus ad nepotem* e la Prete opusculul VII, în timp ce la Peiper e piesa XXII din opusculul XVIII (*Epistulae*). O concordanță fie și numai a „opusculelor" (ciclurilor, grupurilor de texte) l-ar fi ajutat mult pe filologul clasic, grăbit și el în lumea modernă.

https://biblioteca-digitala.ro

La aproape un secol de la numitul „heliographum specimen" al lui Peiper, cuprinzând texte din *Epitaphia heroum*... (p. 73 sq.), planșele de la finele ed. Prete sunt excelente, foarte utile celor ce vor să ucenicească în paleografie. Ele poartă și indicația manuscrisului reprodus, și din ce opuscul e textul, însă fără precizări: în prima fotografie putem citi v. 111—168 de la p. 199 sq. și din p. 126 până la r. 6, iar în a doua avem p. 204 v. 35—41, apoi p. 208 sq. v. 53—76 și p. 327 sq. v. 1—8. Neclare sunt referințele la f. 18ᵘ din V, atât de Prete la p. XVIII, cât și de Peiper la p. XXIII: e vorba de întâia planșă din Prete; dar nici pentru a doua nu găsim informații exacte în prefețe.

Prete nu discută — și nu era silit s-o facă — o chestiune mult dezbătută de istoricii literari: a fost Ausonius sau nu a fost creștin, ori măcar poet creștin? Prima parte a întrebării e o pseudoproblemă, ca și cum ne-am îndoi că Alecsandri, Rebreanu sau V. Voiculescu au fost creștini. Mai ușor, oricât ar părea de ciudat, se poate răspunde la a doua jumătate, de ex. citând *Versurile de Paști* (p. 82—83, scrise probabil înainte de Paștile din an. 368, care au fost în 20 aprilie): primul se termină cu numele lui Christos, iar ultimul începe tot așa; cam la fel e *Rugăciunea*... *în versuri ropalice*, unde Christos este invocat iarăși de două ori. Dar cât de creștină e în ansamblu poezia lui Ausonius — asta e altă poveste: e creștină poezia *Păscarul Bosforului* a lui Alecsandri? Unor formulări pregnante ca ale lui Pichon („Il est chrétien, et la plupart de ses vers pourraient être écrits par un païen" ori „C'est un chrétien païen d'imagination et épicurien de tempérament"), eu aș adăuga câteva rânduri mai generale ale lui D. Comparetti (*Virgilio nel medio evo*, ed. nouă de G. Pasquali, 1937, vol. I, p. 196): „Per tal guisa la poesia cristiana, seguendo i tipi classici, era cristiana nell'argomento, pagana nella forma; quante volte un poeta cristiano uscisse dall'argomento sacro, i tipi classici gl' imponevano tanto e tanto che, come vediamo in Ausonio, a stento si riesce a distinguerlo da un pagano".

Aici, o amintire personală, de pus la dosarul „cum se scrie istoria", pură și simplă sau literară. Prin 1960, cred, am fost solicitat de Tudor Vianu să scriu (uneori să rescriu) „articolele" de literatură latină pentru *Dicționar enciclopedic român* (1962—1966), la foarte zgârcitele dimensiuni impuse acestui domeniu de Editura Politică (dar un Vișnevski are peste 40 de rânduri); pentru Ausonius „dispuneam" de șase rânduri de circa 65 de semne. M-am executat, „contribuția" mea a fost integrată tuturor celor patru volume, cu... omiterea numelui meu din lista de colaboratori la ultimul (după ce în vol. III fusesem stâlcit); de ce? pentru că, probabil cu puține luni înainte de tipărirea acestui volum IV, într-un fel de recenzie a primelor trei, pe care mi-o ceruse revista *Ramuri*, mi se pare, îndrăznisem să pomenesc și câteva greșeli mai mici sau mai mari (de tipar erau puține); între timp, conducătorul colectivului de literatură universală ajunsese Ș. Cioculescu. Dar nu pot garanta că scrisul colaboratorilor fusese respectat, căci nu pot crede că eu l-am definit pe Ausonius „poet roman creștinat", ceea ce trebuie să fie o atenuare pentru „creștin", efectuată în cadrul editurii, politice. Vol. III însă, din 1965, l-a lăsat pe Prudentius „poet creștin"; era și asta ceva, fiindcă în *Mic dicționar enciclopedic* (1986) Ausonius nu mai e nici „creștinat", nici „creștin", iar poezia lui Prudentius e doar „de orientare (!) creștină".

https://biblioteca-digitala.ro

În schimb, în *MDE* Ausonius este „poet și actor latin" : sper că e o greșeală de tipar pentru „retor", cum se numește singur chiar în prefață.

La finele verii anului 379 Ausonius rostește o *Gratiarum actio ad Gratianum imperatorem pro consulatu :* cu aproape un an mai devreme, când împăratul avea 19 ani (urcat pe tron când avea opt), acesta îl numise consul pentru anul următor pe fostul său dascăl, care avea cam 70 de ani. Cuvine-se oare să-l condamnăm pe cel care, vorba lui Iuvenal, din retor devenise consul, pentru „cultul personalității" necoptului împărat? Dar primul asemenea panegiric din literatura latină, al lui Pliniu cel Tînăr, adresat împăratului Traian care avea aproape 50 de ani, iar cel numit consul (*suffectus*, împreună cu alți patru; pe două luni!) avea cam 40, îl face pe Pichon să precizeze că, „avec son bon sens robuste, Trajan a dû être agacé de cette admiration à jet continu" și că „Dire à l'empereur : « tu nous ordonnes d'être libres », *iubes esse liberos*, c'est commettre une contradiction i n c o n s c i e n t e" (spațiat, malițios, de mine; *Histoire*..., p. 662 și 665).

Nici la aprecierile, atât de „nuanțate" , asupra talentului lui Ausonius nu vreau să adaug decât un lucru, pentru că-l bănuiesc mai puțin cunoscut: în *Estudios Virgilianos* (Quito, Ecuador, 1931 : adică la bimilenarul corect! p. 8 sqq.), sub titlul *Virgilio, Bolívar y Olmedo*, după ce ne prezintă cântecul închinat în 1825—1826 de J. J. Olmedo eroului sud-american, cu titlul *La Victoria de Junín*, Misael Vázquez, S. I., îl traduce în hexametri latini folosind foarte des pasaje din Vergiliu, atât din *Eneida*, cât și din *Bucolice* și *Georgice*, adică exact cum procedase Ausonius în *Cento nuptialis*; e și acesta un omagiu, chiar indirect, adus poetului din Bordeaux.

În fine, câteva vorbe despre Ausonius la noi, pentru că un asemenea paragraf nu se găsește în *Clasicii antici în România*, carte publicată de regretatul Nicolae Lascu (1974).

Încă din Studii și Cercetări de Istorie Literară și Folclor 1/1961, p. 116, apoi în *Istoria literaturii române* (ed. a doua, 1985; dar exemplarul meu se declară în pagina finală ca fiind ediția a III-a), p. 89, Călinescu semnalează că o epigramă din „Antologia greacă", reluată de Ausonius, a fost tradusă de Costachi Conachi; e un distih al lui Rufinus din *Anth. Pal.*, 5, 42 diluat în opt versuri de Ausonius, cum citim la Prete, p. 309 LVI, cu o trimitere la Marțial, 9,32 : trimitere cam inutilă, dar amuzantă, pentru că finalul lui Marțial se referă la un bordelez necioplit.

Adăugând că în volumul *Monolog în Babilon*, din 1967, Al. Philippide îi închină lui *Ausonius* (e chiar titlul) o poezie oarecum în genul poliritmic al omagiatului, închei cu propria mea notă, *Ausonius și Eminescu*. Ea a apărut în StCl 2, 373—376, pornind de la o semnalare din 1931 a lui N. Lascu (atunci Laslo) însuși, care nu reprodusese textul latin, transcris și tradus în metrul original de Eminescu. Eruditul clujean nu a luat act de articolul meu, ignorându-l în *Clasicii antici în România* Paginile mele au fost reproduse, cu mai multe greșeli, fără ca eu să fi aflat, decât după apariție, în volumul *Eminescu și clasicismul greco-latin*, editat de Traian Diaconescu în „Colecția Eminesciana", Iași, 1982; dacă mă întreba cineva, aș mai fi adăugat o trimitere la ed. Perpessicius, vol. V, p. 408 (CXXXIX), apoi la ed. Murărașu, 1969, iar acum și la Călinescu,

https://biblioteca-digitala.ro

Opera lui Mihai Eminescu, 1985, vol. II, p. 50 n. 2 („Biblioteca pentru toţi").

Epigrama lui Ausonius care a trezit interesul poetic al lui Eminescu e tipărită de Prete la p. 313 (LXIV). Cuvântul *auzonic* se află şi în „dicţionarul de rime" al poetului român (*Opere*, VIII, 1988, p. 633 col. întâi, grupul *-ónic*): cred însă că nu e vorba de „Ausonius, poet cu dulce nume", cum începe închinarea lui Al. Philippide.

Atât despre noua lui editare în „Bibliotheca Teubneriana"; aş mai putea spune multe lucruri despre ea, bune, foarte bune, cum aş putea şi să lungesc mult catastiful greşelilor de tehnoredactare, de corectură, mai ales la indice, dar acestea nu sunt imputabile editorului.

Concluzia nu poate fi decât una singură: S. Prete ne-a dăruit o carte magistrală care va rămâne un „standard" până târziu în mileniul ce va să vină.

Bucureşti, septembrie 1991

https://biblioteca-digitala.ro

I. FISCHER, ALEXANDRU AVRAM

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÂNEASCĂ (1988 – 1991)*

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂŢI, ENCICLOPEDII

1. *Enciclopedia limbilor romanice* de Mioara Avram, Jana Balacciu-Matei, Alexandra Cuniţă, I. Fischer, Christian Ionescu, Coman Lupu, Sebastiana Popescu-Fischer, Sanda Reinheimer-Ripeanu, Marius Sala, Oana Sălişteanu-Cristea, Ion Toma, Marinna Tuţescu, Laura Vasiliu, Ioana Vintilă-Rădulescu. Coordonator: M. Sala. Bucureşti, Edit. Ştiinţifică şi

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din România, tipărite în ţară sau în străinătate, lăsând la o parte lucrările savanţilor străini publicate la noi. Dintre recenzii au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind v o l u m e l e româneşti (despărţite de indicaţiile bibliografice ale acestora printr-o linie verticală). Lucrările manuscrise (dactilografiate) nu figurează în repertoriu; cele litografiate sunt înregistrate selectiv. Au fost incluse şi lucrări mai vechi decât intervalul indicat în titlu, omise din bibliografia anilor precedenţi. La articolele de revistă unde rubrica şi titlul nu oferă o orientare suficientă, am dat, între croşete, indicaţii sumare asupra conţinutului. La capitolul *Arheologie*, am înregistrat şantierele consacrate altor civilizaţii decât celei greco-romane numai în cazul în care a fost găsit material grecesc sau roman sau unde se pot detecta influenţe greceşti sau romane; un principiu analog ne-a călăuzit în redactarea capitolelor de *Istorie* şi a paragrafului *Lingvistica indo-europeană*: utilizarea materialului literar, lingvistic, epigrafic, onomastic etc. grecesc şi roman a fost determinantă pentru includerea unor titluri în repertoriu. La capitolul *Texte, traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor antici; în cadrul celorlalte capitole, s-a ţinut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni (lucrările anonime sau colective au fost grupate la începutul capitolelor).

Deoarece strângerea documentării din publicaţii puţin accesibile întâmpină mari dificultăţi, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în volume izolate sau în culegeri care nu au ca obiect principal antichitatea, să ne semnaleze publicaţiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicaţiilor despuiate:

AIIAI = *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie „A.D. Xenopol"*. Iaşi, Universitatea „Al. I. Cuza".
AIIC = *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie*. Cluj, Edit. Academiei.
ALIL = *Anuarul de lingvistică şi istorie literară*. Iaşi, Institutul de Lingvistică şi Istorie Literară. Începând din anul 1991, revista apare în două serii: A (Lingvistică), B (Istorie literară).
AM = *Arheologia Moldovei*. Iaşi, Edit. Academiei.
AMN = *Acta Musei Napocensis*. Cluj, Muzeul de Istorie al Transilvaniei.
AMP = *Acta Musei Porolissensis*. Zalău, Muzeul de Istorie şi Artă.
Apulum = *Apulum. Acta Musei Apulensis*. Alba-Iulia, Muzeul Judeţean.
ArhOlt = *Arhivele Olteniei*. Craiova. Edit. Academiei.
AUB = *Analele Universităţii din Bucureşti*.
AUI = *Analele Universităţii „Al. I. Cuza" din Iaşi*.
Banatica = *Banatica*. Reşiţa. Muzeul de Istorie al Judeţului Caraş-Severin.
BSRLR = *Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Romane*.
Carpica = *Carpica*. Bacău, Muzeul de Istorie.
CL = *Cercetări de lingvistică*. Cluj, Edit. Academiei.
CNum = *Cercetări numismatice*. Bucureşti, Muzeul de Istorie a României.
CREL = *Cahiers roumains d'études littéraires*. Bucureşti, Univers.
Crisia = *Crisia. Culegere de materiale şi studii*. Oradea, Muzeul „Ţării Crişurilor".
CultCiv = *Cultură şi civilizaţie la Dunărea de jos*. Călăraşi, Muzeul Judeţean.
Dacia = *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne. Nouvelle série*. Bucureşti, Edit. Academiei.
EphNap = *Ephemeris Napocensis*. Cluj, Edit. Academiei.

StCl XXVIII – XXX, 1992–1994, Bucureşti, p. 145–169

https://biblioteca-digitala.ro

Enciclopedică, 1988, 335 p. | AUI (Istorie) 35, 1989, 93, Nelu Zugravu ; SCL 41, 1990, 5—6, 488—490, Andreea Vlădescu.

2. *Constantin Noica.* [Bibliografie de Marin Diaconu]. RF 35, 1988, 2, 217—223.
3. *Profesorul D.M. Pippidi la 85 de ani.* SCIV 42, 1991, 1—2, 3—4.
4. Petre Alexandrescu, *Georgi Mihailov.* Dacia 35, 1991, 235—236.
5. Petre Alexandrescu, *Silvia Baraschi (1942—1991).* Dacia 35, 1991, 237—238.
6. Radu Ardevan, *Viaţa şi activitatea lui Ştefan Bezdechi.* AMN 24—25, 1987—1988, 1155—1163.
7. V. Barbu, *Andrei Aricescu. 28 sept. 1935—29 iulie 1991.* Pontica 24, 1991, 443—447.
8. Al. Barnea, *Emil Condurachi (1912—1987).* SCIV 39, 1988, 2, 199—201.
9. Ioana Bogdan Cătăniciu, *Grigore Tocilescu — întemeietor al şcolii de arheologie românească.* EphNap 1, 1991, 185—195.
10. I. Bria, *Un mare teolog ortodox, intelectual român şi gânditor ecumenic : Părintele Ioan Coman (1902—1987).* Ortodoxia 40, 1988, 144—148.
11. Sorin Cociş, Adela Paki, *Bibliografia Daciei romane (II, 1966—1971).* AMN 24—25, 1987—1988, 567—588.
12. Sorin Cociş, Dorin Alicu, *Ulpia Traiana Sarmizegetusa. Bibliografie selectivă.* AMN 24—25, 1987—1988, 589—614.
13. Emil Condurachi, *Daco-Romania antiqua. Études d'archéologie et d'histoire ancienne,* éditées par Zoe Petre, avant-propos de Răzvan Theodorescu. Bucureşti, Edit. Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1988, 248 p.

Flst	= *File de istorie. Culegere de studii, articole şi comunicări.* Bistriţa, Muzeul de Istorie
FVL	= *Forschungen zur Volks- und Landeskunde.* Sibiu, Edit. Academiei.
Großbronzen	= K. Gschwantler, A. Bernhard-Walcher (edd.), *Griechische und römische Statuetten und Großbronzen. Akten der 9. Internationalen Tagung über antike Bronzen, Wien 21.—25. April 1986.* Viena, 1988.
LL	= *Limbă şi literatură.* Bucureşti, Societatea de ştiinţe filologice.
LR	= *Limba română.* Bucureşti, Edit. Academiei.
Ortodoxia	= *Ortodoxia. Revista Patriarhiei Române.* Bucureşti, Institutul Biblic.
Peuce	= *Peuce. Studii şi comunicări de istorie şi arheologie.* Tulcea, Muzeul Deltei Dunării.
Pontica	= *Pontica.* Constanţa, Muzeul de Istorie Naţională şi Arheologie.
RArhiv	= *Revista Arhivelor.* Bucureşti, Direcţia Generală a Arhivelor Statului.
RESEE	= *Revue des Études Sud-Est Européennes.* Bucureşti, Edit. Academiei.
RF	= *Revista de filosofie.* Bucureşti, Edit. Academiei.
RIst	= *Revista de istorie.* Bucureşti, Edit. Academiei. Din 1990 devine *Revista istorică.*
RITL	= *Revista de istorie şi teorie literară.* Bucureşti. Inst. de Istorie şi Teorie Literară „G. Călinescu".
RMM	= *Revista Muzeelor şi Monumentelor* (serii *Muzee, Monumente istorice şi arheologice*). Bucureşti.
RRH	= *Revue Roumaine d'Histoire.* Bucureşti, Edit. Academiei.
RRL	= *Revue Roumaine de Linguistique.* Bucureşti, Edit. Academiei.
RRPh	= *Revue Roumaine de Philosophie.* Bucureşti, Edit. Academiei.
RRSJ	= *Revue Roumaine des Sciences Juridiques.* Bucuresti, Edit. Academiei.
RSS	= *Revue Roumaine des Sciences Sociales.* Bucureşti, Edit. Academiei. Din 1990 se scindează în RRPh şi RRSJ.
SCIV	= *Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie.* Bucureşti, Edit. Academiei.
SCJ	= *Studii şi cercetări juridice.* Bucureşti, Edit. Academiei. Din 1989 devine SDR.
SCL	= *Studii şi cercetări lingvistice.* Bucureşti, Edit. Academiei.
SDR	= *Studii de drept românesc.* Bucureşti, Edit. Academiei.
ST	= *Studii teologice.* Bucureşti, Institutul Biblic.
StCl	= *Studii clasice.* Bucureşti, Edit. Academiei.
SUC	= *Studia Vniuersitatis Babeş-Bolyai.* Cluj.
SympThrac	= *Symposia Thracologica.* Bucureşti, Institutul Român de Tracologie.
Synthesis	= *Synthesis.* Bulletin du Comité National de Littérature comparée. Bucureşti, Edit. Academiei.
TD	= *Thraco-Dacica.* Bucureşti, Edit. Academiei.
Tibiscum	= *Tibiscum. Studii şi comunicări de etnografie-istorie.* Caransebeş. Muzeul Judeţean de Etnografie şi Istorie Locală.
14Limes	= *Akten des 14. Internationalen Limeskongresses 1986 in Carnuntum.* Viena, 1990 (*Der römische Limes in Österreich,* 36).

Abrevierile periodicelor străine sunt cele din L'Année Philologique.

https://biblioteca-digitala.ro

14. E. Condurachi, *Roumanie. La philologie gréco-latine, La filologia greca e latina nel secolo XX*. Roma—Pisa, Giardini, 1989, 1003—1017.
15. V. Constantinescu, *C. Noica (1909—1987)*. AUI (Filozofie) 34, 1989, 1, 71—72.
16. I. Coteanu, *Alexandru Roselli (1895—1990)*. LR 40, 1991, 5—6, 311—313.
17. I. Dănăilă, Eleonora Popa, *Bibliografia românească de lingvistică (BRL* 30, 1987). LR 37, 1988, 4, 291—405; *BRL* 31, 1988. LR 38, 1989, 4, 275—408; *BRL* 32, 1989. LR 39, 1990, 4, 265—364; *BRL* 33, 1990. LR 40, 1991, 3—4, 97—208.
18. Petre Diaconu, *Profesorul Ion Barnea la 75 de ani*. SCIV 39, 1988, 4, 391—397.
19. Vladimir Dumitrescu, *Legende celebre în fața științei*. București, Edit. Sport-Turism, 1988, 141 p. + 1 hartă.

19a. I. Fischer, Al. Avram, *Bibliografia clasică românească (1985—1987)*. StCl 27, 1991, 131 — 154.

20. Val. Al. Georgescu, *Profesorul Ștefan G. Longinescu. Romanistul, istoricul dreptului românesc, dascălul*. SCJ 33, 1988, 1, 77—84; 34, 1989, 4, 381—392; SDR 35 (2), 1990, 1, 79—95.
21. Nicolae Gudea, Radu Ardevan, *Eugen Chirilă (1921—1991)*. Dacia 35, 1991, 239—242.
22. Ana-Cristina Halichias, Doina Filimon, *Propuneri pentru un* Lexicon Mediae et Infimae Latinitatis Daco-Romanorum. SCL 41, 1990, 3, 244—252.
23. B. P. Hasdeu, *Studii de lingvistică și filologie*. Ediție îngrijită, studiu introductiv și note de Gr. Brâncuș. Vol. I—II. București, Minerva, 1988, LIX + 333 + 588 p. | LR 38, 1989, 1, 75, I. Gheție; RESEE 27, 1989, 3, 283—285, Catălina Vătășescu; CL 34, 1989, 1, 66—67, I. Mării.
24. I. I. Ionescu, *Gh. Ivănescu (1902—1987)*. AUI (Filozofie) 34, 1988, 1, 69—70.
25. Gh. I. Ioniță, *Acad. prof. Emil Condurachi (1912—1987)*. AUB (Istorie) 37, 1988, 101—102.
26. Viorel Ioniță, *Preotul profesor dr. Ioan Rămureanu (1910—1988)*. ST 40, 1988, 5, 121—122.
27. Victor Kernbach, *Dicționar de mitologie generală*. București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1989, 666 p. | RIst 42, 1989, 12, 1273—1274, V. Muntean.
28. Nicolae Lascu, *Bibliografia ovidiană în România (1957—1971)*. Pontica, 23, 1990, 367—404.
29. Bucur Mitrea, *Octavian Floca (1904—1983)*. SCN 9, 1989, 159—160.
30. Bucur Mitrea, *Iudita Winkler (1925—1985)*. SCN 9, 1989, 161—162.
31. Vasile Moga, *Nicolae Lascu (1908—1988)*. Apulum 26, 1989, 635—636.
32. Sebastian Morintz, *Vladimir Dumitrescu (1902—1991)*. SCIV 42, 1991, 3—4, 105—108.
33. Al. Neamțu, *Contribuția profesorului Ștefan Bezdechi la publicarea colecției „Documente privind istoria României"*. AMN 24—25, 1987—1988, 1165—1169.
34. Alexandru Odobescu, *Opere V. Scrieri arheologice*, partea I. Studiu introductiv, comentarii și note de Al. Avram. Text stabilit și variante de Marian Ciucă. București, Edit. Academiei, 1989, 445 p.
35. Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Academicianul Emil Condurachi (1912—1987)*. Peuce 10, 1991, 589—592.
36. D.M. Pippidi, *Studii de istorie și epigrafie*. București, Edit. Academiei, 1988, 279 p.
37. Gh. Poenaru Bordea, *Emil Condurachi (1912—1987)*. SCN 9, 1989, 163—164.
38. Constantin Preda, *Bucur Mitrea à 80 ans*. Dacia 33, 1989, 255—257.
39. A.R[osetti], *A. Graur (1900—1988)*. RRL 33, 1988, 4, 337—339.
40. I. Roșianu, *Alexandru Graur (1900—1988)*. CL 29, 1989, 1, 83—85.
41. Gr. Rusu, *Alexandru Roselli (1895—1990)*. CL 35, 1990, 2, 185—187.
42. A. Sacerdoțeanu, *Bibliografia operei lui B. P. Hasdeu*. [Filologia; Istoria]. RArhiv 50, 1988, 3, 335—350.
43. Mihai Sâmpetru, *Ion Barnea à 75 ans*. Dacia 32, 1988, 205—214.
44. Răzvan Theodorescu, *Emil Condurachi (1912—1987)*. Dacia 32, 1988, 237—238.
45. N. Vrabie, *Bibliographie juridique roumaine*. [1986] RSS (Jur.) 32, 1988, 1, 69—91; [1987]. 33, 1989, 2, 69—86.
46. N. Vrabie, *Bibliografia juridică română*. [1987.] SCJ 33, 1988, 2, 203—210; [1988]. 34, 1989, 2, 193—199.
47. A. Vulpe, *Vladimir Dumitrescu (1902—1991)*. Dacia 35, 1991, 229—234.
48. Lucia Wald, *Al. Graur — o viață închinată școlii și științei*. LL, 1988, 4, 594—599.
49. Nelu Zugravu, *Vasile Pârvan et Marcus Aurelius : affinités électives*. AUI (Filozofie) 34, 1988, 2, 4—6.

https://biblioteca-digitala.ro

II. LINGVISTICĂ

A. LIMBA LATINĂ

50. Jana Balacciu-Matei, *Le roumain* mire *est-il le descendant du latin* miles? RRL 35, 1990, 4—6, 271—277.
51. Violeta Barbu, *Vechi mărturii despre limba română*. I. *Torna, torna fratre* (*1*) LR 39, 1990, 1, 29—35; (*2*) 2, 143—148.
52. Florica Bechet, *O altă față a prostiei* (*Petronius*, Satyricon, 57—58). [Epitete din domeniul sexualității]. StCl 26, 1988, 27—34.
53. Gr. Brâncuș, *Subtratul limbii române în opera lui B. P. Hasdeu. Cu ocazia împlinirii unui secol și jumătate de la nașterea sa*. TD 9, 1988, 9—14.
54. Matilda Caragiu Marioțeanu, *À propos de la latinité de l'aroumain*. RRL 33, 1988, 4, 237—250.
55. Gh. Chivu, *Un dicționar puțin cunoscut*: Lexicon compendiarium Latino-Valachicum. [Ms. de la Kálocsa, sec. 18.] SCL 39, 1988, 6, 471—476.
56. I. Coteanu, Marius Sala, *Etimologia și limba română*. București, Edit. Academiei, 1987, 160 p. [Bibl. 1985—1987, nr. 63.] | LR 37, 1988, 2, 197—198, I. Gheție.
57. Gabriela Creția, Dignus *et ses dérivés* (V). [Bibl. 1985—1987, nr. 64.] RRL 34, 1989, 3, 319—333.
58 Tr. Diaconescu, *Motivația semantică a cuvântului românesc* Crăciun 'Noël'. *Studiu asupra terminologiei creștine din Romania orientală*. ALIL-A 32, 1988—1991, 29—69.
59. Stelian Dumistrăcel, *Éléments autochtones du vocabulaire daco-roumain, source pour la connaissance de la civilisation géto-dace*. TD 11, 1990, 209—223.
60. Liviu Franga, *Gabranus. Paläobalkanische onomastische Konkordanzen*. [Bibl. 1985—1987, nr. 72.] Klio 71, 1989, 1, 90—95.
61. G. Giuglea, *Fapte de limbă, mărturii despre trecutul românesc*. București, Edit. Științifică și enciclopedică, 1988, 325 p.
62. Mircea Homorodean, *Vădastra (jud. Olt), un nume de localitate de origine latină (română)*. AIIC 28, 1987—1988, 439—441.
63. M. Homorodean, *Despre genul neutru în limbile romanice, cu privire specială asupra limbii române*. SUC (Philologia) 33, 1988, 2, 14—19.
64. M. Homorodean, *Toponime latinești în sudul Olteniei*. CL 34, 1989, 2, 147—152.
65. M. Homorodean, *Aspecte ale străvechii culturi românești în lumina lexicului romanic. Rom. pată*. [*lat.* pitta.] SCL 40, 1989, 3, 253—255.
66. Victo Iancu, *Originile lui* sînt. CL 34, 1989, 35—37.
67. Roxana Iordache, *La relative à sens conditionnel dans le latin archaïque et préclassique* ZAnt 39, 1989, 17—30.
68. Ioan Lobiuc, *O problemă con roversală: toponimele daco-romane cu radicalul* rus- (*I*). AIIAI 24, 1987, 2, 109—126; (*II*). 25, 1988, 1, 409—424.
69. Cristian Mihail, *Modificări semantice în lexicul latin al românei sub influența mediului militar*. CL 35, 1990, 1, 21—31.
70. Zamfira Mihail, *Quelques termes pour „métier à tisser" en perspective ethnolinguistique sud-est européenne*. RESEE 26, 1988, 3, 229—235.
71. Sebastiana Popescu-Fischer, *Elementele lexicale vechi grecești și reflexul lor în limba română (Material pentru* Dicționarul Etimologic al Limbii Române), *III*. [Bibl. 1985—1987, nr. 80.] SCL 41, 1990, 1, 57—64.
72. Victoria Popovici, *Cuvintele latine păstrate numai în română: probleme de etimologie*. SCL 39, 1988, 2, 151—162; versiune spaniolă: BSRLR 16, 1989, 231—240.
73. Victoria Popovici, *Cuvintele latine moștenite numai în română din perspectivă romanică*. SCL 40, 1989, 3, 289—294.
74. Victoria Popovici, *Romanische Verwandtschaftsnamen. Die Subsysteme der sozialen Verwandtschaft*. RRL 35, 1990, 3, 167—182.
75. Maria Purdela Sitaru, *Termeni pentru noțiunile 'boală', 'bolnav' în latină și în română*. SCL 42, 1991, 3—4, 125—131.
76. Sanda Reinheimer Rîpeanu, *Mots latins hérités face aux emprunts de substrat et de superstrat*. RRL 35, 1990, 4—6, 365—369.
77. Marius Sala (coord.), *Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice*. [Autori: Mihaela Bîrlădeanu, Maria Iliescu, Liliana Macarie, Ioana Nichita, Mariana Plone-Hanganu, M.S., Maria Theban, Ioana Vintilă-Rădulescu.] București, Edit. Științifică și enciclopedică 1988, 629 p.] SCL 39, 1988, 5, 465—467, Magdalena Popescu-Marin.

https://biblioteca-digitala.ro

78 Marius Sala, *Cele mai vechi aspecte onomatologice ale lexicului latinesc moștenit de română* LR 39, 1990, 2, 104—111.
79. N. Saramandu, *Arom.* stlọa (stlǫ) [= stea] *și evoluția lat.* ll *în română*. SCL 41, 1990 5—6, 429—431.
80. Dan Slușanschi, Conē — *le seul nom antique du Delta du Danube (Lucain,* Phars. *3, 200).* StCl 27, 1991, 57—60.
81. Romulus Todoran, *Lat.* dēligere *dans la langue roumaine.* RRL 34, 1989, 5, 465—470.
82. Lucia Wald, *Observații privind denumirile latine ale noțiunii de 'cuvînt'.* SCL 41, 1990, 4, 405—412.

B. LINGVISTICĂ INDO-EUROPEANĂ

83. C. Cihodaru, *Vechi toponime din Transilvania — reflexe ale continuității populației băștinașe romanizate în regiunile nord-dunărene.* AUI (Istorie) 34, 1988, 35—50.
84. Stelian Dumistrăcel, *Numele traco-dacice de tipul* Muca (Μουκα), Μουca- (Μουκ-) *raportate la cuvintele românești de substrat* muc — mugure (*I*). AIIAI 25, 1988, 1, 301—408; (*II*) 26, 1989, 1, 421—430.
85. Sorin Olteanu, ΚΑΓΑ *și* ΚΩΓΑΙΟΝΟΝ. *Datele problemei.* TD 10, 1989, 215—217.
86. Adrian Pârvulescu, *The Name of the Great Bear.* JIES 16, 1988, 1—2, 95—120.
87. Adrian Poruciuc, *Rom.* codru *explicat pe teren indo-european-balcanic.* TD 11, 1990, p. 193—207.
88. Dan Slușanschi, ΚΑΓΑ *și* ΚΩΓΑΙΟΝΟΝ. *Analiză filologică și lingvistică.* TD 10, 1989, 219—224.
89. Lucia Wald, Dan Slușanschi, *Introducere în studiul limbii și culturii indo-europene.* București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1987, 368 p. [Bibl. 1985—1987, nr. 91.]| RRL 33, 1988, 3, 128—129, Onufrie Vinţeler; SCL 39, 1988, 4, 365—367, Gabriela Mârza Petrescu.

III. CRITICĂ ȘI EXPLICAȚII DE TEXT

90. Al. Avram, *Legământul de la Helis (Diodor, 21, 12, 2—6).* CultCiv 3—4, 1987, 185—188.
91. Vl. Iliescu, *Zu Aurelius Victor 13, 3,* in Ev. Chrysos (ed.), *Studien zur Geschichte der römischen Spätantike. Festgabe für Professor Johannes Straub.* Atena, 1989, 106—121.
92. Vasile Lica, *Sardonius = Diurpaneus? (Aurelius Victor,* Caes., *13.3).* SCIV 42, 1991, 3—4, 199—204.
93. Cătălin Partenie, Timaios *41 A7—8.* StCl 27, 1991, 77—81.
94. Alexandru Suceveanu, *Une nouvelle hypothèse de restitution de la 9e ligne du* Pap. Giss., *40 I.* Dacia 34, 1990, 245—257.

IV. POETICĂ, RETORICĂ, STILISTICĂ

95. Eugen Cizek, *La poétique cicéronienne de l'histoire.* BAGB, 1988, 1, 16—25.
96. Eugen Cizek, *La poétique de l'histoire chez Tacite.* REL 69, 1991, 136—146.
97. C. Duțu, *Întîlnirea predicii creștine cu retorica greco-romană.* ST 63, 1990, 2, 102—162.
98. Liviu Franga, *Hor.,* Carm. *1,9 — aspecte ale lecturii poetice.* SCL 39, 1988, 2, 133—144.
99. Liviu Franga, *Le sommeil et le rêve. Une poétique latine de l'imaginaire.* CREL, 1989, 3, 59—66; versiune românească: AUB (Limbi și literaturi străine) 38, 1989, 73—79.
100. Ana-Cristina Halichias, *De la paleografia latină la teoria traducerii.* SCL 41, 1990, 4, 325—331.
101. Roxana Iordache, *Fórmulas nuevas para asegurar la expresividad artística en Plinio el Joven.* Helmántica 39, 1988, 375—382.
102. Roxana Iordache, *Algunas influencias de Cicerón y Quintiliano en el estilo de Plinio el Joven.* Helmántica 41, 1990, 189—199.
103. Cristian Moraru, *Pentru o arheologie a mimezei.* [Platon.] RTIL 36, 1988, 3—4, 38—45.
104. Zoe Petre, *Les Thraces et leur fonction dans l'imaginaire grec.* AUB (Istorie) 40, 1991, 53—58.
105. Laurențiu Zoicaș, *Poétique des éléments dans l'Énéide. I. Le feu.* StCl 26, 1988, 5—10; *II. L'eau.* StCl 27, 1991, 39—43.

https://biblioteca-digitala.ro

V. ISTORIE LITERARĂ

106. *Istoria literaturii latine, vol. IV.* Bucureşti, Fac. de Limbi şi literaturi străine, 1986, 713 p. [Bibl. 1985—1987, nr. 105.] | StCl 26, 1988, 133, Dan Sluşanschi.
107. Mariana Băluţă, *Poezia epigramatică elină. Limbajul artistic şi epigramelelui Calimah (Probleme de stil şi versificaţie).* Bucureşti, Fac. de Limbi şi literaturi străine, 1989, 219 p.
108. Gh. Cenuşescu, *Réflexions sur la question des sources de Tacite dans les* Histoires. StCl 27, 1991, 71—76.
109. Eugen Cizek, *Pour une nouvelle histoire de Rome, pour une nouvelle histoire de la littérature latine.* Congresso internacional — As humanidades greco-latinas (Coimbra, 1988), 143—155.
110. Eugen Cizek, *La littérature et les cercles culturels et politiques à l'époque de Trajan.* ANRW, II, 33, 1, 3—35.
111. Andrei Cornea, *Scriere şi oralitate în cultura antică.* Bucureşti, Cartea Românească, 1988, 154 p. | AUI (Filozofie) 35, 1989, 1, 102, D. Chiţoiu ; AUI (Istorie) 35, 1989, 93—94, Nelu Zugravu.
112. Gh. Drăgulin, Maria Drăgulin, *O operă necunoscută a lui Dionisie Exiguul (aprox. 470—555).* ST 41, 1989, 3, 74—77.
113. Liviu Franga, *À propos de l'Épitomé de Jus in.* Latomus 47, 1988, 4, 868—874.
114. L. Franga, *Écriture, sens, adhésion. L'engagement politique de l'attitude littéraire dans l'antiquité.* CREL 1, 1988, 1, 18—28.
115. L. Franga, *Ovidiu şi spaţiul danubiano-pontic.* TD 11, 1990, 225—238.
116. L. Franga, *Hora ius — itinerarul unui ideal poetic.* StCl 37, 1991, 45—53.
117. Ioan Micu, *Poemul ovidian* Halieuticon. Pontica 21—22, 1988—1989, 337—362.
118. I. Micu, *Terminologie marină şi halieutică în operele ovidiene din exil.* Pontica 24, 1991 437—441.
119. M. Nichita, *Dialogul poetului cu publicul în palliata plautină.* SCL 39, 1988, 1, 95—102.
120. Zoe Petre, *„The rest is silence". Le discours et sa fonction dans l'*Orestie. AUB (Istorie) 39 1990, 45—49.
121. Al. Surdu, *Mecanismele pentadice ale tragediei antice.* RF 36, 1989, 2, 188—198; versiune franceză: RRPh 34, 1990, 1—2, 47—58.

VI. ISTORIA FILOZOFIEI ŞI A ŞTIINŢELOR. ISTORIA CULTURII

122. I. Banu, Corpus Hippocraticum *şi papirus-ul* Edwin Smith *în istoria medicinei.* StCl 27, 1991, 5—17.
123. Dan Bădărău, *Scrieri alese III.* Bucureşti, Edit. Academiei, 1986, 223 p. [Bibl. 1985—1987, nr. 121.] | RSS (Philosophie et logique) 32, 1988, 171—172, V. Săhleanu.
124. I. Bâtlan, *Dialectică şi antidialectică la primii filozofi greci.* Bucureşti, Edit. Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1987. [Bibl. 1985—1987, nr. 122.] | RSS (Philosophie et logique) 32, 1988, 3—4, 287—289, I[on] B[anu].
125. Gh. Brătescu, *Aspects d'étiologie dans les* Épidémies *hippocratiques.* Die hippokratischen Epidemien (AGM, Beih. 27, Stuttgart), 222—236.
126. Gh. Brătescu, *Les facteurs endogènes et exogènes dans l'étiopathogénie hippocratique.* La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique, 267—278.
127. Ştefan Cernega, Mihai Bucovală, *Studiu privind incidenţa afecţiunilor den are în epoca romano-bizantină la Tomis.* Pontica 23, 1990, 355—358.
128. Eugen Cizek, *L'univers mental des Romains.* RESEE 26, 1988, 3, 215—227.
129. E. Cizek, *L'image de l'autre et les mentalités romaines aux I-IV^e siècles de notre ère.* CREL, 1988, 4, 4—15; Latomus 48, 1989, 2, 359—371.
130. E. Coşeriu, *Die Sprache zwischen φύσει und θέσει.* SUC (Philologia) 35, 1989, 1, 3—18.

https://biblioteca-digitala.ro

131. Gh. Dănișor, *Problema sinelui la Aristotel*. RF 35, 1988, 4, 417—421.

132. Andrei Deleanu, *Acceptarea subiectivă și contestarea metafizică a sinuciderii la Platon*. RF 38, 1991, 1—2, 76—84.

133. Anton Dumitriu, *Culturi eleate și culturi heraclitice*. București, Cartea Românească, 1987, 208 p. | AUI (Filozofie) 35, 1989, 2, 81—82, Carmen Cozma.

134. Aram M. Frenkian, *Scrieri filozofice I*. Ed. îngrijită, traduceri și note de Gh. Vlăduțescu. București, Edit. Științifică și enciclopedică, 1988, 411 p. | AUI (Filozofie) 35, 1989, 2, 86—87, D. Chițoiu ; RSS (Philosophie et logique) 32, 1988, 3—4, 285, D. Chițoiu.

135. Cătălin Mamali, *The Pythia-Sphinx complex in Oedipus' life. On the reversals between the questioning and the answering modes of being*. RSS (Philosophie et logique) 32, 1988, 3—4, 257—270.

136. Emil Moroianu, *Considerații despre ordinea materială și ordinea morală în filozofia greacă veche*. RF 37, 1990, 1, 97—103.

137. V. Muscă, *La signification de la parole chez les sophistes : connaissance et action politique* SUC (Philosophia) 34, 1989, 1, 27—35.

138. V. Muscă, *Parmenide : la începuturile ontologiei filosofice*. SUC (Philosophia) 35, 1989, 1, 3—13.

139. V. Muscă, *De ce Platon a scris numai dialoguri*. SUC (Philosophia) 35, 1990, 2, 63—69.

140. V. Muscă, *Socrate — jertfa cetățeanului ideal*. SUC (Philosophia) 36, 1991, 1, 81—91.

141. Cătălin Partenie, *Exegeza platoniciană în secolul XX*. RF 38, 1991, 1—2, 49—54.

142. C.C. Pavel, *Creștinismul și gândirea Fericitului Augustin*. ST 62, 1990, 2, 26—41 ; 3, 3—45.

143. Ioan Pânzaru, *Hegel și Platon despre unitatea operei*. RITL 36, 1988, 68—72.

144. L. Sofronea, I. Benkő, *Die „platonischen Körper". Geometrische, physische und epistemologische Aspekte*. RSS (Philosophie et logique) 32, 1988, 1—2, 63—73.

145. Manuela Tecușan, *Logos sympotikos. Patterns of the Irrational in Philosophical Drinking Plato outside the Symposium*, în *Sympotica. A Symposium on the Symposion (First Symposium on the Greek Symposion, Oxford, 4—8 September 1984)*. Oxford, 1990, 238—260.

146. Gh. Vlăduțescu, *Filozofia în Roma antică — forme de gîndire și evoluții*. București, Albatros, 1991, 367 p.

147. Nestor Vornicescu, *Un filosof străromân de la Histria dobrogeană, Aethicus Histricus, autorul unei Cosmografii și al unui alfabet (sec. IV—V)*. Craiova, Mitropolia Olteniei, 1986 [Bib 1985—1987, nr. 155.] | ArhOlt 6, 1989, 271—273, V. Joița ; AUI (Istorie) 33, 1987, 91—92, 94, Fl. Platon.

VII. ISTORIA RELIGIILOR, MITOLOGIE

148. Maria Alexandrescu Vianu, *Nouveaux documents concernant le culte de Cybèle à Istros*. Dacia 34, 1990, 219—222.

149 I. Barnea, *Romanismul și creștinismul daco-romanilor*. TD 9, 1988, 119—126.

150. I. Barnea, *Romanitate și creștinism la Dunărea de jos*. SympThrac 7, 1989, 163—178.

151. I. Barnea, *Începuturile și evoluția creștinismului la populația daco-romană de la est de Carpați*. TD 10, 1989, 165—171.

152. I. Barnea, *Considerații privind cele mai vechi monumente creștine de la Tomis*. Pontica 24, 1991, 269—276.

153. I. Barnea, *Noi date despre mitropolia Tomisului*. Pontica 24, 1991, 277—282.

154. V.H. Baumann, *Cultul lui Hercules în așezările romane din zona Poșta-Telița (județul Tulcea)*. Peuce 10, 1991, 117—120.

155. A. Bodor, *Die griechisch-römischen Kulte in der Provinz Dacia und das Nachwirken der einheimischen Traditionen*. ANRW II, 18, 2 (1989), 1077—1164.

156. Z. Covacef, *Câteva considerații privind cultul zeiței Venus la Tomis*. Pontica 21—22, 1988—1989, 319—325.

157. Valeriu Drăgușin, *Eshatologia în Epistolele soboricești*. Ortodoxia 40, 1988, 2, 114—123.

https://biblioteca-digitala.ro

158. N.V. Duică, *Străromânul Dionisie Exiguul (465—545) şi opera sa canonică. O evaluare canonică a contribuţiei sale la dezvoltarea dreptului bisericesc.* Ortodoxia 41, 1989, 3, 37—61.

159. Nicolae Gudea, Ioan Ghiurco, *Din istoria creştinismului la români. Mărturii arheologice.* Cu o prefaţă de Prea sfinţitul Dr. Vasile Coman, Episcopul Oradiei. Oradea, Edit. Episcopiei Ortodoxe Române a Oradiei, 1988, 274 p. + 16 hărţi şi figuri + XXXIX pl. | SUC (Historia) 35, 1990, 2, 98—101, C. Cosma.

160. M. Han, *Atitudinea faţă de erezii a Sfântului Irineu de Lugdunum (140—202).* Ortodoxia 41, 1989, 1, 63—71.

161. I. Ionescu, *Sfântul mare mucenic Nichita.* ST 41, 1989, 5—6, 87—98.

162. Cristian Matei, *Heros Irsaios.* TD 9, 1988, 219—223.

163. Vasile Miloc, *Iisus Hristos în izvoare antice profane.* ST 41, 1989, 1, 7—24.

164. P. Năsturel, *De la o inscripţie creştină din Tomis la pătimirea Sf. Teogenc.* Pontica 24, 1991, 283—286.

165. Constantin C. Petolescu, *Jupiter Héliopolitanus et la légion XIII^e Gemina.* Dacia 33, 1989, 253—254.

166. Em. Popescu, *Die kirchliche Organisation der Provinz Scythia Minor vom vierten bis ins sechste Jahrhundert.* JÖB 38, 1988, 75—94.

167. Em. Popescu, *L'image de l'au-delà dans une province frontière du Bas-Empire (IV^e — VI^e siècles) : la Scythie Mineure (Dobroudja),* în Ev. Chrysos (ed.), *Studien zur Geschichte der römischen Spätantike. Festgabe für Professor Johannes Straub.* Atena, 1989, 209—221.

168. Em. Popescu, *Martiri şi sfinţi în Dobrogea (I).* ST 41, 1989, 3, 39—65; 4, 64—77.

169. Em. Popescu, *Bizanţul şi creştinarea Europei de sud-est şi de est.* ST 62, 1990, 1, 86—103.

170. Em. Popescu, *Despre starea materială a bisericilor din Scythia Minor (Dobrogea) în epoca proto-bizantină (sec. IV—VI).* ST 62, 1990, 3, 79—84.

171. Em. Popescu, *Basilica şi sinagoga în sud-estul european în epoca protobizantină (sec. IV—VI)* ST 62, 1990, 4, 59—70.

172. Em. Popescu, *Biserica şi naţionalitatea în Orientul ortodox bizantin în secolele IV—XV.* ST 62, 1990, 5—6, 67—76.

173. I. Popescu, *Persoana şi lucrarea Sfântului Duh în scrierea Sfântului Vasile cel Mare* De Spiritu Sancto. ST 62, 1990, 4, 27—40.

174. Mircea Rusu, *Palcocreştinismul din Dacia romană.* EphNap 1, 1991, 81—112.

175. Adrian Rădulescu, Virgil Lungu, *Le christianisme en Scythie Mineure à la lumière des dernières découvertes archéologiques,* în *Actes du XI^e Congrès international d'archéologie chretienne.* Roma, 1989, vol. III, 2561—2615.

176. Silviu Sanie, *Din istoria religiei geto-dacice (IV).* AIIAI 26, 1989, 1, 189—216.

177. S. Sanie, *Die syrischen und palmyrenischen Kulte im römischen Dakien.* ANRW II, 18, 2 (1989), 1165—1271.

178. S. Sanie, *Kulte und Glauben im römischen Süden der Moldau (Ostrumänien).* ANRW II, 18, 2 (1989), 1272—1316.

179. Timotei Sevidiu, *Puncte de contact între hristologia calcedoniană şi necalcedoniană în perspectiva doctrinei Sf. Chiril al Alexandriei.* Ortodoxia 41, 1989, 4, 7—19.

180. Gh. Sima, *Îndumnezeirea omului după învăţătura Sfântului Ghenadie cel Mare.* ST 62, 1990, 4, 14—26.

181. Liviu Stoina, *Hristologia în discuţiile sinodului IV ecumenic (Calcedon, 451).* Ortodoxia 40, 1988, 3, 72—111.

182. Sabin Verzan, *Faptele Apostolilor — o carte a prototipurilor.* ST 62, 1990, 1, 38—76; 2, 42—83.

183. Sabin Verzan, *Preoţia ierarhică sacramentală în primele biserici întemeiate în lumea păgână.* ST 62, 1990, 5—6, 3—50; 63, 1991, 3—45; Ortodoxia 43, 1991, 1, 7—124; 2, 5—116; 3, 105—184.

184. Sabin Verzan, *Preoţia ierarhică sacramentală la sfârşitul epocii apostolice.* ST 63, 1991, 2, 53—101; 3, 49—105.

185 Sabin Verzan, *Preoţia ierarhică sacramentală în epoca postapostolică.* ST 63, 1991, 4, 3—50.

https://biblioteca-digitala.ro

VIII. ISTORIE ECONOMICĂ, SOCIALĂ ŞI ADMINISTRATIVĂ

166. Petre Alexandrescu, *Les Eubéens et le début de la navigation en mer Noire*, în M.M. Mactaux, E. Gény (edd.), *Mélanges Pierre Lévêque*, V, Besançon, 1991, 1—5.

167. Petre Alexandrescu, Alexandru Suceveanu, *Une nouvelle histoire de la Dobroudja (Istoria na Dobrudja, tome I^er, Sofia, 1984)*. Dacia 32, 1988, 163—173.

168. R. Ardevan, *Veteranen und städtische Dekurionen im römischen Dakien*. Eos 77, 1989, 81—90.

169. Al. Avram. *Zu den Handelsbeziehungen zwischen Kallatis und dem Taurischen Chersonesos*. MBAH 7, 1988, 2, 87—91.

190. Al. Avram, *Zu den Handelsbeziehungen zwischen Histria und der Insel Thasos im Lichte der Amphorenstempel*. Klio 70, 1988, 2, 404—411.

191. Al. Avram, *Gedanken über den thrakisch-geto-dakischen Adel*. StCl 26, 1988, 11—25.

192. Al. Avram, *Pentru o fenomenologie a raporturilor dintre geți și greci*. SympThrac 7, 1989, 70—93.

193. Al. Avram, *Das histrianische Territorium in griechisch-römischer Zeit*, în P. Alexandrescu, W. Schuller [nr. 277], 9—45.

194. Al. Avram, *Beziehungen zwischen Griechen und Geten im archaischen Histria*. StCl 27, 1991, 19—30.

195. Al. Avram, *Untersuchungen zur Geschichte des Territoriums von Kallatis in griechischer Zeit*. Dacia 35, 1991, 103—137.

196. Al. Barnea, *Changements sociaux et économiques dans la province de Scythie (IV^e—VI^e s.)*. Balcanica Posnaniensia 5, 1990, 399—403.

197. V.H. Baumann, *Cu privire la cultura viței-de-vie în nordul Dobrogei în antichitatea romană*. RMM—M 26, 1989, 3, 53—59.

198. Maria Bărbulescu, Livia Buzoianu, N. Cheluță-Georgescu, *Pentru un catalog complet al importurilor amforice la Albești (jud. Constanța)*. Pontica 23, 1990, 49—79.

199. Corneliu Beldiman, *Cu privire la difuziunea produselor de bronz italice în Dacia preromană (descoperirea de la Țigănești, jud. Teleorman)*. TD 9, 1988, 75—82.

200. Doina Benea, Adrian Bejan, *Viața rurală în sud-vestul Daciei în secolele II-IV (I)*. AMN 24—25, 1987—1988, 247—260.

201. Ioana Bogdan Cătăniciu, *Ptolemeu și provincia Dacia*. AMN 24—25, 1987—1988, 145—162; versiune franceză: Dacia 34, 1990, 223—234.

202. Ioana Bogdan Cătăniciu, *À propos de* ciuitates *en Dacie*. EphNap 1, 1991, 59—67.

203. Octavian Bounegru, *Bemerkungen zu den römischen Importen in Skythia Minor (1.—3. Jh. n. Chr.)*. MBAH 7, 1988, 2, 70—86.

204. O. Bounegru, *Aspekte der Romanisierung der ländlichen Bevölkerung in Scythia Minor (1.-3. Jh. n. Chr.)*. MBAH 10, 1991, 2, 89—118.

205. Nicolae Branga, *Italicii și veteranii din Dacia: mărturii epigrafice și arheologice*. Timișoara, Facla, 1986. [Bibl. 1985—1987, nr. 191.] SCIV 39, 1988, 3, 323—324, Liviu Mărghitan.

206. Gheorghe I. Brătianu, *Marea Neagră, de la origini până la cucerirea otomană*. Trad. de Mihaela Spinei; ed. îngrijită, studiu introductiv, note și bibliografie de Victor Spinei. Vol. I—II. București, Meridiane, 1988, 352 + 387 p. | SUC (Historia) 34, 1989, 1, 95—97, I.A. Pop.

207. Maria Comșa, *Raporturi ale daco-romanilor din nordul Dunării cu Imperiul Roman între anii 275—375 e.n. (cu specială privire asupra nord-vestului României)*. AMP 12, 1988, 297—302.

208. Al. Diaconescu, Coriolan Opreanu, *Câteva puncte de vedere în legătură cu evoluția societății autohtone în epoca daco-romană târzie și în perioada migrațiilor*. AIIC 29, 1988—1989, 571—595.

209. Radu Florescu, *Urbanizarea Dobrogei romane*. Pontica 23, 1990, 97—127.

210. Mihai Irimia, *Unele considerații privind civilizația geților din Dobrogea în a doua epocă a fierului în lumina descoperirilor arheologice*. [Relațiile cu grecii.] SympThrac 7, 1989, 94—114.

211. Vasile Mandle, *Izvoare privitoare la arhivele Daciei Romane*. RArhiv 53, 1991, 4, 468—499.

https://biblioteca-digitala.ro

212. Virgil Mihăilescu-Bîrliba, *Dacia răsăriteană în secolele VI—I î.e.n. Economie și monedă*. Iași, Junimea, 1990, 180 p. + 10 pl.
213. Despina Mincu-Georgescu, *Permanența elementului autohton în Dacia romană după momentul 106 e.n.* RIst 42, 1989, 6, 581—591.
214. Gh. Vlad Nistor, *Sfârșitul civilizației urbane în Britania (secolul al V-lea)*. StCl 27, 1991, 83—89.
215. Andrei Opaiț, *Elemente etnice nord-dunărene în Scythia Minor (secolele IV—V e.n.)*. Peuce 10, 1991, 127—131.
216. Coriolan Opreanu, *Semnificația socio-demografică și politică a amfiteatrului de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa*. AMN 24—25, 1987—1988, 223—245.
217. Adela Paki, *Populația Ulpiei Traiana Sarmizegetusa (I)*. SCIV 39, 1988, 4, 355—368; *(II)* 41, 1990, 2, 149—163.
218. Adela Paki, *Populația Daciei Porolissensis. I. Porolissum*. AMP 12, 1988, 215—227.
219. C.C. Petolescu, *Moesia Inferior și ținuturile extracarpatice*. SympThrac 7, 1989, 178—189.
220. C.C. Petolescu, *Imaginea Daciei în spațiul geografic antic*. RIst 42, 1989, 9, 881—888.
221. Gh. Popilian, I. Ciucă, *Nouvelles informations sur l'importation de* terra sigillata *en Dacie romaine méridionale*. Dacia 32, 1988, 61—78.
222. Em. Popescu, *Dobrogea și teritoriile românești nord-dunărene în secolele IV—VI*. SympThrac 7, 1989, 189—198.
223. A. Rădulescu, *Romanizarea în Dobrogea*. SympThrac 7, 1989, 146—162.
224. A. Rădulescu, Maria Bărbulescu, Livia Buzoianu, *Importuri amforice la Albești (jud. Constanța) : Chersonesul Tauric, Cnidos, Cos, Paros*. Pontica 23, 1990, 29—48.
225. Adrian Rădulescu, Maria Bărbulescu, Livia Buzoianu, Nicolae Cheluță-Georgescu, *Importuri amforice la Albești (jud. Constanța) : Sinope*. Pontica 21—22, 1988—1989, 23—90.
226. M. Sâmpetru, *Vestul Românieî în secolele IV—VII e.n.* SympThrac 8, 1990, 68—78.
227. Al. Suceveanu, *Quelques aspects de la crise économique en Dobroudja aux II^e—III^e siècles de n. è.*, în *Krise, Krisenbewußtsein, Krisenbewältigung. Ideologie und geistige Kultur im Imperium Romanum während des III. Jhs.*, Halle/Saale, 1988, 109—111.
228. Al. Suceveanu, Al. Barnea, *La Dobroudja romaine et romano-byzantine. Histoire, économie et administration*. DHA 14, 1988, 119—152.
229. Al. Suceveanu, Al. Barnea, *La Dobroudja romaine*. București, Edit. Enciclopedică, 1991, 334 p.

IX. ISTORIE POLITICĂ ȘI MILITARĂ

230. P. Alexandrescu, *Gelen, Skythen und die Chora von Histria in archaischer Zeit*, în *Mestnye etnopolitičeskie ob'edinenija Pričernomor'ja v VII—IV vv. do n.e. (Tbilisi, 1987)*. Tbilisi, 1988, 281—294.
231. Al. Barnea, *Limesul danubian al provinciei Moesia inferior. Organizarea militară și civilă*. CultCiv 3—4, 1987, 77—86.
232. Al. Barnea, *Einige Bemerkungen zur Chronologie des Limes an der unteren Donau in spätrömischer Zeit*. Dacia 34, 1990, 285—290.
233. Al. Barnea, I. Ciucă, *O nouă unitate militară romană la Acidava*. SCIV 40, 1989, 2, 147—156.
234. Maria Bărbulescu, A. Rădulescu, *Contribuții privind seria guvernatorilor Moesiei Inferioare în sec. III p. Chr.* Pontica 24, 1991, 123—141.
235. Mihai Bărbulescu, *Din istoria militară a Daciei romane. Legiunea V Macedonica și castrul de la Potaissa*. Cluj, Dacia, 1987. [Bibl. 1985—1987, nr. 218.] | AIIC 28, 1987—1988, 663—664, Sorin Cociș; Apulum 25, 1988, 590—592, C. Pop.
236. M. Bărbulescu, *Les* principia *du camp légionnaire de Potaissa*. 14 Limes, 821—831.
237. Doinea Benea, *Contribuții la istoria relațiilor politice dintre Imperiul roman și geto-daci (Expediția lui Aelius Catus)*. Apulum 26, 1989, 147—159.
238. Ioana Bogdan Cătăniciu, *Evolution of the System of Defence Works in Roman Dacia*. Translated from the Romanian by Etta Dumitrescu. Oxford, BAR International Series 116, 1981, 121 p. + 85 fig. | Banatica 8, 1985, 469—473, Doina Benea; AM 12, 1988, 332—335, Virgil Mihăilescu-Bîrliba.
239. Ioana Bogdan Cătăniciu, *Quelques considérations sur le limes de la Dacie*. 14 Limes, 805—820.
240. Octavian Bounegru, *Flota romană la Dunărea de Jos în cursul războaielor dacice*. CultCiv 3—4, 1987, 87—93.

https://biblioteca-digitala.ro

241. Gh. Ceaușescu, *Augustus, der „Hellenisator" der Welt.* Klio 69, 1987, 1, 46—57.
242. Gh. Ceaușescu, *Vespasianus, princeps in melius mutatus.* Tyche 4, 1989, 3—15.
243. Eugen Cizek, *Néron, l'empereur maudit.* Paris, Marabout Université, 1988, 474 p.
244. Eugen Cizek, *La succession d'Aurélien et l'échec de Tacite.* REA 93, 1991, 1—2, 109—122.
245. Emilia Doruțiu-Boilă, *Relațiile externe ale cetății Callatis în epoca elenistică.* SCIV 39, 1988, 3, 243—249.
246. Emilia Doruțiu Boilă, *Legații Moesiei Inferioare între anii 137 și 160. Partea I : Legații între anii 137 și 150.* SCIV 40, 1989, 2, 157—163.
247. Emilia Doruțiu Boilă, *Legații Moesiei Inferioare între anii 137 și 160. Partea II : Legații între anii 150 și 160.* SCIV 40, 1989, 4, 325—338.
248. N. Gudea, *Porolissum — cheia de boltă a apărării Daciei Porolissensis.* AMP 12, 1988, 195—213.
249 N. Gudea, *Porolissum. Der Schlußstein der Verteidigung Dakiens.* 14 Limes, 833—842.
250. N. Gudea, *Porolissum. Der Schlußstein des Verteidigungssystems der Provinz Dacia Porolissensis.* Marburg, 1989 (Kleine Schriften aus dem Vorgeschichtlichen Seminar Marburg, 29), 97 p.
251. M. Irimia, *O nouă unitate militară în sud-vestul Dobrogei.* Pontica 21—22, 1988—1989, 113—121.
252. V. Lica, Oroles — Ῥώλης (Rholes) (*Iustinus 33, 3, 16 — Trogus Pompeius*, Prologul *32 și Cassius Dio 51, 24, 67; 51, 26, 1*). AUI (Istorie) 33, 1987, 1—8.
253. V. Lica, *Die dakischen Geiseln im römischen Reich.* StCl 26, 1988, 35—44.
254. V. Lica, *Octavianus și Rholes, Getarum rex.* RIst 42, 1989, 5, 499—504.
255. Gr. Matei, *Flota romană în războaiele dacice.* Peuce 10, 1991, 85—96.
256. Gr. Matei, *Considerații privind raportul dintre Classis Flauia Moesica și fortificațiile limesului roman de la Dunărea de Jos (sec. I—VI).* Pontica 24, 1991, 143—158.
257. Liviu Mărghitan, *Decebal.* București, Edit. Militară, 1987. [Bibl. 1985—1987, nr. 253.] | AIIAI 25, 1988, 1, 585—586, Nelu Zugravu.
258. Liviu Petculescu, *The Limes Congress at Aalen and the State of Roman Frontier Studies.* Dacia 32, 1988, 151—161; versiune românească: AMN 24—25, 1987—1988, 1204—1212.
259. C. C. Petolescu, *Decebal, regele dacilor.* București, Edit. Academiei, 1991, 111 p.
260. C. C. Petolescu, *Din nou despre pretinsul război al lui Caracalla contra carpilor.* SCIV 39, 1988, 3, 281—286.
261. C. C. Petolescu, *Decebal, regele dacilor.* ArhOlt 6, 1989, 7—41.
262. C. C. Petolescu, *Câteva observații privitoare la legiunile provinciilor Moesia Secunda și Scythia.* SCIV 40, 1989, 2, 165—170.
263. C. C. Petolescu, *Războiul dacic al împăratului Domitianus.* TD 10, 1989, 155—164.
264. Dumitru Tudor, *Călătoriile împăraților Hadrian și Caracalla.* București, Edit. Sport-Turism, 1987, 168 p., XIII desene în text, 31 fig. și o hartă | Dacia 34, 1990, 313, Al. Barnea.
265. M. Vasilescu, *Hellènes et barbares dans les épopées homériques.* Klio 71, 1989, 1, 70—77.
266. Mihail Zahariade, *Moesia Secunda, Scythia și Notitia Dignitatum.* București, Edit. Academiei, 1988, 200 p. | SCIV 40, 1989, 4, 404—407, Al. Barnea; AUI (Istorie) 35, 1989, 94—95, Nelu Zugravu; SCJ 34, 1989, 2, 187, Betino Diamant.
267. Nelu Zugravu, *Aspecte ale istoriei Scythiei Minor (secolele IV—VII).* AUI (Istorie) 36, 1990, 15—30.

X. ARHEOLOGIE GRECO-ROMANĂ, ARTĂ ANTICĂ, GEOGRAFIE ISTORICĂ

268. Adrian Alexandrescu, *Arta monumentală bizantină în timpul împăratului Iustinian I (527—565).* ST 62, 1990, 3, 85—100.
269. Maria Alexandrescu Vianu, *Portrete romane din colecții românești (II).* StCl 26, 1988, 81—85.
270. Maria Alexandrescu Vianu, *Un portrait romain du Bas-Danube,* în H.U. Cain, H. Gabelmann, D. Salzmann (edd.), *Beiträge zur Ikonographie und Hermeneutik. Festschrift für Nikolaus Himmelmann.* Mainz, 1989 (BJ Beiheft 47), 467—471.
271. Maria Alexandrescu Vianu, *Die Steinskulptur von Histria,* în P. Alexandrescu, W. Schuller [nr. 277], 179—232.
272. P. Alexandrescu, *Însemnări arheologice (Eubeenii și începuturile navigației grecești în Marea Neagră; Un vas de faianță ptolemaic la Histria).* StCl 26, 1988, 111—121.

https://biblioteca-digitala.ro

273. P. Alexandrescu, *Însemnări arheologice. Pentru datarea tezaurului de la Băiceni.* SCIV 39, 1988, 2, 113—118.
274. P. Alexandrescu, *Un vase ptolémaïque en faïence d'Istros,* în H.-U. Cain, H. Gabelmann, D. Salzmann (edd.), *Beiträge zur Ikonographie und Hermeneutik. Festschrift für Nikolaus Himmelmann.* Mainz, 1989 (BJ Beiheft 47), 305—309.
275. P. Alexandrescu, *Histria in archaischer Zeit,* în P. Alexandrescu, W. Schuller [nr. 277], 47—101.
276. P. Alexandrescu, *Histrias goldenes Zeitalter,* în *Pričernomor'eVII—V vv. do n. e. Pis'mennje istočniki i arxeologija.* Tbilisi, 1990, 338—345.
277. Petre Alexandrescu, Wolfgang Schuller (edd.), *Histria. Eine Griechenstadt an der rumänischen Schwarzmeerküste* (Xenia, Konstanzer althistorische Vorträge und Forschungen, 25). Konstanz, 1990, 312 p.
278. Dorin Alicu, *Urbanism și arhitectură în Dacia romană. 1. Ulpia Traiana Sarmizegetusa.* RMM—MIA 19, 1988, 1, 61—74.
279. D. Alicu, *Bronzes décoratifs de Ulpia Traiana Sarmizegetusa.* Großbronzen, 396—399.
280. D. Alicu, Sorin Cociș, *Podoabe romane de la Ulpia Traiana.* Apulum 25, 1988, 225—246.
281. D. Alicu, S. Cociș, *Instrumentele medicale de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa.* Apulum 26, 1989, 223—236.
282. D. Alicu, Coriolan Opreanu, *Urbanism și arhitectură în Dacia romană. Ulpia Traiana Sarmizegetusa — amfiteatrul.* RMM—M 26, 1989, 1, 77—93.
283. Radu Ardevan, *Monumentul roman de la Sualu.* Apulum 26, 1989, 273—282.
284. Al. Avram, *Wo sind die Amphoren vom Typ „Solocha I" hergestellt worden?* Dacia 33, 1989, 247—252.
285. Al. Barnea, *Considérations concernant les portraits de Tropaeum Traiani (Adamclisi, Roumanie).* Quaderni de „La ricerca scientifica" 116, *Ritratto ufficiale e ritratto privato.* Roma, CNR, 1988, 131—133.
286. Al. Barnea, *Cronica cercetărilor arheologice efectuate între 1981 și 1988 de Institutul de Arheologie din București.* SCIV 40, 1989, 3, 295—313.
287. Al. Barnea, *Cronica cercetărilor arheologice efectuate în 1989 de Institutul de Arheologie din București.* SCIV 31, 1990, 3—4, 315—323.
288. Al. Barnea, *A XXIV-a sesiune anuală de rapoarte privind rezultatele cercetărilor arheologice din anul 1989.* SCIV 42, 1991, 1—2, 93—99.
289. Al. Barnea, *Cronica cercetărilor arheologice efectuate în 1990 de Institutul de Arheologie din București.* SCIV 42, 1991, 3—4, 255—264.
290. V.H. Baumann, *Un nou cuptor de ars material tegular descoperit în ferma romană târzie de la Telița, punctul „La pod" (județul Tulcea).* Peuce 10, 1991, 105—107.
291. V.H. Baumann, *Cercetări arheologice pe valea Teliței (județul Tulcea). 1. Sondajul de la Frecăței.* Peuce 10, 1991, 109—116.
292. V.H. Baumann, *Cercetări recente la bazilica paleocreștină din satul Niculițel (județul Tulcea).* Peuce 10, 1991, 121—125.
293. V. H. Baumann, *O piesă deosebită de toreutică romană. Grifonul de la Telița.* Pontica 24, 1991, 247—267.
294. Cloșca L. Băluță, *Monumente sculpturale de la Apulum.* Apulum 25, 1988, 251—208.
295. Cloșca L. Băluță, *Relief votiv mithraic descoperit la Lopadea Nouă.* SCIV 40, 1989, 4, 381—383.
296. Cloșca L. Băluță, *Lămpile antice de la Muzeul de Istorie—Sibiu.* Apulum 26, 1989, p. 237—262.
297. Cloșca L. Băluță, *Relief votiv dedicat Eponei descoperit la Războieni-Cetate.* SCIV 41, 1990, 1, 83—85.
298. Cloșca L. Bălută, Iuliu Paul, *Les statuettes en bronze du Musée d'histoire de Sibiu (Roumanie).* Großbronzen, 386—390.
299. M. Bărbulescu, *Das römische Legionslager von Potaissa.* AW 12, 1991, 1, 22—30.
300. Corneliu Beldiman, *Plăcuțe de cuirasă* (lorica squamata) *din Dacia preromană.* Carpica 20, 1989, 125—136.
301. Doina Benea, *Lampes romaines de Tibiscum.* Dacia 34, 1990, 139—168.
302. Doina Benea, Richard Petrovszky, *Werkstätten zur Metallverarbeitung in Tibiscum im 2. und 3. Jahrhundert n. Chr.* Germania 65, 1987, 1, 226—230.
303. Gh. Bichir, *Continuitatea în Dacia după retragerea romană. Așezarea din secolele III—IV de la Stolniceni—Râmnicu-Vâlcea (Buridava romană).* TD 9, 1988, 101—117.
304. Gh. Bichir, *Cuptoare de ars ceramică și figle de la Stolniceni-Buridava.* SCIV 40, 1989, 1, 45—56.

https://biblioteca-digitala.ro

305. Mihai Blăjan, *Contribuţii la repertoriul aşezărilor rurale antice din Dacia romană*. Apulum 26, 1989, 283—333.
306. A. Bodor, *Contribuţii la istoria oraşului Napoca pe baza monumentelor sale sculpturale în piatră (II)*. AMN 24—25, 1987—1988, 192—221.
307. Dan Botezatu, Mihai Blăjan, *Mormântul din epoca romană descoperit la Micăsasa (jud. Sibiu)*. Apulum 25, 1988, 207—219.
308. Octavian Bounegru, *Portul Histriei în antichitate*. StCl 26, 1988, 67—79.
309. O. Bounegru, *Contribuţii privind răspândirea şi cronologia ceramicii decorate în tehnica barbotinei din Dobrogea romană*. Pontica 21—22, 1988—1989, 99—111.
310. O. Bounegru, Elena Bârlădeanu, *Săpăturile arheologice de salvare din zona nordică a necropolei tumulare de la Callatis*. Pontica 23, 1990, 335—343.
311. O. Bounegru, Puiu Haşotti, Actuan Murat, *Aşezarea daco-romană de la Hârşova şi unele aspecte ale romanizării în Dobrogea*. SCIV 40, 1989, 3, 273—293.
312. Ovidiu Bozu, Georgeta El Susi, *Aşezarea romană târzie de la Moldova Veche din punctul „Vinograda-Vlaşkicrai" (judeţul Caraş-Severin)*. Banatica 9, 1987, 239—270.
313. Mihai Bucovală, *Römische Bronzefiguren aus der Sammlung des Museums für Nationalgeschichte und Archäologie in Konstantza*. Großbronzen, 391—395.
314. M. Bucovală, *Découvertes récentes dans les nécropoles de Tomis (1ère partie)*. Dacia 35, 1991, 189—199.
315. M. Bucovală, Cecilia Paşca, *Descoperiri recente în necropolele de epocă romană şi romano-bizantină la Tomis*. Pontica 21—22, 1988—1989, 123—161.
316. M. Bucovală, Cecilia Paşca, *Descoperiri recente în necropola romană de sud-vest a Tomisului*. Pontica 24, 1991, 123—161.
317. Livia Buzoianu, *Tipuri de amfore de sec. VI—IV a. Chr. descoperite la Tomis*. Pontica 24, 1991, 75—96.
318. Miron Cihó, *Un fragment de statuie egipteană antică*. Crisia 19, 1989, 401—415.
319. Radu Ciobanu, *Le culte de Némésis et Fortuna en Dacie — Typologie et iconographie des représentations figuratives*. Apulum 25, 1988, 275—281.
320. R. Ciobanu, Simulacra Daciae : *imagine şi autoritate imperială*. Apulum 26, 1989, 185—199.
321. Traian Cliante, Adrian Rădulescu, *Le trésor de Sucidava en Mésie Seconde*. RA, 1988, 357—380.
322. Sorin Cociş, *Mercurius. Reprezentările în bronz din Dacia*. AIIC 29, 1988—1989, 347—350.
323. Sorin Cociş, Petre Rogozea, Ştefan Chiţu, *Note privind câteva tipare şi vase cu medalioane în relief din Dacia romană*. Apulum 25, 1988, 247—250.
324. Maria Coja, *Greek Colonists and Native Populations in Dobruja (Moesia Inferior). The Archaeological Evidence*, în J. P. Descoeudres (ed.), *Greek Colonists and Native Populations. Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archaeology (Sydney, 9—14 July 1985)*. Oxford—Canberra, 1990, 157—168.
325. Maria Comşa, *O casă romană târzie situată extra muros de la Dinogetia*. Pontica 21—22, 1988—1989, 327—331.
326. Petre Covacef, *Constatări tehnice cu privire la variaţia nivelului Mării Negre în legătură cu topografia şi modul de alimentare cu apă a cetăţii Histria până la începutul erei creştine*. Pontica 24, 1991, 329—341.
327. Ziri Covacef, *Interferenţe între „votiv" şi „funerar" în reprezentările „Cavalerului Trac"*. RMM-M, 25, 1988, 8, 49—58.
328. Z. Covacef, *Capidava în secolul al VI-lea e.n. Câteva observaţii pe baza cercetărilor din sectorul V al cetăţii*. Pontica 22—22, 1988—1989, 187—196.
329. Z. Covacef, *Unele consideraţii privind sculptura laică în Dobrogea romană*. Pontica 23, 1990, 129—159.
330. Z. Covacef, Emilia Corbu, *Consideraţii asupra unei categorii de opaiţe descoperite în sectorul V al cetăţii Capidava*. Pontica 24, 1991, 287—297.
331. Z. Covacef, Cecilia Paşca, *Sculptura arhitectonică în Dobrogea antică I. Coloane şi baze de coloane*. Pontica 24, 1991, 159—184.
332. Al. Diaconescu, Coriolan Opreanu, *A Note on Roman Military Equipment from Romania*. în M. Dawson (ed.), *Roman Military Equipment. The Accoutrements of War. Proceedings of the Third Roman Military Equipment Research Seminar; Nottingham, 1985*. Oxford, 1987 (British Archaeological Reports, International Series, 336), 157—164.
333. Carmen Domăneanţu, *Archaic Greek Faience Imports in the Black Sea Area*. Dacia 32, 1988, 21—25.

https://biblioteca-digitala.ro

334. Catrinel Domăneanţu, *Die spätrömische Festungsmauer von Histria*, în P. Alexandrescu, W. Schuller [nr. 277], 265—283.
335. I. T. Dragomir, *Descoperirea fortuită a unui mormânt tumular de incinerație în apropierea castrului de la Tirighina-Barboşi*. Pontica 24, 1991, 237—245.
336. Sever Dumitraşcu, Vasile Moga, *Piese dacice şi romane redescoperite*. Apulum 26, 1989, 173—184.
337. Dar Elefterescu, *O tintă cu decor antropomorf de la Durostorum*. CultCiv 3—4, 1987, 103—104.
338. Georgeta El Susi, *Materialul faunistic din aşezarea daco romană de la Timişoara — „Freidorf" (jud. Timiş)*. Crisia 18, 1988, 131—137.
339. R. Étienne, I. Piso, Al. Diaconescu, *Les deux forums de la Colonia Ulpia Traiana Augusta Dacica Sarmizegetusa*. REA 92, 1990, 3—4, 273—296.
340. István Ferenczi, *Contribuţii la problema cunoaşterii sistemului de apărare roman de pe cursul Someşului*. AMN 24—25, 1987—1988, 171—191.
341. Itsván Ferenczi, *Limes-ul Daciei. Sectorul de pe Someşul (unit). Elementele de apărare pe subsectorul Ileanda-Tihău*. AMP 12, 1988, 251—289.
342. István Ferenczi, *Limes-ul Daciei. Sectorul de pe Someşul (unit). Elementele de apărare pe subsectorul Căşei-Ileanda*. AMP 14—15, 1991, 127—151.
343. Radu Florescu, *Die Kunst der dako-römischen Antike*. Bucureşti, Meridiane, 1986, 171 p. + 99 foto. | Apulum 25, 1988, 589—590, C. Pop.
344. R. Florescu, *Despre calendarul dacic*. TD 11, 1990, 11—19.
345. R. Florescu *Monumentul triumfal de la Adamclisi în documente de arhivă şi în publicaţii vechi*. Peuce 10, 1991, 69—80.
346. R. Florescu, Zaharia Covacef, *Stratigrafia Capidavei romane târzii şi feudale timpurii*. Pontica 21—22, 1988—1989, 197—247.
347. Ioan Glodariu, Vasile Moga, *Castrul roman de la Vârful lui Pătru*. Apulum 25, 1988, 171—186.
348. Nicolae Gudea, *Porolissum. Res Rublica Municipii Septimii Porolissensium*. Bucureşti, Edit. Sport-Turism, 1986. [Bibl. 1985—1987, nr. 345.] | AIIC 28, 1987—1988, 661—663, Viorica Bolindeţ.
349. N. Gudea, *Pannonian Glazed Pottery. A View from the East*. Rei cretariae romanae fautorum acta 25—26, 1987, 409—436.
350. N. Gudea, *Despre ceramica glazurată pannonică (sec. IV e.n.)*. AMN 24—25, 1987—1988, 545—562.
351. N. Gudea, *Porolissum. Un complex arheologic daco-roman la marginea de nord a Imperiului Roman*. Zalău, 1989 (= AMP 13, 1989), 1178 p. cu 93 fig. şi CCCXIV pl. în text.
352. N. Gudea, *Römische Waffen aus den Kastellen des westlichen Limes von Dacia Porolissensis*. EphNap 1, 1991, 69—80.
353. N. Gudea, Itsván Bajusz, *Ace de păr din os de la Porolissum. Câteva observaţii în legătură cu ace din os pentru prins părul din Dacia romană*. AMP 14—15, 1991, 81—126.
354. N. Gudea, Eugen Chirilă, Al. V. Matei, István Bajusz, Dan Tamba, Iancu Moţu, Cornelia Stoica, *Raport preliminar în legătură cu săpăturile arheologice şi lucrările de conservare şi restaurare executate în complexul daco-roman Porolissum în anii 1986—1987*. AMP 12, 1988, 147—174.
355. N. Gudea, Iancu Moţu, *Despre ceramica provincială lucrată cu mâna din castre. Observaţii arheologice cu specială privire la câteva castre din Dacia Porolissensis*. AMP 12, 1988 229—250.
356. N. Gudea, V. Salanţiu, Al. Matei, *The colossal equestrian bronze statue of the emperor Marcus Aurelius Antoninus (Caracalla) at Prolissum*. Großbronzen, 137—141.
357. Sergiu Haimovici, *Studiul arheozoologic al resturilor de la Dinogetia (Garvăn) aparţinând epocii romane târzii*. Peuce 10, 1991, 355—360.
358. Sergiu Haimovici, Cristina Panove, *Studiu arheozoologic asupra materialului provenit din staţiunea din sec. II—III e. n. de la Vlădiceni (jud. Neamţ)*. TD 11, 1990, 253—262.
359. Radu Harhoiu, *Das Kurzschwert von Micia*. Dacia 32, 1988, 79—90.
360. Mihai Ionescu, *Cercetări perieghetice pe malul lacului Siutghiol*. SCIV 39, 1988, 3, 315—321.
361. M. Ionescu, *Un nou apeduct din teritoriul callatian*. Pontica 24, 1991, 419—424.
362. I. Ioniţă, Vasile Ursachi, *Văleni, o mare necropolă a dacilor liberi*. Iaşi, Junimea, 1988, 176 p. cu 73 fig. în text + 1 plan | AIIC 29, 1988—1989, 626—627, Gelu Florea, Aurel Rustoiu.

https://biblioteca-digitala.ro

363. M. Irimia, *Noi mărturii arheologice privind a doua epocă a fierului în Dobrogea.* [Importuri greceşti.] Pontica 24, 1991, 97—121.
364. M. Irimia, N. Conovici, *Aşezarea getică fortificată de la Satu Nou — „Valea lui Voicu" (com. Oltina, jud. Constanţa). Raport preliminar.* [Importuri greceşti.] TD 10, 1989, 115—154.
365. M. Irimia, N. Conovici, *Săpăturile arheologice în aşezarea getică fortificată de la Satu Nou, com. Oltina, jud. Constanţa — campania 1989.* [Importuri greceşti.] Pontica 23, 1990, 81—96.
366. D. Isac, Signacula *aus Dakien.* SJ 46, 1991, 57—64.
367. I. T. Lipovan, *Opaiţe romane din Ampelum (II).* Tibiscum 7, 1988, 181—188.
368. I. T. Lipovan *Cu privire la ceramica cu glazură plumbiferă din Ampelum.* SCIV 41, 1990, 3—4, 273—291.
369. I. T. Lipovan, *Plăcuţă votivă de bronz.* SCIV 42, 1991, 1—2, 75—77.
370. Vasilica Lungu, *Nouvelles données concernant la chronologie des amphores rhodiennes de la fin du III^e siècle au début du II^e siècle av. J.-C.,* Dacia 34. 1990, 209—217.
371. Vasilica Lungu, *Săpăturile arheologice de salvare de la Schiolul Pietrei, comuna Independenţa (Murighiol), judeţul Tulcea.* Peuce 10, 1991, 63—68.
372. Virgil Lungu, Cristian Matei, *Reprezentări inedite de nave antice pe un strigil din necropola Tomisului.* SCIV 40, 1989, 2, 179—180.
373. Virgil Lungu, O. Bounegru, Al. Avram, *Cercetările arheologice din aşezările romane de la Cogealac.* Pontica 23, 1990, 161—175.
374. George Marinescu, *Cercetări şi descoperiri arheologice de epocă romană în nord-estul Transilvaniei.* Flst 6, 1989, 5—66.
375. Cr. Matei, *Cercetările arheologice în zona instalaţiei portuare antice de la Capidava.* CultCiv 3—4, 1987, 95—101.
376. Cr. Matei, *Cercetările arheologice în zona instalaţiei portuare antice de la Capidava (II).* CultCiv 5—7, 1988—1989, 121—141.
377. Cr. Matei, *Notes on the Activity in the Port of Ancient Tomis.* MBAH 8, 1989, 1, 39—55.
378. Şt. Matei, R. Ardevan, *Sondajul de salvare de la Cluj — „Piaţa Muzeului".* [Epoca romană.] AMN 24—25, 1987—1988, 1065—1078.
379. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *Römische korinthische Kapitelle von Histria.* Dacia 32, 1988, 37—52.
380. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *Der Theos Megas Tempel von Histria. Die Architektur.* Dacia 33, 1989, 79—110.
381. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *A Computer Analysis of Ionic Capitals.* Dacia 34, 1990, 77—110.
382. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *Ionische Normalkapitelle der griechischen Epoche in Histria,* în P. Alexandrescu, W. Schuller [nr. 277], 103—154.
383. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *An Archaic Corona Piece at Histria.* Dacia 35, 1991, 93—101.
384. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *Un capitel „vitruvian" la Histria.* SCIV 42, 1991, 3—4, 121—132.
385. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *Bauelemente des Theos-Megas-Tempels von Histria,* în A. Hoffmann, E. L. Schwandner, W. Hoepfner, G. Brands (edd.), *Bautechnik der Antike.* Mainz, 1991, 148—154.
386. Lucreţiu Mihăilescu-Bîrliba, Marius Diaconescu, *Cercetări arheologice recente în peştera de la Casian.* [Epoca romană.] Pontica 24, 1991, 425—432.
387. Ioan Mitrea, *Un complex funerar descoperit în necropola carpică de la Dămieneşti, jud. Bacău* (Anexă: expertiză antropologică de N. Mirţoiu, 378—379). [Influenţe romane.] SCIV, 39, 1988, 4, 369—380.
388. Ioan Mitrofan, *Les recherches archéologiques de l'établissement romain de Micăsasa.* Dacia 34, 1990, 129—138.
389. V. Moga, *De la Apulum la Alba Iulia. Fortificaţiile oraşului.* Bucureşti, Edit. Sport-Turism, 1987, 175 p. + XIII pl. | AMN 24—25, 1987—1988, 1187—1188, C. Pop.
390. Iancu Moţu, *Aşezarea romană rurală de la Aiton (jud. Cluj).* AMP 14—15, 1991, 175—219.
391. Crişan Muşeţeanu, *Contribuţii privind topografia Durostorului.* SCIV 41, 1990, 3—4, 293—299.
392. Crişan Muşeţeanu, Dan Elefterescu, *Contribuţii privind ceramica romană de la Durostorum (II).* CultCiv 5—7, 1988—1989, 98—119.

https://biblioteca-digitala.ro

393. C. Muşeţeanu, D. Elefterescu, *Céramique sigillée à Durostorum*. Dacia 34. 1990, 235—244.
394. Eduard Németh, *Römische Ausrüstungsgegenstände aus Tibiscum*. Dacia 35, 1991, 205—210.
395. Wolfgang Nikolaus, *Rekonstruktionsversuch der Basilika aus Slăveni*. FVL, 31, 1988, 1, 12—19.
396. Andrei Opaiţ, *O săpătură de salvare în oraşul antic Ibida*. SCIV 42, 1991, 1—2, 21—56.
397. A. Opaiţ, *Ceramica din aşezarea şi cetatea de la Independenţa (Murighiol), secolele V i.e.n. — VII e.n.* Peuce 10, 1991, 133—182.
398. A. Opaiţ, Cristina Opaiţ, Teodor Bănică, *Complexul monastic paleocreştin de la Slava Rusă*. RMM-MIA 59, 1990, 1, 18—28.
399. A. Opaiţ, M. Zahariade, Gh. Poenaru Bordea, Cristina Opaiţ, *Fortificaţia şi aşezarea romană târzie de la Babadag — Topraichioi*. Peuce 10, 1991, 183—353.
400. Vasile Palade, *Elemente alogene în unele aşezări şi necropole Sântana de Mureş din zona Bârladului*. Carpica 20, 1989, 203—214.
401. Eugen D. Pădureanu, *Aşezări de sec. III—IV pe cursul inferior al Mureşului*. Crisia 18, 1988, 381—405.
402. L. Petculescu, *Roman Military Granaries in Dacia*. SJ 43, 1987, 66—76.
403. L. Petculescu, *Contributions to Roman Decorated Helmets and Breastplates from Dacia*. 14Limes, 843—852.
404. C. C. Petolescu, Teodor Cioflan, *Discuţii pe marginea reconstituirii unor elemente ale sistemului de apărare al castrului roman de la Câmpulung*. RMM-MIA 19, 1988, 2, 70—72.
405. Ioan Pioariu, *O statuetă a Fortunei descoperită la Apulum*. Apulum 26, 1989, 213—222.
406. C. Pop, *Câteva piese sculpturale şi arhitectonice descoperite la Ulpia Traiana*. AMN 24—25, 1987—1988, 563—565.
407. C. Pop, *Din nou despre relieful cu Apollo descoperit la Gilău*. Apulum, 25, 1988, 269—274.
408. C. Pop, *Statue imperiali di bronzo scoperte sul territorio della Dacia romana*. Großbronzen, 142—143.
409. Gh. Popilian, Villae rusticae *în Dacia romană de la sud de Carpaţi*. ArhOlt 6, 1989, 54—63.
410. C. Preda, *Die Stadt Kallatis am Anfang der hellenistischen Zeit*, în *13. Internationaler Kongreß für klassische Archäologie (Berlin, 1988)*. Mainz 1990, 609—610.
411. C. Preda. *Aus den Ergebnissen der Unterwasserforschungen in den griechischen Städten der Dobrudscha*. Thracia Pontica (Varna), 4, 1991, 161—166.
412. C. Preda, *Archäologische und numismatische Zeugnisse für die Beziehungen zwischen Griechen und Geto-Dakern im 6.—4. Jh. v. Chr.*, în J. M. Fossey (ed.), *The Hellenic Diaspora from Antiquity to Modern Times*, I. *From Antiquity to 1453*. Amsterdam, 1991. 221—228.
413. Dumitru Protase, *Aşezarea autohtonă din secolele IV—VI de la Ţaga (jud. Cluj)*. AIIC 28, 1987—1988, 443—450.
414. D. Protase, *O piesă paleocreştină daco-romană descoperită la Pălatca în Transilvania*. TD 10, 1989, 229—233.
415. D. Protase, *Römische Einflüsse in Dakien vor der Eroberung*. EphNap 1, 1991, 53—57.
416. D. Protase, Valeriu Lazăr, Mihai Grozav, *Săpăturile arheologice din anii 1985—1986 la Lechinţa de Mureş (jud. Mureş)*. [Epoca romană.] Apulum 25, 1988, 181—206.
417. M. Rada, N. Cochină, Gh. Corodel, M. Iuga, *Aşezări antice dobrogene identificate cu ajutorul fotografiilor aeriene*. TD 9, 1988, 197—205.
418. Adrian Rădulescu, *Tropaeum Traiani. Monumentul şi cetatea*. Bucureşti, Edit. Sport-Turism, 1988, 193 p.
419. Petru Rogozea, *Ceramica dacică din aşezarea romană de la Tibiscum (I)*. Tibiscum 7, 1988, 165—179.
420. S. Sanie, *Ein inschriftenloser Altar mit Reliefs von Sucidava*. Germania 65, 1987 1, 215—221.
421. Gavrilă Simion, *Les bronzes figurés romains trouvés dans la région du Bas-Danube et la question de leur origine*. Großbronzen, 365—379.
422. Cornelia Stoica, Al. Suceveanu, *A XXIII-a sesiune anuală de rapoarte arheologice—campania 1988*. RIst 42, 1989, 8, 861—866.
423. Al. Suceveanu, *Aşezarea getică şi cetatea romană de la Independenţa (jud. Tulcea)*. RIst 41, 1988, 6, 597—608.
424. Al. Suceveanu, *Das römische Histria*, în P. Alexandrescu, W. Schuller [nr.277], 233—264.

https://biblioteca-digitala.ro

425. Al. Suceveanu, Mircea Victor Angelescu, *Nouvelles découvertes dans l'établissement gétique d'Independenţa (dép. de Tulcea).* [Ceramică greacă; vas cu *graffito*-l Dacia 32, 1988, 145—150.
426. Dan Tamba, Al. V. Matei, *Tipare ceramice romane descoperite la Porolissum.* AMP 14—15, 1991, 221—233.
427. Dan Gh. Teodor, *Considerații privind fibulele romano-bizantine din secolele V—VII e.n. în spațiul carpato-dunăreano-pontic.* AM 12, 1988, 197—223.
428. Florin Topoleanu, *Două reprezentări ale zeiței Venus descoperite recent în nordul Dobrogei* Peuce 10, 1991, 101—104.
429 Octavian Toropu, Corneliu Tătulea, *Sucidava-Celei.* București, Edit. Sport-Turism, 1987, 274 p., cu 42 pl. foto și 7: pl. cu desene.
430. Dumitru Țeicu, *Căldarea de cult paleocreștină de la Periam.* TD 11, 1990, 153—156.
431. M. Șt. Udrescu, *Date zooarheologice asupra resturilor de câini din așezarea civilă romană de la Stolniceni-Vâlcea.* TD 11, 1990, 263—267.
432. Cr. M Vlădescu, *Fortificațiile romane din Dacia Inferior.* Craiova, Scrisul românesc, 1986. [Bibl. 1985—1987.] | AIIC 28, 1987—1988, 567—661, Ianeu Moțu.
433. Al. Vulpe, *Archäologische und schriftliche Quellen über die Gründung der Stadt Istros und ihre Bedeutung für die Chronologie der donaukarpatischen Hallstattzeit,* în *13. Internationaler Kongreß fur klassische Archäologie (Berlin, 1988).* Mainz 1990, 600—601.

XI. EPIGRAFIE GREACĂ ȘI LATINĂ, PROSOPOGRAFIE

434. Maria Alexandrescu Vianu, *O nouă posibilă genealogie a familiei lui Hipnolochos, fiul lui Theodotos, de la Histria.* SCIV 39, 1988, 3, 275—280: versiune franceză: M. M. Mactaux, É. Gény (edd.), *Mélanges Pierre Lévêque,* III. *Anthropologie et société.* Besançon, 1989, 1—5.
435. Marius Alexianu, *Răspândirea amforelor cu inscripții pe teritoriul dacic liber din estul României.* AM 12, 1988, 105—116.
436. Radu Ardevan, *Al IX-lea Congres Internațional de Epigrafie Greacă și Latină (Sofia, 1987).* AMN 24—25, 1987—1988, 1212—1215.
437. R. Ardevan, *Un patron necunoscut al Drobetei.* Apulum 25, 1988, 221—224.
438. R. Ardevan, *Flaminii municipali în Dacia romană.* AIIC 29, 1988—1989, 351—360.
439. R. Ardevan, *Porolissum și Augusta Traiana. Observații asupra inscripției IGB, III/2, 1590.* AMP 12, 1988, 291—295.
440. R. Ardevan, *Beneficiarii în viața civilă a provinciei Dacia.* EphNap 1, 1991, 163—171.
441. R. Ardevan, Corneliu Beldiman, Jenő Zepeczauer, *Un nou monument epigrafic din estul Daciei romane.* SCIV 41, 1990, 2, 195—201.
442. Al. Avram, *Amfore și țigle ștampilate din colecția „Dr. Horia Slobozianu".* SCIV 39, 1988, 3, 287—313.
443. Al. Avram, *Întinderea teritoriului Histriei în epoca romană în lumina hotărîniciei consularului Manius Laberius Maximus. Încercare de reconstituire.* CultCiv, 5—7, 1988—1989, 189—197.
444. Al. Avram, *Legi și regulamente privind producția viticolă și comerțul cu vin la Thasos, (sec. al V-lea î.e.n.).* EphNap 1, 1991, 147—162.
445. Al. Avram, N. Conovici, Gh. Poenaru Bordea, *Étude quantitative sur les timbres amphoriques sinopéens de Callatis.* Dacia 34, 1990, 111—127.
446. Al. Avram, Gh. Poenaru Bordea, *Nouveaux timbres amphoriques thasiens de Callatis.* Dacia 22, 1988, 27—35.
447. Al. Avram, Vasilica Sandu, *Toarte de amfore ștampilate din colecții particulare bucureștene.* SCIV 39, 1988, 1, 53—58.
448. Al. Barnea, *Municipium Noviodunum. Nouvelles données épigraphiques.* Dacia 32, 1988, 53—60.
449. Al. Barnea, *Municipium Noviodunum.* Peuce 10, 1991, 81—84.
450. I. Barnea, *Din nou despre Flavius Gerontios, prefect al Constantinopolului.* SCIV 41, 1990, 3—4, 313—314.
451. Mihai Bădău-Wittenberger, *Considerații privind ștampilele legiunii* XIII *Gemina de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa.* AMN 24—25, 1987—1988, 615—617.

https://biblioteca-digitala.ro

452. Maria Bărbulescu, *Numele* Δεκέβαλος *pe o inscripție descoperită în Dobrogea.* TD 11, 1990, 5—9.
453. Mihai Bărbulescu, Tempus Bonum. *În jurul unei inscripții din Cetatea Albă.* [IOSPE I² 6.] EphNap 1, 1991, 179—183.
454. Corneliu Beldiman, *Piese epigrafice din estul Daciei romane.* Apulum 26, 1989, 263—271.
455. Horia Ciugudean, Cloșca L. Băluță, *Epigrafe de la Apulum.* Apulum 26, 1989, 207—212.
456. N. Conovici, *Probleme ale cronologiei amforelor ștampilate sinopeene. Ștampilele din grupa a IV-a (B. N. Grakov).* SCIV 40, 1989, 1, 29—44.
457. N. Conovici, Al. Avram, Gh. Poenaru Bordea, *Nouveaux timbres amphoriques sinopéens de Callatis.* Dacia 33, 1989, 111—123.
458. N. Conovici, M. Irimia, *Timbres amphoriques et autres inscriptions céramiques découvertes à Satu Nou (comm. d'Oltina, dép. de Constantza).* Dacia 35, 1991, 139—175.
459. Emilia Doruțiu-Boilă, *Despre cărămizile cu ștampilă ale legiunilor* V Macedonica *și* XI Claudia *la Dunărea de Jos și pe litoralul nordic al Mării Negre.* SCIV 41, 1990, 3—4, 251—271.
460. Jochen Garbsch, N. Gudea, *Despre cea mai veche diplomă militară eliberată pentru provincia Dacia.* AMP 14—15, 1991, 61—79.
461. Marius Grec, *Ștampile civile sau militare?* [Ștampile ale legiunii V *Macedonica.*] EphNap, 1, 1991, 173—177.
462. N. Gudea, *Contribuții epigrafice la cunoașterea sistemului vamal din provinciile dacice. Vama de la Porolissum.* AMP 12, 1988, 175—189.
463. N. Gudea, *Eine spätrömische Ziegelinschrift aus Sacidava (Scythia Minor).* Archäologisches Korrespondenzblatt 18, 1988, 301—304.
464. I. T. Lipovan, *Monumente epigrafice din Ampelum.* SCIV 39, 1988, 1, 59—71.
465. I. T. Lipovan, *Monumente epigrafice din Ampelum (II).* SCIV 41, 1990, 1, 67—82.
466. Vasilica Lungu, *Nouveaux timbres amphoriques de Sarichioi (dép. de Tulcea).* Dacia 35, 1991, 185—188.
467. I. Mitrofan, *Din nou despre inscripția CIL, III, 964.* EphNap 1, 1991, 185—188.
468. V. Moga, *Noi ștampile pe produse apulense.* Apulum 26, 1989, 201—206.
469. Victorița Nicolae, Constantin Nicolae, *O tegulă ștampilată descoperită la Carsium.* SCIV 42, 1991, 1—2, 79—80.
470. Sorin Olteanu, *Noi epigrafice.* Pontica 21—22, 1988—1989, 313—317.
471. C. C. Petolescu, *Cronica epigrafică a României (VII, 1987).* SCIV 39, 1988, 4, 399—409.
472. C. C. Petolescu, *Varia Daco-Romana (XIII—XIV).* TD 9, 1988, 225—226.
473. C. C. Petolescu, *Cronica epigrafică a României (VIII, 1988).* SCIV 40, 1989, 4, 389—399.
474. C. C. Petolescu, *Notes prosopographiques (III).* Dacia 34, 1990, 267—268.
475 C. C. Petolescu, *Cronica epigrafică a României (IX, 1989).* SCIV 42, 1991, 1—2, 85—92.
476. C. C. Petolescu, *Cronica epigrafică a României (X, 1990).* SCIV 42, 1991, 3—4, 265—268.
477. C. C. Petolescu, *Notes prosopographiques (IV).* Dacia 35, 1991, 201—203.
478. C. C. Petolescu, Dragomir C. Popovici, *O inscripție inedită de la Carsium.* SCIV 40, 1989, 3, 241—247.
479. I. Piso, *Prosopographia coloniae Dacicae Sarmizegetusae (I).* AMN 24—25, 1987—1988, 163—170.
480. Em. Popescu, *Trăsături caracteristice ale epigrafiei din regiunile Dunării de Jos în secolele IV—VI.* ST 41, 1989, 5—6, 62—74; versiune franceză: *La terza età dell'epigrafia.* Faenza, 1988, 247—264.
481. I. I. Rusu, *Inscripțiile Daciei romane, III: Dacia Superior, 4. Zona răsăriteană.* București, Edit. Academiei, 1988, 302 p. | AIIC 29, 1988—1989, 611—613, Viorica Bolinder; SCIV 41, 1990, 1, 115—118, C. C. Petolescu.
482. Dan Slușanschi, *Tomitana Graeca.* Pontica 21—22, 1988—1989, 305—311.
483. Iorgu Stoian, *Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine, II. Tomis și teritoriul său,* culese, traduse, însoțite de comentarii de Iorgu Stoian. Indici de Al. Suceveanu. București, Edit. Academiei, 1987. [Bibl. 1985—1987, nr. 495.] | Dacia 32, 1988, 244—245, Maria Bărbulescu.
484. Alexandra Ștefan, *Dédicace de Tomi en l'honneur de Trajan. ISM II, 38 et 42.* REG 104, 1991, 574—583.
485. Fl. Topoleanu, *O nouă atestare epigrafică a prezenței flotei romane în nordul Dobrogei.* Peuce 10, 1991, 97—100.
486. Mihail Zahariade, *New Epigraphic Finds in the Roman Fort of Independența, Tulcea County.* Dacia 34, 1990, 259—266.

https://biblioteca-digitala.ro

XII. NUMISMATICĂ GRECO-ROMANĂ, PONDEROLOGIE, GLIPTICĂ, SIGILOGRAFIE

487. I. Barnea, Η περιοχή του Κάτω Δούναβη υπό το φως των βυζαντικών σιγιλλίων. Βυζαντιακά (Salonic), 1988, 77—96.

488. Dana Bălănescu, *Monede romane din secolul IV descoperite în sudul Banatului (I).* Banatica 9, 1987, 271—280.

489. Maria Bărbulescu, Radu Ocheşeanu, *Descoperiri monetare în aşezările rurale din Dobrogea romană (14 d. Cr. — 270 d. Cr.).* Pontica 23, 1990, 225—265.

490. Viorel M. Butnariu, *Monedele romane postaureliene în teritoriile carpato-dunăreano-pontice (anii 275—491). II. Perioada 324—383.* AM 12, 1988, 131—196.

491. Viorel Căpitanu, *Tezaurul de monede romane imperiale de la Călugăreni, com. Dămieneşti, jud. Bacău.* Carpica 20, 1989, 137—147.

492. V. Căpitanu, *Noi descoperiri de monede antice şi bizantine intrate în colecţiile Muzeului din Bacău.* Carpica 20, 1989, 193—201.

493. Costel Chiriac, *Un medalion de la Commodus descoperit la Tomis.* Pontica 23, 1990, 351—353.

494. Eugen Chirilă, *Câteva date despre circulaţia monetară la Porolissum.* AMP 14—15, 1991, 152—174.

495. E. Chirilă, M. Blăjan, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (XV).* AMP 12, 1988, 191—193.

496. E Chirilă, E. Iaroslavschi, *Tezaurul monetar de la Bobaia, sec. II—I î.e.n.* [Monede de Apollonia, Dyrrhachium, Thasos, denari romani republicani.] AMN 24—25, 1987—1988, 69—96.

497. N. Conovici, N. Scăunaş, *Notă suplimentară la tezaurul de denari romani republicani descoperit la Jegălia, judeţul Călăraşi.* SCN 9, 1989, 113—120.

498. I. H. Crişan, *Monede greceşti descoperite în cetăţile dacice din Munţii Sebeşului.* Pontica 24, 1991, 343—346.

499. V. Culică, *Imitaţia unui bronz emis de Maroneea găsită la nordul Dunării de Jos.* SCN 9, 1989, 109—111.

500. Florin Curta, *Zu den chronologischen Problemen der römischen Goldbarrenschätze aus Crasna (Kr. Covasna) und Feldioara (Kr. Braşov).* Dacia 34, 1990, 269—284.

501. I. Donoiu, *Efigii feminine pe monedele romane.* Bucureşti, Edit. Sport-Turism, 1983. [Bibl. 1983—1984, nr. 458.] | SCN 9, 1989, 146, Eugen Nicolae.

502. Octavian Iliescu, *Sur le trésor de lingots romains d'or découvert à Feldioara (dép. de Braşov).* RESEE 26, 1988, 1, 55—73.

503. O. Iliescu, *Însemnări privitoare la faza târzie a monetăriei geto-dacice. Tezaurul de la Crevedia.* SCN 9, 1989, 23—27.

504. O. Iliescu, *Sur les monnaies d'or à la légende* Κοσων. NAC 19, 1990, 185—211.

505. Virgil Lungu, C. Chera, *Din nou despre gema creştină de la Constanţa.* Pontica 23, 1990, 177—182.

506. Silvia Marinescu-Bâlcu, Maria Chiţescu, Virgil Mihăilescu-Bârliba. *Tezaurul de monede romane descoperit la Târpeşti.* SCN 9, 1989, 43—51.

507. Cr. Matei, *O camee antică cu reprezentarea lui Eros de la Capidava.* SCIV 42, 1991, 3 - 4, 241—244.

508. Virgil Mihăilescu-Bîrliba, *A Late Roman Hoard from Traian (Neamţ, Romania).* NC 149, 1989, 191—196.

509. Virgil Mihăilescu-Bîrliba, Viorel Butnariu, *Descoperiri monetare din Moldova. I.* AM 12, 1988. 311—320.

510. Virgil Mihăilescu-Bîrliba, Vasile Ursachi, *Tezaurul de monede romane descoperit la Traian, judeţul Neamţ.* AM 12, 1988, 117—130.

511. Bucur Mitrea, *Découvertes monétaires en Roumanie — 1957 (XXXI).* Dacia 32, 1988, 215—230.

512. B. Mitrea, *Monede romane imperiale în necropola din secolul al VIII-lea de la Izvoru, jud. Giurgiu.* SCIV 39, 1988, 4, 381—389.

513 B. Mitrea, C. Buzdugan, *Tezaurul de la Fedeşti (Moldova).* [Monede histriene.] SCN 9, 1989, 11—22.

514. Radu Ocheseanu, *Un tezaur de denari din vremea Flavilor descoperit la Adamclisi.* Pontica 21—22, 1988—1989, 91—97.

https://biblioteca-digitala.ro

515. R. Ocheşeanu, *Pondurile unciale din Tomis. Încercare de clasificare tipologică şi interpretare stilistică.* SCN 9, 1989, 89—103.
516. R. Ocheşeanu, *Tezaurul de nummi constantinieni de la Arrubium (1908). Contribuţii la cunoaşterea circulaţiei monetare în Scythia Minor între anii 318—324.* Peuce 10, 1991, 417—455.
517. R. Ocheşeanu, Traian Cliante *Un pond callatian din epoca elenistică descoperit la Parthenopolis.* Apulum 25, 1988, 121—125.
518. R. Ocheşeanu, Tr. Cliante, *Pond uncial descoperit la Constanţa.* Pontica 24, 1991, 403—405.
519. R. Ocheşeanu, Tr. Cliante, *Măsură ponderală romano-bizantină descoperită la Rasova, jud. Constanţa.* CultCiv 3—4, 1987, 173—174.
520. R. Ocheşeanu, Antoaneta Vertan, *Monede de aur şi de argint din secolele IV—V e.n. descoperite în Dobrogea.* CultCiv 3—4, 1987, 161—168.
521. R. Ocheşeanu, Antoaneta Vertan, *Monede de aur şi de argint din secolele IV—V e.n. descoperite la Dunărea de Jos.* CultCiv 5—7, 1988—1989, 167—173.
522. Cristina Opaiţ, *Descoperiri monetare în fortificaţia de la Independenţa, judeţul Tulcea.* Peuce 10, 1991, 457—483.
523. Tudor Papasima, *Monede recent descoperite în satul Credinţa (jud. Constanţa).* Pontica 21—22, 1988—1989, 333—335.
524. Viorica Pavel, I. T. Lipovan, *Monede romane descoperite la Ampelum (Zlatna).* Apulum 25, 1988, 283—285.
525. Viorica Pavel, Matilda Takács, *Monedele romane republicane din vechile colecţii ale Muzeului de istorie din Aiud.* Apulum 26, 1989, 161—171.
526. Carmen Maria Petolescu, *Primul război dacic al lui Traian reflectat în emisiunile monetare.* TD 10, 1989, 225—228.
527. Carmen Maria Petolescu, *Al patrulea tezaur monetar descoperit la Bârca (jud. Dolj).* [Monede imperiale romane.] CNum 6, 1990, 17—34.
528. Carmen Maria Petolescu, *Repertoriul numismatic al judeţului Gorj.* CNum 6, 1990, 35—75.
529. Gh. Poenaru Bordea, Paul I. Dicu. *Monede romane târzii şi bizantine (secolele IV—XI) descoperite pe teritoriul judeţului Arad.* SCN 9, 1989, 75—88.
530. Gh. Poenaru Bordea, Vasilica Lungu, *Câteva monede romane decoperite la Mahmudia şi Independenţa.* Peuce 10, 1991, 411—415.
531. Gh. Poenaru Bordea, B. Mitrea, *Découvertes monétaires en Roumanie — 1988 (XXXII),* Dacia 33, 1989, 259—266.
532. Gh. Poenaru Bordea, B. Mitrea, *Découvertes monétaires en Roumanie — 1989 (XXXIII),* Dacia 34, 1990, 299—308.
533. Gh. Poenaru Bordea, B. Mitrea, *Découvertes monétaires en Roumanie — 1990 (XXXIV),* Dacia 35, 1991, 215—228.
534. Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, *Tezaurul de monede romane târzii descoperit la Beştepe.* Pontica 23, 1990, 277—314.
535. Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, *Câteva depozite monetare din Scythia Minor depuse ca ofrande funerare (secolele III—IV d. Cr.).* Pontica 24, 1991, 347—371.
536. Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, *Monedele de aur romane şi bizantine din colecţia Maria şi dr. George Severeanu.* Peuce 10, 1991, 485—495.
537. Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, E. Nicolae, *Le trésor de monnaies du Bas-Empire Romain découvert à Ulmetum en 1912.* RIN 90, 1998, 295—328; versiune românească: Pontica 21—22, 1988—1989, 163—186.
538. Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, E. Nicolae, *Axiopolis aux III^e—VII^e siècles de n. è. à la lumière des découvertes monétaires.* SCN 9, 1989, 53—73; versiune croată în Hrvatsko Numizmatičko Društvo (Zagreb) 7, 1988 1 (7), 26—45.
539. Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, A. Smaranda, A. Diaconu, *Un tezaur de monede de bronz din vremea împăratului Constantin cel Mare descoperit la Tomis.* Pontica 23, 1990, 267—275.
540. Corneliu Popa, *Castrul de la Hoghiz în lumina unor noi descoperiri monetare.* SCIV 41, 1990, 3—4, 309—311.
541. Gh. Poplilan, I. Stan-Mitceşti, *Tezaurul de monede romane imperiale de la Butoieşti (Judeţul Mehedinţi).* SCN 9, 1989, 37—42.
542. C. Preda, *Contribuţii la studiul circulaţiei denarilor romani imperiali în Muntenia. Tezaurul de la Mogoşoaia, Bucureşti.* SCN 9, 1989, 29—36.
543. C. Preda, *Prämonetäre Zahlungsmittel in Form von Pfeilspitzen an der West- und Nordküste des Schwarzen Meeres.* Klio 73, 1991, 20—27.

https://biblioteca-digitala.ro

544. Viorica Suciu, V. Moga, *O importantă descoperire monetară din secolul I e.n. la Șibot (jud. Alba).* [2 *aurei* din timpul lui Nero.] Apulum 25, 1988, 161—169.
545. Done Șerbănescu, *Monede descoperite în dava geto-dacică de la Radovanu.* [Monede greceşti, getice, romane.] CultCiv 3—4, 2987, 155—160.
546. Done Șerbănescu, *Tezaure monetare din epoca geto-dacică descoperite în județul Călărași (I).* [Tezaurul de tetradrahme thasiene de la Chiselet.] CultCiv 5—7, 1988—1989, 157—166.
547. Ana Maria Velter, *Unele considerații privind circulația monetară din secolele V—XII în bazinul carpatic (cu o privire specială asupra teritoriului României).* SCIV 39, 1988, 3, 251—274.
548. Antoaneta Vertan, Gabriel Custurea, *Descoperiri monetare în Dobrogea (VIII).* Pontica 21—22, 1988—1989, 369—390.
549. Antoaneta Vertan, N. Georgescu, R. Ocheşeanu, *Un depozit de denari romani republicani descoperit la Mangalia.* Pontica 23, 1990, 221—224.

XIII. DREPT ROMAN, ISTORIA DREPTULUI ANTIC

550. Vl. Hanga, *Principiile dreptului privat roman.* Cluj, Dacia 1989, 135 p. | AIIC 29, 1988—1989, 628—629, Sabin Belu; SUC (Iurisprudentia) 34, 1989, 2, 96, D. Bria; RSS (Sciences juridiques) 34, 1990, 1—2, 115—117, L. P. Marcu; AUI (Drept) 36, 1990, 100—102, M. Jacotă.
551. Vl. Hanga, *Le sceau de Rome dans la formation du droit roumain.* RSS (Sciences juridiques) 32, 1988, 2, 167—171.
552. Vl. Hanga, *La société et le droit dans la période de transition de l'Antiquité daco-romaine au féodalisme roumain.* RSS (Sciences juridiques) 34, 1990, 1, 67—71.
553. Vl. Hanga, *L'actualité du droit romain — considérations historiques.* SUC (Iurisprudentia) 35, 1990, 3—7.
554. M. Jacotă, Gh. Piticaru, *Drept privat roman.* Iaşi, Facultatea de Drept, 1987, 282 p.
555. Emil Molcuț, *Le spécifique de la réception des institutions juridiques romaines dans le processus de l'élaboration du droit féodal écrit roumain.* AUB (Drept) 37, 1988, 23—29.
556. Aurel N. Popescu, *L'aspect juridique de la relégation du poète Ovide à Tomis.* Studi in onore di C. Sanfilippo, 3, 1982, 547—559. [Non vidimus.]

XIV. TEXTE, TRADUCERI

A. LITERATURA GREACĂ

557. *Antologia palatină.* Selecție, traduceri, cuvânt înainte, indice de autori şi note de Victoria Golinescu. Bucureşti, Univers, 1988, 252 p.
558. N. Corneanu, *Patristica mirabilia. Pagini din literatura primelor veacuri creştine.* Timişoara, Mitropolia Banatului, 1987, 432 p. | Ortodoxia 41, 1989, 1, 136—137. N. V. Dură.
559. Aristotel, *Etica Nicomahică.* Trad., studiu introd., comentarii şi index de Stella Petecel. Bucureşti, Edit. Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1988, XVIIII + 407 p | RF 36, 1989, 5, 541—546, Al. S[uidu]; AUI (Filozofie) 35, 1989, 2, 81, N. Râmbu: RF 38, 1991, 1—2, 85—88, I. Banu.
560. Aristotel, *Despre cer (A, 1—5).* Trad., introd. de Şerban Nicolau. RF 36, 1989, 3, 300—312; *(A, 6—10).* 38, 1990, 2, 217—229.
561. Sf. Atanasie cel Mare, *Scrieri I: Cuvînt împotriva elinilor.* Trad., introd., note de D. Stăniloae. Bucureşti, Institutul Biblic, 1987, 415 p. | Ortodoxia 40, 1988, 4, 147—152, Şt. Alexe.
562. Sf. Atanasie cel Mare, *Scrieri II: Epistole, Viața Cuviosului părintelui nostru Antonie.* Trad., introd., note de D. Stăniloae. Bucureşti, Institutul Biblic, 1988, 256 p. | ST 41, 1989, 2, 111—113, N. V. Dură; Ortodoxia 42, 1990, 1, 164—170, Şt. Alexe.

https://biblioteca-digitala.ro

562. Leonțiu de Bizanț, *30 de capitole împotriva lui Sever de Antiohia*. Introd., trad., note de Ilie Frăcea. ST 62, 1990, 4, 41—59.

564. Platon, *Opere VI*. [*Parmenide*, *Theaitetos*, *Sofistul*, *Omul politic*. Ediție îngrijită de C. Noica, P. Creția. Introd. la dialogurile logice: Al. Surdu; traduceri, lămuriri preliminare și note: Sorin Vieru (*Prm.*), Marian Ciucă (*Tht.*), C. Noica (*Sph.*), Elena Popescu (*Plt.*); colecție îngrijită de Idel Segall.] București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1989, 486 p.

565. Platon, *Timaios 34 b-42 e*. Notă introd. și trad. de Cătălin Partenie. RF 36, 1989, 4, 437—444.

566. Polybios, *Istorii II*. Trad., cuvânt înainte și note de Adelina Piatkovski. București. Edit. Științifică și Enciclopedică, 1988, 607 p.

567. Quintus din Smyrna, *Războiul Troiei sau sfârșitul Iliadei*. Trad. de D. St. Rădulescu. Prefață de Eugen Cizek. București, Minerva, 1988, XXV + 236 p.

568. Sabin Verzan, *Epistola întâi către Timotei a Sfântului Apostol Pavel*. Introd., trad. și comentariu. ST 40, 1988, 4, 10—117; 5, 11—85; 6, 108—150; 41, 1989, 1, 25—105; 2, 30—78.

569. Xenofon, *Amintiri despre Socrate*. Trad., introd., note și indice de Gr. Tănăsescu. București, Univers, 1987, 270 p. | RF 35, 1988, 6, 604—605, Al. [Surdu].

B. LITERATURA LATINĂ

570. Maria Iliescu, Dan Slusanschi (éds.), *Du latin aux langues romanes. Choix de textes, traduits et commentés (du II^e siècle avant J. C. jusqu'au X^e siècle après J. C.)*. Wilhelmsfeld, Egert, 1991, XIX + 301 p.

571. Eugen Cizek, Dan Slușanschi, Mariana Bălută, *Romano Dacica. I. Izvoarele antice ale istoriei României*. Coordonator E. Cizek, București, Facultatea de limbi și literaturi străine, 1986, 130 p | StCl 26, 1988, 138—139, Constanț Georgescu.

572. Sf. Grigorie cel Mare (Dialogul), *Cartea regulii pastorale*. Trad. Al. Moisiu. Sibiu, Centrul Metropolitan, 1987, 213 p. | ST 40, 1988, 5, 122—125, Gh. Papuc.

573. M. Annaeus Lucanus, *Farsalia (Despre războiul civil)*. Trad., prefață, tabel cronologic și note de D. T. Burtea. București, Minerva, 1991, XXXI + 245 p.

574. Albius Tibullus și autorii corpusului tibullian. Ed. îngrijită text stabilit, cuvînt introd., traducere în metri originali și note de Vasile Sav. București, Univers, 1989, 191 p.

XV. MANUALE DIDACTICE**, METODICĂ, DICȚIONARE

575. N. Andrei, *Dicționar etimologic de termeni științifici (Elemente de compunere greco-latine)*. București, Edit. Didactică și pedagogică, 1987, 292 p. [Bibl. 1985—1987, nr. 574.] | LR 37, 1988, 3, 282—285, Carmen Bordea.

XVI. RECEPTAREA ANTICHITĂȚII, UMANISM

576. Carmen Bordea, *Norma unității de timp, spațiu și acțiune în poetica Cinquecento-ului (aspecte ale receptării Poeticii aristotelice)*. StCl 26, 1988, 87—95.

577. Livia Cotaccea, *Pușkin și Ovidiu* AUI.-B 32, 1990—1991, 167—171.

578. Fl. Curta, *Apostate et philosophe chez Gh. Șincai et Voltaire (Reflet historiographique de l'image de l'empereur Julien l'Apostate)*. RESEE 29, 1991, 1—2, 51—70.

** Manualele pentru învățământul liceal retipărindu-se, fără menționarea ediției și fără schimbări majore, la începutul fiecărui an școlar (sau la intervale scurte), nu vor fi înregistrate decât cele noi, cele total restructurate (sau cele omise din repertoriile precedente).

https://biblioteca-digitala.ro

579. Zoe Dumitrescu-Buşulenga, *Eminescu ed alcuni miti dell'antichità classica*. Synthesis, 16, 1989, 3—8.

580. Ana-Cristina Halichias, *Note privind lexicul latinei de cancelarie din ţările române*. SCL. 40, 1989, 1, 21—29.

581. Mircea Muthu. *Între Homer şi Rafael*. [Eminescu.] SUC (Philologia) 34, 1989, 2, 3—9.

582. Elena Popescu, *Une rhétorique de la Renaissance : Elocutionis rhetoricae doctrina de M. Dresser*. SUC (Philologia) 33, 1988, 2, 43—53.

583. Johannes Sommer, Christianus Schesaeus. *Scrieri alese*. Poezia latină din epoca Renaşterii pe teritoriul României. Introd., schiţe biografice, text latin, traducere, note şi comentarii de Traian Diaconescu. Iaşi, Junimea, 1988, 195 p.

INDICELE BIBLIOGRAFIEI***

I. AUTORII ANTICI

Aethicus Histricus, 147; Albius Tibullus, 574; *Antologia Palatină*, 557; Aristotel, 131, 559, 560, 576; Athanasius din Alexandria, 561, 362; Augustin, 142; Aurelius Victor, 91, 92;

Calimah, 107; Cassius Dio, 252; Cicero, 95, 102; Ciril din Alexandria, 179;

Diodor, 90; Dionysius Exiguus, 112, 158;

Eschil, 120;

Gennadius Magnus, 189; Gregorius Magnus, 572;

Hipocrate, 122, 125, 126; Homer, 265, 581; Horaţiu, 98, 116;

Irenaeus din Lugdunum, 160; Iulian Apostatul, 578; Iustin, 113, 252;

Leontius din Bizanţ, 563; Lucan, 80, 573;

Ovidiu, 115, 117, 118, 556;

Parmenide, 138; Petronius, 52; Platon, 93, 103, 132, 139—141, 143, 144, 564, 565; Plaut, 119; Pliniu cel Tânăr, 101, 102; Polibiu, 566; Ptolemeu, 201;

Quintilian, 102; Quintus din Smyrna, 567;

Tacitus, 96, 108; *Noul Testament*, 182, 568; Trogus Pompeius, 252;

Vasile cel Mare, 173; Vergiliu, 105;

Xenophon, 569.

II. CUVINTE

a. *Greceşti*

θέσις, 130; Καγα, Καγκιονον, 85, 88; Μοκα, Μουκα, 84; φύσις 130.

b. *Latine*

civitas, 202; *Conē*, 80; *dēligere*, 81; *dignus*, 57; *frater*, 51; *Gabranus*, 60; *miles*, 50; *pitta*, 65; *steela*, 79; *tornare*, 51.

*** Cifrele trimit la numerele de ordine.

https://biblioteca-digitala.ro

III. AUTORI MODERNI

Alexandrescu, A., 268; Alexandrescu, P., 4, 5, 186, 187, 230, 272—277; Alexandrescu Vianu, M., 148, 269—271, 434; Alexe, Şt., 561, 562; Alexianu, M., 435; Alicu, D. 12, 278—282; Andrei, N., 575; Angelescu, M. V., 425; Ardevan, R., 6, 21, 188, 283, 378, 436—441; Avram, Al., 19a, 34, 90, 189—195, 284, 373, 442—447, 457; Avram, M., 1;

Baiusz, I., 353, 354; Balacciu-Matei, J., 1, 50; Banu, I., 122, 124, 559; Barbu, Vasile, 7; Barbu, Violeta, 51; Barnea, Al., 8, 196, 228, 229, 231—233, 264, 266, 285—289, 448, 449; Barnea, I., 149—153, 450, 487; Baumann, V. H., 154, 197, 290—293; Bădărău, D., 123; Bădău-Wittenberger, M., 451; Bălănescu, D., 488; Băluţă, C. L., 294—298; Băluţă, M., 107, 571; Bănică, T., 398; Bărbulescu, Maria, 198, 224, 225, 234, 452, 483, 489; Bărbulescu, Mihai, 235, 236, 299, 453; Bătlan, I., 124; Bechet, Fl., 52; Bejan, A., 200; Beldiman, C., 199, 300, 441, 454; Belu, S., 550; Benea, D., 200, 237, 238, 301, 302; Benkő, I., 144; Bichir, Gh., 303, 304; Bârlădeanu, E., 310; Bârlădeanu, M., 77; Blăjan, M., 305, 307, 495; Bodor, A., 155, 306; Bogdan Căăniciu, I., 9, 201, 202, 238, 239; Bolindeţ, V., 348, 481; Bordea, C., 575, 576; Botezatu, D., 307; Bounegru, O., 203, 204, 240, 308—311, 373; Bozu, O., 312; Branga, N., 205; Brătescu, Gh., 125, 126; Brătianu, Gh., 206; Brâncuş, Gr., 23, 53; Bria, D., 550; Bria, I., 10; Bucovală, M., 127, 313—316; Burtea, D. T., 573; Butnariu, V. M., 490, 509; Buzdugan, C., 513; Buzoianu, L., 198, 224, 225, 317;

Caragiu-Marioţeanu, M., 54; Căpitanu, V., 491, 492; Ceauşescu, Gh., 108, 241, 242; Cernega, Şt., 127; Cheluţă-Georgescu, N., 198, 225, 549; Chera, C., 505; Chiriac, C., 493; Chirilă, E., 354, 494—496; Chiţescu, M., 506; Chiţoiu, D., 111, 134; Chiţu, Şt., 323; Chivu, Gh., 55; Cihó, M., 318; Cihodaru, C., 83; Ciobanu, R., 319, 320; Cioflan, T., 404; Ciucă, I., 221, 233; Ciucă, M., 34, 564; Ciugudean, H., 455; Cizek, E., 95, 96, 109, 110, 128, 129, 243, 244, 567, 571; Cliante, Tr., 321, 517—519; Cochină, N., 417; Cociş, S., 11, 12, 235, 280, 281, 322, 323; Coja, M., 324; Coman, V., 159; Comşa, M., 207, 325; Condurachi, Em., 13, 14; Conovici, N., 364, 365, 445, 456—458, 497; Constantinescu, V., 15; Corbu, Em., 330; Corcodel, Gh., 417; Cornea, A., 111; Corneanu, N., 558; Cosma, C., 159; Coşeriu, E., 130; Cotarcea, L., 577; Cotoanu, I., 16, 56; Covacef, P., 326; Covacef, Z., 156, 327—331, 346; Cozma, C., 133; Creţia, G., 57; Creţia, P., 564; Crişan, I. H., 498; Culică, V., 499; Cuniţă, Al., 1; Curta, Fl., 500, 578; Custurea, G., 548;

Dănăilă, I., 17; Dănişor, Gh., 131; Deleanu, A., 132; Diaconescu, Al., 208, 332, 339; Diaconescu, M., 386; Diaconescu, Tr., 58, 583; Diaconu, A., 539; Diaconu, M., 2; Diaconu, P., 18; Diamant, B., 266; Dicu, P. I., 529; Domăneanţu, C., 333, 334; Donoiu, I., 501; Doruţiu Boilă, Em., 245—247, 459; Dragomir, I. T., 335; Drăgulin, Gh., 112; Drăgulin, M., 112; Drăguşin, V., 157; Dumistrăcel, St., 59, 84; Dumitraşcu, S., 336; Dumitrescu, E., 238; Dumitrescu, Vl., 19; Dumitrescu-Buşulenga, Z., 579; Dumitriu, A., 133; Dură, N. V., 158, 558, 562; Duţu, C., 97;

El Susi, G., 312, 338; Elefterescu, D., 337, 392, 393; Étienne, R., 339;

Ferenczi, I., 340—342; Filimon, D., 22; Fischer, I., 1, 19a; Florea, G., 362; Florescu, R., 209, 343—346; Franga, L., 60, 98, 99, 113—116; Frăcea, I., 563; Frenkian, A. M., 134;

Garbsch, J., 460; Georgescu, C., 571; Geo gescu, N., vezi Cheluţă-Georgescu, N.; Georgescu, Val. Al., 20; Gheţie, I., 23, 56; Ghiurco, I., 159; Giuglea, G., 61; Glodariu, I., 347; Golinescu, V., 557; Grec, M., 461; Grozav, M., 416; Gudea, N., 21, 159, 248—250, 348—356, 460, 462, 463;

Haimovici, S., 357, 358; Halichias, A.-Cr., 22, 100, 580; Han, M., 160; Hanga, Vl., 559—563; Harholu, R., 359; Hasdeu, B. P., 23; Haşotti, P., 311; Homorodean, M., 62—65;

Iancu, V., 66; Iaroslavschi, E., 496; Iliescu, M., 77, 570; Iliescu, O., 502—504; Iliescu, Vl., 91; Ionescu, Chr., 1; Ionescu, I., 161; Ionescu, I. I., 24; Ionescu, M., 360, 361; Ioniţă, Gh., I., 25; Ioniţă, I., 362; Ioniţă, V., 26; Iordache, R., 67, 101, 102; Irimia, M., 210, 251, 363—365, 458; Isac, D., 366; Iuga, M., 417;

Jacotă, M., 550, 554; Joiţa, V., 147;

Kernbach, V., 27;

Lascu, N., 28; Lazăr, V., 416; Lica, V., 92, 252—254; Lipovan, I. T., 367—369; 464, 465, 524; Lobiuc, I., 68; Lungu, Vasilica, 370, 371, 466, 530; Lungu, Virgil, 175, 372, 373, 505; Lupu, C., 1;

https://biblioteca-digitala.ro

Macarie, L., 77; Mamali, C., 135; Manole, V., 211; Marcu, L. P., 550; Marinescu, G., 374; Marinescu-Pîlcu, S., 506; Matei, Al. V., 354, 356, 426; Matei, Cr., 162, 255, 256, 372, 375—377, 507; Matei, St., 378; Mărghitan, L., 205, 257; Mărgineanu Cârstoiu, M., 379—385; Mării, I., 23; Mârza Petrescu, G., 89; Micu, I., 117, 118; Mihail, Cr., 69; Mihail, Z., 70; Mihăilescu-Bîrliba, L., 386; Mihăilescu-Bîrliba, V., 212, 238, 506, 508—510; Miboc, V., 163; Mincu Georgescu, D., 213; Mirițoiu, N., 387; Mitrea, B., 29, 30, 511—513, 531—533; Mitrea, I., 387; Mitrofan, I., 388, 467; Moga, V., 31, 336, 347, 389, 468, 544; Moisiu, Al. 572; Molcuț, Em., 555; Moraru, Cr., 103; Morintz, S., 32; Moroianu, Em., 136; Moțu, I., 354, 355, 390, 432; Munteanu, V., 27; Murat, A., 311; Muscă, V., 137—140; Muscelearu, C., 391—393; Muthu, M., 581;

Năsturel, P., 164; Neamțu, Al., 33; Németh, E., 394; Nichita, I., 77; Nichita, M., 119; Nicolae, C., 469; Nicolae E., 501, 537, 538; Nicolae, V., 469; Nicolau, Ș., 560; Nikolaus, W., 395; Nistor, Gh. V., 214; Noica, C., 564;

Ocheșeanu, R., 489, 514—521, 534—539, 549; Odobescu, Al., 34; Olteanu, S., 85, 470; Opaiț, A., 215, 396—399; Opaiț, C., 398, 399, 522; Opreanu, C., 208, 216, 282, 332;

Paki, A., 11, 217, 218; Palade, V., 400; Panove, Cr., 358; Papasima, T., 523; Papuc, Gh., 572; Partenie, C., 93, 141, 565; Pașca, C., 315, 316, 331; Paul, I., 298; Pavel, C. C., 142; Pavel, V., 524, 525; Pădureanu, E. D., 401; Pânzaru, I., 143; Pârvulescu, A., 86; Petculescu, L., 258, 402, 403; Petecel, S., 559; Petolescu, C. C., 165, 219, 220, 259—263, 404, 471—478, 481; Petolescu, C. M., 526—528; Petre, Z., 13, 104, 120; Petrescu-Dîmbovița, M., 35; Petrovszky, R., 302; Piatkovski, A., 566; Ploariu, I., 405; Pippidi, D. M., 36; Piso, I., 339, 479; Piticaru, Gh., 554; Platon, Fl., 147; Ploae-Hanganu, M., 77; Poenaru Bordea, Gh., 37, 399, 445, 446, 457, 529—539; Pop, C., 235, 343, 389, 406—408; Pop, I. A., 206; Popa, C., 540; Popa, E., 17; Popescu, A. N., 556; Popescu, E., 564, 582; Popescu, Em., 166—172, 222, 480; Popescu, I., 173; Popescu-Fischer, S., 1, 71; Popescu-Marin, M., 77; Popilian, Gh., 221, 409, 541; Popovici, D. C., 478; Popovici, V., 72—74; Porumiuc, A., 87; Preda, C., 38, 410—412, 542, 543; Protase, D., 413—416; Purdela Sitaru, M., 75;

Rada, M., 417; Rădulescu, A., 175, 223—225, 234, 321, 418; Rădulescu, D. Șt., 567; Râmbu, N., 559; Reinheimer-Rîpeanu, S., 1, 76; Rogozea, P., 323, 419; Rosetti, Al., 39; Roșianu, I., 40; Russu, I., I., 481; Rusoiu, A., 362; Rusu, Gr., 41; Rusu, M., 174;

Sacerdoțeanu, A., 42; Sala, M., 1, 56, 77, 78; Salanțiu, V., 356; Sandu, V., 447; Sanie, S., 176—178, 420; Saramandu, N., 79; Sav, V., 574; Săhleanu, V., 123; Sălișteanu-Cristea, O., 1; Sâmpetru, M., 43, 226; Scăunaș, N., 497; Segall, I., 564; Seviciu, T., 179; Sima, Gh., 180; Simion, G., 421; Slușanschi, D., 80, 88, 89, 106, 482, 570, 571; Smaranda, A., 539; Sofronea, L., 144; Spinei, M., 216; Spine, V., 206; Stan Mircești, I., 541; Stăniloae, D., 561, 562; Stoian, I., 483; Stoica, C., 354, 422; Stoina, I., 181; Suceveanu, Al., 94, 187, 227—229, 422—425, 483; Suciu, V., 544; Surdu, Al., 121, 559, 564, 569;

Șerbănescu, D., 545, 546; Ștefan, Alexandra, 484;

Takács, M., 525; Tamba, D., 354, 426; Tănăsescu, Gr., 569; Tătulea, C., 429; Tecușan, M., 145; Teodor, D. Gh., 427; Theban, M., 77; Theodorescu, R., 13, 44; Todoran, R., 81; Toma, I., 1; Topoleanu, Fl., 428, 485; Toropu, O., 429; Tudor, D., 264; Tuțescu, M. 1;

Țeicu, D., 430;

Udrescu, M. Șt., 431; Ursachi, V., 362, 510;

Vasilescu, M., 265; Vasiliu, L., 1; Vătășescu, C., 23; Velter, A.-M., 547; Vertan, A., 520, 521, 548, 549; Verzan, S., 182—185, 568; Vieru, S., 564; Vintilă Rădulescu, I., 1, 77; Vințeler, O., 89; Vlădescu, A., 1; Vlădescu, Cr. M., 432; Vlăduțescu, Gh., 134, 146; Vornicescu, N., 147; Vrabie, N., 45, 46; Vulpe, Al., 47, 433;

Wald, L., 48, 82, 89;

Zahariade, M., 266, 399, 486; Zepeczaner, J., 441; Zoicaș, L., 105; Zugravu, N., 1, 49, 111, 257, 266, 267.

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

EVRIPIDES, *Bacchae*. Edidit E. Christian Kopff. Leipzig, Teubner, 1982, XXI[—XXIII]+ 79[—82] p.

Bacantele, socotită în perioada imperială romană printre „cele mai nobile și mai plăcute" tragedii ale lui Euripide, s-a păstrat în întregime într-un singur manuscris, *P* (= Palatinus Gr. 287), și cam jumătate în *L* (= Laurentianus 32.2), provenind ambele din scriptoriul lui Demetrius Triclinius din Salonic. *L* ajunge numai până la v. 755 și poartă, în text și colometrie, intervențiile lui Triclinius; *P*, aflat acum (nu integral se va vedea mai departe) la Vatican, a fost confecționat, pentru vânzare, destul de neglijent dar, crede Kopff, după un model cu mult mai bun decât al lui *L* (față de care cuprinde în plus trei versuri răzlețe precum și sfârșitul 756—1392, din păcate cu o mare lacună între versurile numerotate azi 1329—1330). Cu toate că modelul lui *P* are toate șansele să-i fi fost cunoscut lui Triclinius, cel mai însemnat filolog din vremea Paleologilor pare să fi folosit un alt exemplar în corectarea lui *L* (un argument ar fi faptul că i-a adăugat lui *L* doar două din cele trei versuri pe care *P* le are în plus). Desigur, această ipoteză rămâne un subiect deschis. Poate nu strică să amintesc că *L* și *P* țin de a doua familie de manuscrise, singura conținând toate piesele; titlurile celor zece păstrate numai în această clasă încep, cu excepția tocmai a *Bacantelor*, cu literele E, H, I, K, deci am avea de-a face cu un segment dintr-un „corpus Euripideum" ordonat, în linii mari, alfabetic. Ar mai fi de precizat că o parte (mai mică) din *P* se găsește acum la Florența, cu sigla „Conventi Soppressi 172".

Editorul, Chr. Kopff, de la Universitatea din Colorado, oferă un aparat bogat pe care nu îl mai încarcă (o mărturisește) și cu detalii ortografice ca iota subscris, accente greșite și altele de același fel. Se străduiește să micșoreze disperarea lectorului chiar în pasajele cele mai corupte, dese în această tragedie care pare „să fi suferit destinul lui Penteu însuși". Atât în legătură cu prefața de numai două pagini.

Lista edițiilor începe cu a lui Aldus Manutius din 1503 (1504 după calendarul nostru cu anul nou la 1 ianuarie) și ajunge până în 1980 (D. Ebener, Berlin). Bibliografia se întinde generos pe 11 pagini (până în 1981), oferindu-ne și surpriza a două articole de Șt. Bezdechi: *Das psychopathische Substrat der Bacchantinnen des Euripides*, în „Archiv für Geschichte der Medizin" (1932), și *La genèse des Bacchantes d'Euripide*, în revista „Acropole" din Paris (1931). Bănuiesc că ele au parvenit aici din cele două ediții (Oxonii 1944 și 1960) ale lui E. R. Dodds, căci în *Dialectica spiritului grec* (traducerea românească din 1983 a cărții lui Dodds, *The Greeks and the Irrational*, din 1951; autorul publicase deja în 1929 un scurt articol intitulat *Euripides the Irrationalist*) e citat, la p. 313, n. 28, cu greșeli în titlu (și cu anul 1392 în loc de 1932!), doar primul din cele două studii ale lui Bezdechi, care în realitate sunt introducerea și postfața la această piesă din volumul traducerilor *Bacantele*, *Alceste* și *Ciclopul* (București, Cultura națională, 1925; așa pe foaia de titlu, în timp ce în volum ultimele două piese sunt intervertite). Aceste articole ale lui Bezdechi nu sunt reproduse în culegerea *Gândari și chipuri din lumea antică*, îngrijită de Veronica Mocanu (Cluj, 1980; cf. p. 13 n. 17). În bibliografie e citat un articol (despre figura lui Penteu în *Bacante*) de G. G. Anpetkova-Šarova, din 1969; pentru interpretare era poate indicată și altă contribuție a aceleiași cercetătoare (împreună cu G. V. Piontek), *Was für Wälder durchstreiften die thebanischen Bacchen? Bemerkungen zur Bedeutung und Übersetzung von* ἐλάτη (molid sau brad alb), din Philologus 1976 p. 21—31. „Amănuntul" nu ar fi fost nelalocul lui, de vreme ce, cum se va mai vedea, aparatul critic și mai ales al doilea apendice cuprind fapte sau opinii care țin mai mult de comentariu decât de critica textuală (în măsura în care cele două aspecte pot fi diferențiate).

Urmează, firesc, trei pagini de prescurtări bibliografice și de sigle; la acestea din urmă remarc datarea neobișnuit de „precisă" a lui *L*: „anno circa 1351", în timp ce *P* ar fi din „sec. XIV", apoi notarea cu *l* a intervențiilor lui Triclinius în ms. *L*, precum și o serie de nouă papiri cu fragmente care ar putea fi din lacuna cea mare; unul din papiri conține nu mai puțin de 67 de versuri, la rând. Revin la datarea lui *L*: pe de o parte sintagma „anno circa 1351" e bizară, pe de altă parte Triclinius era atunci mort de vreo zece ani. Singura salvare ar fi să considerăm că „1351" e o banală greșeală de tipar în loc de 1315, an atribuit și de alți editori lui *L* (vezi recenzia la *Iphigenia in Tauris* ed. D. Sansone în StCl 15, p. 99).

https://biblioteca-digitala.ro

Textul propriu-zis se desfăşoară pe 53 p. începând cu argumentul din *P* al *Bacantelor* (inclusiv cel de trei rânduri al gramaticului Aristofan). Aparatul are două etaje: „testimonia" şi variante, cu un al treilea etaj, de colometrie, în pasajele corale; Kopff respectă de obicei colometria manuscriselor, fără a ezita să ofere, din când în când, una proprie. Conjecturile lui sunt moderate ca număr şi distribuite într-o gradaţie care merge de la certitudine la semne de întrebare. Incluse în text, cam o duzină sunt cu totul acceptabile: câteva transpoziţii de cuvinte/versuri, câteva adaosuri (de câte un cuvânt); v. 199—203 sunt mutate după v. 247; v. 1020 θὴρ ἀγρευτᾷ în loc de θηραγρότα (o ex ω) *P*; la v. 1037, acceptând „ὁ Διονυσος del. Hartung" (în 1843—1844), din necesităţi metrice adaugă (la sfârşit) Καδμεῖαι. Alte conjecturi sunt doar propuse în aparat. Ar mai fi de amintit o confesiune în aparat, la v. 1066—1067 „hos uersiculos non intelligo, atque minime mihi placet iste tornus", consemnând mai departe câteva presupuneri, ale altor cercetători ori proprii.

Textului îi urmează un „Appendix prior, textus Baccharum suplementum", necesar în primul rând pentru completarea marii lacune (citatul din „schol. Aristoph. Plut. 907" înglobează o inexactitate, ἐς χέρας, faţă de εἰς χεῖρας„ cum se citeşte în ediţia invocată). Se cuprind aici îndeosebi vreo 50 de versuri din *Christus Patiens*, faimoasa dramă religioasă bizantină, de fapt un *cento*: autorul a utilizat versuri şi chiar pasaje întregi din Euripide, Eschil, Licofron (probabil şi din alţii).

„Appendix altera, adnotationis criticae supplementum" (p. 57—72) i-a permis editorului să nu împovăreze excesiv aparatul critic din subsolul textului. El face şi aici câteva conjecturi (uneori chiar cu semn de întrebare) şi îşi corectează, ca la v. 777, o părere mai veche („olim Kopff"), pe care, din păcate, nu aflăm unde şi-a exprimat-o. Surprinzătoare e aici inconsecvenţa în grafia unor nume moderne, de ex. Boeckh la v. 21 etc., Böckh la 126 etc., Boeckhium 239—241 (dar „post Böckh" la v. 286—297). Semnalez o evidentă eroare tipografică în v. 1672 din *Christus Patiens*, p. 55.

Încheie această bună ediţie un „conspectus metrorum" (p. 73—79) care corespunde exact titlului; se va vedea mai departe de ce e faptul demn de subliniat.

Noi nu putem încheia însă fără a menţiona trei conjecturi ale lui Bergler, toate trei acceptate în text de Kopff; primele sunt la v. 170, care atît în *L*, cât şi în *P* sună:

τίς ἐν πύλαισι Κάδμον ἐκκαλεῖ δόμων,

dar umanistul braşovean a pus semnul întrebării la cezură şi a schimbat accentul verbului în ἐκκάλει, înlocuind deci pers. 3 sg. indicativ cu 2 sg. imperativ (Bezdechi traduce, la începutul actului al II-lea, lecţiunea lui Bergler, fără să-l numească; după ce ediţie?); altă conjectură a aceluiaşi stă în v. 315. Cele din v. 170 (aflăm din „appendix altera") au fost sugerate, fără să fie introduse în text, şi în ediţia lui P. Elmsley (Oxonii 1821): o interesantă coincidenţă sau o simplă ne(re)cunoaştere a contribuţiei lui Bergler la stabilirea vulgatei.

Bucureşti, iulie 1991 *Ioana Costa*

EVRIPIDES, *Cyclops*. Edidit Werner BIEHL. Leipzig, Teubner, 1983, XX + 60 p.

Seria pieselor lui Euripide editate de W. Biehl în colecţia Teubner (*Troades* 1970, *Orestes* 1975, *Ion* 1979, recenzate cu acribie de Liana Lupaş în StCl 15, 18, 23) oferă acum, în mod fatal, un volum de proporţii mai reduse, alcătuit însă după bunul tipic al celor anterioare. Particularitatea acestei bucăţi exte explicată pe îndelete într-o prefaţă mai lungă decât a lui Kopff la *Bacante*, căci *Cyclops* este singura dramă satirică păstrată integral din literatura greacă, iar textul îi e alterat profund datorită faptului că specia lui literară este, mai mult decât tragedia, supusă neîncetat modernizării. Vocabularul variat, cuvintele compuse, toate întorsăturile prin care se smulgea spectatorului hohotul de râs au fost tot mai puţin înţelese de generaţiile de copişti. Biehl dă o listă de 12 asemenea exemple de caracteristici „gramaticale" ale *Ciclopului*.

Partea cea mai consistentă a prefeţei e destinată tradiţiei manuscrise. Pentru *Cyclops* lipsesc fragmentele în papiri şi există foarte puţine „testimonia" (de câte un vers). Miezul discuţiei rămâne şi de data asta gradul de înrudire dintre manuscrisele *L* şi *P*. După ce în precedenta ediţie din Euripide (*Ion*) Biehl se afla încă, prudent, în incertitudinea de a desemna modelul lui *P* (*L*? arhetipul lui *L*?), acum socoteşte ca un lucru sigur că manuscrisul

https://biblioteca-digitala.ro

L, imediat ce a fost corectat de Demetrius Triclinius (*l*), i-a servit de unic model lui *P*; această convingere o datorează demonstrației lui Günther Zuntz, *An Inquiry into the Transmission of the Plays of Euripides*, Cambridge 1965. Unul din cele câteva argumente citate de Biehl (p. X) este un verb compus cu două preverbe (v. 456 ἐξαποξύνας *lP*: ἀποξύνας *L*, un ἅπαξ εἰρημένον, dar de bună seamă autentic deoarece sunt frecvente la Euripide tocmai verbele derivate cu ἐξαπο-; suntem obligați deci, dacă acceptăm demersul până în acest punct, să presupunem că Triclinius a scris ἐξαποξύνας, având în față un alt model decât *L*, necunoscut nouă.

Lista edițiilor se referă la anii 1503/1504 până în 1981 (L. Paganelli, Bologna).

Bibliografia, trasă și ea până în 1981, anul datării prefeței (Göttingen, octombrie 1981), este surprinzător de scurtă, cu toate că înglobează destule studii cu caracter general (concordanțe, metrică, istoire a limbii, istorii literare, critică de text, antichități). Separat sunt orânduite alfabetic mai mult decât o duzină de ediții comentate folosite (dintre 1755 și 1975), dar... din alte piese și din alți autori.

Dintr-o pagină de sigle aflăm, ca de obicei, datarea propusă de editor: atât *L* cât și *P* (din care e ruptă fila cu v. 244—351) sunt circumspect plasate în sec. XIV, cu uzuala trimitere la A. Turyn (1957). După argument și lista persoanelor (absentă în *L*, dar adăugată, probabil, de Triclinius), la p. 2 ni se spune că timpul reprezentării *Ciclopului* nu e cert, putându-se înscrie însă între anii 424 (jucarea *Hecubei*) și 415—413 (expediția atenienă în Sicilia).

Din text lipsesc versurile interpolate și pare să existe o singură lacună, după v. 235 (vezi ceva mai jos). Amintesc în treacăt că sinereza e semnalată grafic o singură dată (v. 7, poate premonitoriu; dar consecvent ar fi fost ca semnul să apară de fiecare dată).

Aparatul critic cuprinde toate lecțiunile celor mai vechi manuscrise (*L* și *P*), precum și corectările acestora (*l* și *p*). Într-un text de 709 v editorul face puține conjecturi, din care vreo trei sunt de tipul „lineolam (intra lineolas) posui". După v. 235 completează lacuna, indicată de Murray, cu ὀτοτοῖ ὀτοτοῖ, interjecție dublă deseori întrebuințată de Euripide (în suplementul aparatului critic, Biehl trimite la un articol propriu din 1977). La v. 365 propune în text ἄν⟨περ⟩ ἔχει dar adnotează în aparat „dubitanter scripsi" (Willamowitz scrisese ἂν παρέχοι). La v. 663 (bis!) adaugă o indicație scenică ⟨ἔνδοθεν⟩; din păcate, v. 663 nu apare în „conspectus metrorum" dintr-o pricină neclarificată și, în plus, ca pentru a ne spori nedumeririle, două note (p. 53 și 59) atrag atenția că acest „versus" (lărgit cu ⟨ἔνδοθεν⟩ și ocupând la Biehl două rânduri) „non est in numeris"; v. 663 (propriu-zis!) e un trimetru iambic banal. Numai în aparat își exprimă două preferințe (v. 274 și 499: „malim"), iar în suplement e simplă idee (la v. 213 „fortasse scribendum").

„Adnotationis criticae supplementum" (primul apendice) nu cuprinde numai notele de rang secund cu care nu a voit să mai îngreuneze aparatul, ci și elementele de comentariu (intenția e semnalată într-un moto împrumutat din Murray, Euripides I, p. XI: „Plus interpretationis eget, me iudice, Euripides quam emendationis", dar și în prefața lui Biehl unde citim „insunt omnino in Appendice priore quasi elementa commentarii"). Într-adevăr, savantul din Göttingen nu se înșală când speră că ediția lui va fi de mare folos cititorilor. Câteva exemple: atrage atenția asupra unor anacronisme (v. 376: Ulise vorbește ca un spectator din sec. V); relevă un cuvânt rar (v. 135 σχετήριον), nemaiîntâlnit decât la medicul Oribasius (sec. IV p. Chr.); notează asonanța ε, η, αι, (de unsprezece ori!) în v. 404; la v. 627 sq.: „figura etymologica siue abundantia uerborum"; o remarcă la interpretarea v. 700: ἐνατωρεῖσθαι cu sensul 'iactari' „nusquam inuenitur" dar spune și (de ex. la v. 561) „nil mutandum", în manuscrise adică. Deseori apar precizări de ordin semantic; cum pasajul 386—387 include adjectivul ἐλάντινος se putea invoca studiul Gaianei G. Anpetkova-Šarova și G. V. Piontek pe care l-am citat în recenzia *Bacantelor*, unde (la p. 24) sunt discutate și aceste versuri.

Al doilea apendice e alcătuit din „testimonia selecta" (mai puține decât la majoritatea celorlalte piese), „loci similes" sau imitații (grecești și latinești); notabile sunt trei trimiteri la *Noul Testament*, din care două la *Evanghelia* lui Luca), precum și, din nou, semnalarea de cuvinte rare, acum cu explicații din lexicografi. În felul acesta, „appendix altera" usurează adesea înțelegerea textului.

„Conspectus metrorum" de la sfârșit (de două ori mai lung decât cel de la *Bacante*, deși *Cyclops* e aproape de două ori mai scurt!), care arată nu numai varietatea versurilor, ci și corespondența lor internă, clar înfățișată în vreo zece sugestive scheme metrice, nu e doar un adaos, ci și un mic comentariu, cu numeroase note de subsol și cu mai dese indicații stilistice în pagină: el se transformă la urma urmei într-o autentică analiză artistică,

https://biblioteca-digitala.ro

antrenând însă renunțarea la ordinea din texte a versurilor. Din Classical Philology (Chicago, ianuarie 1987, p. 63—69) aflu despre ediția *Ciclopului* de Richard Seaford (Oxford 1984; textul e reprodus după al lui J. Diggle din OCT) cu un comentariu de 135 de pagini: dar recenzentul, G. L. Koniaris, de la Universitatea din Massachusetts, Boston, își exprimă dezacordul cu Seaford mai ales în privința comentariului metric. Trebuie să adaug că G. L. Koniaris nu cunoștea încă ediția lui Biehl, dar că el respinge și datarea piesei, în anul 408, propusă de Seaford, indicând tot anul 413 drept *terminus ante quem*.

Noul *Cyclops* al colecției Teubner stă la nivelul normal, adică bun, al celorlalte ediții pentru care îi suntem recunoscători lui Werner Biehl.

București, iulie 1991 *Ioana Costa*

EVRIPIDES, *Supplices*. Edidit Christopher Collard. Leipzig, Teubner, 1984, XVII[— XVIII] + 66 p.

Editorul englez (din Swansea, „ad ostium Tauense") C. Collard atacă din prima pagină punctul nevralgic al tradiției manuscrise euripideice: codicele *L* și *P*, singurele care au păstrat nouă dintre piese (nu pune la socoteală și *Bacchae*, poate pentru că este incompletă în *L*). Amândouă au fost copiate cam în același timp (începutul sec. al XIV-lea) și se află într-o strânsă înrudire: măcar asupra acestui lucru toți învățații au căzut de acord. Se discută încă dacă ele sunt gemene sau dacă *P* a fost copiat de pe *L*. Collard înclină către a doua posibilitate, sprijinindu se și el pe studiul lui G. Züntz din 1965, și, mai cu seamă, pe ce a văzut cu propriii săi ochi: a colaționat el însuși manuscrisele *L* și *P* în 1959 iar facsimile a cercetat în mai multe rânduri, ultima dată în 1982. *L* a fost transcris la Salonic *circa* 1310 de doi sau poate trei copiști aflați în serviciul lui Demetrius Triclinius, care l-a corectat chiar el în trei rânduri (de aceea apar în sigle Tr^1 = prima corectură, făcută sau nu după vreun model, Tr^2 și Tr^3 = a doua și a treia corectură, sprijinite aproape în întregime „Marte suo", și în sfârșit numai *Tr*, atunci când etapa de corectură nu poate fi identificată). Filele lui *L* au fost la un moment dat amestecate astfel încât în interiorul *Suplicantelor* se află și întregul text din acest manuscris al *Bacantelor*. *P* (înregistrat în sigle pur și simplu ca un apograf al lui *L*, între prima și a doua retușare a lui Triclinius) se găsește în prezent la Vatican, dar un fragment din el (vezi la *Bacante*), demult despins, stă acum la Florența; este copiat foarte elegant, dar cu multe erori, la comanda unui „diues priuatus".

Noua ediție a *Rugătoarelor* este o revenire asupra textului (comentat) propus de Collard cu mai mult de un deceniu înainte (publicat la Groningen în 1975) și are „un aparat mai corect și un text mai verosimil", după aprecierea decentă a autorului. El mărturisește că pasajele dificile le-a cântărit din nou în repetate rânduri și nu rareori și nu cu ușurință s-a convins că trebuie să propună acum alte lecțiuni (cam douăzeci de diferențe față de ediția precedentă). Cât privește conjecturile învățaților acceptate în text, zgârcenia lor e răscumpărată în suplementul aparatului critic unde le aflăm în număr mare (chiar și una inedită, la v. 899: „τόσας primus England"; voi reveni asupra pasajului). În fine, editorul atrage atenția că, atunci când la dreptul unei conjecturi se citesc două nume, trebuie înțeles că doi savanți au propus-o în mod independent.

Bibliografia ajunge până în 1982 (prefața e datată februarie 1983) și, prin conspectarea conștiincioasă a lui Année Philologique și uneori a lui Anzeiger für die Altertumswissenschaft, este mai cu seamă o aducere la zi a altor două bibliografii alcătuite de Collard, în 1975 și 1981.

După o înșirare a edițiilor (din 1503/1504 până la a lui Diggle din 1981), nude ori comentate, se dau două liste de studii, disertații și „note" alese (ajungând până la peste 50 de pagini[1]), din care al doilea grup se referă mai ales la interpretare.

Despre textul propriu-zis, puține am de spus. Conjecturile personale, pe care Collard le-a trecut prin sita mai deasă a acestei a doua ediții, au rămas puține. Printre cele introduse în text: împarte semicorurilor pasajul v. 271—285 (*L* dă aci o singură indicație: χο.); v. 498 menține forma de dativ din manuscris πύλῃσιν, împotriva „modernizării" lui Tr^3); v. 967 δυστανοτάτα; v. 1143 σῶν μέν.

Aparatul critic (având uneori și un etaj de „testimonia"), dar și suplementul lui poartă urmele renunțărilor („olim legebam") și regretelor („opportuit me in priore editione recipere"

https://biblioteca-digitala.ro

sau „paeniteat me olim addubitauisse") din momentul reeditării. Remarcabil e în supliment un adevărat comentariu de mai mult de o jumătate de pagină densă la v. 653—667; la v. 745 (pasaj suferind) crede că cele mai bune conjecturi le-au făcut A. Nauck şi D. L. Page, dar că totuşi propusul εὔκαιρος ar fi un „nouum" la Euripide; semnalează la v. 896 ἐνεστώς ca „hapax tragicum" dar în mod sigur corect; v. 899—900 le apreciază autentice, luate însă dintr-un alt pasaj al acestei piese sau al altei.

Un caz solitar de grafie inconsecventă: „amoibaion" în aparat la v. 1123—1164 şi la p. 62, „amoibaia", p. 60, dar „amoebaeis" la p. 57 în abundentul comentariu stilistic la v. 1143—1145.

Foarte bine venită e deplina transparenţă a numelor savanţilor moderni: nici abreviate, nici latinizate şi declinate latineşte; riscurile medievalizării sau anticizării le-am pomenit la *Bacante*: într-adevăr, câţi ghicim un Neuman îndărătul unui „Neander" sau un Koch sub masca lui „Opsopoeus" (ori „Obsopaeus")?

Din „conspectus metrorum" (cantitativ la mijloc între *Bacante* şi *Ciclop*; firesc, în ordinea din text a versurilor) aş aminti doar un mărunţiş care, în orice caz, nu atinge această trudită, sinceră şi solidă ediţie: la p. 63 Collard acceptă sugestia japonezului K. Itsumi (1982) de a boteza un vers, după numele descoperitorului „wilamowitzianus"; el fusese însă propus încă din 1923 de Paul Maas într-o lucrare citată, de altfel, de Collard pe ultima pagină.

Bucureşti, iulie 1991 *Ioana Costa*

DIAGORAE MELII et THEODORI CYRENAEI, *Reliquiae*. Edidit Marcus Winiarczyk, Leipzig, Teubner, 1981, XXIX + 64 p.

Volumul cuprinde testimoniile referitoare la cei doi autori antici, Diagoras din Melos (a doua jumătate a sec. V a. Chr.) şi Theodoros din Kyrene (apr. 340 — apr. 250), precum şi fragmentele păstrate din opera poetică a lui Diagoras, constituind aşadar cea mai completă prezentare de până acum a acestor date. Originalitatea ediţiei stă în publicarea laolaltă a testimoniilor, cea dintâi încercare de acest gen, pe deplin întemeiată: încă din antichitate Diagoras şi Theodoros au fost catalogaţi printre ἄθεοι şi recunoscuţi ca atare, aşa cum ne atestă aluziile literare din comediile lui Aristofan sau numeroaselele informaţii culese din operele filozofilor şi doxografilor greci sau latini. Există şi un argument de ordin practic, propus chiar de conţinutul textelor: multe dintre aceste mărturii se referă concomitent la ambii filozofi, fapt care permite redactarea lor o singură dată, în prima secţiune, dedicată lui Diagoras, şi menţionarea lor sub forma unei simple echivalări, în cadrul secţiunii închinate celuilalt filozof (de pildă: Theodorus, *Testimonia* 29 = Diagoras T 40).

Desigur că aceste texte au mai fost editate, fie separat, cum este cazul testimoniilor referitoare la Diagoras (I. Lana, *Diagora di Melo*, AAT, T. 11, 84, 1949—1950, p. 161—205; F. Jacoby, *Diagoras ὁ ἄθεος*, ADAW, 1959, 3, p. 3—8,), fie în ceea ce-l priveşte pe Theodoros, împreună cu fragmentele atribuite altor reprezentanţi ai şcolii filozofice căreia îi aparţine şi acesta (E. Mannebach, *Aristippi et Cyrenaicorum fragmenta*. Leyden-Köln, 1961, p. 58—63; G. Giannantoni, *I Cirenaici. Raccolta delle fonti antiche, traduzione e studio introduttivo*, Firenze, 1958, p. 454—483). Meritul ediţiei savantului polonez este însă acela de a fi completat datele reunite în ediţiile precedente (enumerate la p. XXIII) cu testimonii necunoscute (sau nerecunoscute) de către ceilalţi editori, precum şi cu citate din cărturarii arabi. Propunându-şi să nu neglijeze nici o informaţie legată de autorii prezentaţi, oricât de neînsemnată ar părea la prima vedere, M. Winiarczyk, grupează în secţiunea consacrată fiecărui autor, sub rubricile *dubia* şi *falsa*, testimoniile incerte sau fals raportate de către alţi învăţaţi lui Diagoras şi Theodoros. În acelaşi scop, editorul anexează la sfârşitul fiecărei diviziuni şi o rubrică de *imitationes*: sunt reunite aici fragmente din literatura greacă şi latină care imită sau fac aluzie la operele şi preceptele celor doi filozofi.

Ediţia debutează cu o scurtă prefaţă (p. V—XIII) în care sunt precizate contribuţia editorului şi principiile de elaborare a volumului. În general, textele sunt reproduse după ediţiile cele mai recente şi mai prestigioase; operaţia de stabilire a textului n-ar fi fost posibilă *suo Marte*, după mărturisirea editorului, dată fiind multitudinea şi varietatea operelor utilizate. Sunt consemnate totuşi în aparatul critic, pe lângă variantele mai importante ale

https://biblioteca-digitala.ro

codicilor, şi lecţiuni diferite provenite din alte surse decât cele menţionate în *Conspectus auctorum editionumque* (p. XIV—XXII). În acest sens, M. Winiarczyk a prevăzut textul cu note explicative foarte variate, deosebit de interesante şi utile pentru cunoaşterea izvoarelor, dispuse înaintea aparatului critic propriu-zis.

Prefaţa continuă cu o descriere foarte succintă a personalităţii şi a operei fiecărui autor, conformă diviziunilor tradiţionale: *a. De vita*; *b. De operibus* sau *De placitis* (aceeaşi structură, dar mai amplificată şi mai detaliată, se regăseşte în cadrul expunerii propriu-zise a textelor). Editorul justifică dimensiunile reduse ale unei părţi atât de importante în economia ediţiei prin faptul că toate aceste chestiuni au fost dezbătute pe larg într-o seamă de studii ale sale, semnalate în bogata bibliografie de la p. XXIV—XXVIII.

În ceea ce priveşte opera lui Diagoras, editorul aduce în discuţie problema controversată a celor două titluri de scrieri în proză care au fost atribuite acestui autor de către antici: Φρύγιοι λόγοι şi Ἀποπυργίζοντες λόγοι. Chiar dacă unii savanţi înclină să le considere una şi aceeaşi lucrare, în opinia lui Winiarczyk — susţinută cu argumente plauzibile —, ele sunt de fapt două scrieri distincte, legate în mod eronat de numele lui Diagoras în diferite epoci, ca urmare a acuzaţiei de impietate pe care acesta şi-o atrăsese prin divulgarea şi luarea în derâdere a misteriilor eleusine. Anticii inventaseră chiar şi o anecdotă pentru explicarea modului în care autorul unor poezii lirice pline de respect faţă de zei şi religie a putut compune, totodată, şi o operă impregnată de ateism.

În încheierea studiului introductiv, dezbaterea legată de justa atribuire a cognomenului de ἄθεοι acestor doi filozofi îl determină pe editor să adauge unele observaţii binevenite cu privire la metoda de investigare a ateismului antic: multiplele semnificaţii ale cuvintelor ἄθεος şi ἀθεότης, evoluţia lor semantică de-a lungul veacurilor, precum şi aplicarea lor neîndreptăţită de către unii exegeţi antici, influenţaţi firesc de propriul lor crez religios, sunt doar câteva dintre aspectele complexe care impun cu necesitate abordarea critică a acestui capitol controversat din istoria religiei.

Urmează apoi textul propriu-zis (paginile 1—30 dedicate lui Diagoras, iar 31—47 lui Theodoros), care cuprinde citate din operele scriitorilor greci şi latini — dintr-o perioadă cronologică foarte vastă, începând cu secolul al V-lea a. Chr. până la Bizanţ —, inspirat asamblate. Structura, cu mici variaţii de la un autor la celălalt, este, în linii mari, următoarea: (1) *Testimonia*: *a. De vita*; *b. De placitis*; *c. De operibus*; *d. Varia*; *e. Dubia*; *f. Falsa*; (2) *Fragmenta*; (3) *Imitationes*. Fiecare diviziune însă pune în evidenţă la rândul ei, prin subdiviziuni, alte aspecte particulare, importante pentru biografia autorilor. Datele sunt ordonate astfel după criterii interne riguroase care facilitează utilizarea şi înţelegerea lor. În cadrul secţiunii consacrate lui Theodoros, Winiarczyk a preferat totuşi să nu facă distincţia între *testimonia* şi *fragmenta*, fiind de părere că spusele autentice ale filozofului nu pot fi extrase din operele doxografilor. Totodată, a considerat de cuviinţă să anexeze la sfârşitul secţiunii biografia integrală a lui Theodoros, păstrată la Diogenes Laertios, chiar dacă unele fragmente din acest text sunt reproduse, la locul potrivit, în rândul testimoniilor.

Cartea se încheie cu indici foarte utili: *index nominum* (p. 48—51), *index uerborum notabilium* (p. 52—54), *index auctorum* (p. 55—57), precum şi cu un tabel de concordanţă (*numerorum comparatio*, p. 58—64) între fragmentele din actuala ediţie şi cele din ediţiile precedente, alcătuite de Lana şi Jacoby, pentru Diagoras, de Giannantoni şi Mannebach, pentru Theodoros.

În textul acestei ediţii, îngrijit redactate, s-au strecurat câteva greşeli mărunte de tipar: omiterea unui accent la p. 9, r. 1: ποτε, ditografia unei propoziţii la p. 38, r. 8—9 şi grafia incorectă de la p. 52: δυσσέβαια pentru δυσσέβεια.

Credem că acest *libellus* (cum îl numeşte Winiarczyk cu vădită modestie) are, în pofida dimensiunilor sale reduse, o valoare incontestabilă, de care se vor bucura negreşit acei *uiri docti* dornici să cerceteze îndeaproape istoria ateismului antic.

Bucureşti, mai 1993 *Margareta Sfirsch*

M. TERENTIVS VARRO, *Saturarum Menippearum fragmenta*. Edidit Raymond Astbury, Leipzig, Teubner, 1985, XLII + 154 p.

De bună seamă o nouă editare a fragmentelor menipeelor varroniene presupune credinţa într-un pas înainte pentru cunoaşterea unui text cu o soartă atât de vitregă. Raymond Astbury (mai jos R. A.) îşi asumă sarcina de a corela mulţimea de codici, care con-

https://biblioteca-digitala.ro

ţin opera celor peste 20 de autori ce ne-au transmis citate din satirele lui Varro, şi puzderia de conjecturi efectuate de-a lungul timpului de diverşi editori. Funciarmente o astfel de întreprindere nu poate fi decât o lucrare personală, presupunând cel puţin o opţiune.

Opţiunea principală a lui R. A. este respectarea cât mai fidelă cu putinţă a tradiţiei codicelor lucrării lui Nonius Marcellus *Doctrina Compendiosa*, ce conţine cele mai multe fragmente varoniene, şi, implicit, a mult discutatei *lex Lindsay*. Această opţiune implică două lucruri de cea mai mare importanţă:

(1) stabilirea ca punct de plecare în editarea unei opere transmise exclusiv fragmentar a unei lucrări ce reprezintă ea însăşi sinteza ştiinţifică a 41 de izvoare antice (scriitori, glosare, gramatici);

(2) preluarea, ca lege fundamentală, în constituirea celor 150 de cărţi de satire, a celei mai vechi norme, cea stabilită de Nonius Marcellus şi preluată de Lindsay, care-i demonstrează temeinicia.

Pentru justificarea acestei opţiuni, R. A. prezintă, în primul rând, toate codicele lui Nonius Marcellus şi stema acestora pe grupuri de cărţi, ca şi ediţiile codicelor şi cele mai importante lucrări cere se ocupă de Nonius, lucrări prezente într-o listă ordonată alfabetic. În timp, acestea se întind de la lucrarea lui E. Bachrens *Zur Handschriftenkunde des Florus und Nonius* (1874) până la cea a lui L. D. Reynolds *Texts and transmission. A survey of the Latin classics* (1983). R. A. nu omite nici prezentarea ediţiilor autorilor antici, care transmit fragmente ale menipeelor varoniene, şi codicele ce stau la baza acestor ediţii, ca şi toate ediţiile anterioare ale fragmentelor.

În al doilea rând, editorul prezintă *lex Lindsay*[1] şi principalele contestări ale acesteia, pe care R.A. le înlătură la rândul său, oferind argumente credibile. Sunt prezentate, de asemenea, demersurile orientate în acelaşi sens cu norma Nonius-Lindsay, cuprinse exhaustiv într-un indice, indice care oferă şi izvoarele menţionate de Nonius Marcellus, în ordine alfabetică.

R. A. pune în discuţie şi cele 4 cărţi de satire şi 6 cărţi de pseudotragedii scrise de Varro, indicând argumentele pe baza cărora a operat o selecţie, pe de o parte, între fragmentele de satire şi cele de menipee, pe de alta, între fragmentele de menipee şi cele de pseudotragedii, uneori după o altă regulă decât cea propusă de Lindsay. Astfel, de pildă, argumente de bază sunt metrica, mărturiile autorilor antici, dar şi observaţia proprie că nici o altă operă a lui Varro nu are drept titluri proverbe şi, deci, toate lucrările cu un astfel de titlu sunt satire menipee.

În prefaţă, editorul dă seamă de toate titlurile menipeelor, motivându-şi selecţia. Fragmentele neacceptate de R. A., dar prezente la alţi editori, figurează într-un appendix la sfârşitul lucrării.

R. A. urmează mai cu seamă ortografia propusă de codicele *L*[1], notând în aparatul critic diversele variante ortografice ale celorlalte codice. Aşa cum mărturiseşte, editorul nu a ţinut seama de cazurile în care semnele *f* şi *ph*, respectiv, *ae*, *e* şi *ę* apar unul în locul altuia, decât dacă i s-a părut că acest lucru are vreo importanţă, şi a neglijat greşelile de punctuaţie ale copiştilor.

Editorul foloseşte aşa-numitul aparat critic negativ, în care sunt indicate numai izvoarele care au altă lecţiune decât cea prezentă în textul ediţiei. Aparatul critic pozitiv este utilizat în cazul lecţiunilor corectorilor şi în cazul titlurilor.

În privinţa ordinii fragmentelor, cum orice schimbare trebuie argumentată, iar ediţia să nu e prevăzută cu un comentariu, R. A. respectă ordinea dată de Buecheler, ordine citată, de altfel, în mod obişnuit de specialişti. Cum şi în multe alte privinţe opţiunile lui R. A. coincid cu cel ale lui Buecheler (mai jos B.), încercăm să semnalăm câteva deosebiri între cele două ediţii, culese pe un eşantion de 100 de satire.

— spre deosebire de B., R. A. îşi organizează aparatul critic pe două etaje: primul conţine trimiterile la diverşi autori antici la care apare fragmentul respectiv, în special Nonius, cel de-al doilea — tradiţia manuscrisă şi conjecturile propuse;

— primul etaj cuprinde şi ample explicaţii oferite de autorii citaţi, ceea ce nu găsim în lucrarea lui B.;

— R. A. oferă o listă completă a conjecturilor, ceea ce conduce uneori la un număr impresionant de variante, ca în cazul fr. 1 (*homines, ac* cu 10 lecţiuni, dintre care 8 con-

[1] „Lindsay [...] demonstrauit Nonium Marcellum in componenda Doctrina Compendiosa perlegisse unum et quadraginta fontes (scriptores, glossaria, grammaticos) et ex eis excerpsisse indices uerborum locutionumue eodem ordine quo in fontibus inuenirentur". (p. XVII.)

https://biblioteca-digitala.ro

jecturi). Dacă acest lucru face dificil accesul către cea mai credibilă soluție, ne oferă în schimb posibilitatea de a afla cât de aproape de tradiția manuscrisă este lecțiunea propusă de editor;

— în mod surprinzător, R. A., acolo unde are alte lecțiuni decât B., nu le indică pe ale acestuia (decât uneori, parțial) în aparatul critic (v. fr. 75, la care lipsesc conjecturi prezente în ultima ediție B. (1922 = 1968), dar apar altele la care se renunțase; fr. 78 și 79, la care B. nu este numit printre cei ce recunosc același metru; fr. 87, pentru care B. are altă părere în legătură cu metrul, o alta Lachmann, de asemenea omis; fr. 88, pentru care B., dă ca metru opțiunea lui Roeper; fr. 52, care diferă mult de lecțiunea lui B., nemenționat, cum nemenționat e și metrul; fr. 18: B. *conualesceret* (nemenționat) / R. A. *conualesceres* etc.);

— R. A. introduce în text semnele de inserare și eliminare, *cruces*, inexistente la B., și dă integral lecțiunile manuscriselor, cu intervențiile de deasupra rândului și explicațiile marginale;

— R. A. nu notează metrul prin accent, ci îl indică doar în aparat, notând și numele celui care l-a propus și al celor care îl recunosc. Chiar dacă metoda lui R. A. lasă loc opțiunii personale a cititorului, cel mai util procedeu ni se pare a fi cel utilizat de B., care reia indicațiile de accent într-un indice de *Metra*;

— de multe ori A. omite să indice metrul sau optează pentru un fragment în proză, fără să menționeze faptul că B. are notații metrice (v. fr. 26). În schimb, în cazul lacunelor, nu completează textul cu indicații metrice (de cantitate), ca B., ci lasă punctele de suspensie, care nu marchează numărul posibil al literelor lipsă (v. fr. 57);

— spre deosebire de B., R. A. nu numerotează fragmentele în cadrul aceluiași titlu;

— B. indică locurile în care *-s* final nu face poziție (v. fr. 3, 9, 36, 71 etc.), R. A. nu.

Câteva observații privind conjecturile propuse de R. A. sau opțiunile sale dintr-un șir de conjecturi mai vechi:

Apreciem efortul de a alege, ori de câte ori este posibil, conjectura cea mai apropiată de tradiția manuscrisă (v. fr. 18 *acre aeger meditos exquisitim conuocabas, ut conualesceres*: *conuocauas* I^1 C^A, *conualesceres* cod. Fabri: *conuocabat* Riccobonus, *conualesceret* B.; fr. 8 *quid tristiorem uideo te esse quam antidhac, / Lampadio? numquid familiaris filius / amat, nec spes est amicli argentaria, / ideoque scapulae meluunt uirgidemiam?*: *uirgarumdemiam* codd. *uirgidemiam*, Scaliger, *uirgindemiam* Laetus: R. A. optează, după părerea noastră, corect, pentru o lecțiune care trimite — suntem siguri — la Plaut, *Rud.* 636; de altfel, pentru fr. 9, R. A. opinează că Varro putea să citeze liber din Plaut și respinge părerea că fragmentele care par să facă parte dintr-o *fabula palliata* (atribuibilă sau nu lui Plaut) nu aparțin mediocrilor lui Varro, prin această opțiune editorul afirmând implicit unitatea de formă, vocabular și stil (care în antichitate ținea locul genului literar) a comediei și satirei.

Poate într-un caz ca acela al fr. 23 (*quaero, te utrum hoc adduxerit caeli temperatura an terrae bonitas*) nu ar fi de respins conjectura lui B. *quaero a te, utrum...*, susținută de Iunius: *ex e* și Roeper: *a te*, în ciuda tradiției manuscrise. Nu este un fragment de vers, ca să se justifice topica.

Nu ni se pare că Varro cultivă asimetria, și încă într-un mod atât de subtil, încât să se justifice, într-o frază foarte simetrică (fr. 24 *nos barbari quod innocentes in gabalum suffigimus homines*; *uos non barbari quod noxios obicitis bestiis*) lecțiunea *qui noxios* (R. A.) și înlăturarea conjecturii lui Bentinus și B. (din nou nemenționat) *quod noxios*, numai pentru faptul că manuscrisele au *quid*.

Considerăm justificată lecțiunea *candidum lacte* ⟨*e*⟩ *papilla cum fluit* (fr. 26), nu numai pentru că se bazează pe explicația lui Nonius (p. 483): *lacte, nominatiuo casu, ab eo quod est lac*, ci și pentru că forma *lacte* ilustrează unitatea de stil a comediei și satirei, pusă în evidență și de alte fragmente ale aceleiași lucrări: *Andabatae* (v. fr. 29 și comentariul, fr. 30 de comparat — după părerea noastră — cu expresia plautină *praestringere acicm oculorum*. De altfel, și conjectura fr. 52 (*cum nouissime mutilaret*), mult diferită de cea a lui B. (*cum nouissime putaret*), ne obligă să-i dăm aderiunea, atât pentru faptul că respectă în cea mai mare măsură variantele codicelor (*milaret*, *mutaret*), cât și pentru „culoarea" plautină (implicită) pe care o dă fragmentului. Consecvența editorului, fie și în omisiuni (din nou omite indicația lui B. cu privire la metru: *mutilaret* nu se justifică *ratione metrica*), apare scuzabilă, când se transformă în normă. Am fi dorit însă o normă pozitivă, afirmativă, explicită, în locul acestei norme negative, implicite, care se află la granița labilă dintre calitate și defect.

Același stil este ilustrat — credem noi — și de forme ca *pugil* (fr. 89 corectat (romanizat) inutil de B., care însă nu intervine asupra formei *difficul*: fr. 46).

Considerăm corectă varianta propusă pentru fr. 36: *non fit thensauris, non aurc pecus solutum; / non demunt animis curas ac religione / Persarum montes, non atria diuitis Crassi*

https://biblioteca-digitala.ro

(ca *Croesi*), nu numai pentru că respectă tradiția manuscrisă, ci și pentru că, alegând *lectio difficilior*, Varro oferă „variațiuni" cu culoare romană pentru o „temă" filozofică la modă, ceea ce, pe de o parte, rimează cu restul creației varroniene din punctul de vedere al conținutului, pe de altă, aruncă o lumină mai favorabilă asupra calităților stilistice ale scriitorului latin.

Nu știm dacă nu e un exces de prudență redarea textelor foarte corupte așa cum se află, cu nenumărate de *cruces* și ininteligibile, fără nici o încercare de emendare sau de opțiune pentru una din conjecturile propuse (v. fr. 48, 58, completate de B.).

În final, am aprecia consecvența grafiei, de pildă în scrierea cu asimilare *inb-*>*imb-*.

Ediția este completată de un indice de nume proprii și cuvinte, exhaustiv, extrem de util, ca și de *Concordantia* între edițiile lui B., Oehler, Riese, Holisani, Della Corte, Cèbe în privința numerotării fragmentelor. Aceeași utilitate o au și *Testamina metrica quae non in apparatu critico memorantur*, appendix, pe care, date fiind toate cele spuse mai sus, l-am numi mai degrabă *Errata*.

Ediția lui R. A. este o lucrare lăudabilă, din care se poate afla (aproape) totul despre textul menipeelor varroniene și „aventura" reconstituirii lui.

București, ianuarie 1992 *Florica Bechet*

HANS JÜRGEN TSCHIEDEL, *Caesars „Anticato". Eine Untersuchung der Testimonien und Fragmente.* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, XIII[—XIV] + 148[—150]p. („Impulse der Forschung", Band 37).

Cato din Utica se sinucide la câteva zile după înfrângerea de la Thapsus din 6 aprilie 46. Să nu uităm că toate datele până la acest an inclusiv, numit al „maximei confuzii" calendaristice, sunt foarte incerte, pentru că noul calendar, iulian, avea să intre în vigoare abia la 1 ianuarie 45. Iată două exemple, din Mommsen: în an. 47, „25 decembrie", anteiulian, ar corespunde în calendarul iulian probabil lui 8 octombrie, iar apoi „11 iulie" ar fi de fapt 28 aprilie. Diferențe mai mici, importante totuși, rezultă din cronologia lui *Bellum ciuile* stabilită de P. Fabre în ediția „Belles Lettres" (1936, vol. II, p. 105—109); un singur exemplu de aici: Cezar sosește la Alexandria la 4 octombrie (an. 48; corectez tacit greșelile de tipar, privind anii!) după calendarul anteiulian, ceea ce ar însemna în date iuliene 21 august (Le Verrier) sau 30 iulie (Groebe); discrepanța merge aici de la o lună și jumătate până la două luni și câteva zile. Ne putem da seama deci de curajul lui Mommsen de a clarifica *Die römische Chronologie bis auf Caesar*, cum e intitulată cartea lui apărută prima oară în 1858.

Sfârșitul lui Cato a dat naștere unei întregi literaturi procatoniene ca și unoia anticatoniene: ca să citez tot din *Istoria* lui Mommsen (traducerea românească, vol. III, p. 259), „scribii republicani și cei ai lui Caesar se luptară pentru eroul mort de la Utica, precum troienii și elenii pentru cadavrul lui Patrocle". Cele două tendințe literare s-au prelungit și înfruntat vreme de veacuri, până în zilele noastre. Un caz aparte e al lui Brecht care, în romanul său *Die Geschäfte des Herrn Julius Caesar*, mai puțin „partinic" de data asta, se mulțumește să-i coboare pe ambii adversari până la o scandaloasă mediocritate morală, numai de dragul de a „demonstra" morbiditatea tuturor tradițiilor. În ce-l privește pe Mommsen însuși (pomenit de Tschiedel doar în fugă, într-un alt context, la p. 127, n. 273), ale cărui convingeri politice știm cum au evoluat până la ultima lor fază din testamentul lui politic, deschis, după dorința lui, abia în 1953, apare explicabil — mie mi se pare regretabil — modul în care marele istoric îl tratează pe Cato. Caracterizarea pe care i-o face începe cu „Cato war nichts weniger als ein grosser Mann", iar cu câteva rânduri mai jos citim: „Es erhöht nur die Tiefe und tragische Bedeutung seines Todes, dass er selber ein, Tor (spațiat de mine) war: eben weil Don Quichotte ein Tor ist, ist er ja eine tragische Gestalt", numindu-l mai departe de-a dreptul „Narr" (nebun): am citat originalul pentru că traducerea românească, la p. 251 din volumul pomenit mai sus, mi se pare cel puțin edulcorată: „Faptul că el însuși a fost un ignorant (= Tor!) mărește numai profunzimea și importanța tragică a morții sale; tocmai pentru că Don Quijote este un ignorant, el este o figură tragică". Asemănarea cu Don Quijote a fost, natural, preluată și de Georg Brandes în biografia pe care i-a făcut-o lui Cezar, pe aproape opt sute de pagini mari.

Probabil imediat ce știrea morții lui Cato a ajuns la Roma, chiar în aprilie 46 Cicero a început un elogiu al lui, care trebuie să fi fost încheiat pe la începutul lui iulie, de vreme

https://biblioteca-digitala.ro

ce atunci îi dă sfaturi lui Tiro cum să difuzeze opusculul. Publicarea definitivă s-a amânat totuşi de bună seamă până în noiembrie, după plecarea lui Cezar de la Roma în Spania, calculele politice ale lui Cicero sunt transparente.

Cezar îl primeşte în Spania şi îl pune pe Hirtius să răspundă printr-un *Anticato*, scris prin ianuarie — februarie 45 (iulian), care ajunge sub ochii lui Cicero la începutul lui mai. Nesatisfăcut de opul lui Hirtius, Cezar se apucă el însuşi de un alt *Anticato*, în vremea luptei de la Munda (17 martie 45), care îi parvine lui Cicero oricum înainte de 22 sau 23 august 45. Cicero, cu „o bună porţie de oportunism" (Tschiedel, p. 41), îl apreciază faţă de intimii de la Roma ai lui Cesar într-un chip net pozitiv. Abia în iulie 44, la patru luni după idele lui martie, Cicero dă glas adevăratelor sale păreri faţă de noul *Anticato*.

Păcat că din toate aceste autentice pamflete politice nu ni s-au păstrat decât foarte puţine fragmente, deşi ale lui Cicero şi Cezar au avut un larg şi îndelungat răsunet.

H. J. Tschiedel publică acum (acum unsprezece ani!) volumul de care mă ocup, ieşit din prima parte a unei „Habilitationsschrift" supuse universităţii din Erlangen — Nürnberg în 1975/6, la câţiva ani după ce fostul său profesor, căruia îi şi este dedicată lucrarea, Otto Seel, mort între timp, îi încredinţase refacerea volumului al III-lea, cuprinzând şi fragmentele, din ediţia teubneriană a lui Cezar. Autorul socoteşte că aici se încearcă pentru prima dată cuprinderea întregului material oferit de mărturii şi de fragmente (p. XI). El sporeşte cu unul numărul testimoniilor din ediţia lui A. Klotz (1927, reprodusă în 1966), scos dintr-o scrisoare (12,40) a lui Cicero către Atticus, în schimb suprimă fragmentul 10 Klotz (din biografia lui Cato de Plutarh).

După scurta prefaţă (p. IX—XIII), vine o introducere (p. 1—31) divizată în cinci capitole.

Primul se cheamă „*An icato*" *sau* „*An icatones*"? Cele mai vechi mărturii folosesc pluralul, dar în cele mai multe apare singularul. Pluralul însă poate fi şi el diferit interpretat: a) două scrieri separate ale lui Cezar, din care întâia ar fi un răspuns la *Cato* al lui Cicero, iar cealaltă un răspuns la scrieri asemănătoare ale altor autori (îl citez numai pe Brutus, căruia după câteva decenii îi va da o replică şi August); b) o singură scriere în două cărţi, cum reiese din mărturiile lui Iuvenal şi Suetoniu, apoi din Martianus Capella şi gramaticul Priscian, dacă nu cumva ultimii se bazează doar pe informaţiile găsite în cei dintâi.

Dar nu poate fi complet exclusă nici o a treia interpretare, care mă ademeneşte şi pe mine dincolo de faptul că scrierea are două cărţi, *Anticatones* ar fi un plural „neutru" (din cauza numelui propriu păstrându-şi însă terminaţia masculină), însemnând — am zice — „multe şi mărunte" împotriva lui Cato.

Tschiedel e partizanul unei singure scrieri, în două cărţi, botezate de Cezar, de dragul scurtimii, cu un „compus bilingv", în contradicţie cu purismul lui teoretic şi practic. Socot însă că, fiind vorba de un nume propriu, hibridul e mai puţin supărător; Frederic cel Mare a scris un *Antimachiavell* (publicat de Voltaire), iar Lessing un *Anti-Goeze*. Astăzi asemenea combinaţii nu mai trezesc aproape nimănui vreo reacţie: „anticorosiv", „anticorp" etc.; „sociologie" s-a impus din întâia jumătate a veacului trecut.

Al doilea capitol al introducerii e *Entstehungsgeschichte*: cuprinsul lui l-am redat succint la început, lărgindu-l însă cu adaosurile pe care le-am crezut necesare ori utile.

Următorul, *Absicht und Hintergrund* (p. 13—21), mi se pare cel mai interesant. Cezar a lăudat scrierea lui Cicero, căruia îi face nenumărate complimente (minuţios contabilizate de Cicero; să nu fi ghicit ironia?); la rândul lui, Cicero îşi exprimă buna părere despre *Anticato* nu numai faţă de partizanii lui Cezar, ci şi într-o scrisoare directă (nepăstrată!) amintită de două ori în corespondenţa cu Atticus: dar sinceritatea lui Cicero, după victoria de la Munda, nu putea fi deplină... Mai sus am pomenit că, după moartea lui Cezar, Cicero a dat glas altor aprecieri. La fel de probabil e că şi Cezar, în prima lui atitudine faţă de elogiul ieşit din pana lui Cicero, se amăgea cu gândul că în cele din urmă tot l-ar mai putea „racola": ei erau în plină campanie, politică ori militară, în care convingerile intime nu sunt întotdeauna identice cu cele exprimate public.

Un capitolaş (IV) se ocupă de „forma literară" a opusculului lui Cezar, judecat de unii contemporani ca invectivă sau pamflet (*vituperatio*, chiar la plural, sau κατηγορίαι), pe când al lui Cicero era numit *laudes*, *laudatio*, ἐγκώμιον, iar astăzi mai mulţi savanţi îl consideră de-a dreptul o *laudatio funebris*. Puţinătatea textelor păstrate ca şi variatele lor interpretări posibile nu ne permit decât o imagine vagă despre *Anticato*. Anticipând din nou, adaug aici remarca de la p. 130 a lui Tschiedel: utilizarea lui *Cato* al lui Cicero nu ne ajută la „reconstrucţia" lui *Anticato*, deoarece tot ce ştim despre *Cato* se întemeiază pe... *Anticato*. Dacă nu mă înşală memoria, din *Cato* ne-au rămas numai două fragmente.

Ultimul capitol al introducerii, *Zum Quellenwert Plutarchs*, e şi el neliniştitor. Se pare că scriitorul grec nu cunoaşte pe *Anticato* direct, ci prin intermediari filocatonieni. De altminteri,

https://biblioteca-digitala.ro

cunoştinţele lui de latină nu erau prea întinse, iar lecturile lui în această limbă destul de reduse. Filocatonismul lui Plutarh merge mână în mână cu un fel de admiraţie ne-voită faţă de Cezar. Până şi o faptă total anormală, chiar în vremea aceea, a lui Cato (că şi-a dat soţia împrumut lui Hortensius ca să-i facă aceluia urmaşi, reluând-o apoi împreună cu... moştenirea importantei averi a lui Hortensius), la Plutarh, soţ model, e totuşi mult estompată, pe când pe Cezar el îl laudă în mod expres numai ca războinic şi comandant, criticându-l ca om politic şi mai ales subliniind lipsa lui de integritate morală. Procesul de idealizare a lui Cato din Utica, început de Cicero, îi face pe Seneca şi pe Lucan, în final şi pe Plutarh, să-l pună alături de Socrate (p. 34).

Nucleul cărţii lui Tschiedel este *Testimonii şi fragmente* (p. 35—68 şi 69—129): spaţiul acordat pare excesiv, testimoniile fiind 13 (cel mai lung are 11 rânduri, cel mai scurt, un rând şi jumătate), iar fragmentele 11: socoteala cu fragmentele e însă ceva mai complicată, atât cu numărul lor, cât şi cu dimensiunile.

Cele mai multe mărturii (cinci) sunt din Cicero, celelalte găsindu-se, câte unul, la Suetoniu, Plutarh, Apian, Tacit, Juvenal, Cassius Dio, Martianus Capella şi Sfântul Hieronim. Numai că Tschiedel nu se mulţumeşte să le reproducă, să le traducă (în două rânduri le însoţeşte chiar de un mic aparat critic), ci le şi comentează pe larg, uneori pe aproape patru pagini: să nu uităm subtitlul cărţii!

Evident, centrul ei de greutate stă în fragmente: şi tocmai aici mi se pare mie că, în mai multe rânduri, Tschiedel nu are deplină dreptate.

Strict vorbind, un fragment (autentic) trebuie să fie scos direct din original. Dar din cele 11 din ediţia lui Tschiedel numai cinci sunt latineşti, celelalte fiind toate din biografiile lui Plutarh (câte unul din viaţa lui Cicero şi a lui Cezar, patru dintr-a lui Cato cel Tânăr); şi tocmai aceste citate greceşti sunt cele mai lungi, ajungând la 10—11 rânduri, ba fragmentul 7 include şi două versuri din Euripide pe care tare mă îndoiesc că le-a utilizat Cezar în textul său. Importanţa traducerilor nu poate fi contestată, mai ales în absenţa originalului: *Cronica* lui Eusebiu din Cezareea ne-a rămas în original doar în fragmente (citate), dar integral într-o traducere armeană, într-una siriană şi în prelucrarea latină, amplificată, a sfântului Hieronim; din toate acestea s-au încercat mai multe reconstrucţii ale originalului grecesc..., dar aşa ceva te poate face să te gândeşti la reconstituirea unui text în indo europeană!

Încă o neclaritate. Chiar primul fragment, din Pliniu cel Bătrân, e luat de unii ca un citat propriu-zis, în întregime, după alţii însă doar patru cuvinte din el ar fi ale lui Cezar, iar pentru Tschiedel ultimele 15 cuvinte; nu lipseşte însă nici opinia că fragmentul ar proveni nu din *Anticato*, ci din *De analogia*.

Tot aşa, sigur cezarian, însă fără siguranţa că ar fi vorba de *Anticato*, e un pasaj de zece cuvinte din fragm. 4 (Pliniu cel Tânăr), pe când următorul fragment, din Seneca pare doar o relatare, indirectă, a aceleiaşi întâmplări, fără ca filozoful să-l numească pe Cezar.

Numai fragmentul 8 (Priscian), de 14 cuvinte, are şi trimiterea expresă la *Anticato* (cu indicarea primei cărţi!), ca şi fragm. 11 (Gellius), de patru cuvinte.

Deci bunul propriu-zis, cert al lui Cezar, din *Anticato*, se restrânge la aceste 18 cuvinte, la care s-ar putea adăuga cele zece din Pliniu cel Tânăr.

Sunt conştient că acest unghi de vedere pare îngust, dar strict filologic el e, aş spune, obligatoriu. Tschiedel însuşi, dându-şi seama de acest lucru, în prefaţă (p. XII) recunoaşte că numai aceste trei texte (fragm. 4, 8 şi 11) reprezintă „mit Sicherheit wörtliche Zitate aus dem »Anticato«"; însă, luându-se după Klotz, a folosit şi el termenul „fragment" într-un sens mai larg, deoarece în ele toate este (sigur sau aproape sigur) vorba de lucruri narate de Cezar împotriva lui Cato, făcând deci parte (ca şi cele scrise de Hirtius) din *utilia Catonis*, un „Fehlerregister des Cato" (Kumaniecki, citat de Tschiedel la p. 38). Ele ne ajută să cunoaştem în general „atmosfera" care domnea în lucrarea lui Cezar, deci ne dau o ideea despre *Anticato*. În ce priveşte însă textul autentic al lui Cezar, el se limitează, repet, la 18 cuvinte, cu oarecare bunăvoinţă la 28; restul e traducere, perifrază, aluzie, ceva ce numai prin catahreză poate fi recunoscut ca „fragment".

Dar la urma urmei cartea lui Tschiedel nu şi-a propus să ne ofere doar textele: partea cea mai întinsă constă din comentarii asupra lor. Cel mai detaliat comentariu, de circa opt pagini şi jumătate, incluzând vreo 13 versuri din Lucan, îl aflăm la fragmentul 7 (din Plutarh!), iar aproape şapte pagini discută fragm. 1 (din Pliniu cel Bătrân), despre care însă vezi mai sus opiniile divergente. Păcat că fragm. 8 şi 11, singurele fiind în mod sigur din *Anticato*, nu au parte decât de comentarii mai zgârcite, de patru, respectiv de patru pagini şi jumătate. Las deoparte ca nefondate părerile că fragm. 8 ar fi scos din *Anticato* al lui Hirtius: Priscian spune limpede că e al lui *Caesar in Anticatone priore*.

https://biblioteca-digitala.ro

Prudent, Tschiedel adaugă acestei părți un mic capitol numit *Zweifelhaftes*: e vorba de 12 pasaje din biografia consacrată de Plutarh lui Cato cel Tânăr, în care citim alte aspecte „negative" din viața și obiceiurile eroului, fără ca vreodată să se spună însă, nici măcar aluziv, că ele s-ar datora lui Cezar sau lui *Anticato*. De altfel, toată această duzină de atribuiri e socotită ca atare aproape numai într-o lucrare de pe la mijlocul secolului al XIX-lea.

Din rezumat (p. 130—133), menționez doar două lucruri: *Anticato* al lui Cezar avea, cum am mai arătat, două cărți, iar scopul lui principal era nu să-l defăimeze pe Cato, ci să demonstreze că elogiul adus lui de Cicero era în mare parte neîntemeiat, că faptele lui Cato în realitate nu justifică glorificarea lui postumă, în creștere; sunt tentat să spun că în mintea lui Cezar nu era prezent dictonul *de mortuis nil nisi bene*, ci *nil nisi uerum*; dar ce înseamnă „adevărul" într-o luptă politică pe viață și pe moarte, ba și dincolo de moarte? Concluzia cărții lui Tschiedel este că *Anticato* e numai un act de autoapărare, a intereselor personale ale lui Cezar (interese pe care, ca orice dictator, le „confunda" cu ale statului), e numai o pledoarie redactată cu severitate și cu rafinament, nicidecum un „document al indecenței ori infamiei autorului".

Bibliografia, de nici trei pagini, deși include și edițiile textelor folosite, chiar și în subsidiar, e selectivă, ajungând până în 1980 (prefața purtând data martie 1979); lipsesc de aici multe lucrări citate în cele aproape 300 de note de subsol; la p. 81, n. 130 e menționat un articol de M. Treu apărut în StCl 12 (1970).

Remarcabil, nu numai în bibliografie ci și în tot volumul, este micul număr de greșeli de tipar, doar în titluri și citate (ori nume) franceze și italiene.

Cartea se încheie cu trei indici (p. 139—148) care cuprind: „autori, opere, pasaje" (nu numai din antichitate; apar și Brecht, Dante, Frederic cel Mare, Lessing, Poggio Bracciolini), apoi „persoane istorice" (numai antice) și „autori moderni", atât din bibliografie, cât și din unele note.

În final, ni se oferă o concordanță a numerotării testimoniilor și fragmentelor între această carte și ediția lui Klotz.

Luată în ansamblul ei, temeinica lucrare a lui Tschiedel izbutește într-adevăr să pună într-o lumină nouă ceea ce reprezintă, probabil, ultima scriere a lui Cezar.

București, februarie 1992 *Traian Costa †*

AUGUSTIN, *De dialectica*. Ediție, traducere, introducere, note, comentarii și bibliografie de Eugen MUNTEANU. București, Humanitas, 1991, 236 p.

1. Consecventă preocupării sale (care i-a conferit un loc aparte în peisajul editorial românesc contemporan) de a face cunoscute, prin traducere, lucrări capitale din istoria filozofiei, editura Humanitas a avut lăudabila inițiativă de a începe publicarea, pentru prima dată în țara noastră, a unor ediții bilingve comentate din opera lui Aurelius Augustinus, unul dintre cei mai străluciți gânditori din antichitatea clasică. Autor al unei opere vaste, cu tematică filozofică, morală și dogmatică, Augustin este recunoscut și ca unul dintre precursorii semioticii moderne. Pornind de la tezele stoicienilor, el a construit o teorie proprie a semnelor (cu accent pe semnul verbal), pe care a expus-o în câteva lucrări, în special în *De dialectica*, *De magistro* și *De doctrina christiana*.

Opusculul *De dialectica* prezintă, într-o formă sintetică, concepția augustiniană asupra relației dintre dialectică, definită ca știință a dezbaterii corecte, și logică, pe de o parte, și semiotică sau știința semnelor, pe de altă parte; semnul verbal este considerat atât din punctul de vedere al relației sale cu referentul, cât și din cel al structurii sale biplane, de complex sonor și sens. Dubla lui natură implică variate aspecte ale cercetării: lexical, semantic, gramatical și stilistic; în lucrarea citată, Augustin se referă numai la trei dintre ele: e t i m o l o g i a, lipsită în epocă de o bază științifică și redusă la interpretări privite de Augustin cu ironie și scepticism; v a l o a r e a cuvântului sau capacitatea lui de a influența prin aspectul sonor sau/și sens — capitol în care aduce interesante reflecții privitoare la ceea ce astăzi numim c o n o t a ț i e: ultimele capitole tratează — într-o formă închegată și sistematică — problema a m b i g u i t ă ț i l o r de limbaj.

Lucrare de mici dimensiuni, extrem de concisă, redactată sub formă de definiții exemplificate, care adesea decurg unele din altele și amintind, prin compoziția ei, de tratatul în formă aproape algebrică al lui Pāṇini sau de unele lucrări ale structuraliștilor moderni, în genul *Prolegomenelor* lui L. Hjelmslev, *De dialectica* pune mari probleme în fața traducătorului, atât din punctul de vedere al stabilirii de echivalențe terminologice corecte cât și din cel al înțelegerii exacte a sensului enunțurilor, adesea prea lapidar formulate.

https://biblioteca-digitala.ro

2. Eugen Munteanu, de la Universitatea „Al. I. Cuza" din Iaşi, a reuşit, în urma unui efort meritoriu, să publice o lucrare având toate atributele unei ediţii ştiinţifice; textul şi traducerea (p. 35—129) sunt precedate de o introducere analitică (p. 5—34) şi urmate de un bogat aparat de note şi comentarii (p. 130—218) şi de bibliografie (p. 219 — 235).

În *Introducere* sunt prezentate ediţiile succesive ale lucrării (începând cu ediţia princeps din 1585), argumentele care s-au adus în sprijinul paternităţii augustiniene a opusculului, data probabilă a redactării lui. Sunt corecte şi la obiect observaţiile traducătorului privitoare la semiotica lui Augustin şi la raporturile ei cu dialectica şi retorica, consemnându-se principalele ei aspecte originale, aşa cum au fost ele relevate în diverse studii dedicate acestei probleme.

În *Sumarul analitic*, la cap. IX termenul *echivoce* se cere înlocuit de *univoce* (cf. 16, 1).

Textul reproduce ediţia critică din 1897 a lui W. Crecelius cu emendările lui B. Darrell-Jackson la ediţia lui Jan Pinborg (Dordrecht—Boston, 1975). Ar fi fost util, credem, să se indice şi variantele din alte ediţii, de ex. *pluit* în loc de *pluuit* (la 5, 10; 19, 15), care e o formă de perfect arhaic, în timp ce *pluit* poate fi luat atât ca prezent cât şi ca perfect; ca exemplu de omonimie interlingvistică la 19, 23 alte ediţii au în loc de *tu* (lat. *tu* — gr. τοῦ) pronumele *iste* — vb. gr. ἴστε.

3. Observaţiile noastre încep cu transcrierea textului. Sunt, din păcate, relativ numeroase erori de grafie, unele mai grave, pentru că au atras o traducere inadecvată. Astfel, în afară de evidente greşeli de tipar, care pot fi corectate de cititor, precum *Eruigena* în loc de *Erigena* sau *Eriugena* (p. 2), *uneia* în loc de *unuia* (p. 26). *faslă* pentru *falsă* (p. 37) sau, la cuvinte latineşti, *ambulatat* (p. 4), *uerbai ta* pentru *uerba ita* (p. 64), *mellris, quaensituras* (p. 96), *dactylio* pentru *dactylico* (p. 114), *praeiudicatur* pentru *praedicatur* (p. 171), *imilitudo* pentru *similitudo* (p. 176), se întâlnesc şi transorieile cu efecte negative pentru traducere: *sciuntur* în loc de *sentiuntur* (p. 48), *uocis* în loc de *uoces* (p. 50), *effecit* în loc de *efficit* (p. 66), *quo continetur* în loc de *quo continet* (p. 72), *mentiuntur* în loc de *metiuntur* (p. 82).

4. În ceea ce priveşte traducerea, pentru realizarea căreia autorul a apelat şi la versiunea engleză a lui B. Darrell-Jackson (1975) şi la cea germană a lui Hans Huef (1981), ea urmează îndeaproape textul latin şi este, în general, corectă. Se ştie că, în materia de traducere, versiunile — în special ale unor texte din limbile vechi transpuse într-o limbă modernă — variază după traducător, singurul lor numitor comun, care este totodată şi o condiţie necesară, fiind acela de a rămâne fidele ideilor autorului, de a opera un transcodaj în spiritul textului original, şi nu obligatoriu în litera lui.

Sub acest aspect prima dificultate în traducerea lucrării *De dialectica* priveşte vocabularul de specialitate; stabilirea echivalentului românesc corect presupune atât cunoaşterea semnificaţiei unor termeni gramaticali latini în lucrările din perioada imperială cât şi sensurile noi create de Augustin unor termeni latini în alte lucrări ale sale, valenţele semantice noi, deductibile în context, conferite de el unor termeni existenţi în latină, folosiţi pentru a exprima concepte noi.

În această direcţie opinăm că, în multe contexte, *sonus* putea fi luat în accepţia de 'înveliş fonetic' sau 'semnificant sonor', şi nu doar de 'sunet' sau 'sonoritate', care are în română alt sens; la fel la 10, 1 *res quae non sonant* nu 'lucruri care nu au sonoritate', ci 'care nu produc sunete'. La 12, 10 *corruptione uocum* mai curând 'prin modificarea' sau 'alterarea sunetelor' şi nu 'coruperea'.

Dictio şi *dictum* au frecvent, în epocă, sensul 'cuvânt'; termenul 'exprimare' folosit în traducere înseamnă altceva în română; *acquiuoca dicta* (18, 2) nu poate fi 'expresii echivoce', câtă vreme Augustin susţine că numai cuvântul izolat este ambiguu. Este ştiut că în latină *littera* însemna 'literă' şi 'sunet'; într-un context unde este vorba de cantitatea vocalelor, ca în dactilul *Tullius*, în sintagma *Tullius, his litteris constans* (17, 20) el s-ar cere tradus prin 'sunete'. La 19, 20 *declinatio* poate fi tradus prin 'declinare' şi nu 'flexiune', câtă vreme se arată că ea se realizează *flectendo* 'prin flexiune'. *Sententia* are, după context, sensul de 'propoziţie' sau 'judecată', după cum *oratio* e folosit de gramaticii epocii pentru 'frază, enunţ' (cf. 6, 1) şi nu numai pentru 'discurs'. *Origo* se preta a fi redat mai curând prin 'origine', mai ales în contexte ca *explicare originem uerbi* (9, 1) sau *huius uocabuli originem trahit* (9, 5); Augustin evită pe *etymologia* (întâlnit la Varro şi Cicero), fiind interesat de modul cum iau naştere sau se creează cuvinte noi din cele existente, ceea ce e sugerat mai degrabă de 'origine'. Termenii din domeniul stilisticii trebuiau echivalaţi, în text sau în note, cu denumirile curente: *abusio* (11, 5) prin 'catachreză', *translatio* folosit pentru metaforă, metonimie şi sinecdocă.

https://biblioteca-digitala.ro

Alte observaţii privind lexicul:

La 7, 5 cuplul *corpus* ~ *animal* se pretează, în context, la echivalarea prin *materie* ~ *fiinţă* şi nu *corp* ~ *animal*, primul termen fiind polisemantic în română şi deci ambiguu. *Latet* (în 7, 5; 10, 20; 11, 10) are sensul 'ne scapă' (simţurilor sau înţelegerii) şi nu 'se ascunde', căci e vorba de situaţia ascultătorului sau a cititorului. *Signis docere* (p. 24) se vrea tradus 'a transmite învăţătura prin semne', căci în română 'a învăţa' este ambiguu; la p. 26 *probabiliter* nu înseamnă 'probabil', ci 'cu probabilitate', 'în mod verosimil'; la 6, 5 *execramur* = 'blestemăm' şi nu 'dispreţuim', căci e vorba de imprecaţii. Pentru *ambulo, ambulat* (5; 10; 3, 1; 6, 10) am fi preferat 'a merge' şi nu 'a se plimba' (cf. *si ambulat, mouetur*). *Simul* la 13, 9 înseamnă 'în acelaşi timp', simultan' (*simul et secundum se... et secundum id*) şi nu 'în egală măsură', la 9, 1 *nimis curiosa*: adjectivul e folosit cu certă conotaţie negativă — deci 'prea migăloasă', mai curând decât 'minuţioasă', iar la 9, 5: *nec defuit ingenium quartum* se pierde nuanţa ironică: 'n-a lipsit al patrulea deştept' (faţă de 'nu lipseşte a patra părere'); la 17, 5 *furenti* are aici sensul de 'nebun' (deci căruia i s-ar putea contesta raţionalitatea) şi nu de 'furios'; la 10, 10 pentru *similiora* s-ar cere păstrat sensul comparativ, căci urmează al doilea termen (*inter cetera membra*). În sfârşit, din fuga condeiului, *trita pedibus itinerantium* s-a tradus (12, 1) 'bătătorită de picioarele călăreţilor' în loc de 'ale călătorilor' sau 'drumeţilor' căci ceilalţi nu ajung să calce pământul, iar la 11, 1 *uenter* a fost glosat prin 'vânt'.

3. În ceea ce priveşte traducerea sintagmelor sau a enunţurilor, le vom consemna numai pe acelea în care traducătorul se abate, într-o măsură mai mare sau mai mică, de la ideea formulată în textul original.

Astfel, la 5, 15 *expectant aliquid* nu înseamnă 'se referă la ceva anume', ci 'aşteaptă (sau necesită) ceva [în completare]'; este vorba de enunţuri incomplete. La 7, 5 *Sentiuntur enim corporalia, intelliguntur spiritalia*, din cauza lecţiunii *sciuntur* s-a tradus prin 'cele corporale sunt cunoscute' în loc de 'cele materiale (sau corporale) sunt percepute', cu referire la opoziţia cognitivă dintre preceptibil şi inteligibil. La 7, 10 în *Quod instat accipe intentus, quod instat* trebuie înţeles 'ceea ce urmează' şi nu 'ceea ce mă preocupă', căci verbul nu are obiect pronominal. La 7, 15 *Quamuis uerbi signum significantis uoces non eluceat*, prin transcrierea *uocis* se ajunge la 'şi nu este pus în evidenţă decât ca semn', fără concordanţă cu textul latin care spune 'deşi semnul cuvântului [cel grafic] nu dezvăluie sunetele celui care semnifică'.

Un text important (8, 1) este acela în care Augustin atrage atenţia că, în anumite situaţii (în studiul limbii, în gramatică), cuvântul este luat pentru sine, deci este autoreferenţial, devenind *res*: *Cum ergo uerbum ab ore procedit, si propter se procedit, id est ut de ipso uerbo aliquid quaeratur aut disputetur, res est utique disputationi quaestionique subiecta.* Traducerea spune altceva: 'înseamnă că lucrul (*res*) este supus discuţiei' şi nu cum ar fi corect 'cuvântul este (devine) obiect supus cercetării sau dezbaterii'. La 10,10 *uerbi asperitas cum doloris quem crux efficit, asperitate concordat*, a fost omis în traducere *doloris*, concordanţa fiind înţeleasă între *asperitas uerbi* [*crucis*], ca sunete, şi *asperitas doloris*, ca senzaţie. La 12, 1 neverificarea citatului din Terenţiu (deşi în note se dă trimiterea exactă) a făcut ca acesta să fie reprodus inexact; textul spune *incuruum senem uietum Terentius appellauit*, aşadar 'Terentius a numit *uietus* pe un bătrân încovoiat' (citatul întreg este *Hic est uietus uetus ueternosus, Eun.*, 688) şi nu 'Terenţiu a dat unui bătrân numele de *incuruus senex uietus*'. La 13, 15 *audiendi delicias discendi cupido contemnit*: '[În dialectică] dorinţa de a învăţa face să se neglijeze plăcerile unei exprimări alese'; traducătorul nu observă că e vorba de faptul că, în dialectică, se pune accentul pe conţinut, în opoziţie cu retorica, în care se dă atenţie formei şi traduce: 'plăcerea de a auzi duce în dialectică la dispreţuirea adevăratelor încântări ale învăţăturii'. La 14, 29 *remotiores* a fost redat prin antonimul său 'cei care sunt mai aproape', contrazicând ideea din text; *reliquos prorsus latebat a* fost omis ('celorlalţi le-a rămas ascuns'), iar *omnes obscuritate impediebantur* se cere tradus literal 'toţi erau împiedicaţi de obscuritate' (căci se discută situaţiile de *obscuritas*) şi nu 'toţi ceilalţi nu înţeleg absolut nimic'. La 15, 1 se rezumă diferenţa dintre efectele produse de obscuritate şi cele datorate ambiguităţii: *Vide nunc quam longe alias impediat ambiguitas quam obscuritas uerbi*, deci 'vezi cât de diferit pune piedici [înţelegerii] ambiguitatea faţă de obscuritatea cuvântului'; întrucât *alias* a fost înţeles ca pronume şi nu adverb, aşa cum este în text, s-a ajuns la 'poţi vedea şi câte alte piedici adaugă ambiguitatea obscurităţii cuvintelor'. La 15, 15 citatul din Cicero: *Denique ut sapientibus diserte stultis etiam uere uidearis dicere*, conţinând dubla antonimie *sapiens* ~ *stultus*, *diserte* ~ *uere*, are sensul 'În fine, după cum înţelepţilor ai părea că vorbeşti cu elocvenţă, celor proşti — că spui adevărul', este redat cu alt sens în traducere: 'Ca să părem înţelepţi vorbim cu elocvenţă ca şi când a rosti numai adevărul înseamnă a fi prost'.

https://biblioteca-digitala.ro

Din neatenţie la 16, 5 ideea autorului latin este total distorsionată: *Omne igitur ambiguum uerbum non ambigua disputatione explicabitur* 'aşadar orice cuvânt ambiguu va fi clarificat printr-o dezbatere non ambiguă'. Prin raportarea negaţiei la verb se ajunge la 'nici un cuvânt ambiguu nu va fi clarificat printr-o dezbatere ambiguă'; dar Augustin specificase că numai cuvântul izolat e ambiguu, nu şi enunţul sau fraza (cf. 16, 1: *Quod enim dictum est omne uerbum ambiguum esse, de singulis uerbis dictum est. Explicantur ambigua disputando*).

În câteva pasaje (17, 1; 17, 5; 17, 10) este dată definiţia omului ca fiind *animal rationale mortale*. Traducerea acestei sintagme prin 'animal raţional muritor' nu ni se pare adecvată, din cel puţin două motive: ea conţine un oxymoron sau o contradicţie în termeni (animalul nu poate fi raţional) şi nu redă ideea augustiniană potrivit căreia omul se află la mijloc, între animale (cu care împarte mortalitatea, dar li se opune prin raţiune) şi fiinţele cereşti (cu care se aseamănă prin raţiune, dar se deosebeşte prin mortalitate). Aceeaşi idee într-o altă formulare apare în *De ciuitate Dei* 9, 13, 3: *Medius homo est inferior angelis superior pecoribus, habens cum pecoribus mortalitatem, rationem cum angelis, animal rationale mortale*. Aşadar traducerea corectă este 'fiinţă raţională muritoare', *animal* având în latină şi sensul de 'fiinţă'. La 17, 1 *ista et caetera*, la 17, 1 *haec* se referă la *uerba* nu la *dictiones*; la 17, 30 *sic... ut notum ei sit*, propoziţia are sens consecutiv, nu comparativ. La 18, 1 *At si utrumque confundat audientem uel legentem* vrea să spună 'însă dacă şi o cauză şi cealaltă îl deconcertează pe auditor sau pe cititor' şi nu 'dacă cineva confundă auditorul cu cititorul' (*utrum* e de gen neutru, iar *uel* separă doi termeni cu aceeaşi funcţie). La 19, 1 s-a omis în traducere *uerbi causa* 'de exemplu'. La 20, 10 *Cum scribitur 'uenit'*, e preferabil să se menţină în traducere forma pasivă, căci dacă se traduce 'când scriem *uenit*' nu mai putem spune că termenul e ambiguu pentru că nu cunoaştem cantitatea lui *e*.

6. Capitolul *Note explicative şi comentarii* reprezintă, după părerea noastră, contribuţia cea mai valoroasă a traducătorului la înţelegerea lucrării lui Augustin. Pentru alcătuirea lui, Eugen Munteanu a făcut apel la numeroase surse antice şi la lucrări recente de semiotică şi de exegeză a textului augustinian. Cititorului îi sunt oferite informaţii deosebit de utile pentru interpretarea textului şi pentru aprecierea originalităţii ideilor scriitorului latin în raport cu predecesorii lui greci şi romani; sunt totodată puse în lumină ideile prin care sunt anticipate teze ale smioticii moderne.

În cele ce urmează sugerăm unele completări sau corectări.

La primul citat din Cicero (1, 1) trebuia specificat că aparţine fragmentelor din opera pierdută *Hortensius*. La p. 16, nota 36, traducerea corectă a frazei citate din opera lui Diomedes (GLK I 436) sună astfel: 'Cuvântul este un complex sonor articulat, dotat cu sens, din care se construieşte enunţul', căci în această epocă *dictio* = 'cuvânt', iar *oratio* = 'enunţ, frază'. La p. 176, nota 3: Opoziţia semantică *suauis* ~ *asper* este ilustrată de Augustin (10, 5) prin opoziţia de sunete „dulci" şi „aspre" din cuplul *mel* ~ *acre*, nu doar prin *mel*. La *uoluptas* şi *asperitas* concordanţa *sonus* ~ *res* se realizează, cum precizează însuşi Augustin, tot prin simţul auzului (cf. *Lene est auribus cum dicimus uoluptas*). La p. 178, nota 7: nu credem că se poate afirmă că, în lucrare, sunt expuse propriile principii etimologice ale lui Augustin, de vreme ce el se distanţează mereu de ele. La p. 189, nota 73: regula sincopei lui *u* între două vocale identice se produce şi la *abiit* ⟨ *abiuit*; se cerea adăugat că regula se aplică numai atunci când accentul cade pe vocala care precede pe *u* (cf. *audrus*, *seuērus* etc.). La p. 19, nota 83: s-ar putea adăuga că *Artaxerxes* trezeşte o impresie neplăcută şi pentru că, în contrast cu *Eurγalus*, este un personaj negativ. La p. 206, nota 10: E greu de acceptat că Diodor (sec. IV t.e.n.) l-a combătut pe *Chrisipp* (sec. III t.e.n.). La schema de la p. 210 e notat greşit *sub eadem origine* în loc de *sub eodem genere* (cf. p. 126); tot aici la *3* corect *possunt*, nu *possumus*; *uēnit* ~ *uĕnit* = perfect ~ prezent. La nota 108 de la p. 211 putea fi folosit termenul *omografe* în loc de „omonime din punct de vedere grafic". La p. 217 nota 126: în *uenit*, *e* este vocală radicală, nu tematică. La nota 127: imperativul prezent al verbelor de conjugarea a III-a persoana a II-a are *e* final scurt (*ponĕ*, *legĕ*, *capĕ*) spre deosebire de verbele conjugării a II-a (*monē*, *habē*), unde poate interveni uneori scurtarea iambică.

7. Bibliografia, bine alcătuită, cuprinde tot ceea ce i-a fost accesibil traducătorului, oferindu-i informaţiile necesare pentru înţelegerea şi comentarea textului.

Încheiem această recenzie, în mod necesar — credem noi — atât de analitică şi detaliată, cu speranţa că Eugen Munteanu ne va oferi o nouă traducere revizuită a lucrării şi că editura Humanitas va recurge pe viitor, în publicarea altor texte augustiniene, la obligatoriul referat ştiinţific.

Bucureşti, aprilie 1992 *Lucia Wald*

https://biblioteca-digitala.ro

N. S. GRINBAUM *Художественный мир античной поэзии. Творческий поиск Пиндара. К 2500-летию со дня рождения поэта.* Москва, *Наука*, 1990, 168 p.

Cunoscut specialist al istoriei limbii vechi greceşti, N. S. Grinbaum s-a preocupat în mod deosebit de analiza limbii lui Pindar, pe care a cercetat-o într-o serie de lucrări, atât sub aspectul structurii ei interne cât şi al specificului ei dialectal[1]. După ce, în studii anterioare, a urmărit substantivele şi verbele prin prisma organizării lor morfematice, în cartea pe care o recenzăm, publicată cu ocazia împlinirii a 2500 de ani de la naşterea lui Pindar, autorul şi-a propus să evidenţieze inovaţiile poetului grec în sfera lexico-semantică a substantivelor, modul creator în care acesta a utilizat inventarul lexical existent, îmbogăţindu-l cu termeni şi sensuri noi. Analiza larg cuprinzătoare, în care preocuparea pentru descifrarea nuanţelor semantice este însoţită la tot pasul de calcule precise privitoare la statistica şi frecvenţa unităţilor, îi oferă un material considerat suficient (cu tot caracterul lui limitat), pentru reflecţii care depăşesc cadrul strict lingvistic al cercetării.

Termenii au fost grupaţi, după principiul onomasiologic, în câteva grupuri care constituie tot atâtea capitole ale lucrării: I. Natura; II. Structura socială; III. Cult, agonistică şi artă; IV. Modul de viaţă şi familia; V. Etic şi psihic — fiecare fiind, la rândul său, divizat în câteva subcapitole. Prin compararea datelor obţinute cu lexicul altor poeţi şi cu cel al genurilor fundamentale ale literaturii vechi greceşti (epos, lirică timpurie, tragedie, proză istorică şi filozofică), autorul a putut formula concluzii privind poziţia lui Pindar faţă de tradiţia poetică a vremii lui, abaterile şi inovaţiile lui lexico-semantice, aportul său în constituirea lexicului poetic şi al limbii literare vechi greceşti în general.

Din inventarul de 1191 substantive, dintre care peste o treime se află în primul capitol, iar restul distribuit aproape egal în celelalte patru, concordanţa cea mai mare (984 de unităţi) este cu lexicul tragediei, apoi cu cel al liricii timpurii (809), iar cea mai mică (752) cu eposul; dar, deşi relativ mai puţin numeroşi, termenii homerici ocupă un loc important sub aspectul noţiunilor exprimate şi al frecvenţei; prezenţa lor se explică nu prin împrumut sau influenţă, ci prin preluare independentă de la o sursă comună.

N. S. Grinbaum relevă în opera lui Pindar 72 hapaxuri între care ἀγρυξία, ἔλαι χρανίον, μάρα,, precum şi 167 substantive atestate pentru prima oară la el (de. ex. ἀναξία, ζάλα, τόζευμα κρίσις, σχολά εὐβουλία, σόφισμα) — totalul inovaţiilor fiind de 239 (ceea ce reprezintă aproape o cincime din total), mai numeroase în sfera noţiunilor sociale şi spirituale.

În ceea ce priveşte substantivele atestate şi în epos sau în lirica timpurie, ele sunt, în general, arhaisme, iar cele aflate şi la cei trei poeţi tragici sunt parţial arhaisme, parţial termeni din epocă cu ocurenţă redusă.

Cercetarea frecvenţei cuvintelor în cadrul câmpurilor lexicale denotă — legat desigur de conţinutul poeziei — accentul pus pe unele noţiuni, între care cele privitoare la 'bărbat' (ἀνήρ, de 186 de ori) şi la relaţii de rudenie, apoi zei, muze şi eroi, noţiuni referitoare la forţele care conduc lumea — justiţie şi lege, întâmplare şi necesitate, la lumea anorganică — pământ şi mare, din sfera psihicului — raţiune, spirit şi suflet, din cea a socialului — pace şi război, dintre categoriile filozofice — timpul.

Sub aspectul apartenenţei dialectale este relevant numărul mare de termeni specifici dialectului din Attica (233) şi celui din Egipt, mai ales din papiri (259) faţă de 61 din Argolida şi 32 din Creta, cu concluzia că, în unele regiuni ale Greciei propriu-zise şi ale zonelor marginale ale arealului lingvistic grecesc, s-au păstrat urme ale idiomului arhaic care a servit ca izvor pentru limba poeziei, ale acelui nucleu lingvistic comun din etapa timpurie a istoriei triburilor greceşti care a lăsat urme clare în inscripţiile din Attica, în lirica corală şi în fragmentele corale ale tragediei.

Autorul a urmărit şi folosirea, cu sens figurat, a numeroase substantive, a căror ocurenţă o precizează statistic, pentru fiecare domeniu — între aceştia termeni economici precum ἀφθονία, ἀκέρδεια, ἐπίχειρον, folosiţi în varii contexte; cum este de aşteptat, noţiunile de 'cântec' şi 'poezie' sunt frecvent redate prin termeni folosiţi figurat. În

[1] Cf. în această privinţă lucrarea apărută cu peste trei decenii în urmă *Язык Пиндара и надписи Фессалии*, Классическая Филология, Leningrad, 1959.

https://biblioteca-digitala.ro

ansamblu, la Pindar apar 143 de cuvinte cu sens nou şi 196 cu sens figurat nou, însumând 339 de unităţi sau peste un sfert din totalul substantivelor.

Numeroase sunt şi personificările la substantive din diverse domenii: juridic (Ἀλάθεια, Δίχα, Νόμος), psihic (Μναμοσύνα, Ἔλπις, Ἡσυχία, Ὕβρις), etic (Εὐθυμία, Εὐφροσύνα), temporal (Χρόνος, Ὥρα) sau al destinului (Μοῖρα, Τύχα).

Sunt semnalate şi cazurile de folosire a unor termeni cu sens lărgit (de ex. ἄρχος şi pentru noţiuni non-umane, ἀγεμών aplicat şi femeilor) sau îngustat (de ex. ἄναξ raportat numai la zei şi la eroi).

Lucrarea profesorului N. S. Grinbaum a fost alcătuită cu multă acurateţe şi ea aduce date utile pentru caracterizarea limbii şi a stilului lui Pindar. Avem însă o singură rezervă: nu credem că simpla analiză lexicală — oricât de completă — poate conduce la concluzii privind ideologia unui scriitor sau modul lui de receptare şi reflectare a realităţii. Selecţia şi valorizarea semantică şi stilistică a termenilor sunt procese condiţionate de conţinutul de idei al operei. Caracterizarea poeziei lui Pindar făcută de autor — ca expresie a unei profunde credinţe în zei, a idealizării trecutului, ca elogiu al acţiunilor eroice şi al întrecerilor sportive, evidenţierea dublei sale atitudini de admirator al clasei conducătoare şi totodată de observator realist al stratificării sociale din vremea lui — este corectă şi se întâlneşte frecvent în studiile de istorie literară, dar ea este bazată, în primul rând, pe conţinut. Dependentă de el, forma lingvistică poate fi apreciată numai sub aspectul adecvării ei la acest conţinut. O concluzie în acest sens se poate impune: şi în construirea limbajului său poetic — ca şi în modul său de percepere şi reflectare a realităţii — Pindar se înfăţişează sub dubla ipostază de partizan al tradiţiei şi totodată de inovator.

Bucureşti, mai 1992 *Lucia Wald*

LUIGI PEPE, *La novella dei Romani*, Napoli, Loffredo, 1991, 316 p.

A vorbi despre povestire în literatura latină poate părea un anacronism: istoriile literaturilor europene ne-au obişnuit să asociem originea acestei structuri epice cu primele culegeri de povestiri italieneşti din secolul al XIV-lea sau cu binecunoscuţii *fabliaux* ai evului mediu francez. Luigi Pepe ne previne însă că în literatura latină povestirea nu are statutul unei specii literare autonome şi nici nu e reprezentată abundent. Obiectul ultimei sale cărţi — *Povestirea la romani* — e povestirea ca structură narativă i n c l u s ă în unele specii literare (ex. poemul mitologic, romanul). Limbajul clasicistului şi naratologului italian ar putea descumpăni din cauza ambiguităţii aparente a termenului *novella*, a cărui semnificaţie este, după context, „nuvelă" sau „povestire" (pentru mai multă claritate, autorul recurge şi la alţi termeni: *racconto, narrazione*). În *Introducere* povestirea e definită ca tramă narativă simplă, care, într-o manieră concentrată, combină elemente fantastice şi reale şi în care predomină interesul pentru personalitatea umană.

La novella dei Romani e în primul rând o a n t o l o g i e de „povestiri". Autorul nu s-a mulţumit totuşi să îngrijească doar publicarea unor fragmente literare. Fragmentele sunt precedate de rezumate şi de comentarii stilistice dar mai ales naratologice care dau pregnanţă raportului dintre *fabula* şi subiect şi identifică deopotrivă constantele narative şi „conturul" propriu fiecărei povestiri. Textele sunt urmate imediat de câte o traducere.

Simpla parcurgere a antologiei ne dezvăluie o intenţie implicită de ordonare cronologică. Prima parte intitulată *„Incunabulele" povestirii latineşti*, urmăreşte introducerea în cultura latină a gustului pentru povestire. L. Cornelius Sisenna pare să fi avut un rol important în acest sens traducând în limba latină povestirile licenţioase ale lui Aristide (Μιλησιακά). Partea a doua — *Povestirea în opera lui Ovidiu* (cu două ilustrări: *Met.* 4, 55—166 „Piram şi Tisbe" şi *Met.* 7, 800—862 „Cephalus şi Procris") — încearcă să demonstreze disponibilitatea lui Ovidiu pentru cultivarea acestei modalităţi a genului epic. Partea a treia — *Povestirea la Fedru* (sunt selectate cinci fabule) — insistă asupra faptului că în fabulele mai recente Fedru se îndepărtează de modelul esopic; uneori, prin suprimarea „moralei", povestirea îşi e sieşi suficientă. Capitolul dedicat povestirii în *Satyricon* analizează modul în care pasajele narative se îmbină cu textura întregului roman. Partea a cincea, cea mai amplă, cuprinde opt fragmente din romanul lui Apuleius (între care: 1, 6—19 „Răzbunarea vrăjitoarei" şi 2, 21—30 „Veghea"). Luigi Pepe consideră că povestirile în-

https://biblioteca-digitala.ro

cluse în *Metamorphoses* au funcția de a coordona dezvoltarea acțiunii romanului și afirmă că tehnica povestirii „în ramă" datorează mult lui Apuleius pentru succesul ei ulterior. Ultimul capitol se referă la exemple sporadice de povestiri, care pigmentează genuri literare extrem de diverse — de la *admirabilia* ale lui Valerius Maximus la *Naturalis historia* a lui Pliniu cel Bătrân și de la epistolarul lui Pliniu cel Tânăr la *Noctes Atticae* ale lui Aulus Gellius.

Însești alegerea și dispunerea textelor par să se constituie într-o descriere a „destinului" povestirii ca specie literară *in nuce*. Din păcate, L. Pepe nu a dat o formă mai clară concluziilor sale. Regretăm cel mai mult faptul că autorul nu a căutat să explice de ce povestirea latinească nu a dobândit o autonomie reală, rămânând doar integrată în compoziții mai complexe.

Meritul esențial al lui L. Pepe e de a fi pus în lumină constantele cele mai semnificative ale „povestirilor": organizarea spațiului și a timpului epic; desfășurarea discursului, care începe de regulă cu un comentariu reflexiv sau cu o maximă; narația propriu-zisă, care presupune o opoziție ireductibilă (adesea în plan etic) și intervenții imprevizibile. Cadrul povetirii latinești este, spune autorul, precumpănitor realist. Dincolo de descrierea structurilor narative și de observațiile legate de circulația motivelor literare, comentariile naratologice deschid surprinzătoare perspective etno-antropologice. Cartea lui Luigi Pepe nu e doar o antologie utilă, ci și un eseu *sui generis* despre povestire ca formă esențială, arhetipală a epicului.

București, mai 1993 *Tiberiu M. Popa*

FRANÇOISE SKODA, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*, Paris Peeters/Selaf, 1988, 342 p. (Collection „Ethnosciences", 4).

Formarea și evoluția oricărei creații lexicale specializate ilustrează istoria științei care a inspirat-o. Plecând de la această idee, Françoise Skoda își propune să prezinte progresul gândirii medicale grecești.

Autoarea se bazează pe descrieile medicale prezentate în vechile tratate grecești și latine ale lui Hippocrate, Celsus, Galen, Aretaios din Cappadocia, Rufus din Efes, Caelius Aurelianus, Aëtius, Oribasius, pe care le coroborează cu scrierile naturaliștilor, Aristotel, Pliniu și tratatele de medicină veterinară. Plecând de la aceste texte, Françoise Skoda (mai jos F. S.) studiază un corpus de 229 de termeni, grupați în două mari secțiuni: *Anatomie et métaphore* și *Pathologie et métaphore*. În prima parte, mai unitară, prezentarea termenilor urmează structura unui tratat de anatomie: scheletul, mușchii, diversele aparate, de la cel digestiv la cel genital. În partea a doua, capitolele reunesc fie termeni care denumesc maladii ale aceluiași organ (cap. I, IV, V), fie termeni care denumesc același tip de boală sau maladii asemănătoare (cap. II, III).

Pentru fiecare metaforizant autoarea întreprinde o analiză semică și extrage semul sau semele care stau la baza matricei metaforice. Semele pot fi două (rar mai multe), uneori cu subdiviziuni, aflându-se în raport de cumulare sau alteritate. Uneori, pentru confirmarea raționamentului metaforic, F. S. recurge la comparații cu alte limbi, ca, de pildă, în cazul rotulei, pentru care semnul de bază: *plat* este numitorul comun al gr. μύλη, lat. *patella*, engl. *knee-pan*, germ. *Kniescheibe*. În câteva situații, numai din comparația cu alte limbi se poate descifra mecanismul metaforic. Astfel, termenul λογάς, care desemnează sclerotica, apare limpede numai în comparație cu suedezul *ögon-sten* 'piatra ochiului'. De fapt, în această privință, contribuția autoarei se rezumă mai degrabă la opțiunea pentru una din interpretările propuse de diverși etimologiști.

F. S. recurge și la alte vocabulare tehnice, în care apare aceeași metaforă, desemnând însă alt „obiect", pentru a găsi semnul comun ce a permis apariția metaforei (v. ταρσός 'platou pentru scurgerea brânzei', 'partea plată a vâslei').

În același scop, sunt prezentate și metafore ale noțiunilor studiate, întâlnite în textele literare, în special la autorii comici. Am fi dorit însă, pe de o parte, o listă mai cuprinzătoare, dacă nu un inventar complet al acestora, pe de alta, o prezentare mai unitară: fie numai a metaforelor care servesc la decodarea termenilor din limbajul medical, fie a tuturor tipurilor de metafore pentru toate organele și părțile corpului.

https://biblioteca-digitala.ro

Câteva metafore sunt considerate dublete ale unor terneni întrebuinţaţi numai cu sensul propriu (v. degetul mijlociu: σφάκελος, dublet al lui φάκελος 'beţişor, rămurică'). Alţi termeni sunt explicaţi ca dublete, obţinute prin derivare regresivă, ale unor nume de alt gen şi cu altă accentuare, cum ar fi σφυρόν 'gleznă', dublet neutru oxiton al femininului σφῦρα 'ciocănel', refăcut după forma de genitiv plural σφυρῶν.

Sunt puşi în evidenţă termenii cu accepţii diferite pentru organe, părţi anatomice sau maladii diferite, ca şi accepţiile diferite ale termenilor greceşti şi ale celor din vocabularul medical modern de origine greacă care nu acoperă aceeaşi realitate. Pentru aceasta, autoarea trimite, de regulă la alte capitole în care acelaşi termen metaforic apare cu altă accepţiune. Există însă şi scăpări. De pildă γλήνη, tratat pe larg în capitolul *Cavităţile articulatorii*, nu este nici măcar menţionat în capitolul *Pupila*, deşi este una din denumirile acesteia; despre φίμωσις aflăm, dintr-o notă la capitolul rezervat maladiilor genitale, că este o boală de ochi, boală care nu este prezentă în cap. *Les affections ophtalmologiques*.

După caz, se discută etimologia şi tipul de cuvinte cărora le aparţin termenii din punctul de vedere al formării (prefixe, sufixe, reduplicare expresivă, diminutive etc.), întreprindere care prezintă interes mai degrabă în sine decât pentru decodarea metaforei.

Autoarea decodifică şi mecanisme metaforice mai complicate ca: dubla metaforizare, de tip χέλυς 'ţestoasă' → 'liră' → 'torace', sau de tip ἐχῖνος 'arici de mare' → ἐχινισκός 'vas de bucătărie' → 'parte a urechii'; permutaţie a transferului semic, ca 'urcior' = κριθή, ποσθία κριθή = 'bob de orz', 'penis', 'urcior' → ποσθία = 1. 'bob de orz' → 'penis', 2. 'penis' → 'urcior'; metonimie → metaforă: σφενδόνη → 'praştie' → 'piatră' → 'sclerotică'. Această ultimă „figură" stă, de fapt, la baza interesantei concluzii că anumiţi termeni au servit mai întâi în topografia anatomică, pentru a denumit o regiune, apoi în anatomie, pentru a denumi un os, un organ sau un ansamblu.

Credem însă că, vorbind de regiuni şi ansamble, lucrarea F. S. ar fi câştigat în unitate şi interes dacă ar fi analizat şi metaforele desemnând ochiul, gura, nasul, mâna, capul etc., nu numai părţile acestora, sau dacă măcar ar fi menţionat termenii proprii care desemnează aceste părţi ale corpului. Căci, dacă nu se întâlnea τράχηλος ca parte a inimii, nu am fi aflat că el este şi o parte a corpului. Ni se spun denumirile limbii şi ale părţilor ei, dar nu şi cele ale dintelui sau inimii, cunoaştem rotula, dar nu şi genunchiul. Să înţelegem că pentru aceste părţi ale corpului nu există denumiri metaforice? Considerăm că acest lucru era necesar să se menţioneze în toate cazurile, aşa cum se face, de pildă, pentru femur.

Decodând o multitudine de metaforizanţi, F. S. ajunge la concluzia că, în vocabularul studiat, există trei tipuri de metafore: descriptive, funcţionale şi descriptiv-funcţionale. Termenii pot fi bimetaforici, trimetaforici şi quadrimetaforici.

În finalul lucrării, două tabele ilustrează repartiţia termenilor analizaţi pe zone, aparate şi organe, respectiv clasificarea numerică a acestora pe domenii de proveniență (termeni legaţi de activităţile umane: bucătărie, creitorie, păstorit, pescuit etc., termeni din anatomia umană şi animală, nume de animale, nume de vegetale, termeni din vocabularul arhitecturii şi construcţiei etc.), preponderente fiind antroponimele, zoonimele şi fitonimele.

Lucrarea este precedată de o amplă bibliografie şi se încheie cu un indice corect de termeni greceşti şi latini. Bibliografia se amplifică prin datele furnizate de note.

Regretăm însă faptul că multe note, semnalate ca număr în text, lipsesc total din subsol, ca de pildă: p. 39, n. 138 şi 139; p. 57, n. 210; p. 71, n. 268; p. 145, n. 281 şi 282; p. 195, n. 23 şi 24. Această lipsă e cu atât mai supărătoare, cu cât se referă la aceeaşi matrice metaforică, ca în cazul termenilor κόρη, νύμφη, παρθένος.

Am mai putea semnala o serie de greşeli de tipar, în special la cuvintele greceşti, dar şi la cele franţuzeşti. Cele mai multe sunt minore, nu însă şi cea de la p. 289, unde, în loc de *grain d'orge*, citim *pain d'orge*, ceea ce ne pune în imposibilitatea de a explica metafora κριθή 'urcior'.

Cu toate aceste observaţii, cartea scrisă de Françoise Skoda este o lucrare interesantă şi incitantă, chiar şi prin omisiuni.

Bucureşti, ianuarie 1992 *Florica Bechet*

https://biblioteca-digitala.ro

VOLKER LANGHOLF, *Medical Theories in Hippocrates (Early Texts and the „Epidemics")*, Berlin — New York, Walter de Gruyter, 1990, 285 p. (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, 34), 160 DM.

În 1977, Volker Langholf tipărea la Mainz — Wiesbaden cartea *Syntaktische Untersuchungen zu Hippokrates-Texten*, consacrată „sintagmelor brahilogice în descrierile de cazuri individuale de boală din Colecția scrierilor hipocratice". În publicațiile sale ulterioare, cercetătorul hamburghez avea să abordeze cu precădere probleme lexicale, gramaticale și stilistice referitoare la tratatele medicale grecești ale epocii clasice.

Iată-l acum dând la iveală o lucrare cu caracter monografic despre teoriile expuse în cele șapte cărți ale suitei de *Epidemii* hipocratice. Autorul ne previne însă din capul locului că teoriile pe care le analizează nu sunt cele desemnate prin termenul antic θεωρίη, care posedă un înțeles mai restrâns decât omonimul său actual. Dar nici modernul *teorie* nu poate fi folosit corect când e vorba de operele hipocratice, întrucât acesta a dobândit astăzi asemenea implicații metodologice încât invocarea lui în legătură cu vechile scrieri științifico-filozofice ar constitui un anacronism. De aceea, în studiul de față, *teoria* apare în înțelesul său colocvial, „de fiecare zi".

După ce își argumentează dezacordul cu acei istorici care proclamă existența la Cos și la Cnidos, în secolele V—IV î.e.n., a două școli cu concepții clinice antagoniste, V. L. trece la confruntarea doctrinelor medico-biologice întâlnite în cartea a II-a *Despre boli*, aparținând unei etape anterioare a medicinii savante elene, cu cele promovate în *Epidemii*, tratate a căror elaborare poate fi plasată cu aproximație între anii 425 și 370; această operație urmărește să pună în lumină o anumită evoluție înregistrată atunci în cadrul preocupărilor medicale „teoretice".

Trecând la examinarea conținutului *Epidemiilor*, autorul insistă asupra conceptelor de „criză" și „zile critice", așa cum se înfățișează ele în simptomatologia și nosologia hipocratică. O atenție deosebită este acordată interferențelor doctrinei zilelor critice cu doctrinele meteorologice, care recurgeau pe plan aplicativ la repere astronomice concrete. Delimitarea de „tipuri și „grupuri" de fenomene medico-biologice se dovedește a fi constitui o modalitate logică folosită sistematic și cu succes în *Epidemii* pentru întocmirea descrierilor clinice și pentru enunțarea prognosticului îmbolnăvirilor.

V. L. descoperă prezența, din punct de vedere stilistic, a unei anumite „obscurități" în numeroase formulări întâlnite în *Epidemii*, mai cu seamă în cele cu caracter aforistic. Ar fi vorba de o „lipsă de explicitare" urmărind păstrarea secretelor meșteșugului printre inițiații din tagma asclepiazilor, dar ne putem întreba dacă obscuritatea multor paragrafe din *Epidemii* nu se datorește tocmai specificului redacțional al acestor tratate alcătuite în bună măsură din notații destinate probabil uzului personal sau al unui cerc restrâns de vindecători și care doar ulterior au devenit un bun comun al întregului public „iubitor de înțelepciune" din lumea grecească.

Un capitol plin de interes este cel despre raporturile prognosticului medical cu divinația de esență magico-religioasă. Subliniind incompatibilitatea funciară dintre aceste două forme de „prezicere", V. L. constată existența unor izbitoare similitudini în enunțurile formulate de hipocratici sau de ghicitori, similitudini datorate faptului că tehnicile prognosticului clinic au fost elaborate în opoziție de *Weltanschauung* cu cele ale sentințelor divinatorii, dar inevitabil după modelul formal al acestor sentințe.

Noua lucrare a lui V. L. reprezintă o merituoasă realizare în domeniul filologiei. Istoricii medicinei preocupați să reconstituie fizionomia originară a hipocratismului, ca fundament al gândirii medicale europene a celor două milenii care au urmat, vor beneficia de bogatul material informativ sistematizat în lucrarea de față de către un eminent clasicist.

București, mai 1992 *G. Brătescu*

https://biblioteca-digitala.ro

FERNANDO WULFF ALONSO, *Romanos e Itálicos en la Baja República. Estudios sobre sus relaciones entre la Segunda Guerra Púnica y la Guerra Social (201—91 a.C.)*, Bruxelles, Latomus, 1991, 390 p. (Collection „Latomus", 214).

Lucrarea constituie teza de doctorat a istoricului, susținută în 1982 la Universitatea din Granada, teză care a cunoscut reelaborări succesive în 1985 și 1987—1988.

Cercetarea abordează relațiile între romani și italici, alegând drept limită cronologică superioară al doilea război punic — văzut ca un factor de potențare a procesului de expansiune romană — și, drept limită inferioară, războiul social, ca moment-cheie al tensiunilor legate de problema acordării cetățeniei romane pentru italici.

Studiul cuprinde o primă secțiune (capitolele I—V) dedicată preponderent analizei sincronice a tendințelor și problematicii perioadei pregracchane, secțiune care începe prin a cerceta premisele cu care istoriografia modernă — pornind în special de la vasta sinteză a lui Theodor Mommsen — operează în investigarea romanizării Italiei: autorul se delimitează de demersurile anterioare, precizându-și poziția proprie, care contrazice cele trei „mituri istoriografice" socotite a fi cronate și responsabile de constituirea unei imagini false asupra raporturilor romano-italice

(1) Bunele relații între romani și italici în secolul al III-lea.

(2) Uniformizarea totală a Italiei prin expansiunea sclavagismului în secolul al II-lea.

(3) Roma ca „guvern central" al Italiei, cu referire la interpretarea dată de istoriografie textului lui Polybios din *Istorii*, 6, 13, 4—5.

F. Wulff Alonso consideră ca fundamentală, pentru corecta înțelegere a problemei studiate, cercetarea principalelor focare de tensiune care marchează relațiile dintre Roma și italici: în primul rând, represiunea, confiscările, aspectele legate de repartizarea loturilor din *ager publicus*, ca urmare a celui de al doilea război punic; în al doilea rând, exaltarea ideologică a cetățeniei romane, diferit receptată de membrii colectivității dominante (Roma) și de cei ai colectivităților dominate (italici). Un al treilea focar de tensiune ar fi generat de faptul că, la Roma, Italia este văzută ca o zonă proprie de securitate, ceea ce determină comportamente prohibitive care-i vizează direct pe italici, ca în cazul interzicerii bachanalelor.

Concluzia la care conduce cercetarea întreprinsă în această primă parte este că italicii au regim de supuși asupra cărora Roma exercită un control riguros, intensificat în urma celui de-al doilea război punic; principalul rol al italicilor, în această relație cu un nucleu de putere ce-și asumă toate privilegiile, este cel legat de prestarea serviciului militar în beneficiul net al Romei.

A doua secțiune (capitolele VI—IX) analizează relația romano-italică în perioada ce se întinde de la reformele Gracchilor până la tribunatul lui Livius Drusus și războiul social, cu insistență asupra legislației agrare în interdependența sa cu aspectele legate de serviciul militar prestat de italici și cu chestiunea acordării, pentru aceștia, a cetățeniei romane. În această direcție, autorul conchide: „Conviene señalar lo impreciso de creer que las alternativas que surgen sean independencia o ciudadanía romana. La independencia era incompatible con la existencia de Roma. O Roma da su ciudadanía o Roma debe ser destruida. La profunda agresividad respecto a ella tiene su justificación en la propia estructura del poder romano y su historia, y da pie a la propaganda. Pero los intentos de negociación también se suceden en varios momentos".

Lucrarea deschide posibilitatea unei mai nuanțate percepții a procesului de extindere a hegemoniei romane în Peninsulă, vizând o reconsiderare a conceptului de romanizare a culturilor italice în diferite momente, în diferite domenii de interes (limbă, cult, magistraturi, etc.), cât și în raport cu diferite grupuri sociale.

Pledând pentru o mai fină și mai precisă abordare metodologică și conceptuală în aprecierea diferențelor dintre împrumuturi, asimilări și pierderile totale ori parțiale ale identității culturale, autorul insistă asupra a două aspecte considerate esențiale: problemele interne ale Republicii târzii nu trebuie tratate independent de imperialismul roman al epocii; problema acestui imperialism nu trebuie privită separat de cea a organizării unui sistem de prestații militare, ca acela care i-a implicat și integrat pe italici, în perspectiva războaielor de expansiune.

Studiul prezintă o bibliografie extinsă, care înregistrează lucrări apărute până în anul 1987.

București, mai 1993 *Anca Crivăț-Vasile*

https://biblioteca-digitala.ro

HALSEY L. ROYDEN, *The Magistrates of the Roman Professional Collegia in Italy from the First to the Third Century A. D.*, Pisa, Giardini, 1988, 286 p. (Biblioteca di Studi Antichi, 61).

Studiu amplu, precedat de o introducere, tratând despre terminologia, originea și istoria colegiilor (inclusiv legislația: *senatus consultum* din a. 64 t.e.n., *lex Clodia* din 58 t.e.n., *senatus consultum* din 56 t.e.n. și *lex Licinia de sodaliciis*, legislația lui C. Iulius Caesar, alt *senatus consultum* dintre anii 41—69 e.n.), rolul statului în crearea colegiilor, transformarea caracterului colegiilor în epoca imperială, organizarea internă a colegiilor. *alba* și *fasti*; interesante sunt observațiile privind numele și starea socială a membrilor colegiilor sau cele legate de instituția augustalilor. Capitolele următoare tratează succesiv despre colegiile de la Ostia și din Portus (II) și magistrații lor (III); colegiile de la Roma (IV) și magistrații lor (V); colegiile din restul Italiei și magistrații lor (VII) (capitolele tratând despre magistrați cuprind 342 nume, cu bibliografie și succinte comentarii).

Autorul distinge două tipuri de organizare și de magistraturi în aceste colegii. Un prim grup este reprezentat de cei însărcinați cu serviciul de pompieri (*fabri, centonarii, dendrophori*); membrii lor erau organizați militărește în *decuriae* sau *centuriae*, având în frunte *decuriones* ori *centuriones*; dintre decurioni erau aleși *magistri quinquennales* (numiți uneori simplu *magistri* ori *quinquennales*: foștii magistrați poartă titlul de *honorati*). Celălalt grup cuprinde titularii unor ocupații diferite (*lenuncularii, mensores, frumentarii, negotiantes, piscatores, pistores, uinarii, urinatores*); magistrații (*quinquennales*) erau aleși din rândul plebei.

În final, sunt prezentate șase *appendices*: prima cuprinzând câteva inscripții inedite de la Ostia (vezi și AÉ, 1989, nr. 124—131), celelalte: lista și concordanța inscripțiilor; lista magistraților; lista colegiilor; indice de nume; indice de *cognomina*. În încheiere, bibliografie.

Este inutil a sublinia interesul prezentat de această carte pentru cunoașterea organizării sistemului corporatist la romani. Bunăoară, organizarea colegiilor de navigatori de la Ostia și din Portus lămurește acum deplin conținutul funcției acelui *nautar(um) q(uin)q(uennalis)* dintr-o inscripție de la Viminacium (AÉ, 1905, 152), precum și situația unui decurion al Diernei, care pune o închinare lunonei Regina *ob honor(em) q(uin)q(uennalitatis) port(us)* (AÉ, 1952, 195).

București, mai 1992 *Constantin C. Petolescu*

WOLF-DIETRICH NIEMEIER, *Die Palaststilkeramik von Knossos: Stil, Chronologie und historischer Kontext*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1985, XIV + 272 p., 72 fig. în text, 20 pl., (Archäologische Forschungen, 13).

Problema și discuția în jurul stilului palațial, reflectată în ceramica descoperită la Knossos, pare a fi, și este până la un punct, o discuție pur tehnică. Înțelegând, în sensul definit de Furumark, prin „ceramică palațială" vasele monumentale, adică amforele și pithoi-i de la Knossos și împrejurimi, incluse de A. Evans în minoicul târziu II (SM II), W.-D. N. repune de fapt, prin analiza efectuată, problema raportului Creta — continent sau, poate mai plastic spus, problema raportului lumii minoice cu lumea micteniană. Așadar, întreaga construcție a acestei lucrări are în vedere și urmărește în mod riguros chestiunea modalității în care imaginea istorică se reflectă, se obiectivează în această categorie, cu totul distinctă, a ceramicii, uneori numită și ceramică monumentală În sensul celor expuse mai sus, a sarcinilor pe care conștient autorul și le-a asumat, abordând una dintre problemele majore ale istoriei mediteraneene din sec. al XV-lea t.e.n., ni se impune metodologia analizei efectuate. De altfel Furumark, prin celebra sa lucrare privind ceramica micteniană și cronologia ei, publicată în 1941, impusese discuției o ștachetă de rigoare, am putea spune chiar de pedanterie, de care nu se putea face abstracție.

Discuția în jurul unei influențe miceniene în Creta, având-și originea în cercetările arheologice ale începuturilor secolului, comportă de fapt două aspecte esențiale, foarte bine subliniate de lucrarea lui W.-D. N. În primul rând este vorba de evidențierea existenței sau inexistenței unei discontinuități în evoluția internă a minoicului târziu și, în al doilea rând, de modul în care poate fi operantă compartimentarea cronologică între ceea ce arheo-

https://biblioteca-digitala.ro

logii numesc minoicul târziu II şi minoicul târziu III A1 (SM II şi SM IIIA1). Al doilea aspect al problemei, părând secundar, îşi găseşte justa evidenţiere prin faptul că acceptarea unei contemporaneităţi între SM II şi SM IIIA1, aşa cum propune autorul, lărgeşte, pe de-o parte, spaţiul cronologic al minoicului târziu II (SM II), văzut foarte îngust de A. Evans, pe de altă parte, permite o mai bună evidenţiere a tradiţiei locale, a legăturii organice dintre fazele minoicului târziu.

Analiza propriu-zisă a lucrării debutează cu definirea celor două categorii de vase ce ilustrează stilul palaţial: amfora şi pithos-ul. Prima formă, deşi impropriu denumită amforă, termenul consacrat denumind vasele cu două toarte, are ca precursori vasele cu o funcţie identică din epoca palatului vechi. De altfel şi pithos-ul, care are o evoluţie mai liniară, în sensul diversităţii variantelor, porneşte tot din intervalul cronologic ilustrat de epoca cea mai timpurie a palatelor minoice. După o scurtă dar foarte concentrată şi eficientă analiză a evoluţiei celor două forme de vase sub aspectul morfologic, comparaţia cu vasele identice miceniene impune concluzia, întărită şi de evoluţia altor forme (de ex. cănile cu cioc — Schnabelkanne), unei preluări pe continent, în zona miceniană, a modelelor cretane, dar şi a unei evoluţii independente a celor două zone. În legătură cu cele expuse, trebuie să subliniem faptul că vom regăsi în permanenţă comparaţia dintre aria cretană, minoică, şi cea a Greciei continentale, micenlene. Acurateţea metodologică a autorului este şi mai pregnant pusă în evidenţă în cadrul analizei pe care o efectuează în a doua secţiune a studiului ceramicii palaţiale, cea referitoare la motivele ornamentale (p. 13—130) luate ca entităţi separate. Este de fapt vorba de o analiză morfologică foarte riguroasă, în care decorul este descompus în elementele sale componente, fiecare decor fiind urmărit atât din punctul de vedere al variantelor de execuţie, cât şi al spaţiului cronologic ce precede de cele mai multe ori minoicul târziu, originea celor mai multe dintre aceste motive fiind epoca minoicului mijlociu (MM). Pe de altă parte, remarcăm faptul că autorul analizează motivele ornamentale luând în discuţie toate categoriile ceramice sau documente arheologice (fresce, sigilii etc.) pe care apare decorul astfel descompus. Este astfel pusă în evidenţă îmbinarea ce există, cu prevalenţa uneia sau a alteia în diferite perioade, dintre ceea ce specialiştii numesc „stilul marin" şi stilul geometric, mai precis vegetal stilizat.

Şi în ceea ce priveşte cele 39 de categorii de motive principale (caracatiţă, argonaut, cochilii de scoică Triton, iarbă de mare, floare de papirus etc.) autorul pune în valoare cele două mari calităţi ale metodei pe care o foloseşte şi care ni se par a fi fundamentale: sistematizarea riguroasă a materialului şi evidenţierea, am spune în mod natural, neforţând cu nimic materialul, a amănuntului esenţial, fie că este vorba de marcarea ventuzelor de pe braţele caracatiţelor, numărul acestor braţe, orientarea sau poziţia pe care o are decorul pe vas.

Această analiză este completată în mod firesc cu ceea ce se numeşte sintaxa decorului, cu compoziţia de ansamblu aşa cum apare decorul în întregul său (p. 131—138). Subliniind, ceea ce cu un termen englez, credem noi fericit ales, denumeşte „efectul de ansamblu" (Overall Effects), autorul reuşeşte să ne convingă cu privire la diferenţele deloc neglijabile dintre „felul de-a fi" al ceramicii de stil palaţial cretan şi cel micenian. Astfel sunt evidenţiate caracteristicile a două modalităţi de a decora vasele, numite de autor „principiul A" şi „principiul B", fiecare cu rolul său distinct în evoluţia de ansamblu a minoicului târziu. Pe de altă parte, este nuanţată şi dezvoltată, prin exemple concrete, afirmaţia lui Fr. Matz privind dinamismul decorului cretan, atât prin sugestia mişcării, reliefată de torsionarea braţelor, a corpului sau antenelor diferitelor animale marine, cât şi prin dorinţa resimţită de privitor de a „înconjura", atât la propriu cât şi la figurat, vasul decorat.

Aşa cum este şi normal, analiza atentă şi amănunţită a uneia dintre cele mai caracteristice elemente ale arheologiei cretane a permis autorului nuanţarea cronologiei cretane şi respingerea ipotezei ocupaţiei miceniene, elementele singulare care au pătruns de pe continent, evidenţiate mai ales de aşa numitele „pahare ephireice", nelegându-se în nici un caz de ideea unei invazii din Grecia continentală în jurul anului 1450 î.e.n. De altfel, aceasta este concluzia principală pe care autorul o accentuează în cel de-al treilea capitol al lucrării, în care sunt analizate şi alte documente arheologice, în afara ceramicii monumentale, cum ar fi vasele de piatră, sigiliile, arhitectura, sistemul de apăiare etc. (p. 195—216). Toate aceste elemente privite prin prisma relaţiei şi paralelismului dintre minoicul târziu cretan şi heladicul târziu de pe continentul grec, determină şi alte concluzii al căror rezultat este sintetizat în ultima parte a lucrării, respectiv în capitolul dedicat contextului istoric (cap. IV, p. 217—232).

Este vorba în primul rând de faptul că tăbliţele scrise în liniarul B se datează în sec al XIII-lea î.e.n. şi nu mai înainte, aşa cum au fost considerate până acum, neaparţinând de fapt distrugerii palatelor din minoicul târziu IIIA.

https://biblioteca-digitala.ro

O altă concluzie este aceea că ceramica de stil palaţial este de tradiţie pur minoică, iar mormintele de la Knossos şi Phaistos, aparţinând unor războinici, nu reflectă influenţe miceniene.

Aşadar, ceea ce ne propune W.-D. N şi, credem noi, reuşeşte într-un fel mai mult decât convingător, este schimbarea imaginii pe care o avem despre Creta la sfârşitul epocii bronzului.

Încheind această scurtă prezentare a volumului dedicat ceramicii de stil palaţial din Creta, subliniem încă o dată sugestiile metodologice oferite de lectura ei, puse în evidenţă în primul rând de felul în care atenta şi exhaustiva analiză a unei categorii de documente poate să repună în alţi termeni o serie de aserţiuni considerate ca axiome în cercetarea arheologică. Pe de altă parte, ceea ce merită şi trebuie pus neapărat în evidenţă, atestând înalta profesionalitate a autorului, este excepţional de bogata bibliografie şi, nu în ultimul rând, felul în care autorul a reuşit să devină convingător prin ilustraţia ce însoţeşte volumul.

Bucureşti, octombrie 1989 *Mihai Simon*

PHYLLIS WILLIAMS LEHMANN, DENYS SPITTLE, with the Contributions by KARL LEHMANN, ELSBETH B. DUSENBERY, MARTHA LEEB HADZI, MARY B. MOORE, STUART M. SHAW, *Samothrace, the Temenos*. I: *Text*; II: *Plates*. Princeton University Press, 1982, XXVIII + 435 p., LX pl. (Samothrace, Excavations conducted by the Institute of Fine Arts, New York University, 5, Bollingen Series LX, 51), 50 $.

În două recenzii succesive, D. M. Pippidi a prezentat primele două volume din seria *Samothrake* (Dacia 5, 1961, p. 597—601; StCl 5, 1963, p. 400—401), dedicată publicării săpăturilor efectuate de Universitatea din New York, Institute of Fine Arts, sub direcţia regretatului Karl Lehmann Hartleben, în zona sacră a insulei, din 1937 până în 1958, cu o întrerupere în timpul războiului. Seria este programată să cuprindă 9 volume, dintre care până acum au apărut: 1. *The Ancient Literary Sources*, de Naphtali Lewis; 2.1. *The Inscriptions on Stone*, de P. Frazer; 2.2. *The Inscriptions on Ceramics and Minor Objects*, de K. Lemann (recenzate de D. M. Pippidi); 3 *The Hieron*, de Phyllis W. Lehmann; 4.1. *The Hall of Votive Gifts*, de K. Lehmann; 4.2. *The Altar Court*, de Phyllis W. Lehmann şi Denys Spittle.

Volumul al cincilea, pe care îl prezentăm aici, cuprinde rezultatele cercetărilor într-unul din sanctuarele centrale ale zonei sacre din Samothrake mai puţin clare din punctul de vedere al funcţiei sale sacre. De altfel, reflecţia lui D. M. Pippidi din recenzia la volumul întâi se poate extinde şi la altele ale seriei: „Naphtali Lewis (editorul volumului) lasă cititorului un sentiment de insatisfacţie prilejuit de constatarea că, până la urmă, zăbava asupra mărturiilor literare privitoare la religia samothraciană dezvăluie prea puţin din natura exactă a acesteia ori a modului de celebrare a riturilor". Dezvelirea resturilor monumentale nu adaugă nici ea prea mult la cunoaşterea ideilor religioase şi a cultelor misterice, atât de interesante şi de slab cunoscute, de la Samothrake. Această cercetare îmbogăţeşte însă dosarul de documente asupra arhitecturii greceşti din veacul al IV-lea î.e.n.

Termenul de τέμενος este utilizat în sens convenţional, după definiţia din dictionarul L.S.J, ed. 1968: „a piece of land marcked off from common uses and dedicated to a god, a precinct". Autorii au găsit această modalitate de a nu se angaja în atribuirea unei funcţii edificiului în cadrul zonei sacre. El se compune dintr-o incintă dreptunghiulară neacoperită, orientată NV—SE (48° faţă de nord), de 24,78 m lungime şi 10,45 m lăţime, cu o poartă monumentală de acces (πρόπυλον) situată asimetric pe latura lungă, în jumătatea de nord a zidului de NE, şi cu o terasă în prelungirea sanctuarului către NV, lată de 16,60 m şi lungă de 8,0 m. Sanctuarul se afla oarecum în centrul zonei sacre, învecinându-se la sud cu grupul de edificii format din 'Ιερόν 'Hall of Gifts', teatrul şi altarul său, iar la nord cu rotonda construită de Arsinoe II şi cu ἀνάκτορον. În josul pantei abrupte, pe marginea căreia domina acest τέμενος, Ptolemeu al II-lea construise un monumental πρόπυλον.

Partea cea mai spectaculoasă a sanctuarului era deci intrarea monumentală în stil ionic, din care s au păstrat numeroase bucăţi din elevaţie, din acoperiş şi din colonadă, recuperate din diverse edificii unde au fost reutilizate sau aflate printre ruine. Atribuirea suc-

https://biblioteca-digitala.ro

cesivă şi recunoaşterea acestor piese în decursul mai multor decenii a dus la diverse propuneri de reconstituire grafică, ultima, rodul colaborării autoarei cu arhitectul englez D. Spittle, fiind aceea a unei construcţii în formă de U. Analiza stilistică atât a frizei decorate cu un şir de dansatoare (interpretată de Ph. Lehmann ca ilustrând un moment din legenda nuntii sacre dintre Kadmos şi Harmonia), cât şi a elementelor arhitectonice caracteristice (capitelurile, decoraţia părţii superioare a tamburilor de coloane, părţile de tavane cu casetoane încadrând figuri umane etc.), a permis datarea acestui πρόπυλον către 340 î.e.n. Mai mult chiar, programul arhitectonic şi execuţia pieselor sculpturale sunt atribuite lui Skopas.

Ph. W. Lehmann a încredinţat publicarea ceramicii (din nefericire prezentată în sine, fără legătură cu contexte stratigrafice sau eventuale depozite) cunoscutei specialiste Mary B. Moore, care a avut astfel prilejul de a prezenta şi o frumoasă colecţie de piese din categoria „G 2—3 Ware" (identificată pentru prima dată de Blegen la Troia în nivelul VIII), datată de editoare, după contexte din alte aşezări (Troia, Thasos, în prima jumătate a veacului al VII-lea î.e.n. Poziţia stratigrafică a acestui „depozit" este neclară, iar explicaţiile din text (p. 267—269) şi din schiţa de profil (fig. 221) confuze.

Desigur că nu este locul de a discuta aici numeroasele documente, în special de arhitectură, prezentate în volum şi amplu ilustrate. Dar nu ne putem reţine mirarea în legătură cu faptul că descrierea exactă a resturilor *in situ* ale acestui τέμενος cu πρόπυλον şi terasă, de la care au pornit atâtea eforturi de reconstituire, este atât de sumară, observaţiile de teren şi de săpătură absente (contextele de pământ şi stratigrafia, o bună parte dispărute prin săpăturile austriece din 1875), iar desenele acestora insuficiente.

Desigur însă că prezentarea luxoasă a întregii serii, ca şi a acestui volum, însoţit de numeroase planşe şi de fotografii atât ale monumentelor publicate, cât şi ale celor aduse spre comparaţie, calitatea execuţiei tehnice ne fac să citim această publicaţie cu folos şi chiar cu plăcere.

Bucureşti, octombrie 1988 *Petre Alexandrescu*

Ol'vija i ee okruga : sbornik naučnych trudov. Kiev, Naukova Dumka, 1986, 136 p. (Akademija Nauk Ukrainskoj SSR, Institut Archeologii).

Tema acestei culegeri de articole, consacrate problemelor olbiene din perioada greacă a istoriei oraşului, cuprinde două grupe de articole. Prima se referă la formarea structurii de *polis* şi a teritoriului rural, cea de a doua cuprinde articole despre diferite categorii de documente arheologice, produse sau descoperite în această cetate. Cartea se deschide cu un studiu consacrat celor mai dezbătute teme ale istoriografiei sovietice din ultima vreme. S. D. Kryžickij şi V. M. Otreško discută problema formării ca *polis* a Olbiei. Autorii pornesc de la vechea observaţie a Tatianei Knipovič (din 1934) : „printre descoperirile de la Olbia nu cunosc decât un singur fragment care se poate data la sfârşitul sec. al VII-lea î.e.n.... Toate celelalte nu se datează decât din a doua jumătate a sec. al VI-lea". Autorii consideră că până astăzi observaţia a rămas în vigoare şi că începutul urbanizării localităţii nu a avut loc decât la trecerea dintre veacul al VI-lea şi al V-lea î.e.n. Dovezile sunt însă mai numeroase. Elena Levi, *Ol'vija* 1964, 163, fig. 37/1—2, a publicat un fragment de *olpé* atic, atribuit grupului „Early Olpai", datând din primul sfert al sec. al VI-lea, iar în KS 30, 1972, 46, fig. 13/1, se publică un fragment de farfurie cu picior înalt, din colecţia Institutului de Arheologie de la Leningrad, inv. 2664, nord-ionian, de la începutul aceluiaşi secol. În sfârşit, A.S. Rusjaeva, VDI 1986, 2, 42, nota 86, pl. 3/2—4, publică trei fragmente greceşti orientale (unul de bol hemisferic), datând din primul sfert al sec. al VI-lea î.e.n. Descoperirea celei de a doua zone sacre de la Olbia, consacrată lui Apollo, pare de asemenea să se înscrie în aceeaşi vreme timpurie, potrivit publicaţiei Anei Rusjaeva. Problema fundării Olbiei trebuie deci examinată dintr-un unghi de vedere mai nou şi în strânsă legătură cu aceea a contoarului de pe insula Berezan.

După două articole tratând problema dezvoltării teritoriului rural (S. B. Bujskich) şi a cartierului de locuinţe din Olbia de la sud-vest de agora (săpături 1972—1977), lipsite de relevee de ansamblu şi prezentând nesistematic şi în stare brută materialul ceramic (N. A. Lejpunskaja), urmează două scurte, dar substanţiale rapoarte despre săpăturile întreprinse în două aşezări

https://biblioteca-digitala.ro

rurale. Primul semnat de A. S. Rusjaeva și S. N. Mazarati, se referă la cunoscuta așezare de la Širokaja Balka, din imediata apropiere (2,5 km) a orașului, identificată în 1949 de B. M. Rabičkin. Așezarea se întinde pe circa 18—20 ha de-a lungul limanului Bugului, iar autorii au scos la lumină, în cele patru sectoare cercetate, 3 semibordeie și 7 gropi datând de la sfârșitul sec. al VI-lea și începutul celui următor (în fig. 6 sunt ilustrate fragmente de ceramică atică din grupul CHC și Haimon). Se semnalează descoperirea unor fragmente de amfore de Chios cu angobă albă și a unor „cupe Rodo-ioniene" (?), care ar putea urca începuturile către prima jumătate a sec. al VI-lea. Interesantă este și semnalarea unui mic tezaur de 7 *assoi* și 5 *hemiassoi*, cu reprezentarea capului Gorgonei pe o parte și a vulturului cu delfin pe cealaltă, însoțite de literele APIX. Piesele au fost datate de V. A. Anochin către 450—425 î.e.n. „Ansamblul culturii materiale ne permite să presupunem că această așezare a fost întemeiată și ocupată de către greci, în timpul procesului de colonizare a malului inferior al Bugului, în veacul al VI-lea î.e.n.". Cel de al doilea articol aparține lui Ju. V. Vinogradov și K. K. Marčenko și se referă la săpăturile din așezarea de la Luparevo 2, pe malul stâng al Bugului, în fața orașului Olbia, executate în 1975—1977 și 1980—1981. Așezarea, aflată pe malul înalt a fluviului, are o întindere actuală de 0,8—0,9 ha, fiind distrusă în cea mai mare parte de către apele Bugului. În decursul celor 4 campanii a fost dezvelită o suprafață de 417 m². Stratigrafia pare destul de clară. Primul nivel aparține „etapei Sabatinovka" a culturii Srubnaja târzii. Deasupra se găsește un nivel grecesc arhaic târziu (ultimul sfert al sec. al VI-lea — primul sfert al sec. al V-lea î.e.n.). Nivelul cel mai recent aparține ultimului sfert al sec. al V-lea — începutul sec. al IV-lea î.e.n. Raportul de săpături, care reflectă gradul avansat de cercetare, de prelucrare a materialului și de concentrare a informațiilor prelucrate, oferă date prețioase în special cu privire la cel de al doilea nivel, cel mai bogat și mai semnificativ. Aici au fost identificate mai multe bordeie de formă rectangulară sau circulară, adâncite la 0,7—1,5 m de la suprafața solului antic, precum și 35 de gropi gospodărești. Materialul ceramic se distribuie statistic astfel: 75,1 % fragmente de amfore de transport, 14,6 % vase lucrate la roată de diverse tipuri și 10,3 % ceramică lucrată cu mâna. În ceramica de import domină piesele atice (în special vase cu firnis negru). Vasele lucrate cu mâna își găsesc analogii în ținuturile de stepă din nordul Mării Negre (categoria „pontică" din literatura noastră arheologică). Au fost identificați și graffiti, unul cu nume grecesc (?): *Chimnyakes*. Iată și statistica oaselor de animale (3358 piese): 21 de vite cornute, 22 de oi și capre domestice, 9 cai, 7 câini, 1 porc. Dintre animalele sălbatice a apărut numai vulpea (2 exemplare). Avem de a face, în cazul acestei cercetări complexe, cu una dintre cele mai moderne rezultate cu privire la așezările rurale din *chóra* Olbiei.

Studiul cel mai amplu din volum este acela al numismatului de la Kiev V. A. Anochin, *Săgeților cu valoare monetară*, în care este dezbătută una din problemele cele mai controversate ale numismaticii vest- și nord-pontice. Așa cum se știe, vârfurile de săgeți din bronz cu valoare monetară au fost descoperite, fie izolat, fie în tezaure, în câteva orașe vest-pontice (Apollonia, Histria) și nord-pontice (Berezan și Olbia), precum și în teritoriile lor rurale. Primul numismat care a publicat asemenea piese a fost dr. Severeanu, care a studiat un tezaur de 51 de săgeți, descoperit la Ismail, în sudul Basarabiei. De atunci numeroși învățați au discutat semnificația acestor emisiuni primitive, printre care citâm pe T. Gerassimov, Fl. Preda, V. M. Skudnova, V. V. Lapin, B. N. Grakov, C. Preda, G. Poenaru Bordea, E. Oberländer, M. Adameșteanu etc. În ultima vreme câștigă din ce în ce mai mult teren punctul de vedere potrivit căruia avem de a face cu o formulă greacă primitivă de emisiuni monetare, produse în câteva colonii milesiene de pe coasta apuseană și nord-vestică a Mării Negre. În studiul său, autorul expune critic diversele puncte de vedere exprimate până acum. El se referă în special la acela care consideră aceste vârfuri de săgeți drept mijloc de schimb produs de populațiile trace și scitice în vederea schimbului intertribal. Numismatul de la Kiev pune în evidență câteva caracteristici:

(1) Aceste piese erau utilizate în activitatea comercială a orașelor pontice și a teritoriilor lor rurale, așa cum reiese din harta difuziunii lor (cele câteva piese sau tezaure descoperite în afara acestora nu sunt semnificative). Nu avem motive de a crede că populațiile tracice sau scitice din această vreme timpurie (sec. al VI-lea — începutul sec. al V-lea î.e.n.) utilizau asemenea forme de plată;

(2) Se poate stabili un raport între greutatea medie a acestor vârfuri de săgeți (5,3 gr, după Anochin) și cele mai vechi emisiuni grecești din Asia Mică, realizate în *electrum*, având ca etalon staterul milezian (?) de 14,1 gr (un asemenea stater, însoțit de 3 *rita*, de la sfârșitul veacului al VII-lea î.e.n., a fost descoperit recent într-un mic tezaur la Berezan).

(3) Se poate face o legătură între aceste emisiuni (vârfurile de săgeți și „delfinașii" emiși la Olbia) și cultul lui Apollo în ipostaza de *Ietrós* și de *Delphínios*, divinitatea principală din aceste cetăți milesiene. Pe unele unele vârfuri de săgeți de la Olbia apare și litera *A* (de la

https://biblioteca-digitala.ro

Apollo) şi roata cu patru spiţe, simbol solar apollinic, care figurează pe monedele divizionare de bronz ale Histriei. Este interesant de adăugat, în sprijinul ipotezei lui Anochin, că pe o olană votivă găsită în cel de al doilea *témenos*, recent descoperit la Olbia, figurează un graffito cu reprezentarea roţii, având între spiţe intercalate literele cuvântului *Ietrós* (Rusjaeva, VDI 1986, 2, pl. 3/6, fig. 4/7, p. 40 şi urm.).

Este interesant de adăugat că, în cazul Histriei, cele mai multe descoperiri e grupează în jurul aşezării de la Jurilovka—Cap Doloşman, punct fortificat, din teritoriul său rural, pentru supravegherea golfului, care controla accesul în portul histrian şi situat în vecinătatea dealului Altaîn Tepe, unde se găseau, în antichitate, zăcăminte de cupru, la suprafaţă. Studiul lui Anochin este completat de un altul, semnat de C. Ja. Ol'govskij, consacrat analizelor de laborator (a Institutul de Arheologie din Kiev) a 37 de vârfuri de săgeţi de la Berezan şi din aşezările vecine din teritoriul rural al Olbiei, la care s-au adăugat „delfinaşii" (cu inscripţie şi fără) şi *assoi* olbieni.

Bucureşti, mai 1988 *Petre Alexandrescu*

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

PUBLICAŢII PRIMITE ÎNTRE 1 IANUARIE 1989 ŞI 31 DECEMBRIE 1992

1. *Aevum*, 62, 1988, 2; 63, 1989, 1, 2; 64, 1990, 2, 3; 65, 1991, 1, 3. Milano, Univ. Cattolica del Sacro Cuore.
2. *Der altsprachliche Unterricht*, 31, 1988, 3, 5, 6; 32, 1989, 1—6; 33, 1990, 5, 6; 34, 1991, 1—4; 35, 1992, 1—4; Gesamt-Register für die Reihen/Jahrgänge 21—30, 1978—1987. Seelze, Friedrich.
3. W. Alzinger, *Kleinfunde von Anguntum, aus dem Jahren 1956 bis 1958*. Wien. Österreichisches Archäologisches Institut, 1955. 58 p. + 24 pl.
4. W. Alzinger, *Augusteische Architektur in Ephesos*. Wien, Österreichisches Archäologisches Institut, 1974, *Bd. I: Textband; Bd. II: Tafelband*, 165 + 110 p.
5. *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia*. Università di Siena, 9, 1988. Florenţa Olschki.
6. *L'Année Épigraphique*, 1987. Paris, P.U.F.
7. *Antichthon*, 21, 1987; 22, 1988: Sidney, The Australian Society for Classical Studies
8. *Anzeiger für die Altertumswissenschaft*, 41, 1988, 1—2 (+ *Didaktische Informationen* 15), 3—4 (+ *Didaktische Informationen* 16, 1988); 42, 1989, 1—2 (+ *Didaktische Informationen* 17, 1989), 3—4 (+ *Didaktische Informationen* 18, 1989); 43, 1990 (+ *Didaktische Informationen* 19, 1990), 3—4 (+ *Didaktische Informationen* 20, 1990); 44, 1991, 1—2 (+ *Didaktische Informationen* 21, 1991), 3—4 (+ *Didaktische Informationen* 22, 1991). Innsbruck, Wagner.
9. *Arctos*, 23, 1989: 24, 1990. Helsinki, Klassilis filologinen yhdistis.
10. *Arethusa* 22, 1989, 1, 2 (+ *Special issue*: The Challenge of „Black Athena"); 23, 1990, 1 (Pastoral Revisions); 24, 1991, 1, 2. Buffalo, Dept. of Classics.
11. *Atene e Roma* 33, 1988, 3—4; 34, 1989, 4; 35, 1990, 1, 2—3. Florenţa, Le Monnier.
12. *Athenaeum*, 67, 1989, 1—2; 68, 1990, 1. Pavia, Università.
13. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1988, 1, 3, 4 (*Lettres d'Humanité*, 47); 1989 1; Paris, Les Belles Lettres.
14. Kostas Buraselis, Θεία δωρεά. Μελέτες πάνω στην πολιτικής δυναστείας τῶν Σεβήρων, καὶ τὴν *Constitutio Antoniana*. Atena, Κέντρον Ἐρεύνης τῆς Ἀρχαιολογίας Ἀθηνῶν, 1990, 221 p. (Academic Monographs, 1).
15. Sandra Citroni Marchetti, *Plinio il Vecchio e le tradizione del moralismo romano*. Pisa, Giardini, 1991 (Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici).
16. *Classical Philology*, 83, 1988, 4; 84, 1989, 1, 3; 85, 1990, 2, 3. The University of Chicago Press.
17. Francesco della Corte, *Opuscula* XI. Genova, D. AR.Fl. CL. ET, 1988, 305 p. (Pubblicazioni, 116).
18. Rosalba Dimundo, *Properzio, 4, 7. Dalle varianti di un modello letterario alla costante di una unità tematica*. Bari, Edipuglia, 1990, XVII + 213 p. (Scrinia, 1).
19. *Eos* 75, 1987, 1, 2; 76, 1988, 1. Wrocław — Varşovia — Cracovia — Gdańsk — Lódz, Ossolineum.
20. *Epistula Didonis ad Aencam*. Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Giannina Solimano. Genova, D. AR. Fl. CL. ET., 1988, 131 p. (Pubblicazioni, 114).
21. *Estudios clásicos*, 31, 1989, 95, 96. Madrid, Soc. Española de Estudios Clàsicos.
22. *Les Études Classiques* 56, 1988, 4; 57, 1989, 1, 2, 3, 4; 58, 1990, 2, 3; 59, 1991, 1,2, 3. Namur, Fac. Univ. Notre Dame de la Paix.
23. *Euphrosyne* 16, 1988; 17, 1989, Lisabona, INIC.
24. *Fauentia* 8, 1986, 2; 9, 1987, 1, 2. Barcelona, Univ. Autónoma. Dept. de class.

https://biblioteca-digitala.ro

25. *Favolis i latini medievali*, Genova, D. AR. Fl. CL. ET, 1988, 207 p. (Pubblicazioni, 118).
26. *Fortunatae. Revista Canaria de Filología, cultura e humanidades clásicas* 1, 1991. Universidad de la Laguna.
27. *Glotta* 66, 1988, 3—4; 67, 1989, 1—2, 3—4; 68, 1990, 1—2, 3—4, 69, 1991, 1—2, 3—4. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
28. *Gnomon* 61, 1989, 1—8; 62, 1990, 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8; 63, 1991, 1—8; 64, 1992, 1, 2, 3, 4, 5, 6. München, Beck.
29. *Greek, Roman and Byzantine Studies* 27, 1986, 1, 2, 3, 4; 28, 1987, 1, 2, 3, 4; 29, 1988, 1, 2, 3, 4; 30, 1989, 1, 2, 3, 4. Durham, Duke University.
30. *Gymnasium* 95, 1988, 6; 96, 1989, 1, 2, 3, 4, 5, 6; 97, 1990, 1, 2, 3, 4, 5, 6; 98, 1991, 1, 3, 4, 5, 6; 99, 1992, 1, 2, 3, 4, 5. Heidelberg, Winter.
31. *Harvard Studies in Classical Philology* 92, 1989, Cambridge, Harvard Univ. Press.
32. *Helmantica* 39, 1988, 120 (sept. — dcc.). Salamanca, Univ. Pontificia.
33. *Inuigilata lucernis* 10, 1988; 11, 1989; 12, 1990. Bari, Ist. di Latino.
34. *Journal of Classical Studies* 37, 1989; 38, 1990. Kyotô, The Class. Soc. of Japan.
35. *Journal of Hellenic Studies* 109, 1989; 110, 1990; 111, 1991. Londra, The Soc. for the Promotion of Hellenic Studies.
36. J. T. Killen, J.-P. Olivier, *The Knossos Tablets*. Fifth edition, a Transliteration. Salamanca, Universidad, 1989, XXII + 483 p. (Suppl. Minos, 11).
37. Volker Langholf, *Medical Theories in Hippocrates. Early Texts and the 'Epidemics'*. Berlin—New York, W. de Gruyter, 1990, 285 p. (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, 34), 160 DM.
38. *Latomus* 47, 1988, 1, 2, 3, 4; 48, 1989, 1, 2, 3; 49, 1990, 1, 2, 3, 4; 50, 1991, 1, 2, 3. Bruxelles, Latomus.
39. *Linguistica* 28, 1988, Ljubljana, Fac. des Lettres et Philosophie.
40. Titi Livi *Ab Vrbe condita* libri XXVI—XXVII. Recognouit Patricius G. Walsh. Leipzig, Teubner, 1989, XX + 113 p., 31 M.
41. *Maia* 39, 1987, 3; 40, 1988, 1, 2, 3; 41, 1989, 1, 2, 3. Bologna, Capelli.
42. *Minerua* 2, 1988, Univ. de Valladolid.
43. *Minos* 23, 1988, Ed. Univ de Salamanca.
44. *Museum Helueticum* 47, 1990, 1, 2, 4; 48, 1991, 1, 2, 4 (à André Labhardt); 49, 1992, 1, 2, 3. Berna, Schwabe.
45. *Museum Palauinum* 5, 1987, 2. Florența, Olschki.
46. *Opuscula Instituti Romani Finlandiae*, 4, 1989. Roma, Bardi.
47. *Pallas* 34, 1988; 35, 1989, Presses Universitaires du Mirail.
48. Pausaniae *Graeciae Descripti io*, vol. I: libri I—IV. Ed. Maria Helena Rocha Pereira: vol. III: Libri IX—X, indices. Leipzig, Teubner, 1989, XXVI + 358 p., V + 329 p. 59 + 68 DM.
49. *Phoenix*, 41, 1987, 4; 42, 1988, 1, 2, 3, 4; 43, 1989, 1, 2, 3, 4; 44, 1990, 1, 2, 3, 4; 46, 1992, 1, 2. Univ. of Toronto Press.
50. *Proceedings of the Cambridge Philological Association* 214(34), 1988; 215(35), 1989.
51. Michaelis Pselli *Philosophica minora*. Ediderunt I. M. Duffy et D. J. O'Meara, vol. III. Leipzig, Teubner, 1989, XXXIV + 233 p., 82 M.
52. *Quaderni Patavini di Linguistica*, 7, 1988. Padova, Unipress.
53. *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* 25, 1987; 26, 1987; 27, 1987; 28, 1988; 29, 1988; 30, 1988, 31, 1989; 32, 1989; 33, 1989; 34, 1990; 35, 1990. 39, 1991; 40, 1991. Roma, Ed. dell' Ateneo.
54. *Revue des Études Anciennes*, 89, 1987, 3—4; 90, 1988, 1—2, 3—4. Univ. de Bordeaux III.
55. *Revue des Études Grecques*, 101, 1988, 482—484; 102, 1989, 485—486. Paris, Les Belles Lettres.
56. Léon Rippinger, *À propos de quelques noms de maladies chez Celse et Scribonius Largus*, extr. Études G. Serbat, Paris, 1987, p. 207—218.
57. Léon Rippinger, *Latin* murena/muraena. fluta/planta, extr. R. Ph., 63, 1989, p. 255—262.
58. Halsey L. Royden, *The Magistrates of the Roman Professional Collegia in Italy from the first to the third Century A. D.*, Pisa, Giardini, 1988, XXII + 281 p.

https://biblioteca-digitala.ro

59. *Sandalion* 10—11, 1987—1988. Sassari — Roma, Herder.

60. *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 27, 1989. Roma, Ateneo.

61. Danuta Shanzer, *A Philosophical and Literary Commentary on Martianus Capella's* De nuptiis Philologiae et Mercurii *Book 1*. Berkeley — Los Angeles — Londra, UCP, 1988, IX + 237 p.

62. Sven Tage Teodorsson, *A Commentary on Plutarchus Table Talks*, vol. I, II (Book 1—3 4—6), Göteborg, Acta Vniuersitatis Gothoburgensis, 1989, 1990, 393 p. + 303 p. (Studia Graeca et Latina Gathoburgensia, 51, 53) 250 + 250 SEK

63. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 115, 1985; 116, 1986. Atlanta, Georgia, Scholars Press.

64. *Veleia*, 5, 1988. Victoria — Gasteiz, Instituto de ciencias de la Antiguedad.

65. *Wiener Studien* 102, 1989. Verlag des Österreichischen Akademie der Wissenschften.

66. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 75, 1988; 76, 1989; 77, 1989; Autoren- und Titelverzeichniss Band 51(1983) — Band 75 (1988); 78, 1989; 79, 1989; 80—84, 1990; 85, 1991; 86, 1991; 87, 1991; 88, 1991; 89, 1991; 90, 1992; 91, 1992; 92, 1992; 93, 1992. Bonn, Habelt.

67. *Živa Antika* 39, 1989, 1—2, Skopje, Seminar za Klassičnu Filologiju.

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

SOCIETATEA ROMÂNĂ DE STUDII CLASICE

ŞEDINŢELE DE COMUNICĂRI

12 ianuarie 1989: Marian Ciucă, *„Contemplarea" la Platon.*
9 februarie 1989: Laurenţiu Zoicaş, *Poetica elementelor în Eneida.*
9 martie 1989: Cătălin Partenie, *Platon, Tim. 4, 7—8*; I. Fischer, *Noutăţi în arheologia Troiei.*
13 aprilie 1989: I. Banu, *Miracol grec? Consonanţe orientale şi singularităţi definitorii.*
11 mai 1989: Zoe Petre, *Aphrodite Pandemos.*
8 iunie 1989: Şedinţă cu tema „Eminescu şi clasicismul": Gh. Ceauşescu, *„Ochiul Greciei antice"*; Marian Ciucă, *Eminescu traducător din latină.*
25 octombrie 1989: Robert Étienne (Bordeaux), *À la recherche d'un nouveau secret de l'Empire: la dynastie Antonine sur l'Arentin.*
9 noiembrie 1989: I. Fischer, *Registrul muzicii din casa lui Trimalchio.*
14 decembrie 1989: Gh. Ceauşescu, *„Rumores" la Tacit*; Marian Ciucă, *Tăbliţele de la Vindolanda.*
8 martie 1990: Stefano Jedrkiewicz, *La fable ésopique chez Platon.*
12 aprilie 1990: Florin Curta, *Stil, retorică şi ideologie în Discursul III [II] al lui Iulianus Caesar.*
10 mai 1990: Lucia Wald, *Observaţii asupra denumirilor latine ale noţiunii 'cuvânt'.*
13 decembrie (şedinţă programată pentru 14 iunie, zi în care Universitatea a fost devastată) 1990: V. Lica, *Sardonius = Diurpaneus?*
10 ianuarie 1991: Gh. Ceauşescu, *Imaginea Romei în Oracolele Sibiline.*
14 februarie 1991: Marian Ciucă, *Filologia Clasică românească — bilanţ şi perspective.*
14 martie 1991: Florica Bechet, *Unealta constructorului şi perfecţiunea umană.*
11 aprilie 1991: Dan Slusanschi, *Cantemiriana II.*
11 mai 1991: Sesiunea „Antoine Meillet" (în colaborare cu Societatea Română de Lingvistică Romanică): M. Sala, *A. Meillet şi lingvistica romanică*; Teodora Cristea, *Cele două concepte ale comparaţiei la A. Meillet*; Gabriela Creţia, *A. Meillet, autor de „schiţe"?*; I. Fischer, *A. Meillet şi dialectul micenian.*
13 iunie 1991: Bogdan Hâncu, *Preluare şi prelucrare în antologia lui Ioan-Inocentius Micu-Klein.*
10 octombrie 1991: Marian Ciucă, *Aristotel, Ath. Pal.*, 16, 7.
14 noiembrie 1991: Donca Steriade (Los Angeles), *Reduplicarea verbală în greacă şi sanscrită în lumina sistemelor prozodice.*
12 decembrie 1991: Zoe Petre, *Charnabon.*
21 ianuarie 1992: Sorin Olteanu, *Din nou despre toponimele din De aedificiis.*
20 februarie 1992: Dan Slusanschi, *Inscripţii mediolatine tolosane. Comentariu filologic.*
17 octombrie 1992[1]: M. Lejeune (Paris), *Le génitif singulier dans les langues italiques.*
12 noiembrie 1992: D. R. Reinsch (Bochum), *La mort de l'empereur à Byzance.*
10 decembrie 1992: E. Cizek, *Un nou Satiricon ? Orsenna, Céline, Petroniu.*

Filiala Cluj

16 ianuarie 1989: M. Gherman, *Dicţionarul latin-român al lui Teodor Corbea (1700).*
20 februarie 1989: I. Piso, Adriana Rusu, *Nymphaeum-ul de la Germisara.*
10 aprilie 1989: Valer Bota, *Un proiect de tratare a temei „Etnogeneza românilor" în manualul de clasa a VIII-a.*

[1] Din motive determinate de un accident de sănătate al redactorului, nu suntem în măsură să reproducem ordinea de zi a şedinţelor din martie — iunie 1992.

StCl XVIII — XXX, Bucureşti 1992—1994, p. 203—207

https://biblioteca-digitala.ro

24 aprilie 1989 : Al Diaconescu, *Statut social și reprezentare artistică la Vlpia Traiana Sarmizegetusa*; Viorica Lascu, *Noi publicații italiene de filologie clasică*.

8 mai 1989 : M. Bărbulescu, *Dii hospites*; Camil Mureșan, *Carnetul de cercetări arheologice al lui Teohari Antonescu*.

5 iunie 1989 : R. Ardevan, *Câteva noi lucrări de arheologie clasică*; Elena Popescu, *Evoluția vieții culturale în Roma augustană*.

1 noiembrie 1989 : Robert Étienne (Bordeaux), *À la recherche d un nouveau secret de l'Empire : la dynastie des Antonins sur l'Aventin*; id., *Nouvelles recherches dans le forum de Vlpia Traiana Sarmizegetusa*.

4 decembrie 1989 : R. Ardevan, *Decurionatul multiplu în orașele daco-romane*.

19 ianuarie 1990 : Discuții privind alcătuirea unui memoriu pentru reorganizarea învățământului clasic în România.

6 aprilie 1990 : M. A. Gherman, *Antichitatea clasică în cultura veche românească*; R. Ardevan, *Noutăți de la AIEGL*.

11 mai 1990 : D. Protase, *Numele Cluj-Napoca, retrospective și perspective istorice*; Adela Paki, *Două noi publicații de antichități clasice*.

11 octombrie 1990 : Alexandra Lukinovich (Geneva), *L'enseignement du grec ancien pour les débutants : l'expérience genevoise*.

26 noiembrie 1990 : M. Nasta, *Miteme figurative în oralitatea greco-latină*.

17 decembrie 1990 : R. Ardevan, *„Beneficiarii" în viața civilă a provinciei Dacia*; Elena Popescu, *Câteva publicații elveține de studii clasice*.

25 februarie 1991 : D. Protase, *Considerații privitoare la romanizarea și romanitatea Daciei*; V. Rus, *Studiu filologico-istoric asupra manuscrisului „Quattuor aetates Transsylvaniae" de Rudolf Brzenski (Bistrița, 1693)*.

11 martie 1991 : C. Pop, *Simpozioanele IX, X și XI de bronzuri antice*.

15 aprilie 1991 : Cornelia Frișan, *Permanențe ale umanismului antic*.

6 mai 1991 : Al. Diaconescu, *Sculpturi clasicizante la Apulum*.

30 octombrie 1991 : A.-Louis Rey (Geneva), *Homerici Centones Christiani: un cas d'hypertrophie de la mimésis dans l'antiquité tardive*.

4 noiembrie 1991 : Jean Rudhardt (Geneva), *Statut du mythe d'après le „Préambule" de la Théogonie hésiodique*; Phillippe Borgeaud (Geneva), *Quelques remarques sur la mythologie divine à propos de Denys d'Halicarnasse (2, 16—20)*.

14 noiembrie 1991 : R. Ardevan, *Edilii în Dacia romană*.

6 decembrie 1991 : Sesiunea comemorativă Theodor Naum : Viorica Lascu, D. Protase, Frieda Edelstein, *Evocări*; M. Nasta, V. Sav, V. Rus, *Traducătorul*; R. Todoran, Elena Popescu, *Filologul și lingvistul*.

16 ianuarie 1992 : C. Pop, *Unele particularități novatoare ale artei provinciale din Dacia romană*.

20 februarie 1992 : R. Ardevan, *O descoperire de monete antice la Cluj în 1938*; Elena Popescu, *Noi cărți de cultură clasică*.

5 martie 1992 : D. Protase, *Considerații despre urbanismul roman în Dacia și soarta lui în epoca migrației popoarelor*.

11 mai 1992 : Philippe Mudry (Lausanne), *Vivre à Rome, ou le mal d'être citadin*; id., *Les romains et les sciences*.

21 mai 1992 : Frieda Edelstein, *Note sintactice*; R. Ardevan, *Moneta de aur în Dacia romană*.

29 octombrie 1992 : Adela Paki, *Populația de pe limesul Daciei Porolissensis*.

4 decembrie 1992 : Gabriel Topliceanu, *Horațiu — omul și opera*; Marian Papahagi, *Horațiu în cultura română*.

Filiala Iași

19 ianuarie 1989 : Mihai Jacotă, *Dreptul roman în Dacia. Tăblițele cerate din Transilvania*.

16 februarie 1989 : Constantin Marin, *Libertate și necesitate în proza filozofică a lui Seneca*.

16 martie 1989 : Traian Diaconescu, *Testamentul lui Ulfila. Implicații istorice, filologice și religioase*.

20 aprilie 1989 : Mihai Vasilescu, *Manes-Masnes. Xanthos din Lydia între Herodot și Dionys din Halicarnas*.

18 mai 1989 : Silviu Sanie, *Deis Daimonia și cronologia religiei geto-dacice*.

https://biblioteca-digitala.ro

15 iunie 1989: Marius Alexianu, *Consideraţii despre schimbări consonantice în limbile paleobalcanice.*
19 octombrie 1989: Tr. Diaconescu, *Etnogeneza românilor în lumina manuscriselor lui Eutropius.*
16 noiembrie 1989: Eugen Munteanu, *Un concept paneuropean de sorginte biblică: „aproapele".*
18 ianuarie 1990: M. Vasilescu, *Tyrrhenoi în Tracia şi în spaţiul Mării Egee.*
15 martie 1990: Silviu Sanie, *O stanţă monetară în cetăţuia dacică de la Barboşi.*
19 aprilie 1990: Marius Alexianu, *Indoeuropenii în spaţiul lingvistic sud-est european.*
17 mai 1990: Marin Constantin, *Physis şi nomos în opera lui Ştefan Zeletin.*
18 octombrie 1990: Tr. Diaconescu, *Conceptul de alegorie în retorica greacă şi latină.*
15 noiembrie 1990: Silviu Sanie, *Scriere şi imagologie pe ceramica geto-dacă de la Dumbrava.*
17 ianuarie 1991: Marin Constantin, *Conceptul de unitate în filozofia eleată şi pitagoreică.*
15 martie 1991: M. Vasilescu, *Originea lidiană şi originea pelasgică a etruscilor.*
13 aprilie 1991: Marius Alexianu, *Consideraţii asupra cuvântului d a v a la autorii greci şi latini.*
20 mai 1991: Eug. Munteanu, *Adaptarea ortoepică a numelor greceşti în limba română.*
19 octombrie 1991: M. Vasilescu, *Reflectarea relaţiilor interetnice în etnoloponime antice.*
17 noiembrie 1991: Marin Constantin, *Inexprimabila comuniune sau absolutul în tehnica yoga.*
20 februarie 1992: Marius Alexianu, *Amfore cu inscripţii în spaţiul est-carpatic şi nord-pontic.*
19 martie 1992: Tr. Diaconescu, *Consideraţii lingvistice, istorice şi dogmatice asupra testamentului de credinţă a episcopului Ulfila.*
16 aprilie 1992: Silviu Sanie, *Cultura spirituală a geto-dacilor în sec. V î.e.n. — IV e.n.*
21 mai 1992: Eugen Munteanu, *Miron Costin şi L. Topeltinus: sintaxă şi manierism istoric.*
15 octombrie 1992: Silviu Sanie, *Interferenţe culturale între spaţiul traco-get, alanic şi oriental.*
19 noiembrie 1992: Tr. Diaconescu, *Motivul speranţei în poezia lui Eminescu şi Ovidiu.*

Filiala Constanţa

9 ianuarie 1989: **Adrian Rădulescu, Maria Bărbulescu, Livia Buzolanu,** *Importuri amforice la Albeşti (jud. Constanţa): Chersonesul Taurie, Cnidos, Cos şi Paros.*
6 februarie 1989: Octavian Bounegru, *Contribuţii privind cronologia şi răspândirea ceramicii decorate în tehnica barbotinei în Dobrogea.*
13 martie 1989: Virgil Lungu, Constantin Chera, *Importuri de vase de sticlă suflate în tipar descoperite în necropolele Tomisului.*
10 aprilie 1989: Zaharia Covacef, *Capidava în secolul VI e.n.*
15 mai 1989: Costel Chiriac, *Un monument inedit: complexul rupestru de la Dumbrăveni (jud. Constanţa).*
5 iunie 1989: Adrian Rădulescu, *Constanţa 2250 de ani sau despre prima atestare scrisă a Tomisului.*
3 iulie 1989: Mihai Irimia, *O nouă unitate militară romană în sud-vestul Dobrogei.*
7 august 1989: Mihai Bucovală, Cecilia Paşca, *Descoperiri recente în necropolele de epocă romană şi romano-bizantină la Tomis.*
4 septembrie 1989: Mihai Bucovală, *Construcţii funerare antice recent descoperite la Tomis.*
2 octombrie 1989: Costel Chiriac, *Un medalion de la Commodus descoperit la Tomis.*
6 noiembrie 1989: Antoaneta Vertan, *Tezaurul de monede tomitane de la Constanţa (sec. II—III e.n.).*
4 decembrie 1989: Z. Covacef, *Unele consideraţii privind activitatea sculpturală la Tomis în epoca romană.*
8 ianuarie 1990: Maria Bărbulescu, A. Rădulescu, *Din nou despre guvernatorul C. Pe[...*
5 februarie 1990: V. Lungu, C. Chera, *Din nou despre gema creştină de la Constanţa.*
5 martie 1990: Livia Buzoianu, *Consideraţii privind începuturile aşezării greco-indigene de la Albeşti în lumina descoperirilor amforice.*
2 aprilie 1990: Elena Bărlădeanu, Ana Sion, *Un sector din cartierul elenistic al cetăţii Callatis.*
7 mai 1990: M. Bucovală, *Descoperiri recente în necropola romană din zona de sud-vest a Tomisului.*
4 iunie 1990: L. Petculescu, N. Cheluţă-Georgescu, *Observaţii preliminare asupra mormintelor „militare" de la Capidava.*

https://biblioteca-digitala.ro

2 iulie 1990: Z. Covacef, *Considerații asupra unui tip de opaițe descoperit în sectorul V al cetății Capidava.*

6 august 1990: Gh. Papuc, *Poarta praesidiaria a Tomisului*; M. Ionescu, *Un nou apeduct din teritoriul callatian.*

3 septembrie 1990: M. Irimia, *Noi mărturii arheologice privind geții din Dobrogea în a doua epocă a fierului.*

1 octombrie 1990: T. Cleante, Gh. Papuc, *Un vas de tip krater descoperit la Tomis.*

5 noiembrie 1990: C. Chiriac, T. Papasima, *Săpături de salvare la Dumbrăveni (jud. Constanța).*

15—17 noiembrie 1990: Sesiune științifică „Cercetări arheologice și istorice recente privind ținutul Dunării de Jos".

3 decembrie 1990: Șt. Cucu, *Publius Ovidius Naso, parte integrantă a spiritualității românești.*

14 ianuarie 1991: Maria Bărbulescu, A. Rădulescu, *Praesides prouinciae Moesiae Inferioris.*

4 februarie 1991: Z. Covacef, *Ideea de nemurire reflectată în arta sculpturală din Dobrogea romană.*

4 martie 1991: L. Buzoianu, *Aspecte ale activității economice la Tomis în perioada autonomă.*

8 aprilie 1991: C. Chera, V. Lungu, *Noi descoperiri din necropolele tomitane.*

3—5 mai 1991: Sesiune științifică: „Tomis — Constanța — 2500 de ani de evoluție neîntreruptă, cultură și civilizație".

13 mai 1991: M. Bucovală, Cecilia Pașca, *Cercetări de salvare în necropola de vest a Tomisului.*

3 iunie 1991: N. Cheluță-Georgescu, *Termele castrului Capidava. Sec. II—III p. Chr.*

8 iulie 1991: Z. Covacef, P. Covacef, *Noi ipoteze privind alimentarea Tomisului cu apă potabilă în antichitate.*

5 august 1991: O. Bounegru, *Importuri ceramice microasiatice de la Histria și Tomis (sec. I—II p. Chr.).*

2 septembrie 1991: R. Ocheșeanu, M. Bărbulescu, *Observații privind circulația monetară în așezările rurale din Dobrogea romană (sec. II—III).*

7 octombrie 1991: A. Vertan, G. Custurea, *Viața politică și economică la Dunărea de Jos reflectată în descoperiri monetare.*

4 noiembrie 1991: V. Lungu, O. Bounegru, Al. Avram, *Cercetările arheologice din așezările romane de la Cogealac.*

9 decembrie 1991: Șt. Cucu, *Teme, idei și motive ovidiene în literatura română.*

13 ianuarie 1992: M. Irimia, N. Conovici, *Așezările geto-dacice fortificate de la Satu Nou (jud. Constanța).*

3 februarie 1992: N. Cheluță-Georgescu, A. Sion, *Cercetări arheologice din zona zidului de incintă al orașului antic Callatis.*

2 martie 1992: Elena Bârlădeanu, C. Preda, *Săpături de salvare în necropola romano-bizantină de la Callatis.*

6 aprilie 1992: A. Rădulescu, Maria Bărbulescu, *Observații stratigrafice privind portul de la Albești, sector B.*

4 mai 1992: Livia Buzoianu, *Răspândirea ceramicii grecești în lumea autohtonă la Dunărea de Jos (sec. VI—IV a.Chr.).*

1 iunie 1992: G. Papuc, C. Chiriac, *Basilica extra-muros de la Tropaeum Traiani.*

29 iunie — 4 iulie 1992: Simpozion internațional „Milet — Dydima — Histria — Olbia, începutul colonizării grecești" (în colaborare cu Muzeul Deltei Dunării din Tulcea și Institutul de Arheologie al Academiei — București).

6 iulie 1992: T. Papasima, *Vestigii antice de la Gura Canliei și Medgidia.*

3 august 1992: A. Vertan, *Criza politică a Imperiului roman la mijlocul sec. III p. Chr. și descoperirile monetare din Dobrogea.*

7 septembrie 1992: C. Pașca, Z. Covacef, *Considerații privind organizarea urbană în Dobrogea în sec. IV—VI p. Chr.*

5 octombrie 1992: O. Bounegru, Elena Bârlădeanu, *Săpăturile arheologice de salvare din zona nordică a necropolei tumulare de la Callatis.*

29—31 octombrie 1992: Sesiunea științifică „Cercetări arheologice și istorice recente între Dunărea de Jos și Marea Neagră".

2 noiembrie 1992: P. Covacef, *Contribuții la cunoașterea evoluției în timp a formei peninsulei Constanța.*

7 decembrie 1992: Radu Florescu, *Urbanizarea Dobrogei romane.*

https://biblioteca-digitala.ro

Filiala Craiova

19 ianuarie 1989: Fl. Bechet, *Antiteza ca procedeu de dezambiguizare semantică (Sall., Cat. 5, 1, 6)*

9 martie 1989: Sanda Stavrescu, *Latinismele savante în terminologia botanică franceză.*

16 mai 1989: Romeo Magherescu, *Receptarea ideilor estetice antice în Renaşterea italiană*

16 noiembrie 1989: Simpozionul „Eminescu şi antichitatea": Lileta Donat, *Ovidiu şi Eminescu*; Gabriela Pisoschi, *Ecouri mitologice în opera lui Mihai Eminescu: Geniu şi Demon*; Sanda Stavrescu, *Neologismele latine savante prin filieră franceză în opera lui Mihai Eminescu*; Emil Dumitraşcu, *Note exegetice la Odă (în metru antic)*; Katalin Dumitraşcu, *Eminescu şi curentul latinist*; Maria Simion, *Viziunea asupra timpului la Horatius şi Eminescu*; Florica Bechet, *De la mitul antic la Mitologicalele eminesciene*; Silvia Dragonu, *Ecouri clasice în lirica eminesciană*; Doina Munteanu, *Accepţia mitului odinioară la Eminescu.*

1—2 iunie 1990: Simpozionul „Mitul antic greco-latin şi prelungirile lui moderne"; masa rotundă „Predarea sintaxei latine".

22 noiembrie 1990: Emil Dumitraşcu, *Ideea de tragic la Lucreţiu.*

20 februarie 1991: Mihaela Livescu, *Contribuţii la etimologia cuvintelor româneşti geană şi sprânceană.*

22 aprilie 1991: I. Calotă, *Fonetisme latineşti în poeziile atribuite lui Eminescu.*

29 mai 1991: Gh. Popilian, *Un nou centru ceramic roman descoperit în Dacia de la sud de Carpaţi.*

10 iunie 1991: Emil Dumitraşcu, *Personajul literar şi artistic în poetica preplatonică.*

24 octombrie 1991: Katalin Dumitraşcu, *Corespondenţe româno-latine la Miron Costin.*

28 noiembrie 1991: V. Nicolau, *Consideraţii asupra cuvântului latinesc labor.*

15 octombrie 1992: Dana Dinu, *Corelarea obiectivelor cognitive cu cele afectiv atitudinale în predarea — învăţarea interdisciplinară a limbii române.*

16 noiembrie 1992: Dana Dinu, *De coniuratione Catilinae — structuri antitetice.*

10 decembrie 1992: Simpozion „Q. Horatius Flaccus — 2000 de ani de la moarte"; Maria Simion, *Substantivele care exprimă timpul la Horatius*; Dana Dinu, *Horatius şi evoluţia conştiinţei poetice*; Katalin Dumitraşcu, *Teoria inovării în limba lui Horatius*; Emil Dumitraşcu, *Note exegetice la Oda 3, 10.*

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

EUGEN DOBROIU †

(1918—1990)

Cariera ştiinţifică şi universitară a lui Eugen Dobroiu reflectă istoria agitată a acestui secol şi ilustrează exemplar cunoscuta sentenţă a lui Mîron Costin.

Născut (8 aprilie 1918) în afara graniţelor ţării, la Peterzsebet (Ungaria) datorită mobilităţii funcţionarilor chesaro-crăieşti din rândurile cărora provenea tatăl său, a absolvit cu strălucire secţia de Filologie Clasică a Universităţii clujene (pe care o servise şi ca bibliotecar al Institutului de Studii Clasice, începând din 1937). Recunoaşterea meritelor sale i-au adus o bursă la Şcoala Română din Roma (1941—1943), întreruptă de ieşirea Italiei din război şi de evenimentele tragice care i-au urmat. Discipol al lui Constantin Daicoviciu şi orientat încă din timpul studiilor spre arheologie (a participat la săpăturile de la Moigrad, Costeşti şi Căpâlna), Eugen Dobroiu ocupă pentru scurtă vreme (1947—1948), un post de asistent la catedra de Istorie Antică de la Cluj. Această perioadă părea să anunţe o carieră universitară caracteristică şcolii clujene. Dar n-a fost să fie aşa. Chemat în Ministerul de Externe în 1948 a funcţionat acolo până la convulsiile din 1951, când după o scurtă trecere pe la Politehnică şi Institutul de Petrol şi Gaze, este numit asistent de filologie clasică la Universitatea bucureşeană, în toamna anului 1952. Era momentul când fuseseră îndepărtaţi din funcţiile universitare Al. Graur şi o bună parte a colaboratorilor săi. Eugen Dobroiu a înţeles că cerinţa prioritară este de a se consacra filologiei propriu-zise şi lingvisticii latine şi indoeuropene. Şi a pornit, la 34 de ani, pe această cale anevoioasă, bazându-se pe soliditatea pregătirii sale anterioare, cu o rigoare şi o disciplină intelectuală desăvârşite, reuşind să devină, în scurtă vreme, unul din cei mai preţuiţi specialişti în domeniul sintaxei şi lexicologiei latine, al limbilor Italiei antice. N-a abandonat însă vechile sale preocupări, participând, sub conducerea profesorului Mihai Macrea, la săpăturile de la Casolt-Bradu şi Calbor (1957—1960). Mai mult chiar : pregătirea sa de istoric, arheolog şi epigrafist i-a îngăduit să cerceteze fenomenul literar roman dintr-o perspectivă mai largă. A fost un pasionat admirator al lui Petroniu, căruia i-a consacrat numeroase studii de detaliu (emendări, explicaţii de cuvinte, elucidarea unor aluzii, tehnici puţin evidente ale caracterizării personajelor), dar şi teza de doctorat, susţinută în 1972 (din nefericire nepublicată integral), unde demonstrează buna cunoaştere de către Petroniu a documentelor epigrafice din Roma, sursă de inspiraţie pentru limba personajelor din Cena. Sunt de asemenea de semnalat penetrantele sale contribuţii privind lucrările de erudiţie ale lui Accius, monografiile

SCI XXVIII — XXX, 1992—1994, Bucureşti, p. 209-210

https://biblioteca-digitala.ro

literare din tratatul colectiv de *Istorie a literaturii latine*, 1964—1982 (drama şi oratoria preclasică, Silius Italicus).

Dar personalitatea lui Eugen Dobroiu s-a dezvăluit în tot ce avea mai bun prin cursurile şi seminariile ţinute în faţa studenţilor, unde strictaţea metodei era dublată de preocuparea de a nu lăsa nimic neclar, neexplicat. Din această direcţie a strădaniilor sale a rezultat un curs de *Istorie a limbii latine*, care urmează a fi publicat de Universitatea din Bucureşti. Este sinteza unor meditaţii originale referitoare la fenomenele lingvistice latine în legătura lor cu complexitatea culturii romane.

Calitatea de profesor — „dascăl", cum îi plăcea să spună — nu se mărginea însă la expunerile *ex cathedra*, ci se desfăşura şi în afara orelor de curs. Severitatea sa şi spiritul său de dreptate se completau cu o deosebită sensibilitate faţă de studenţii merituoşi, pe care-i ajuta, îi îndruma, cărora le oferea importante daruri în cărţi, obţinute cu indubitabile sacrificii materiale.

Colegii şi studenţii îi vor păstra o amintire fidelă.

Bucureşti, mai 1991 *I. Fischer*

https://biblioteca-digitala.ro



D. M. PIPPIDI †

(30 decembrie 1905—19 iunie 1993)

Puține personalități au marcat științele umane din România cu un sigiliu atât de original ca profesorul D. M. Pippidi și în același timp, puțini, foarte puțini, au avut darul de a reuni atât de armonios o erudiție vastă, un talent și o capacitate creatoare excepționale, cu un spirit organizat și organizator greu egalabil.

Toate aceste însușiri ar fi dus, în vremuri și regiuni geografice diferite de ale noastre, la o carieră academică rectilinie, mereu ascendentă. Destinul a hotărât altfel, dar biografia științifică a lui D. M. Pippidi ilustrează admirabil puterea muncii neobosite de a învinge, până la urmă, piedicile ridicate cu perseverență de sistemele opresive și de pigmeicii lor slujbași.

D. M. Pippidi s-a născut [1] în 30 (17 „stil vechi") decembrie 1905, la Craiova, oraș căruia i-a rămas fidel și în care se retrăgea uneori, în mijlocul familiei, al cărei susținător rămăsese după moartea timpurie a tatălui său (1926). La Craiova și-a făcut studiile elementare și liceale, spre a se înscrie, în 1923, la Facultatea de Filozofie și Litere a Universității bucureștene, la specialitatea filologie clasică (în componența căreia intrau limba și literatura latină, limba și literatura greacă și istoria antică). În același timp, ca mulți tineri ai generației sale, urmează și cursurile Facultății de Drept. Licențele și le ia, cu mențiunea *magna cum laude* în 1927

[1] Pentru datele strict biografice sursa noastră principală a fost Em. Popescu, *Le professeur D. M. Pippidi à 70 ans*, Dacia, 20, 1976, p. 5–18. Mulțumim și pe această cale lui Andrei Pippidi pentru informațiile pe care ni le-a pus cu deosebită amabilitate la dispoziție.

SCI XXVIII — XXX, 1992—1994, București, p. 211—216

https://biblioteca-digitala.ro

(Drept) şi 1928 (Litere). La stăruinţele profesorului D. Evolceanu obţine o bursă de studii la Paris (1929—1931); este recomandat apoi pentru o bursă la Şcoala română din Roma (1931—1933) unde se integrează orientării generale a şcolii, îndreptată mai curând spre studiile istorice, fără a fi neglijată însă filologia clasică. În aceşti îndelungaţi ani de studiu s-a închegat aria, foarte largă, a preocupărilor sale: literatură şi teorie literară antică, istorie (mai ales din punctul de vedere al istoricului literar), istorie a ideilor (filozofice şi religioase), nu fără a fi atras de o sursă indispensabilă, atât pentru studiile istorice propriu-zise, cât şi pentru cele de istorie a religiilor, a culturii: inscripţiile (o primă contribuţie epigrafică datează încă din 1933, iar epigrafia va constitui preocuparea sa dominantă în ultimele trei decenii de activitate).

Dacă e adevărat ceea ce se zice că ar fi spus Antoine Meillet despre profesori („ne imaginăm că-i formăm pe tineri, dar ei se formează între ei"), nu e mai puţin adevărat, credem, că ataşamentul unui tânăr faţă de unul sau de altul dintre profesorii săi dezvăluie direcţia spirituală în care se dezvoltă. În Facultate, D. M. Pippidi s-a apropiat în primul rând de Vasile Pârvan şi Dimitrie Evolceanu, două spirite opuse, cel puţin aparent, având însă în comun devotamentul pentru ştiinţă; primului, („maestrul al cărui ascendent cultural l-am resimţit poate mai mult decât pe al oricărui alt dascăl al meu, român sau străin", mărturisire a lui D.M. Pippidi, StCl, 14, 1972, p. 257), i-a fost fidel în toată cariera ştiinţifică, fără a deveni însă un fanatic (D.M. Pippidi a dovedit o aversiune raţională faţă de orice fanatism, cu excepţia celui pentru adevărul ştiinţific); pe cel de al doilea, savant onest şi îndrumător de vocaţii reale, l-a respectat şi l-a preţuit pentru cultura sa vastă, „întreţinută de o curiozitate neadormită şi de un gust al cititului împins până la patimă" şi pentru „înţelepciunea îngăduitoare, ascuţita ironie şi acea cuceritoare modestie, al cărei farmec stăruia în întreaga-i fiinţă" (Revista clasică, 9—10, 1937—1938, p. 23—24). La Paris, studiile latine erau exemplar slujite de doi savanţi, cu cariere paralele, dar deosebite prin „forma mentis": A. Ernout şi J. Marouzeau. D. M. Pippidi s-a apropiat de cercul lui Jules Marouzeau, mai larg în cuprinderea investigaţiilor, mai înclinat către sinteze decât colegul său, aplecat spre exhaustivitatea detaliilor [2]. De altfel, în revista întemeiată de J. Marouzeau, *Revue des Études Latines* şi-a făcut D. M. Pippidi debutul publicistic occidental (*Le 'numen Augusti'*, REL 9, 1931, p. 83—112). Dar la Paris a putut stabili relaţii de prietenie ştiinţifică cu alte ilustre personalităţi, dintre care nu vom aminti decât pe Jérôme Carcopino, figură dominantă în istoriografia franceză, şi pe Jean Gagé (de acesta din urmă îl apropiau similitudinea unor preocupări, privind istoria religiilor, cultul imperial).

La Roma s-a consacrat redactării tezei de doctorat, *Tacite et Tibère (une contribution à l'étude du portrait dans l'historiographie latine)*, apărută în 1938; nu mai era vorba acum de ucenicia la un maestru, ci de o cercetare independentă a unui tânăr savant care-şi dovedise forţa. Cine-i fuseseră apropiaţii rezultă pentru noi din informaţii indirecte: în cursurile profesorului, cel mai adesea revenea numele ilustrului istoric Arnaldo

[2] Este, desigur, departe de noi gândul de a stabili o ierarhie valorică între cei doi maeştri.

https://biblioteca-digitala.ro

Momigliano (1908—1987), al lui Plinio Franccaro şi al lui Giuseppe Toffanin. Apropierea de aceştia este o mărturie nu numai a unei direcţii de preocupări, dar şi al unei exigenţe spirituale superioare.

Întors în ţară, D.M. Pippidi are deosebita şansă de a putea intra neîntârziat în învăţământul superior: asistent la secţia de Filologie Clasică a Universităţii din Iaşi (1931—1937), condusă de Cezar Papacostea (dispărut în 1936 — D.M. Pippidi îi schiţează un emoţionant portret în discursul din 6 decembrie al acelui an, Rev. clas. 9 — 10, 1937 — 1939, p. 11—16). Perioada ieşeană, fructuoasă şi din punct de vedere ştiinţific (a publicat câteva articole într-o revistă ieşeană, Atheneum, şi-a pregătit al doilea volum, *Recherches sur le culte impérial*, Paris—Bucureşti, 1939), a reprezentat şi o experienţă de viaţă: la Iaşi a făcut cunoştinţă cu o atmosferă în care graba era ca şi absentă, în care polemica, deseori extrem de aprigă şi prezentă până în cele mai sobre publicaţii ştiinţifice, era totdeauna dublată de umor, niciodată de grosolănie, în care întâlnirile colegiale se transformau nu rareori în simpozioane — în sens etimologic şi istoric — : o lume aproape necunoscută până atunci, dar care i-a marcat cel puţin memoria; ori de câte ori îşi amintea de unii colegi ieşeni — Octav Tcaciuc, care avea să devină universitar şi preşedinte al filialei locale a Societăţii de Studii Clasice, Al. Dimitriu-Păuşeşti, distins francizant care avea să-şi încheie cariera la Universitatea din Bucureşti, filozoful Al. Claudian, — un zîmbet larg, încărcat cu nostalgii, lumina chipul profesorului.

A urmat lunga, dar zbuciumata, carieră bucureşteană: ocupă mai întîi o conferinţă de „cultură clasică", „interdisciplinară" *avant la lettre* şi în perfectă consonanţă cu caracterul de sinteză superioară al abundentei sale — încă de atunci — opere ştiinţifice, care ştia să reunească sensibilitatea literară cu înţelegerea filozofică, pătrunderea sensurilor profunde ale textelor cu interpretarea lor istorică. În 1945 devine titularul Catedrei de Literatură şi Cultură greacă, nou înfiinţată. Apar, în deceniul 1938—1947, pe lângă numeroase articole în reviste ştiinţifice şi de cultură, cele două volume amintite mai sus, traducerea comentată a *Poeticii* lui Aristotel (1940, reeditată amplificat în 1965), *Autour de Tibère* (1944, republicată anastatic în 1965, în Italia), *Formarea ideilor literare în Antichitate* (1944, refăcută şi adusă la zi în 1972), traducerea comentată a *Fragmentelor eleaţilor* (1947). Toate aceste lucrări, integrate în manualele de pretutindeni, recenzate în periodice de mare prestigiu sub semnăturile ilustre ale unui A. Piganiol, J. Carcopino, E. Hohl, J. Bayet, M. Durry, J. Baldson, ca şi celelalte contribuţii i-au asigurat foarte curând o statură internaţională de care s-au bucurat numai puţini savanţi români şi care i-a fost parţialmente pavăză în grelele vremuri care se întrezăreau. Într-adevăr, după înlăturarea violentă a tuturor stavilelor constituţionale, a început domnia bunului plac în toate domeniile vieţii publice; zguduirile n-aveau să cruţe nici învăţământul: în 1948 asistăm la o primă aliniere generală la modelul impus din afară, pretext binevenit pentru o largă „epuraţie", care a pus capăt, temporar sau definitiv, carierei universitare a multor figuri importante ale ştiinţei noastre. Şi în aceste împrejurări, poziţia deţinută de D. M. Pippidi era ieşită din comun: nu i se putea reproşa nimic şi de aceea nu putea fi şantajat cu nimic: nu cochetase

https://biblioteca-digitala.ro

cu nici o mişcare de extremă dreaptă, avusese totdeauna o atitudine democratică, nu deţinuse nici o funcţie administrativă sau politică şi, în afară de aceasta, era un savant cu merite recunoscute; dar tocmai de aceea era incomod, mai ales că nu făcea parte nici din numerosul grup al acelor intelectuali care aderaseră, dintr-un motiv sau altul, într-o formă sau alta, la noul regim. Trebuia deci îndepărtat măcar din linia întâi a „frontului ideologic"; soluţia a fost găsită într-o intenţionată marginalizare: de la filologia clasică a fost transferat la istoria antică, dar ca specialist în epigrafie, adică la o disciplină cu caracter tehnic. Se spera, poate, că, nemulţumit cu această situaţie profesională şi pus în faţa unor obligaţii diferite de cele de până atunci, profesorul Pippidi se va retrage din Universitate şi va găsi, ca atâţia alţii, un adăpost într-un institut de cercetare.

Cei care au nutrit asemenea seperanţe s-au înşelat, neţinând seama de neobişnuita mobilitate spirituală a profesorului, de puterea sa de muncă şi de vasta sa pregătire: în scurtă vreme, D.M. Pippidi s-a impus ca epigrafist de talie internaţională, ca şef de şcoală; datorită lucrărilor sale în acest domeniu a fost ales membru asociat al Academiei de Inscripţii şi Litere din Paris (1975). Dar nu numai atât: erudiţia, capacitatea didactică, severa disciplină a muncii puse, timp de 26 de ani (până în 1974), de profesorul D.M. Pippidi în serviciul formării viitorilor istorici, a conferit Facultăţii un prestigiu nesperat (şi poate nedorit de grupul impostorilor pătrunşi în învăţământul istoric pe criterii exclusiv politice); şi, din fericire, în aceste eforturi, n-a fost singur: i-au stat alături profesori şi savanţi de talia lui Mihai Berza, Ion Nestor, Andrei Oţetea; împreună sau salvat de la naufragiu ştiinţa istoriei în România.

Desigur, direcţia preocupărilor sale ştiinţifice a suferit o reorientare aproape dramatică: epigrafia, prosopografia, istoria locală (cu o atenţie specială acordată Dobrogei şi în primul rând Histriei), istoria socială, economică, religioasă a regiunii Pontului vestic constituie obiectul aproape exclusiv al investigaţiilor. Lucrările şantierului arheologic Histria, la care participă şi pe care avea să le conducă (1971), determină în bună măsură publicaţiile de după 1948, începute cu o dare de seamă a săpăturilor din 1950, continuate cu o amploare şi o adâncime în ascendentă dezvoltare: rectificări de lectură a unor inscripţii, editări de inedite, interpretări şi sinteze istorice (*Geţi şi greci la Dunărea de jos*, 1965, versiune italiană, 1971), culminând cu conceperea şi realizarea unui vast „corpus" al inscripţiilor greceşti şi latine de pe teritoriul României: D. M. Pippidi a fost, alături de I.I. Russu, conducătorul colecţiei, iar el însuşi a elaborat primul volum al seriei „scitice", cel consacrat Histriei (1983). Această nouă arie de preocupări n-a izbutit să-l îndepărteze de cele dintâi; spera să le poată relua: „Într-un moment când activitatea-mi de cercetător se îndreaptă spre alte domenii ale ştiinţei antichităţii — nu fără nădejdea de a reveni cândva la istoria literelor greceşti şi latine —, volumaşul oferit astăzi publicului reprezintă, îmi place să sper, nu încununarea unei străduinţi încheiate, ci punctul de plecare al unor osteneli viitoare" (Prefaţa la *Poetica* lui Aristotel, 1965). Desigur, a continuat să mediteze asupra fenomenului literar, cu remarcabile rezultate: cele două culegeri comentate, *Proză istorică greacă* şi *Arte poetice — Antichitatea*, ambele din 1970, diverse prefeţe (la *Lumea lui Odiseu* de M. I. Finley, tradusă în colaborare cu Liliana Pippidi, 1968), introducerea la

https://biblioteca-digitala.ro

Homer (1955, cu numeroase reeditări) și la tragicii greci (1958), fără a mai vorbi de atât de profundele reflecții, care — într-o convorbire cu Ion Biberi — prefațează volumul *Variații pe teme clasice* (1981).

Dar, din nou, speranțele n-au putut prinde corp, de data aceasta datorită unui eveniment care ar putea fi caracterizat drept „pozitiv": în 1971, la o vârstă când mulți se gândesc la o „binemeritată odihnă", profesorul D.M. Pippidi a început o carieră administrativă, fiind numit director al Institutului de Arheologie. Își va îndeplini funcția cu strălucire până în 1980.

Institutul a intrat, în pofida dificultăților crescânde provocate de fatala conjugare dintre declinul economic și aberanta presiune „ideologică", într-o zonă luminoasă a istoriei sale: monografii publicate, serii de prestigiu (*Histria*, de exemplu) continuate într-un ritm care să nu facă uitate începuturile, eforturi pentru ducerea la bun sfârșit a importantului proiect de publicare a inscripțiilor antice de pe teritoriul României, ca și revigorarea celor două reviste ale Institutului, *Dacia* și *Studii și cercetări de istorie veche (și arheologie)*, crearea Comisiei Arheologice, extinderea relațiilor internaționale.

Dar o prezentare oricât de superficială a acțiunii științifice a profesorului D.M. Pippidi ar fi grav lacunară dacă n-ar menționa una din concretizările ei majore atât ca importanță obiectivă, cât și datorită locului ocupat în preocupările și sentimentele maestrului: înființarea și conducerea Societății de Studii Clasice și a revistei acesteia, *Studii Clasice*. Pornită dintr-un impuls extern — reunirea la Liblice, lângă Praga, în primăvara lui 1957, a unor clasiciști din țările blocului estic, care au hotărât constituirea unui comitet de coordonare, „Eirene" [3], și au recomandat înființarea, în fiecare țară, a unei Societăți de Studii Clasice —, Societatea a fost constituită în februarie 1958, iar primul volum al revistei a apărut în septembrie 1959.

Rolul acestor două instituții (fondate în colaborare cu Al. Graur) nu poate fi subestimat și, de aceea, e de înțeles că D.M. Pippidi le-a consacrat timpul, energia și entuziasmul. Cea dintâi a izbutit să reuncască toate forțele intelectuale ale studioșilor antichității clasice într-un front, defensiv în primul rând, dar și ofensiv, și să le integreze mișcării clasice mondiale (aderarea, la Federația Internațională a Asociațiilor de Studii Clasice — FIEC — a fost cerută și acceptată curând după înființare). Cea de a doua a creat nu numai posibilitatea pentru filologii clasici — istorici literari, istorici ai filozofiei, lingviști — de a-și publica cercetările, încurajându-le în acest fel, dar a permis stabilirea unor solide relații internaționale: celebri clasiciști au trimis studii revistei, iar schimbul internațional de publicații a fost de-a lungul ultimelor trei decenii cea mai importantă — uneori unică — sursă de informații bibliografice. Rolul eminent deținut de D.M. Pippidi în organizarea științei filologice s-a bucurat de recunoașterea colegilor de pretutindeni: ales în conducerea FIEC în 1970, a devenit, la Congresul de la Madrid în 1974, președinte al acesteia.

[3] Spiritul foarte larg și nebirocratic al acestui Comitet — care a organizat 18 conferințe internaționale înainte de 1989, dintre care două în România, la Eforie în 1960 și la Cluj în 1972 — se poate deduce din faptul că a funcționat timp de trei decenii, fără a avea un statut oficial.

https://biblioteca-digitala.ro

Ultimii ani ai vieții savantului au fost întunecați de cea mai mare durere care putea lovi un filolog — cititor fervent și neobosit scriitor — : slăbirea foarte gravă a vederii. Dar a găsit resursele interioare de a înfrunta și această lovitură a soartei. Pasiunea pentru muzică, după ce l-a însoțit constant de-a lungul anilor, a fost marea consolare în greaua încercare la care a fost supus. Și nu rareori cel care-l vizita era întâmpinat de sunetele muzicii lui Bach, Haendel, Mozart, Beethoven.

Fără îndoială, resursele sufletești ar fi fost neîndestulătoare, dacă n-ar fi existat devotamentul fără egal al familiei, discreția și distincția Lilianei Iorga Pippidi, de care l-a despărțit prea devreme (1985) un destin implacabil, și exemplara dăruire a fiului său, Andrei Pippidi, a cărui strălucită carieră de istoric, profesor, om de gândire și de acțiune a fost mângâierea majoră a anilor de suferință.

Ne-am depărțit de Om. Ne rămâne însă o Operă și permanența unui model, etic și științific.

București, septembrie 1993 *I. Fischer*

VERIFICAT
2011

https://biblioteca-digitala.ro